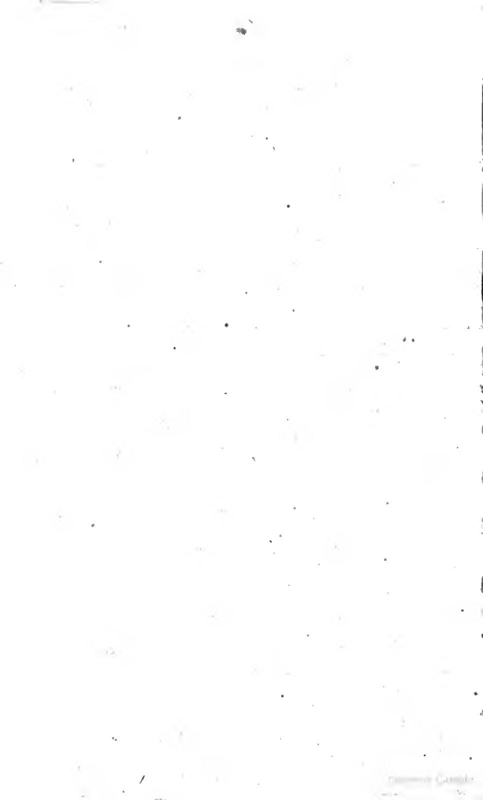


VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

TOME SIXIÈME.



TABLE

DES GRAVURES,

Ainsi que l'ordre à suivre pour classer chaque Volume.

Les cartes géographiques sont en tête de chaque Département.

Département	Gravure	Page
DÉPARTEMENT DE LA LOIRE INFÉRIEURE.	PAINBOEUF...... page	7
	Nantes..................	8
	Place à Nantes...........	*ibid.*
	Site pittoresque à Nantes...	12
	Doudon.................	18
DÉPARTEMENT DE MAYENNE ET LOIRE.	Angers.................	17
	Champtocé...............	*ibid.*
	Saumur.................	47
DÉPARTEMENT DE LA VENDÉE.	Bouin..................	*ibid.*
	Sables d'Olonne..........	49
DÉPARTEMENT DES DEUX SÈVRES.	Tours..................	21

DÉPARTEMENT DE LA VIENNE.	Poitiers............. page	7
	L'Amphithéâtre	30
	Pierre-Levée	34
DÉPARTEMENT DE L'INDRE ET LOIRE.	Langeais	1
	Tours....................	18
	Cour de Marmoutier.......	23
	Roche-Corbon............	*ibid.*
	Amboise..................	37
DÉPARTEMENT DE L'INDRE.	Vallançay..............	1
DÉPARTEMENT DU CHER.	Bourges	1
	Château Meillant..........	14
	Sancerre.................	32

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume, par ordre de Département.

DÉPARTEMENT DE LA LOIRE INFÉRIEURE. Vol. 6.

ABAILARD, pag. 23.
Bretons; leur caractère, 32. Leur costume, 33.
Iles d'Ouessant et Groaix, 3.
Loire, (ses bords) 12.
Louis XI, 12—35.
Marins; leur caractère, 4 et *suiv.*
Mauclerc, 20.
Nantais; leurs mœurs, 21.
Nantes, 7. Richesse de cette ville, 8. Son histoire, 15 et *suiv.*
Oubliettes, (les) 30.
Painbœuf, 7.
Pape des fous, 24.
Productions, 33.

DÉPARTEMENT DE MAINE ET LOIRE.

ANECDOTE intéressante, 34, autres sur Joseph II, 46—52.
Angers, 17. Son origine, 18. Son histoire, 20.
Carbai, 23. Rois de Carbai, cérémonie ridicule, 24.
Cérémonie religieuse à Angers, 40.
Femme célèbre, 50—53.

Industrie, page 16.
Prêtres enterrés en costume, 32. Anecdote à ce sujet, 33.
Productions, 15—16.
Robespierre, 5—15.
Saumur; 47. Son commerce, 48. Son histoire, 48.

DÉPARTEMENT DE LA VENDÉE.

ANECDOTE bouffonné, pag. 53.
Charles X, 15.
Fontenai-le-Peuple, 14. (Siéges de) 25.
Guerre de la Vendée, 3—7—27.
Guillaume II, dit Fier-à-bras, 30.
Hommes célèbres, 20.
Industrie, 9—46—49.
La Chateigneraie, 50.
Lagarnache, (siége de ce village) 42.
Luçon, 37—40.
Maillezais, 29.
Miracles; (anecdotes à ce sujet) 21—23—29.
Montaigu, 50. Trait historique, 51.
Noirmoutiers, 45.
Poitevins; (leurs mœurs) 8—53.
Productions, 9—48—51.
Rapin, poète, 18.
Sables d'Olonne, 48.

DÉPARTEMENT DES DEUX SÈVRES.

ABBAYE de femmes prostituées, 13.
Charroux, 27.
Héroïsme d'une femme, 35.
Hommes célèbres, 34.
Industrie, 5.
Maintenon, (madame de) 29 et *suiv.* Anecdotes de sa vie, 31.
Niort, 5. Description de cette ville, 6. Sièges qu'elle a soutenus, 10—11.
Oratoriens, 7.
Papes, division entr'eux, 14 et *suiv.*
Parthenai, 20. Trait historique, 25.

Productions, page 5—20.
Relique invoquée contre la fringale, 27 et *suiv.*
Thouars 21. (Histoire de la famille des), 21 et *suiv.*

DÉPARTEMENT DE LA HAUTE VIENNE

ANECDOTES historiques, p. 23. Fabuleuses, 24—25.
Armée de Religieuses, 26. Batailles données, et siéges soutenus par elles, 27.
Chatellerault, 42.
Commerce, 12—42.
Grandier, (Urbain) 48. Son supplice *idem* et *suiv.*
Habitans; leur caractère, 19.
Monumens, 28—29.
Origine de la rivalité entre la France et l'Angleterre, 8—36.
Pierre-Levée, (la) 34.
Poitiers, 7. Description de cette ville, 16—18. (Siége de) 21, armée de prêtres, *idem.* (bataille de) 37.
Poitou, (histoire du) 3 et *suiv.* jusqu'à 11.
Procession du dragon, 30 et *suiv.*
Productions, 11.
Tribunal de Loudun, sous le cardinal de Richelieu, 47.
Vieux Poitiers, 13.

DÉPARTEMENT DE L'INDRE ET LOIRE.

AMBOISE, pag. 36—41.
Chanteloup, 35. (Vacherie de) 36.
Chinon, 43.
Commerce, 27.
Descartes, 4.
Description du site du département, 6.
Habitans de la Touraine; leur histoire, 11; leurs mœurs, 12.
Huguenot, 30. Origine de ce mot, 31—32.
Lahaye, petite commune, 4—5.
L'Hôpital, (le chancelier de) 38—50.
Loches, 42.
Martin de Tours, (St.) 13—15. Cheval de Saint-Martin, anecdote, 14.

Monumens, page 19.
Poètes, Racan, Commire, Destouches, 46.
Portraits des Guises et autres chefs de la ligue, 38.
Prodige, 44.
Productions du sol, 8—29.
Rabelais, 44. Anecdote à son sujet, 45. Note (*a*).
Richelieu; Description de cette ville, 34.
Route de Poitiers à Tours, 8.
Tours, 18.
Vers à soie, 25—27.

DÉPARTEMENT DE L'INDRE.

Argenton pag. 23—24.
Baron, comédien, 20. Sa mort, 23.
Berry; origine de ce mot, 8.
Croisades; leur origine, 27.
Description du site, 23.
Habitans; leurs mœurs, 25.
Issondun, 9. Historique de cette ville, 9 et *suiv.*
Lachâtre, un des chefs de la ligue, 16.
Maraudé, 18. Comment il a secoué le joug des ligueurs, 19.
Mons, magistrat, 3
Productions, 6 à 8—10.

DÉPARTEMENT DU CHER.

Bourges, pag. 3. Siége de cette ville par César, 5. Historique de cette ville, 5 et *suiv.* Architecture de Bourges, 15.
Cathédrale de Bourges, 21.
Cœur, (Jacques) 16. Son palais, 20.
Commerce, 13—14.
Habitans; leurs mœurs, 14.
Pragmatique Sanction, (la) 25.
Productions du site, 12.
Sancerre, 32. (Historique de cette ville, 33.
Testament singulier, 29.

Fin de la Table du sixième Volume.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un Peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théâtre de l'Egalité.
Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.
Desenne, libraire, galeries de la maison de l'Egalité, Nos. 1 et 2.
Et au Bureau de l'Imprimerie, rue du Théâtre de l'Egalité, No. 4.

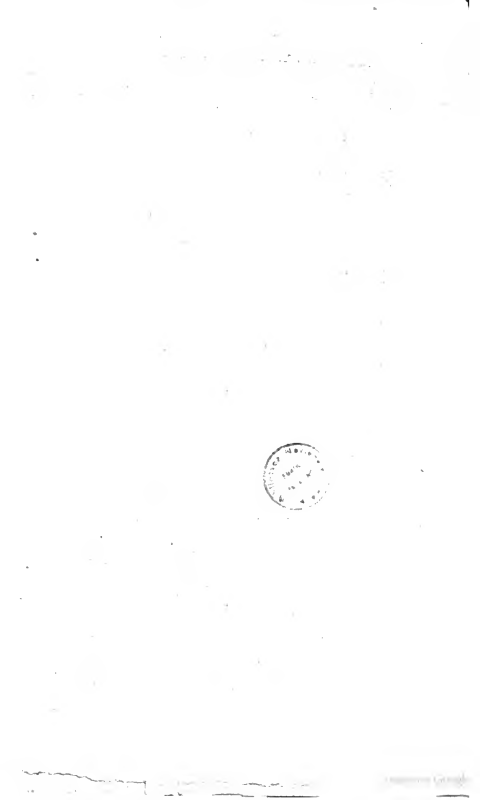


1794.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE.

A V I S.

L'assassinat de LEPELLETIER et de MARAT, deux Estampes faisant pendant, gravées d'après les tableaux de Brion, peintre, éditeur et dessinateur de cet ouvrage. A Paris, chez BRION, rue de Vaugirard, N°. 98; et chez BANCE, rue Severin, N°. 115; prix 6 livres chaque en noir, et 12 livres en couleur.



Département

DE LA LOIRE INFÉRIEURE,

ci-devant partie de la Bretagne.

Remarque.

L'Etendue de ce département est de 352 lieues quarrées.

Sa population de 331 mille habitans

Il se divise en 5. arrondissemens communaux

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.

C'EST en voguant sur l'Océan que nous vous avons fait passer, dernièrement, nos observations sur le département du Morbihan, par un bateau qui devoit regagner le rivage avant nous. Elles vous auront paru plus incomplettes que celles sur les autres départemens que nous avons parcourus, parce que nous espérions que les vents nous permettroient de revoir l'Orient, d'où nous étions partis, et de joindre à notre relation ce qu'Hennebond, Josselin, Ploermel, Pontivy et quelques autres petites cités avoient offert à notre curiosité; mais forcés à louvoyer devant la Baye de Quiberon, sans pouvoir y entrer, et avares du tems que l'oisiveté dépense, mais que la philosophie mesure, nous avons couru les isles d'Ouessant et de Groaix, où nous n'avons trouvé ni luxe, ni monumens, mais des pêcheurs, mais des hommes simples et vertueux, bien voisins de la nature, et bien dignes d'être républicains; mais est-il de si bons naturels que le contac de la religion catholique n'ait altérés?

Le besoin d'un Dieu se fait sentir au marin bien plus qu'aux autres hommes. Lorsque lancé sur les flots, seul pour ainsi dire avec le globe, n'ayant sur la tête que l'immensité du ciel et sous les pieds que l'abîme des mers : quand il songe qu'entre la mort et lui il n'existe que l'épaisseur d'une planche, et que son existence tient peut-être au dernier coup de dent que le plus foible insecte va donner à la nacelle vermoulue qui le porte : est-ce dans son courage, est-ce dans la robusticité de ses membres qu'il se confie ? Non, c'est un Dieu qu'il lui faut. Dieu est un maître pour tout ce qui respire, le marin seul en a fait sa société, son compagnon ; il le voit dans les orages, il le voit encore dans la sérénité de l'horison. Il se lève pour lui sur le char du soleil, il veille avec lui porté sur les astres des nuits. C'est un Dieu caressant que le zéphir promène sur la surface de l'onde, c'est un Dieu terrible dont les tempêtes édifient le trône en amoncelant les vagues menaçantes. Dans la nature, tout est Dieu pour le marin, parce que le marin ne vit que de miracles. Mettez alors un prêtre à côté de cet homme, et concevez, s'il est possible, l'armée de superstitions qu'il introduira dans son cœur. Hélas ! ce prêtre commet un grand crime ! Ce marin étoit heureux quand il n'y avoit entre son camarade fidèle, entre ce Dieu de l'univers et lui, que sa pensée. Cette pensée flottoit fortunée sur les ailes de trois ou quatre vérités premières ; le prêtre paroît, il l'entoure de saints, et le charme, la douce magie de la confiance en l'Eternel sont disparus. A force de lui désigner

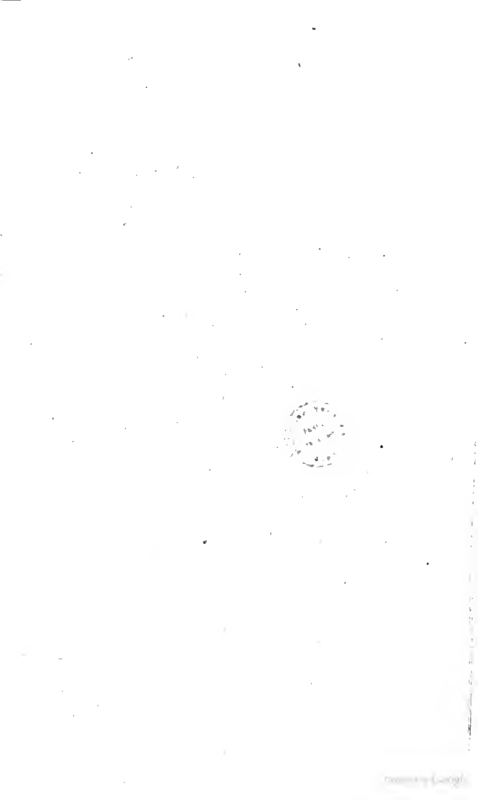
des protecteurs, il l'accoutume à croire qu'il n'est plus protégé. De-là ces madones de tous noms, ces saints de tout sexe dont il pavoise son éloquence. Il invoque le paradis avec le langage de l'enfer. On lui a caché l'Etre suprême, et il ne voit plus que les dangers qui l'environnent; et les terreurs enfantées par le sacerdoce, viennent s'enlacer dans les carreaux de la foudre et dans les replis des vagues pour décupler les tourmens de son ame.

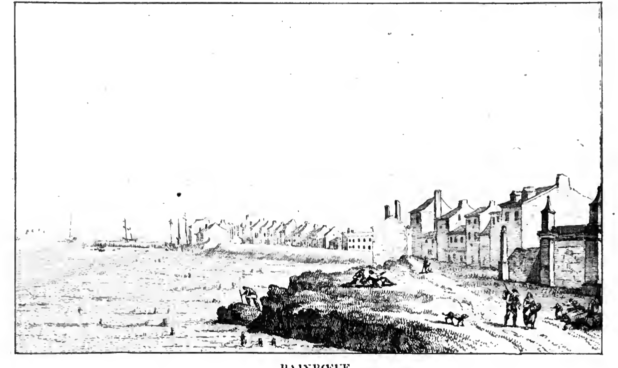
Le marin est donc devenu nécessairement l'être le plus crédule. Plus il étoit près de la nature, plus son ame devoit être ouverte à toutes les impressions. S'il n'y eût eu que Dieu, il auroit toutes les vertus : il les possède encore, mais comme la terre possède la lumière du soleil quand des nuages interceptent son disque.

Les gens du monde *d'autrefois* croyoient que la licence étoit la base des mœurs des marins : j'entends ici les marins matelots, car les marins *de qualité* étoient honorés, plus ils étoient corrompus. A la rudesse donc du langage des matelots, à la boure de leurs amusemens, à l'aspérité de leurs formes, ils les prenoient pour des êtres insociaux. Eh bien ! le catholicisme, habile en métamorphoses, avoit soumis ces êtres en apparence si indociles et si sauvages, à cette discipline monotone dont il avoit apathisé ses moines. Un couvent et un vaisseau étoient la même chose. Dans cette forteresse flottante, prodige admirable de la grandeur du génie, toutes les petitesses humaines étoient réduites en pratique. La cloche appelloit le peuple nautonier à

la prière, et du matin, et du midi, et du soir. Là se chantoient et messes, et matines, et vêpres ; peu s'en falloit que les processions n'y fussent de mode. Mais les jeûnes, mais les confessions, mais les flagellations, mais les communions n'étoient point oubliés, et tandis que l'aumônier, à table avec les *nobles* mécréans qui gubernoient le vaisseau, s'égaudissoit des pieuses momeries qu'il débitoit à cent francs par mois, le bon, l'intéressant matelot croyoit qu'il devoit aux litanies du matin le vent heureux dont la voile s'enfloit. On aura de la peine à déraciner l'arbre du mal que le prêtre a planté dans cette terre fertile ; mais c'est là qu'il faut sur-tout porter l'instruction publique, car c'est aux bons qu'on la doit, parce que les méchans ne s'instruisent pas.

Ce petit archipel, qui borde les côtes de la ci-devant *Bretagne*, a donc réellement besoin d'instruction. Parlez à ses habitans des travaux des représentans du peuple, racontez-leur les lois démocratiques que le législateur a conçues pour la félicité publique, vous verrez leurs fronts rayonnans d'amour, se couvrir d'une joie pure, et les mots de *vive la République* se presseront sur leurs lèvres reconnoissantes ; mais tentez de leur dire que des prêtres sont inutiles à leur bonheur, vous verrez le sérieux du doute, la teinte rembrunie des regrets décolorer insensiblement les roses du plaisir que vos discours avoient fait naître. Qu'étoit-ce donc que les prêtres? puisqu'ils avoient eu l'art de se créer une vie qui devoit leur survivre. Par une raison extravagante on dégoûta beaucoup d'hommes de la Divinité, en leur parlant trop sou-





PAINBŒUF

vent des prêtres; mais par une raison bien entendue, il faut parler souvent aux marins de la Divinité, pour les dégoûter des prêtres.

Contraints d'obéir aux vents, au lieu de retourner dans le département du Morbihan, nous sommes entrés dans la rivière de Nantes, et c'est par-là que nous avons pénétré dans le département de la Loire-Inférieure. C'est à Painbœuf que nous sommes débarqués.

Painbœuf est à proprement dire le port de Nantes, quoiqu'il en soit distant de quelques lieues. C'est là que mouillent tous les vaisseaux que le commerce attire dans cette commune, l'un des grands entrepôts de la fortune océanique, et tous les armateurs y tiennent leurs navires et leurs magasins maritimes. Tout le retour des marchandises et des denrées des colonies de l'Amérique se débarquoit à Painbœuf, et ce qui ne se distribuoit pas sur d'autres bâtimens pour être reversé dans les différens ports de l'Europe, se transportoit dans les magasins des commerçans de Nantes sur des gabares propres à la navigation de la rivière qui se refusoit aux vaisseaux qui tiroient un certain nombre de pieds d'eau.

On ne conçoit pas trop pourquoi Nantes n'est pas bâti à la place de Painbœuf, et pourquoi des gens ne s'établissent pas où ils ont affaire; mais c'est au nombre des contrariétés humaines, et la moins bisarre n'est peut-être pas celle qui veut que l'homme préfère une longue incommodité, tandis qu'il n'auroit qu'un pas à faire souvent pour l'éviter.

Plusieurs quartiers de Nantes sont admirables par

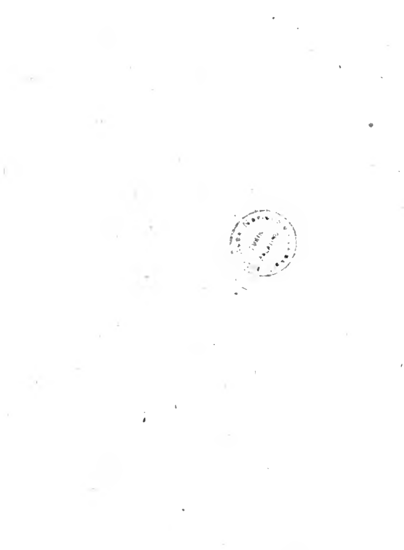
l'élégance et la richesse de leurs maisons. On sait combien les villes commerçantes présentent, en général, de luxe extérieur, et *Rouen*, comme nous l'avons remarqué dans le département de la Seine-Inférieure, est la seule ville de la République qui se soit garantie de cette manie d'éclat dont le commerce est possédé par-tout ailleurs.

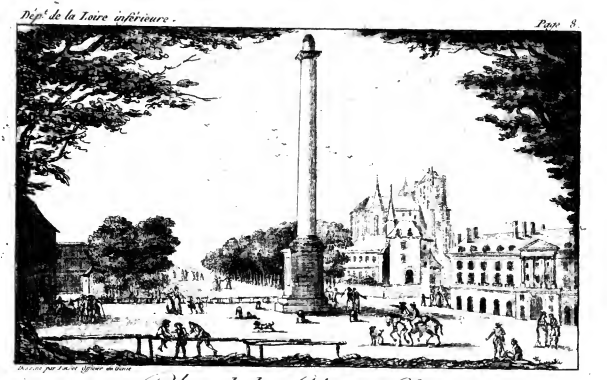
La Fosse, l'isle Feydau, et quelques autres cantons de Nantes le disputent en magnificence aux plus superbes villes de l'Europe. Et l'étonnante activité du peuple, le mouvement et l'agitation perpétuelle que nécessitent les armemens maritimes, la prodigieuse quantité de ballots, de caisses, de marchandises et d'apparaux qui sortent des magasins, ou qui y rentrent à chaque heure du jour, semblent mettre en action l'opulence, qu'au premier coup-d'œil on apperçoit immobile sur le frontispice des maisons.

Ici l'esprit est tout autre que dans les différentes communes des départemens qui se composent de la ci-devant Bretagne. Sans rien en induire de défavorable au républicanisme de Nantes, le peuple nous y a paru plus dépendant de l'homme riche. A Rennes, bien que ce soit aussi une grande commune, le peuple plus pauvre, et moins environné de gens opulens qui appètent son intérêt par l'appât d'un bénéfice plus constant et plus fort, nous a paru saisir d'un bras plus robuste les époques révolutionnaires. A Brest, la situation est différente; c'est bien le même mouvement, la même activité qu'à Nantes, mais c'est la patrie qui y répand le



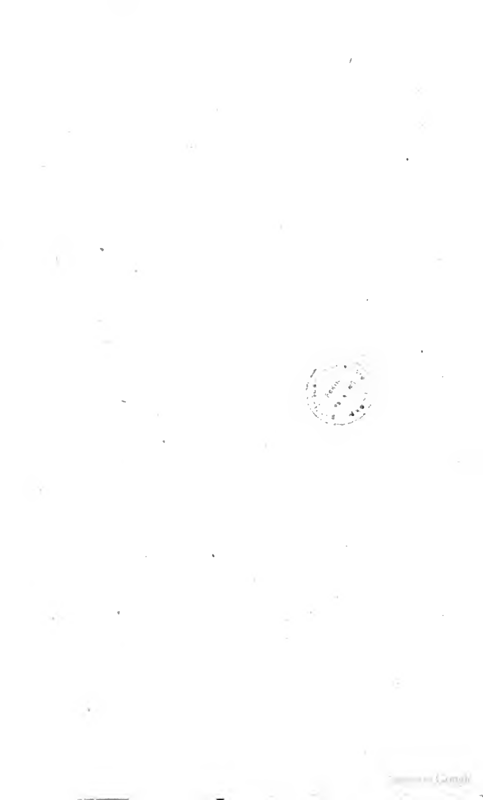
NANTES





Dessiné par [illegible] Officier du Génie

Place de la Liberté à Nantes.



prix du travail, et le peuple y est révolutionnaire par reconnoissance, comme il l'est à Rennes par le sentiment fier de sa pauvreté. Mais à Nantes, l'esprit du peuple vibre à mesure que la corde de l'intérêt du commerçant est plus ou moins pincée: il voit plus souvent l'homme que la patrie, et malheureusement il s'accoutuma dès long-temps à tenir l'aisance de son ménage de la fortune d'un tel, plutôt que de la fortune publique. Cela conduiroit à une vérité que bien des gens peut-être voudroient couvrir d'un voile, c'est que le génie commercial est en opposition avec le génie républicain; mais cette crainte vient de ce que le commerce en lui-même est mal interprété. Il ruina Carthage, parce qu'il abaissa la république en grandissant les particuliers. Il fera à la longue le même effet à Londres et à Amsterdam. Il n'y a plus de patrie où des particuliers peuvent avoir des palais et des armées. Par la raison inverse, il soutient les villes Anséatiques, parce que la patrie ne s'étend pas au-delà des murs. Elles sont donc à l'égard du commerce la miniature des grandes républiques; il faut du commerce nécessairement, mais il faut qu'il soit national pour que le peuple le partage, et non pour qu'il en dépende.

Et l'on a beau dire; c'est que pour l'homme du peuple aisé par le bénéfice qu'il tient d'un particulier ou qu'il tient de la patrie, la somme de bonheur n'est pas la même. Il est une teinte d'esclavage entre aller toucher son paiement dans un comptoir ou le recevoir de la banque nationale. Pourquoi sous l'ancien régime

l'homme du peuple étoit-il entraîné par une sorte d'ascendant vers la caisse du commerçant ? C'est que les *rois* et le gouvernement ne payoient jamais ; c'est que le pire des états étoit de travailler en sous-ordre pour les cours, parce qu'elles faisoient des crédits énormes aux fournisseurs qui tôt ou tard étoient payés, parce qu'ils payoient eux-mêmes les délivreurs d'argent, et que ces fournisseurs abusoient de ces crédits qu'ils faisoient pour refuser aux ouvriers leurs salaires. C'est à cette prépondérance que les négocians avoient acquise sur le peuple, qu'il faut imputer bien plus qu'on ne le croit, les malheurs de Lyon, aujourd'hui Commune-Affranchie. Mais dans une République, il n'en sera pas, et il n'en peut être ainsi. Inflexible pour le fournisseur ou manufacturier infidèle, ce seroit également un crime en politique que de faire attendre l'ouvrier après son paiement ; et c'est ici que commence la différente nuance de bonheur pour l'homme du peuple. Voyez-le, la veille du décadi, se présenter timide chez le négociant superbe, recevoir le salaire de ses sueurs, comme l'indigent reçoit quelquefois le secours fastueux de la bienfaisance d'apparat, quelquefois aussi contraint de batailler pour obtenir la juste mesure de sa récompense, obligé de marchander le remboursement de ses fatigues qu'il a eu la bonne-foi de donner à crédit, souvent inquiet si la mauvaise humeur qu'affecte l'avarice pour le frustrer de quelques deniers, n'est pas le signal de la suspension de ses travaux, ou l'annonce plus fâcheuse encore

du méchant ordre des affaires de l'homme qui l'occupe? Quelle joie voulez-vous qu'il rapporte dans sa famille ? quel sourire offrira-t-il à sa femme, à ses enfans, lorsque son cœur est meurtri par l'arrogance de l'accueil qu'il aura reçu, ou son ame bourelée par l'inquiétude d'un avenir incertain ? Qu'arrivera-t-il ? c'est que le lendemain, loin de se livrer aux douces sensations de la nature, aux tendres épanchemens de l'hymen, n'appercevant dans sa femme, dans ses enfans, que des êtres dont l'existence le tourmente et l'allarme, il fuira ses foyers, et ira chercher dans l'ivresse peut-être l'oubli d'un avenir qu'il n'a pas encore connu, et commencera par perdre ses mœurs, parce qu'il craindra de perdre le travail, leur unique soutien.

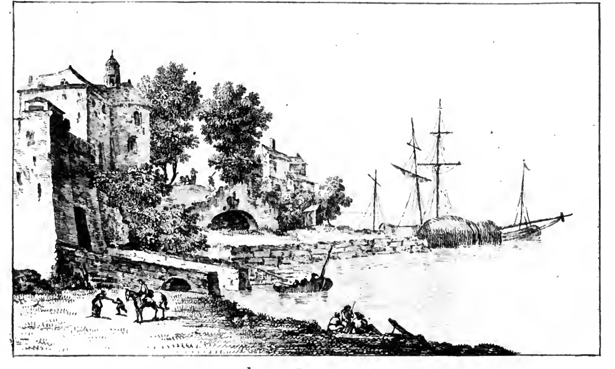
Mais tient-il son salaire de la patrie, quelle différence ! l'inquiétude et ses chimères disparoissent. Il n'a qu'un jour de repos, mais il n'est point troublé par l'agitation des plaisirs étourdissans. Son corps se repose, et son ame aussi se délasse. Il fait la félicité de tout ce qui l'entoure. Il apporte la vie, l'amour et la nature dans son modeste asyle. Le travail l'enlevera aux bras de tout ce qu'il aime, mais le travail heureux, parce qu'il sait que rien n'arrêtera ce pendule uniforme de travail et de félicité. Il ne craint plus pour sa santé, parce que la patrie veille auprès de son lit; il ne craint plus pour sa vieillesse, parce qu'il sait que la patrie s'inclinera devant ses cheveux blancs. Que manquera-t-il à son bonheur? il aura tout sur la terre, du

travail, une femme et des enfans : et qui sait peut-être ? ce luxe charmant de la médiocrité, un ami !

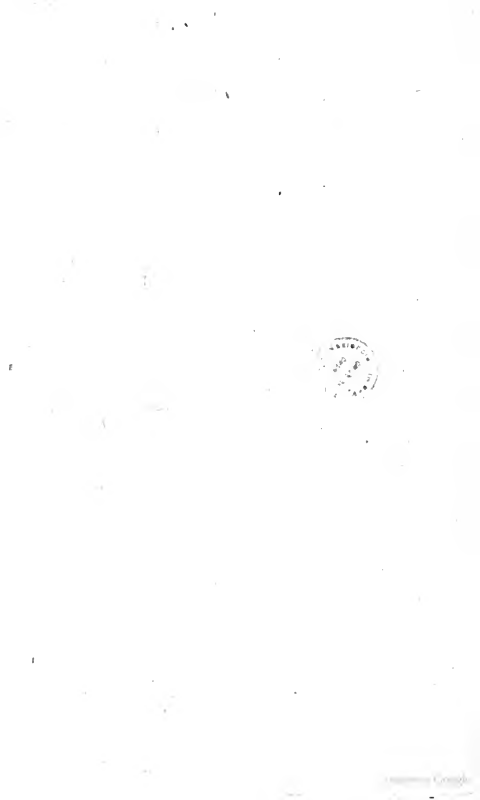
La Loire, une des plus majestueuses rivières de la France, traverse Nantes et achève d'y répandre la splendeur. Ce fleuve qui depuis sa source promène les voluptés à travers les campagnes, et dérobe à Flore assise sur ses rives le zéphire dont l'aile amoureuse caresse ses ondes argentées, arrive à Nantes escorté de sa romantique magie. Il coule lentement aux pieds des palais, et le souvenir des champs fortunés qu'il vient de parcourir, semble descendre encore de son urne pompeuse. On devine à l'ambre qu'elle exhale, que les myrthes de Chenonceaux ont effeuillé leurs tiges dans son sein. L'un croit y voir l'opale des raisins de Bacchus velouter son onde fugitive; l'autre tressaillit d'amour à l'aspect des roses qui navigent sur son lit. Et le philosophe aussi l'interroge au nom de l'humanité, et lui demande s'il est vrai que la mort de (1) Louis XI ait vengé l'univers.

Hélas ! sans doute son odieux sépulcre s'étoit ouvert : la France, le monde n'avoient pas le pouvoir d'enfanter les brigands de la Vendée. Ce fut l'infernal génie d'Albion, dont la main secoua les torches de la discorde sur les cendres de ce monstre. La poussière de ses os se remua, et l'armée royaliste ne put être vomie que par le cercueil de ce Néron de la France.

Mais que dis-je ? faut-il fouiller dans le sarcophage de Louis XI pour y chercher les miasmes du crime? et quand il est des monarques vivans, tous les for-



Vue pittoresque des ci-devant capucins à NANTES



faits ne sont-ils pas vivans ? L'Autriche, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie ont des trônes ; tous les attentats sont donc en vie.

J'ai souvent dit à la nature, fais-moi donc voir le cœur d'un roi ! Elle restoit muette, et mon imagination ne me satisfaisoit pas ; et je répétois à la nature, fais-moi donc voir le cœur d'un roi ! j'errois sur les rives de la Loire. Le soleil sortoit de l'Orient et la terre des ténèbres. L'un exhaloit ses feux, l'autre ses parfums, et leurs deux amours se rencontroient dans l'immensité. Le matin paré des perles de l'aurore, marchoit à mes côtés, et son humide vapeur imbibée de l'encens des fleurs, se balançoit sur l'onde et sembloit huiler de son vernis les couleurs de l'oiseau, dont l'aile légère agitoit les buissons. Je l'avouerai : je ne pensois plus aux rois, la nature étoit si belle ! je marchois, et mon ame marchoit plus vîte encore. Elle étoit à la fois sur les bords fortunés du Gange, aux rives de l'Eridan, dans les jardins d'Armide, au sein des dieux, que sais-je ? la Loire et sa magie l'ennivroient de mensonges. Tout à coup une odeur fétide enveloppe ma respiration. Mon œil, mollement égaré sous l'horison, revole inquiet veiller autour de moi. Qu'est-ce donc ? où suis-je ? j'avance : c'est un cadavre. O dieux ! fuirai-je ? non, mes pas sont enchaînés. Quelle est donc cette curiosité féroce qui force l'homme à se cramponner pour ainsi dire à l'objet de sa terreur ! Tous les sens se rebroussent. N'importe, ils reviennent, ils s'arrêtent. L'objet est horrible. Homme ! tu le verras : telle est l'incroyable contradiction de

l'humanité. Je le vis, un sabre étoit à ses côtés. *Soldat de l'armée catholique*, étoit-il écrit sur la lame. Horreur ! peindrai-je cet objet funeste ! il étoit nud. Un sang noir s'étoit figé à l'entour de ses plaies. Ses entrailles s'étoient déroulées sur le sable. Une verte et bleuâtre lividité s'étoit étendue sur ses membres immobiles. Déjà la corruption avoit gercé les chairs, et les cavernes de la putréfaction se creusoient sur son sein déchiré. C'étoit le règne, c'étoit l'empire de la mort, mais de la mort vieillie sur sa victime. Qui le croiroit ? La vie mille fois multipliée, s'agitoit, fourmilloit autour de cette masse anéantie. Des peuplades de vers se débordoient sur ce cadavre. Des colonies ailées de frêlons carnivores bourdonnoient, rouloient en tourbillons dans l'atmosphère empesté qui l'entouroit. Est-ce erreur ? est-ce vérité ? Je crus entendre une voix qui me crioit, tu demandois à voir le cœur d'un roi ; regarde, l'image en est sous tes yeux. Oui, m'écriai-je, oui : l'insensibilité cadavereuse, le méphitisme et la putridité, les millions de bassesses qui s'agitent, se replient, se glissent, et dont ces vers sont la peinture ; ces mouches qui nourrissent dans le sang le venin de leurs aiguillons, et voleront au loin déchirer l'homme sans défiance ; ces entrailles sans chaleur, ces nerfs sans mouvement ; cette peste enfin qui jaillit de ce bloc ensanglanté. Oh ! oui, oui ! à cet emblême je reconnois le cœur d'un roi. Oui, ce l'est, car je cherche en vain ; je ne vois point là de serpens ; ils sont l'image du remords.

Hélas ! ce n'est ici que le *proscenium* de ce théâtre d'horreur où les rois de l'Europe avoient vomi le fléau de la Vendée. Ah!... n'entrons pas trop tôt sur cette scène épouvantable qu'il nous faudra parcourir en avançant vers l'ouest. Laissons encore les rois haleter un moment dans l'ombre : nous traverserons bientôt la Loire pour les traduire à notre tour au tribunal de la postérité, et puisque le tems n'est pas encore venu pour nous de parler de leurs forfaits, qu'un coup-d'œil sur ceux de leurs prédécesseurs remplisse l'intervalle qui nous en sépare encore.

Les calamités de la guerre font déjà figurer Nantes avec éclat dans les premières pages de l'histoire, et tour à tour on la voit et la proie et l'adulatrice des *ducs* de Bretagne, des *comtes* d'Anjou et de ses propres comtes. De grands scélérats se pressent et s'entassent dans cette chronologie des *ducs* de Bretagne ; il est des *Conan*, il est des *Eudons* qui ne le cèdent en rien aux plus fameux tyrans. Dès le onzième siècle, un de ces Conan, le second du nom, pensa déchirer l'Europe par une de ces prétentions folles que l'ambition des *couronnés* a seule le talent d'enfanter. C'étoit une de ces folies qui venoit d'inspirer à Guillaume-le-bâtard de conquérir l'Angleterre. Il est assez plaisant qu'il se trouve inquiété dans son projet par un autre extravagant qui se met en tête de conquérir les *propriétés* de Guillaume, pendant que Guillaume se mettoit en tête de conquérir les *propriétés* d'Hérald, *roi* d'An-

gleterre : car c'étoit ainsi que l'on parloit alors ; les nations étoient dites *propriétés* d'un tel.

La flotte de Guillaume étoit prête pour passer en Angleterre. Elle étoit de trois mille vaisseaux, nombre prodigieux sans doute, mais que l'on ne peut réduire sans démentir l'histoire. Conan part de Nantes suivi d'une armée, annonce ses droits prétendus par des ravages, et la flamme à la main fait dire à Guillaume qu'il ait à lui céder la Normandie, comme à l'héritier légitime de Richard premier. Guillaume eût ri de ces menaces, mais alors quand les foudres de la religion grondoient avec la furie des *souverains*, le mal étoit affreux. Conan déclara que si Guillaume ne le satisfaisoit pas, il encourroit les malédictions de l'église, réservées aux usurpateurs. Quand ces malédictions étoient lancées, alors tout fuyoit l'excommunié. Ses plus féaux l'abandonnoient, il se trouvoit seul avec sa puissance, c'est-à-dire nul sur la terre. Guillaume sentit qu'il falloit prévenir ce malheur par la guerre. Mais comment ? en divisant sa flotte, il pouvoit échouer en Angleterre, il pouvoit être battu sur le continent. Que faire ? convoquer le véritable arrière-ban des rois, c'est-à-dire le crime, et le crime lui fut fidèle. Ce ne fut pas un homme du peuple dont il se servit. Les rois n'usent du peuple que dans les batailles, ils réservent les grands pour l'assassinat. Conan avoit un de ses chambellans qu'il avoit comblé de bienfaits. C'étoit par conséquent un excellent sujet pour un grand attentat, car l'ingratitude est un véhicule puissant pour le cœur d'un

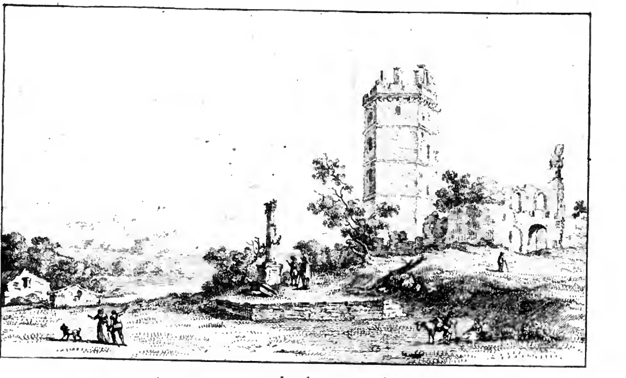
d'un courtisan. Cet homme empoisonna les gands, le cor et la bride du cheval de Conan, qui mourut au moment où il alloit faire son entrée dans la place de Château-Gontier. Vous croiriez peut-être que si ce chambellan ne périt pas sur l'échafaud, au moins fut-il voué à l'opprobre ? Vous vous tromperiez. Lisez les historiens, ils vous diront qu'il eut raison, qu'il possédoit des terres en Normandie, qu'en conséquence il avoit prêté serment de fidélité à Guillaume, et que ce fut en lui une action vertueuse d'assassiner Conan qui faisoit la guerre à son *seigneur*. On faisoit lire l'histoire aux enfans de l'ancien régime. Vous avez maintenant le mot de l'énigme de la conduite des émigrés. Faites donc récrire l'histoire, si vous voulez que vos enfans la lisent.

Ces *ducs*, ou *comtes* particuliers, que les Nantois eurent long-tems la sottise de se donner, (car telle fut quelquefois l'extravagance de l'homme, qu'on le vit attacher de l'amour-propre à avoir tel plutôt que tel pour maître;) ces *ducs*, dis-je, les opprimèrent cruellement. L'ambition faisoit naître les prétendans. Les prétendans se déchiroient, et le peuple étoit toujours la victime de ces divisions. Tour à tour combattante, ou assiégée, on voit Nantes parcourir ainsi les fastes de la ci-devant Bretagne, et cette oscillation perpétuelle d'esclavage, de soulèvement, de défensive et d'offensive, ne jamais se rasseoir. C'est à cette sorte de vice endémique qu'il faut rapporter le malheur fréquent qu'elle éprouva de se voir au pouvoir des Anglais. Eudon et Conan IV furent au

nombre de ceux qui la tourmentèrent le plus vivement. La guerre que lui fit *Eudon* fut aussi sanglante qu'opiniâtre. Cet homme vouloit absolument être duc de Nantes. Il commença par déchirer les habitans par des factions, mais ce moyen ne lui ayant pas réussi, il eut recours à une guerre plus franche. Il leva une armée et se présenta sur le territoire de Nantes. Les Nantois sortirent à sa rencontre. La bataille se livra. Ce fut celle connue dans l'histoire sous le nom de Resai.

L'inconstance de leur caractère les exposoit à ce fléau autant encore que l'ambition des grands. S'ils avoient la cruelle manie d'avoir des tyrans, ils avoient l'habituelle inquiétude de vouloir en changer. Nantes fut long-tems en petit, ce que fut Bizance en grand. Chaque jour amenoit ou le couronnement d'un homme, ou le renversement d'un trône, et le château de Nantes étoit l'hyppodrome Breton. C'est ainsi que tour à tour on vit les Nantois se choisir des *souverains* parmi eux, les chasser soudain, appeller pour les gouverner tantôt les *comtes* d'Anjou, tantôt ceux de Blois; bientôt s'en dégoûter pour se livrer aux *ducs* de Bretagne, qui à leur tour les livroient aux *rois* d'Angleterre, lesquels de leur côté les disputoient aux *rois* Français : pourvu toutefois qu'ils ne s'entendissent pas pour les opprimer.

La fin du douzième siècle fournit un exemple puissant de cette coalition momentanée des rois Anglais et Français contre ce peuple infortuné. Conan IV avoit appellé Henri premier d'Angleterre



Site pittoresque de la Tour D'OUDON



pour appaiser les guerres intestines qui déchiroient la *Bretagne*. La manière dont s'y prennent les rois pour pacifier les nations, c'est de les réduire sous leur joug. Henri n'étoit pas parfaitement stilé à ce genre de pacification, mais il avoit un saint à ses côtés, et avec de telles gens un roi fait des progrès. Le fameux Thomas Bequet, autrement dit *Saint-Thomas* de Cantorbery, que depuis Henri fit massacrer par reconnoissance, acheva de le convaincre que rien n'étoit plus convenable à un roi que d'usurper et voler la propriété d'autrui, pourvu que ce vol se terminât par un pélerinage, et le pélerinage par une petite concession d'un tiers ou de la moitié du butin aux moines possesseurs du saint *pélériné*. Henri, en roi dévot, fut docile aux préceptes de l'église. Il vola la *Bretagne*, et fut en procession remercier *Saint-Michel* de ce que sa *majesté* avoit un peu de rapine à présenter à son *archangélité*. Hélas! protection de gens du ciel ne garantit pas de la jalousie des méchans de la terre. Eudon trouva mauvais qu'un *roi* d'Angleterre tranchât du duc de Bretagne. Il vint l'attaquer et fut battu. Ce fut alors, comme nous l'avons raconté dans le département du Morbihan, que Henri, pour le rendre plus circonspect, exigea qu'il lui remît sa fille en ôtage, et par passe-tems *royal*, s'amusa à la violer. Je ne sais pas si Michel l'archange et Bequet le saint trouvèrent cela bon, mais tous les *seigneurs Bretons* le trouvèrent mauvais, et se liguèrent pour lui faire une guerre à mort. Louis VII, en *roi de bonne race*, trouva la *plaisanterie* de son confrère très-jolie, et

lui aida à ravager la Bretagne, pour apprendre à ce peuple à trouver mauvais qu'un roi fût un scélérat.

Un autre *bouffon* du *même genre*, dans le treizième siècle, remplit à son tour ce pays de ses gentillesses. Ce fut Pierre Mauclerc, l'un des plus fameux brigands que les Gaules aient connu. C'est le même que dans un autre département nous vous avons montré jouant un grand rôle dans la croisade contre les Albigeois. A quoi croyez-vous que les écrivains se soient occupés en parlant de cet homme? A faire détester ses forfaits? point du tout; mais bien à deviner pourquoi il s'appelloit Mauclerc. Ce nom a presque enfanté autant de commentaires que celui qui le portoit a fait couler de larmes. Une petite anecdote prise au hasard dans le courant de sa vie, suffira pour faire connoître ce brigand dont nous aurons dans la suite occasion de parler encore plus d'une fois.

Sordidement avare, il aimoit tous ceux qui pensoient comme lui. L'évêque de Nantes excommunie un usurier. Quoique Mauclerc fît la guerre à ceux qui ne vouloient pas se convertir, et que même en cas de bésoin il les fît brûler, il ne haïssoit pas les excommuniés, et cette petite formalité épiscopale ne le brouilla point avec son ami l'usurier. Cet ami vient à mourir. Un curé, par respect pour l'excommunication, décide que le *gripon* n'aura pas l'honneur d'être enterré dans la terre sainte. Une pareille décision en termes catholiques vouloit dire que l'enterré étoit condamné à ne pas ressusciter. Mauclerc aimoit ces amis en ce monde comme en

l'autre. Il ne trouva point de meilleur remède pour appaiser l'ombre du mort, que de faire attacher le curé vivant sur le cadavre de l'usurier, et de les faire enterrer de compagnie. L'évêque, l'usurier, le curé et Mauclerc, que l'on choisisse ! lequel de ces quatre hommes est le plus fou, le plus imbécille, ou le plus scélérat ?

Si le caractère de légéreté que l'histoire semble prêter aux Nantois les a rendus plus que d'autres la victime des grands, elle en a fait aussi bien plus qu'ailleurs le jouet des préjugés religieux et des superstitions. Cette ville fut souvent le théâtre de la ridicule colère des prêtres, et le berceau de leurs insociales inventions. Le clergé jouissoit encore à la fin du treizième siècle de deux droits, l'un le plus vexatoire, l'autre le plus immoral qui aient pu sortir de cerveaux desséchés par le sacerdoce. L'un étoit le droit de *tierçage*, l'autre le droit appellé *part nuptial*. Insensiblement le clergé s'étoit arrogé le pouvoir de tiercer dans les successions. Les prêtres, dans l'origine, abusant de la foiblesse de l'homme à l'heure de la mort, et mettant à profit les terreurs dont ils enveloppoient sa raison agonisante, étoient parvenus à convaincre les mourans de la nécessité de payer des hommes pour prier pour eux quand ils ne seroient plus; et les allarmant sur l'insouciance et l'égoïsme de leurs héritiers, ils se faisoient donner par le moribond ce que ceux-là leur auroient sans doute refusé. Insensiblement cette tentative couronnée par le succès, dégénéra en usage, et l'usage en droit. Et pendant quelques centaines

d'années le tiers de chaque succession appartint aux prêtres. Jean II de Bretagne, un peu plus sage, trouva ce droit odieux, comme il trouva celui qu'ils s'arrogeoient sur les nouvelles mariées passablement indécent. Il les abolit l'un et l'autre en 1288. Le clergé cria à l'abomination de la désolation. Il ne pouvoit plus ruiner les familles et déshonorer les femmes ; c'en étoit fait, le ciel étoit pour jamais fermé aux malheureux humains. Il se souleva, menaça Jean II de sa colère. Le duc fut inflexible, et le droit de tierçage ne fut point rétabli. Par malheur ce Jean II étant à Lyon, fut écrasé sous la chûte d'une maison. Alors l'église ne manqua pas de dire que Dieu avoit pris en main sa vengeance. Enfin le pape, en 1309, pour mettre fin aux sarcasmes que l'avarice des prêtres leur attiroit, s'en mêla, et réduisit le droit de tierçage au neuvième ; mais par une distinction toujours injurieuse pour le peuple, il exempta les nobles de cette redevance, et pour feindre quelqu'intérêt pour les pauvres, ceux qui n'avoient pas quarante sous de meubles furent compris dans cette exemption.

Mais ce fut peu : Nantes sembloit réservée à être le foyer des incendies dont le catholicisme embrâsa le monde. Ce fut dans ces murs, qu'en 1418 l'Europe vit éclore les trop célèbres disputes pour la confession paschale. Jamais la profonde politique d'un côté, et l'insigne absurdité de l'autre, n'inventèrent et ne souffrirent rien de plus formellement contraire à la nature, à la décence et au pacte social, que la confession. Prendre un homme pour

confident de ses fautes secrettes, se figurer que cet homme, souvent plus foible et plus criminel, a reçu de la Divinité le pouvoir de vous absoudre de fautes que vous recommettrez le lendemain avec autant de joie et de facilité que la veille, c'est assurément de toutes les erreurs de l'esprit humain la plus grave dans ses conséquences, la plus scélérate dans ses motifs, la plus humiliante dans son mode. Est-il étonnant que des prêtres manufacturiers de cette trame perfide, qui pendant cinq cens ans enveloppa toutes les consciences, aient persécuté le seul philosophe qui dans ces tems d'orages sacrés ait porté les livrées de l'église? O malheureux Abailard ! qu'aviez-vous fait au ciel pour naître dans ces jours de douleur, où la douleur même avoit les formes de l'insensibilité ! Abailard vit le jour dans les environs de Nantes. Il vit le jour pour souffrir, c'est le sort de tous les hommes ; mais aussi le ciel l'avoit fait naître pour éclairer ses semblables, et c'est le sort de bien peu. L'amour, ce délassement de toutes les jouissances, ce sentiment que l'on ne peint que quand on ne le sent pas, l'amour empoisonna sa vie. Réduit à n'avoir plus que le pouvoir de dire j'aime, son esprit devint seul propriétaire de sa qualité d'homme. Et qui le croiroit ? Les lettres auroient dû le consoler, et l'envie, les préjugés, l'ignorance des beaux esprits de son tems versèrent à grands flots l'amertume sur ses jours. On dessécha son génie par l'éternel contact des sophismes théologiques. Il étoit formé pour instruire, on le réduisit à disputer. Les prêtres se

mirent en embuscade contre toutes les vérités que son imagination dévoiloit, et le malheureux Abailard, au bout d'une longue carrière, eut la douleur de ne laisser de sa vie que le sujet d'un roman.

Quel mêlange incroyable d'atrocités et d'inepties que celui dont les prêtres ont offert le tableau depuis le neuvième siècle jusqu'à nos jours ! Croiroit-on, par exemple, que tandis que sur des bûchers on auroit fait brûler le malheureux qui se seroit permis des plaisanteries sur le pape, que tandis que l'église arma tant de fois toutes les puissances de l'Europe contre les infortunés amis de la raison qui pouvoient croire que le *vicaire* de Jésus-Christ n'étoit pas infaillible, tandis enfin que les persécutions de tout genre déchirèrent Abailard, parce qu'il révoquoit en doute les triples absurdités de la cour de Rome ; croiroit-on, dis-je, que les pontifes Nantois trouvoient très-bon que leurs enfans-de-chœur, à certains jours de l'année, tournassent en ridicule le *très-saint-père*, et qu'ils assistassent *in fiochi* à la fête appellée *le pape des fous* ?

Cette fête étoit l'une de ces mille sottises que l'église catholique, apostolique et romaine s'accorda si long-tems. Les enfans-de-chœur, à une certaine époque, s'assembloient dans la cathédrale. Le vin, les jeux et la débauche étoient le prélude de ce rassemblement, où l'on tiroit au sort quel seroit l'heureux mortel dont la tête porteroit la thiare pendant un tems donné. Quand *sa sainteté* sortoit de ce conclave passablement abreuvé et nourri, il nommoit ses *cardinaux*, ses *prélats*, ses *évêques*,

et à coup sûr ses *chantres*, parce que le vin ne tarissoit pas. Alors sa *papauté folle*, pour ne pas déroger à la dignité pontificale, s'accostoit quelque courtisanne à qui il conféroit la *principauté*. Il simuloit les largesses du Vatican en distribuant à quelques écoliers, qu'il appelloit sa famille, les pièces de monnoie que tous les assistans étoient obligés de lui donner. Il se présentoit au chœur de l'église, où un trône placé sous un riche dais l'attendoit. Là tout le chapitre, jeunes comme sexagénaires, devoit baiser sa mule, qu'il avoit soin de bien crotter pour rendre l'adoration plus auguste. Ce que l'on appelloit avec tant de recueillement *les saints mystères*, n'étoit pas exempt de sa profanante démence ; il se donnoit du pape tout à son aise en disant la messe assis, et pour que rien ne manquât à la pantomime, ses prélats factices lui apportoient l'hostie en procession, qu'il recevoit couvert et assis sur son fauteuil, tout aussi gravement qu'eût pu le faire *Sixte-Quint* et le sage *Lambertini*. Le scandale de tout cela étoit sauvé, parce que l'on disoit que l'hostie n'étoit pas *consacrée*. Chose étonnante ! trois mots de latin de plus, et tous ces gens eussent été déicides.

Après la pompe venoient les plaisirs ; il falloit bien qu'il fût pape tout entier. On le promenoit par la ville. Des arcs de triomphe étoient dressés par-tout ; des ânes, des grelots, des marottes, des chapes et des surplis accompagnoient sa marche. Enfin, en deux mots, du triomphe à la table, de la table à la danse, et de la danse, Dieu sait où.

Malgré tout le ridicule de ces sortes de fêtes, plût au ciel que l'église se fût bornée à leurs folies; mais quand on est à Nantes et que l'on parle d'église catholique, comment éviter le souvenir de la révocation de ce fameux édit qui porta le nom de cette ville ? Trois cens mille familles au moins sortirent ou furent chassées de France; et pourquoi ? parce qu'un roi devenu vieux, incapable de continuer la guerre son unique passion, effrayé par les remords d'une vie consumée dans l'orgueil, le sang, la débauche et l'adultère, parce que Louis XIV s'avise de se faire enfin dévot; parce que des courtisans, qui dans sa jeunesse avoient flatté ses passions, flattent de même sa superstitieuse crédulité; parce qu'un ministre scélérat, Louvois, désespéré qu'une longue paix rendît sa place moins importante, s'imaginoit que pour chasser des innocens il faudroit des soldats, et qu'il redeviendroit quelque chose. Ce qu'il y a de plaisant, s'il est possible de trouver quelque chose de plaisant dans la révocation de l'édit de Nantes, c'est qu'un *roi*, dont ce n'étoit pas l'affaire, s'avisât de *purger* la chrétienté, et qu'un pape, dont c'étoit le métier, s'avisât presque de le trouver mauvais. Odeschalchi, Innocent XI, vendu à l'Autriche, ne demandoit pas mieux qu'on tourmentât les protestans, qu'on les massacrât même, mais il n'auroit pas voulu que ce fût Louis XIV qui prît ce soin. Ce n'étoit pas le crime que ce pape haïssoit, c'étoit le roi, car il trouva charmant que Victor-Amédée de Savoie brûlât, saccageât, pillât et massacrât les pauvres et innocens Vaudois. Papes,

duct et rois ! basses créatures ! Quand Louis XIV à Marly poursuivit un pauvre domestique du Serdau, et qu'il lui brisa sa canne sur le dos, parce qu'il avoit mis un biscuit dans sa poche, et ce parceque Louis-le-*Grand* avoit de l'humeur contre un gazetier de Hollande qui s'étoit moqué dans sa feuille de sa chère progéniture *le duc du Maine*, étoit-il si difficile à l'observateur de deviner toutes les barbaries dont cet homme étoit capable ? On a bien peint Louis XIV à pied, à cheval, en buste, en perruque, etc. Eh bien ! à mon avis, son seul portrait ressemblant est celui qu'il grava lui-même sur le dos de ce pauvre preneur de biscuit. Je voudrois bien voir comment Boileau s'y seroit pris pour faire un poëme sur cette aventure ? il eût été peut-être embarrassé ; il y a pourtant là-dessus bien plus de choses à dire que sur le passage du Rhin.

Avant de quitter Nantes, nous vous dirons encore un mot des folies dont elle fut le théâtre ; et telle est la malheureuse condition des historiens ou des voyageurs, c'est qu'ils ont moins souvent qu'on ne se l'imagine occasion de parler de la sagesse. Ceux qui dans quelques siècles écriront l'histoire, seront plus heureux que nous ; ils auront une grande somme de vertus à raconter. Mais nous placés entre un monde qui finit et un monde qui commence, nous sommes comme ces troupes campées sur les frontières d'un état dévoré par la peste, qui crient aux voyageurs, n'approchez pas, voyez la mort qui vous attend, si vous fréquentez ces lieux.

Nous vous avons parlé de la folie des confessions, des persécutions souffertes par Abailard, du *pape des fous*, qui pourtant étoit bien le pape des sages, puisqu'on se moquoit du pape ; il nous reste à vous parler du *rachat des autels*, guerre lucrative que les moines des neuf, dix et onzième siècles livrèrent aux évêques, et qui fut plus opiniâtre à Nantes qu'ailleurs.

Les moines se mirent un jour en tête que l'exercice du culte devoit leur appartenir exclusivement. Ils avoient *raison*, parce que le peuple s'étoit mis en tête un tarif pour tous les *professeurs* de prières; tant la messe, tant le *pater*, tant l'évangile : il n'y avoit pas jusqu'au *credo* qui n'eût sa facture, et les prêtres à ce prix auroient facilement passé leurs jours à répéter, je crois en Dieu. Les moines qui croyoient beaucoup plus à l'argent, prétendirent que les vicaires ne satisfaisoient pas aussi lestement qu'eux aux besoins que les fidèles avoient de prières, et que le droit de les dire devoit appartenir aux plus habiles. Quand un vicaire mouroit, le droit incontestable de lui donner un successeur étoit à l'évêque; mais les moines étoient à l'affût, ils s'emparoient de l'église et de l'autel. Les évêques crièrent, mais les moines disputèrent, et tout en disputant ils prioient et se faisoient payer par les chalands en *oremus*. Ce scandale, pour me servir de l'idiôme du tems, ou ce brigandage, pour parler d'une manière intelligible pour le tems des lumières, dura près de trois cens ans. Le véritable fond de la querelle étoit l'argent que les évêques et les moines vouloient voler

au peuple. Les voleurs s'accordèrent en partageant le butin, et la somme dont on convint de part et d'autre s'appella *redemptio altarium*, rachat des autels; et en honneur l'expression étoit bien significative, car l'autel fut toujours l'esclave des passions des prêtres.

On a prétendu avec bien moins de vérité qu'un certain *Vitalien*, pape de profession, avoit tenu un concile à Nantes. Les historiens qui lui font cet *honneur*, se sont bien gardés de dire ce qu'on fit à ce concile. Ils auroient été bien embarrassés de le trouver, et moi je suis bien plus embarrassé qu'eux de savoir ce que *ce pape* seroit venu faire en basse-*Bretagne*. Certes, quoiqu'il fût un *grand saint*, il étoit bien plus occupé à Rome à recevoir les présens de l'empereur *Constans*, bien qu'il fût hérétique, et à partager avec lui les dépouilles des églises que cet *Auguste* du bas-empire butinoit, que desireux de venir à l'embouchure de la Loire où rien ne tentoit son avarice, puisque la découverte de l'Amérique et le commerce qui s'en est ensuivi étoient encore bien loin d'enrichir ces lieux assez pour tenter la voracité pontificale; or, il est permis d'en conclure que le concile de Nantes n'est autre chose qu'une petite courtoisie que les chroniqueurs ont voulu faire à l'antiquité de cette ville; que quelque assemblée de prêtres dans quelque taverne, au retour de quelque enterrement, aura donné lieu à cette fable, et que les vingt canons *décrétés*, dit-on, à ce concile, ne sont autre chose que la tradition de vingt brocs de

vin qu'ils auront bu ; et s'il faut enfin dire la vérité toute entière, tous ces conciles dont on a doté tant de villes et dont il ne reste que le nom, ne sont, comme mille autres choses, qu'une affaire de mode, parce qu'alors il étoit du bon ton sans doute d'écrire telle ville a eu un concile, comme il est d'usage de nos jours de dire telle ville a un bon spectacle.

Aucune commune de ce département n'offre rien d'intéressant après Nantes. Château-Briant, Ancenis, Machecoul, Guerande et Blain sont plutôt de gros bourgs que des cités, environnés d'un territoire plus ou moins fertile. Il reste quelques vieux débris de châteaux dans ces différentes villes. On prétend que celui de Château-Briant renfermoit des oubliettes comme ceux d'Ham et d'Amboise. On forçoit le malheureux que l'on destinoit à ce genre horrible de supplice, à passer dans un corridor étroit qui sembloit le conduire à une salle dont il appercevoit la porte. Ses premiers pas posoient sur une bascule dont il n'appercevoit pas la jointure, mais quand il avoit dépassé le pivot ou essieu sur lequel elle tournoit, le poids de son corps la faisant enfoncer, il rouloit dans un trou de quarante ou cinquante pieds, au fond duquel se trouvoit une roue garnie de lames tranchantes; et l'infortuné dans sa chûte faisant mouvoir cette roue, passoit entr'elle et le mur, à peu près comme le café passe entre la meule et les parois du moulin, et les débris de son corps, tailladé et fracassé se plongeoient dans un puits qui se trouvoit au-dessous de la roue. Les lettres de cachet ont succédé aux oubliettes ; le pouvoir d'une

feuille de papier a rouillé les rasoirs de la fatale roue. Les oubliettes n'étoient qu'un tourment de quelques minutes; les lettres de cachet en devinrent un de quelques lustres. Cela s'appelle passer les supplices à l'alambic. Une réflexion consolante pour l'humanité, c'est que jamais on ne découvrit d'oubliettes dans les chaumières, et que les lettres d'un laboureur n'ont jamais porté, *et plus bas Phélipaux*. Les hommes méchans ne sont donc pas si communs qu'on le croit. Est-il si difficile de compter les couronnes? Quand on calcule que deux ou trois galbanons de Bicêtre contiendroient tous les rois de la terre, on ne conçoit pas trop comment une semblable *masse* a pu si long-tems effrayer le monde.

La ci-devant *Bretagne* que nous allons quitter tout-à-l'heure, fut pendant bien des siècles le pays des miracles. On berçoit, et malheureusement on berce peut-être encore les enfans de ce département avec ces contes, et les *bonnes femmes* y ont un art particulier pour enchevêtrer les relations du sabbat et la puissance surnaturelle des saints. Leur prolixe imagination trotte avec la même facilité sur le manche à balai d'une sorcière et sur l'auréole d'un Dieu. On est stupéfait de voir une lettre divine apportée par une colombe, ou l'intarissable projection de Saint-Guignolet servir d'épisode à l'apparution d'un loup-garou. On vous montre avec le même sang-froid à Machecoul, la tour où les revenans ont établi leur domicile, et la maison où le juif *Jonathas* essaya de faire bouillir une hostie qui brava tous les efforts judaïques. Sans doute il étoit riche ce juif; car, à

Paris comme à Machecoul, à Bruxelles comme à Paris, on retrouve des maisons de ce juif *Jonathas*, où la même profanation s'étoit commise. Il est vrai que celle de Paris doit être la bonne, car ce fut celle où la réparation fut plus authentique. Des Carmes ont occupé cette maison et joui pendant plusieurs siècles de cent mille livres de rente pour consoler l'hostie de la barbarie d'un juif. Il faut dire cependant qu'à la longue ces pauvres mendians à cent mille livres de rente, l'objet de l'estime des *rois* depuis Philippe-le-Bel jusqu'à Louis XIII, trouvèrent la discorde si douce et les dissentions si flatteuses, qu'on prit le parti pour la tranquillité publique de les laisser s'éteindre ; mais les moines étoient une si bonne chose, qu'on appella des Carmes de Rennes pour remplacer ceux-là, qui portèrent dans Paris des *vertus* d'un autre genre, et dont il est inutile de rappeller la mémoire.

Quoique ce département n'ait pas fourni des hommes bien célèbres dans les sciences et les lettres, il n'en est pas moins vrai que l'esprit est commun à ses habitans. Ils ont de la facilité dans l'imagination, de la saillie dans les réponses, de la sagacité dans le jugement, et du penchant à l'épigramme. On attribue à un Breton cette jolie plaisanterie sur la statue de Colbert que l'on voyoit représentée à genoux sur son tombeau à Saint-Eustache, devant un livre qu'un ange tenoit ouvert. C'étoit certes un plaisant pupitre que le sculpteur avoit donné là à ce fameux ministre : cet emblême vouloit dire peut-être qu'il falloit être ange pour rendre service à Colbert.

Quoi

Quoi qu'il en soit, notre breton accrocha un jour au col de la statue un écriteau sur lequel on lisoit :

Res ridenda nimis, vir inexorabilis orat.

« C'est une chose plaisante de voir prier un homme » que l'on pria toujours en vain ».

Ce département fournit de beaux bois de charpente. On y trouve des mines de fer assez abondantes, et plusieurs forges y sont en activité. Un des grands ridicules du gouvernement de l'ancien régime, ou pour mieux dire, une des friponneries ordinaires aux ministres de ce tems, étoit de faire venir de l'autre bout de la France les boulets nécessaires à la marine, tandis que l'on avoit aux portes de Brest et de Nantes assez de fer pour épargner cette onéreuse dépense.

Le costume des habitans des villes diffère peu de celui du reste de la France, et celui des habitans des campagnes est à-peu-près semblable à celui que nous avons déjà décrit dans un autre département formé comme celui-ci de la ci-devant Bretagne. Les femmes de Nantes, ainsi que celles de Vannes, Rennes, etc., portent des espèces de mantelets ou capes dont la forme n'est connue que dans ces cantons. Elles descendent jusqu'aux pieds, sont assez larges pour envelopper, et communément faites de taffetas de diverses couleurs, jaune, bleu, brun, blanc, etc., ce qui donne un coup-d'œil assez original aux promenades fréquentées par les femmes. Ces capes sont plutôt une parure qu'un objet d'utilité, car elles ne garantissent ni du froid, ni de la

pluie ; et malgré leur ampleur, il n'est pas d'usage de les fermer par-devant ; on les laisse flotter négligemment au vent. Les femmes en ont cependant d'une étoffe plus commune lorsqu'elles sortent le matin pour aller au marché, ou pour quelque autre besoin de leur ménage. Sous l'ancien régime, les femmes de la *noblesse* ne portoient point de ces capes, et c'étoit à cette parure que l'on reconnoissoit une femme de la bourgeoisie, comme à la chaise à porteur on reconnoissoit la femme *à écussons*, ou la femme *parlementaire*. Ces chaises à porteur étoient un grand luxe en *Bretagne*, où les carrosses n'étoient presque point d'usage.

Il est assez plaisant que ce soit par la *noblesse* même que dans tous les tems on ait connu les ridicules de la *noblesse*. Les *qualités* de Paris persifloient les *qualités* de province, et les *qualités* de province parloient en pliant les épaules des *qualités* campagnardes. Le peuple les regardoit en pitié, mais ne s'occupoit guères à peindre leur fatuité. Le tout se passoit de *nobles* à *nobles*, et sans la célèbre Sévigné, nous n'aurions pas le tarif des qualités de la *noblesse* Bretonne. Cette femme qui écrivoit bien mieux qu'elle ne pensoit, qui n'eut de l'amour maternel que l'esprit, et que l'on pourroit appeller le stras de la littérature, venoit souvent en Bretagne, et si l'on vouloit juger de ce pays par ses lettres, on n'auroit dans la tête qu'un mémoire à-peu-près semblable à celui que l'on pourroit faire sur les ours de Berne. Au reste, il y auroit un peu de folie à présumer un jugement bien sain sur les hommes dans une femme folle

pendant quelques semaines, parce que Louis XIV lui avoit adressé la parole.

Ces hommes que madame de Sévigné trouve *pitoyables*, sont pourtant les pères et le sang de ceux qui depuis se sont montrés si vigoureusement dignes de la liberté, et dont quelques erreurs depuis ont été le crime des prêtres, et non pas le leur. Cette liberté ne doit point se rappeller sans reconnoissance qu'à son réveil en France deux cens quatre-vingt-quinze mille hommes furent tout-à-coup sous les armes en Bretagne, et qu'à la fameuse époque du 6 octobre, cette armée fut sur le point de voler à la défense de la représentation nationale. Dès-lors les rois et les tyrans étoient jugés en Bretagne.

N O T E.

(1) Tout le monde sait que Louis XI habitoit de préférence les bords de la Loire. La ci-devant Touraine est un des pays qui tout à-la-fois a reçu le plus de bienfaits de la nature et mérite le plus de reproches de l'humanité. Le ciel lui prodigua tout, elle a tout prodigué aux tyrans. A partir depuis Louis XI inclusivement jusqu'au ministre Choiseuil, que de monstres l'ont habité, et c'est une observation qui n'est pas méprisable à faire, que les bords de la Loire ont presque toujours été le théâtre des grandes crises de la France. La guerre de la Vendée étoit digne d'y figurer, et l'on peut pardonner l'instant d'indignation qui fait supposer que le génie infernal de cette guerre est sorti du tombeau de Louis XI.

C'est à *Notre-Dame* de Cleri que ce monstre est enterré. Il est à genoux sur un mausolée assez mesquin : j'entrois un jour dans cette église avec une femme à qui l'on pouvoit pardonner d'ignorer que Louis XI étoit enterré là. Elle me dit, en me montrant cette statue : Oh ! que cet homme devoit être méchant ! Elle ne savoit pas de qui elle parloit ; elle en jugeoit par instinct.

Ce tyran n'étoit pas insensible au mérite de l'esprit. Au Plessis-lès-Tours il entre dans sa cuisine ; un enfant tournoit la broche ; sa figure le frappe ; il lui dit : D'où es-tu ? quel est ton nom ? combien gagnes-tu ? — De Berry ; Etienne ; marmiton ; autant que le roi ; répondit l'enfant. Surpris de ce laconisme, Louis XI lui demande, et combien gagne le roi ? — Sa vie, et moi la mienne, ajoute l'enfant. On dit qu'il lui fit du bien.

C'est à la tyrannie de Louis XI que nous devons la poste aux lettres. Cette invention étoit digne de la soupçonneuse inquiétude du Néron de la France. Ce fut pour sa commodité qu'il l'imagina. Depuis elle est devenue générale. La poste est une fille du despotisme que son père a violée bien des fois.

Cet homme fut le plus méchant des rois, et cette perfection n'est pas facile. Eh bien ! il trouvoit des flatteurs. Il est vrai que c'étoit parmi les grands : cela n'est pas étonnant, car il les méprisoit. Voilà un petit animal bien fort, disoit un jour Brézé en voyant Louis XI monté sur un petit cheval. Pourquoi ? lui demanda le monarque ; parce qu'il porte le roi et son conseil, répondit Brézé d'un air doucereux. C'étoit l'enfer qu'il portoit.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE;

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un Peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théâtre de l'Egalité.

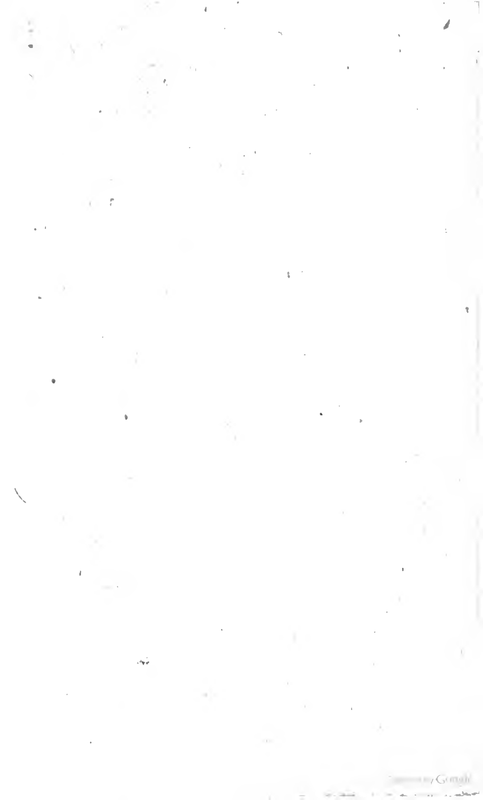
Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.

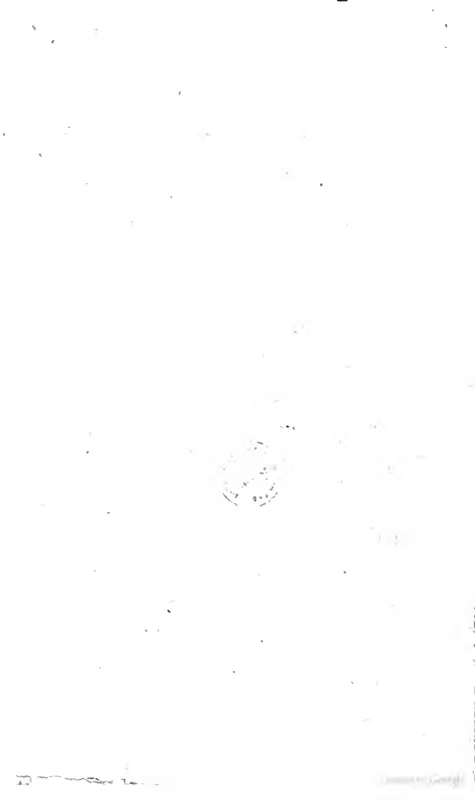
Desenne, libraire, galeries de la maison de l'Égalité, Nos. 1 et 2.

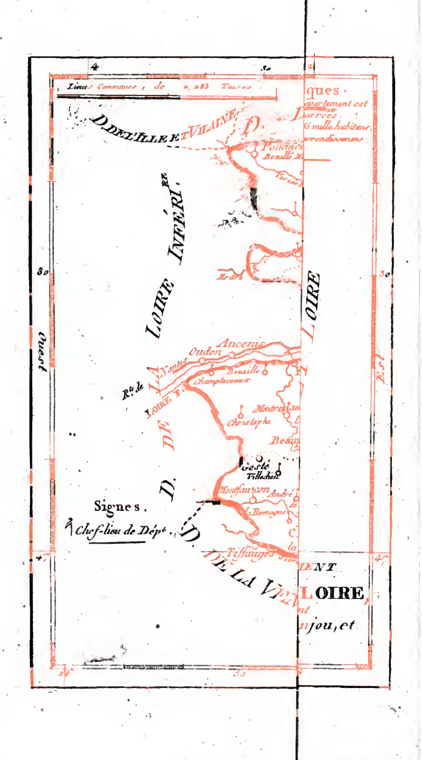
Et au Bureau de l'Imprimerie, rue du Théâtre de l'Egalité, No. 4.

1794.

L'AN TROIS DE LA RÉPUBLIQUE.







LOIRE INFÉRIEURE
D. DE L'ILLE ET VILAINE
Ancenis
Oudon
Nantes
Bouzille
Champtoceaux
Christophe
Montfaucon
Tiffauges
Signes.
Chef-lieu de Dépt.
Ouest
Est
LOIRE

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE MAYENNE ET LOIRE.

Nous avons enfin laissé loin de nous l'âpreté sauvage et du climat et du territoire de la ci-devant Bretagne. A mesure que nous avançons, un ciel moins nuageux, un air plus tempéré, un territoire plus fertile effacent sur nos fronts l'empreinte d'ennui dont la monotonie des landes, la froideur de l'atmosphère et l'infertilité des plaines que nous venons de parcourir les avoient couverts : car, il n'en faut point douter, les traits de l'homme contractent le caractère des lieux où le jettent, soit la naissance, soit le hasard. La fraîcheur de la verdure, le parfum des fleurs nous annoncent les bords si vantés de la Mayenne et de la Loire ; mais la Mayenne et la Loire nous annoncent aussi Angers et Saumur : Angers! dont les murs sont encore noircis par les torches de la plus infernale des guerres ! Saumur! dont les Tours semblent encore attendre les victimes du despotisme ! Angers ! de siècle en siècle le théâtre du fanatisme et le cirque habituel des mascarades reli-

gieuses ! Saumur ! le palestre, le gymnase ordinaire de la licence et de l'indiscipline de ces corps privilègiés, de ces légions insolentes que, sous l'ancien régime, des seigneurs protégés soustrayoient de la ligne commune à toutes les autres troupes. Certes, il faut le dire avec vérité, avant la révolution les carabiniers, les grenadiers de France étoient bien moins les soldats de la patrie, qu'ils n'étoient les prétoriens ou les strélitz d'un Poyanne ou d'un Lanjamet. Oh ! souvenir vraiment déplorable ! Eternelle honte des âges qui l'ont souffert! Le croira-t-on ? la beauté dans l'homme du peuple fut long-tems une calamité, un fléau pour lui ! satellite d'un tyran, ou ce qui étoit cent fois pis, laquais d'un homme corrompu, ou d'une courtisanne déhontée : telle étoit l'odieuse proscription que les faveurs de la nature appelloient sur son front. De pair avec les animaux, si dans les écuries de Versailles, des tyrans de tous poids dévoroient les belles races de chevaux, les anti-chambres engloutissoient les belles races de l'humanité ; et pour traîner et conduire un squelette informe, livide et dégoûtant, surchargé d'ordres, de broderies, de bassesse et souvent de forfaits, il falloit et les fiers coursiers de l'Arabe ou de l'Ibère, et les superbes cochers coulés dans le moule des Antinoüs ou des Paris.

Et ce seroit un peuple si longtemps abreuvé d'oprobres que l'on espéroit rendre à l'esclavage ? Non : quand une fois la liberté a coulé dans les veines de l'homme, elles deviennent semblables au lit du Pactole, où les Dieux descendent à l'onde impure

de rouler. C'est cependant ce qu'un homme avoit osé tenter, et c'est en touchant à ce département que nous avons rencontré la Renommée publiant à la fois et les vastes forfaits et la chute immense de Robespierre. Les cris de joye du peuple nous ont averti que l'Hercule national venoit d'étouffer un nouvel Antée, et nous nous sommes écriés avec lui, la République est immortelle.

La postérité scrutera tous les livres enfantés par le premier lustre de la révolution, pour y saisir les traits de ce tyran d'une célébrité si sanglante. Elle aura vu la haine de tous les oppresseurs gravée sur chaque page de notre livre ; nous pardonneroit-elle d'oublier le plus redoutable de tous? et lorsque nous parcourons des campagnes encore fumantes du sang que la guerre de la Vendée prolongée par la politique atroce de ce candidat à la tyrannie, es-ce à nous à garder le silence sur ce phénomène de scélératesse ?

Robespierre fut par le génie audessous de tous les grands scélérats, et tous les grands scélérats furent pour l'atrocité audessous de Robespierre.

César eut la cruauté de posséder toutes les vertus; Mahomet eut la bonne foi d'annoncer toutes les passions; Cromwel eut le sang froid de s'enrichir de toutes les ambitions ; Robespierre ne fut ni César pour les vertus ; dans sa puissance on ne parloit de lui tout bas que parce qu'on ne lui connoissoit que des vices ; ni Mahomet pour les passions : elles supposent un cœur, et le sien n'étoit qu'une éponge imbibée de sang ; ni Cromwel

pour le talent d'user des ambitions d'autrui : Robespierre eut la maladresse de les blesser toutes.

Il fut donc bien audessous de ces hommes. De tous les moyens d'arriver à la tyrannie, il choisit le plus trivial, celui qui dénote le moins de ressources dans les conceptions, le moins d'audace dans le caractère, le moins de connoissances en politique, celui qui se seroit offert à un géolier de l'inquisition, l'hypocrisie.

Un grand homme en scélératesse eut préssenti la révolution, et voulant la tourner à son avantage se fut arrangé d'avance. A cet égard, Mirabeau l'emporta sur lui. Il chargea pour ainsi dire ses vices de l'ellaborer aux grandes avantures par des revers mérités et de lui faire une grande lâme de corruption pour fixer les yeux de l'Europe sur ses talents. Au contraire Robespierre englouti dans son obscurité ne devina rien de ses destinées futures. Il arriva reptile à l'assemblée constituante, et la basse jalousie d'uu amour propre désordonné attacha seule des ailes de Vautour à son corsage de serpent.

Des talens, il est vrai, brillèrent à l'assemblée constituante; mais enfin c'étoient des grands talens, et personne alors ne songea à Robespierre. n'osant lutter contre tant d'orateurs consommés il prit une autre marche. Déja tyran, mais sans empire, il fit l'essai de ses forces sur lui-même. Il tyrannisa son orgueil, il s'embusqua à côté de tous les décrets populaires, décocha pour chacun une phrase d'approbation, commença par ocuper

l'opinion de ses intentions plutôt que de ses talents, arbora pour ainsi dire le manteau de Diogéne au milieu de l'agonie du luxe des cours, et non corrompu par cela même qu'il étoit inutile à corrompre, descendit les marches du capitole chargé du trésor d'une pauvreté factice : liste civile inconnue jusqu'alors et qu'il prodigua pour acheter des hommes vertueux.

Ce ne fut point par politique mais par lâcheté qu'il appuya le décret qui interdisoit aux membres de la constituante la nomination à la seconde législature. Il n'étoit pas difficile de prévoir que le dernier combat enrre la souveraineté du Peuple et la monarchie alloit se livrer, et il étoit dans la bassesse de son ame de douter du succès.

Les événements se prononcent. Le 10 août arrive; le Peuple Français triomphe; où étoit Robespierre ? toute la France l'ignore. Ou il étoit !' caché, mais dëja roi, mais déja tyran. Par quel aveuglement ne reconnut on pas le diadême sur son front quand il sortit de son repaire. Il arrive à la commune dite du 10, et c'est un maître; il arrive à la salle électorale, et c'est un maître; il arrive à la Convention et c'est un maître; il reparoit aux jacobins et c'est un maître, personne ne s'en apperçut, ce fut là sa force, et voila l'origine des maux sans nombre qu'il accumula sur la France.

Voila l'origine aussi de l'apparence de talent qu'on lui supposa. Avec la possibilité de tout dire il dit beaucoup: et dire beaucoup c'est bien dire pour

beaucoup de gens (1) : de là le propos commun pendant long-tems, *c'est incroyable combien Robespierre à gagné*; de là aussi l'espèce de répugnance qu'il éprouvoit à permettre l'impression de ses discours, il ne redoutoit pas l'auditoire qui admire, il craignoit le silence qui juge.

Le grand jour l'entouroit : alors il s'appliqua le masque, la modestie composa le front, la douceur tempéra les yeux, l'aménité s'assit sur les lèvres, l'humanité, la vertu s'emparèrent du langage; mais la charpente du tyran restoit. Il parloit de bienfaisance et les nerfs se crispoient; il parloit générosité,

---

(1) L'opinion que Robespierre avoit donné de ses talens étoit, s'il est possible, plus tyran que lui-même. Si l'on n'osoit ouvrir la bouche sur l'énormité de son pouvoir, il eût été plus dangereux encore de révoquer en doute son éloquence. Par une alliage bisare on le proclamoit Démosthène, quand il faisoit tout pour être Philippe. Il possédoit à un degré éminent toutes les jalousies, mais la rivalité d'orateur et d'écrivain le travailloit plus puissamment encore. C'étoit Néron qui ne pardonnoit pas l'inadmiration de ses vers. Robespierre avoit semé, avec un tel art, cette conviction qu'il étoit le premier orateur de tous les siècles, que beaucoup de gens vous eussent plutôt pardonné de lui refuser le patriotisme que l'art de la parole. A chaque discours il se créoit de nouvelles légions de sbires pour les deffendre; chacun de ses rapports ainsi qu'un monarque, avoit sa compagnie de gardes-du-corps, ces sbires : ces garde-du-corps ont bien conduit des gens à l'échafaud.

et le fiel découloit ; il parloit de modestie, et aspiroit tous les encens

Il se raprochoit de la patrie pour la mettre en danger et il s'éloignoit des dangers quand ils approchoient de la patrie. On ne le vit point le dix août, on ne le vit point le 31 may, et si le 9 thermidor on le vit, c'est qu'il y fut forcé. Il fut pour ainsi-dire la préface du livre des grandes époques, et ne se trouva jamais au dénouement des drames politiques, il aimoit à jouir de l'initiative des dénonciations, et souvent il se reconcilia publiquement avec tel homme pour conserver la priorité du plaisir de le perdre.

Marat avoit sa haîne, elle se décela vingt fois ; Marat seul le sentoit, ce fut un grand malheur. Robespierre se cacha aux yeux de Marat en ne lui montrant qu'un de ses vices. Mais ce qui fut un grand bien c'est que les conspirateurs subséquents ne calculèrent pas assez la conduite de Robespierre avec Marat, car alors ils eussent perdu Robespierre avant qu'il les perdit, et les orages politiques se fussent prolongés.

On a mal nommé Triumvirat, l'union du tyran avec Couthon et Saint-Just. Ces deux hommes étoient en sous ordre. Couthon n'étoit autre chose qu'Ali, Saint-Just étoit Seïde (1), le véritable Trium-

(1) L'application du mot n'est peut-être pas tout-à-fait juste. Saint-Just étoit trop jeune pour être bien connu. La génération qui l'a vu périr ne l'avoit pas fréquenté ;

umvirat fut Hébert, Danton, et Robespierre. Hébert ignorant comme Lépide, Danton voluptueux, paresseux, mais grand comme Antoine, Robespierre lâche et scélérat comme Octave. Il n'a cependant eu de lui que la fortune de survivre à ses rivaux et l'art des proscriptions. Les deux autres ressemblent bien mieux à leurs modèles.

Ceux qui n'aprofondissent pas se sont étonnés que Robespierre pour marcher au trône eut choisi la terreur. Il y fut phisiquement forcé. Son hyprocrisie s'exaspéra et dans cet état de l'ame sa terreur devint trop profonde pour ne pas l'imprimer aux autres. Il en vint à ce point que pour descendre dans l'océan des grandeurs il ne lui restoit qu'à floter sur un fleuve de sang.

---

il étoit question de son nom, il étoit impossible qu'il fût encore question de lui : il ne faisoit que d'entrer dans le creuset du tems. On ne peut avoir de renseignemens sur son moral que de ceux qui furent témoins de son enfance ; encore n'ont-ils vu que l'arbre en fleur, et ne savent-ils pas quel degré d'amertume auroit eu le fruit. Au reste, ils s'accordent à dire qu'il recéloit une noirceur de caractère, une ambition bien plus profondes et bien mieux organisées que celles de son maître, et que tôt ou tard il l'auroit renversé. Alors son attachement à Robespierre cesse d'étonner. Le plus intime affidé d'un tyran est presque toujours son successeur. Son orgueil étoit plus ostensible que celui de son chef. C'étoit l'effet de l'inexpérience ; mais il y avoit de la science à lui de tenir le second rang.

Cet homme si *fameux* étoit ignorant, il ne savoit pas où étoit Amsterdam (1); il n'avoit nulles connaissances géographiques, militaires, politiques, administratives; il étoit mauvais littérateur, il citoit mal l'histoire. On prétendoit qu'il parloit bien morale, mais il en parloit sans logique, et surtout sans persuasion; sa déclamation étoit d'apparat. Il étoit toujours de glace en montant à la tribune: le feu de l'éloquence ne fondoit jamais cette glace, les convulsions de la colère la pulvérisoient quelque fois.

Les noms de Catilina, de Cromwel, de César que l'indignation républicaine lui a prodigués à sa chute tenoient encore à l'idée énorme qu'on s'étoit faite de cet homme, et l'on pourroit dire qu'en le maudissant on n'avoit pas renoncé à l'aduler. Il fut

---

(1) Au collège il passoit pour un écolier ordinaire. Ses camarades distinguoient son frère de lui par le sobriquet de Robespierre la bête. Cela ne prouvoit pas que l'aîné fût un prodige. Sorti de l'école il fut avocat à Arras, mais sans obtenir une réputation bien marquée. Il plaida pour un homme de Saint-Omer, persécuté par l'ignorance pour un par-à-tonnerre qu'il avoit placé sur sa maison. Des lueurs de philosophie répandues dans son plaidoyer lui valurent quelque attention. Avant la révolution, les lettres ne lui durent qu'un éloge de Gresset, qu'il envoya à l'académis d'Amiens pour concourir au prix. On y retrouve son faire; les pensées noyées, quelques traits d'esprit, du raisonnement à la place de la raison, peu ou point d'ordre dans la marche.

bien loin de la majestueuse perversité de ces conspirateurs célèbres. Il n'eut que la vileté des tyrans du bas empire, on pourroit dire que sa conjuration étoit née sur les rives du Bosphore. Il y a bien loin de Jules qui soulève l'univers pour terrasser la liberté, à Nicéphore qui rassemble des assassins dans l'Hypodrome, pour régner un jour sur Bysance.

Il n'eut point d'amis, il n'eut que des esclaves, et au [illegible] des captifs. Jamais il ne dit du bien d'un homme, il n'en estimoit aucun, il parloit de la divinité par habitude de tyrannie, il croyoit à l'immortalité des noms et voilà pourquoi il parloit de l'immortalité de l'ame.

Le pouvoir de cet homme quoique court et passager avoit pesé trop vivement sur toute la République pour que l'instant ou la représentation nationale venoit de le briser ne fut pas un jour de félicité universelle. Nous entrions dans Angers quand l'enthousiasme de la joie publique nous apprit que le tyran n'étoit plus. Ici l'un se faisoit raconter les détails de cette séance immortelle ou Robespierre qui n'attendoit que la couronne et le triomphe se heurta contre la liberté; non pas contre cette liberté délicieuse qui sourit a ses enfans, mais contre cette déesse terrible armée du glaive vengeur qu'elle ne reserve qu'aux oppresseurs du monde; de cette séance, dis-je, ou la voix du Peuple et la représentation nationale lui décretèrent l'échafaut des scélérats et l'indignation des siécles futurs. Là les autres écoutoient avec avidité un citoyen, témoins de cette nuit célèbre et qu'une affaire venoit de

conduire à Angers. Vous eussiés vu disoit l'orateur une de ces époques, une de ces crises dont l'histoire n'offre point de modèles. Le décret vengeur venoit d'être rendu contre le tyran et ses complices. Des magistrats indignes de la confiance du Peuple osent lutter de front contre la providence qui poursuit les scélérats, la justice étrenelle que le crime ne peut éviter, et la volonté souveraine du Peuple qui brise toutes les tyrannies: mais le ciel est juste; ces rebelles ne reculent le supplice de Robespierre que pour donner le temps à l'Europe de se convaincre que Robespierre a mérité mille supplices; à leur voix les prisons se ferment et le tyran ne peut descendre dans ces gouffres ou depuis six mois il entassoit ses victimes. Le génie du carnage et l'erreur son inséparable complice, planoient déjà sur les murs de Paris, et désignoient la nuit qui s'approchoit comme une proye que la discorde leur promettoit. La volonté nationale croyoit le tyran dans les cachots: point du tout; il étoit sur son trône au milieu d'une Commune perfide. Déja entouré de magistrats Bourreaux, les instrumens des torutres se préparoient pour les amis de la patrie; déja Henriot, cet infâme jannissaire, le seul soldat que les suppôts de la tyrannie eussent pu corrompre, avoit été arraché de l'enceinte sacrée des comités ou le retenoit les liens d'un décret, le glaive à la main, l'œil en sang, précédé du mensonge il parcouroit les rues de Paris, et sa langue scélérate convoquoit toutes les vertus républicaines à l'assassinat de la Répu-

blique. La mobile incertitude voltigeoit d'une aile irrésolue dans toutes les sections, et de ses mots entrecoupés, insignifiants, troubloit les esprits et les distrayoit des principes. Tout étoit en armes; et l'on oublioit qui l'on devoit deffendre, parce que l'on ignoroit qui l'on devoit combattre. Un peuple immense remplissoit les rues, et l'on eut dit que la solitude et le silence qui descendent du ciel sur le char de la nuit étonnés de trouver toute une ville debout, se fussent retirés autour de la Convention nationale. Mais le courage et la sagesse étoient là, tandis que l'insolence, la lâcheté et l'impéritie étoient à la commune. Prévenons les perfides, s'écrie la Représentation nationale. Ce mot est dit, et la victoire s'est prononcée; la vérité comme un éclair s'élance dans Paris; toutes les voix repètent. Les traîtres sont hors de la loi! C'en estfait; et la Convention a pour elle tous les cœurs, tous les bras, toutes les volontés. Le crime reste seul contre la mort qui s'avance: elle atteint les conjurés, les touche, mais ne les frappe pas: il sembloit que la justice éternelle se reservât la lenteur de leur agonie. Ici l'imbécile frère du tyran se précipite d'un balcon, se fracasse dans sa chute et la mort vole l'attendre à l'échafaut; là le tartufe Couthon se frappe d'un bras incertain, et son corps dépouillé mais respirant encore, attend étendu sur la place le retour du soleil qui doit éclairer son supplice. Mais comment vous peindre le monstre dominateur? échevelé, déchiré, inondé de sang que le plomb meurtrier conduit par sa

main lâchemeut tremblante a fait couler, porté dans les rues par mille bras vigoureux et libres au milieu des cris sans cesse renaissants de *vive la République* ? Déja cette troupe triomphante a monté les degrés du palais national. Le monstre est jetté sanglant aux pieds de la statue de la liberté ; les marbres ont gémi sous la chute de son cadavre et les voutes répétent au loin Le tyran expire ! *Vive la République.* Non il n'expiroit pas ! non ! les manes irrités de ses victimes etoient sortis de leur tombeaux ; leur aspect épouvantable; ranima, précipita le sang dans les veines du monstre, redoutables et nouveaux Promethées, les spectres en l'entourant secouérent la vie dans son sein : il vécut pour la hache vengeresse, et ses cheveux que la terreur fit dresser sur sa tête, inviterent la main des boureaux à l'offrir en spectacle aux ambitieux qui tenteroient de l'imiter : elle tomba cette tête, et la terre respira.

La nuit qui suivit notre arrivée, fut consacrée aux danses, aux chansons civiques, aux repas et aux embrassements fraternels ; il n'y a vraiment qu'un Peuple libre qui connoisse le véritable talent des fêtes.

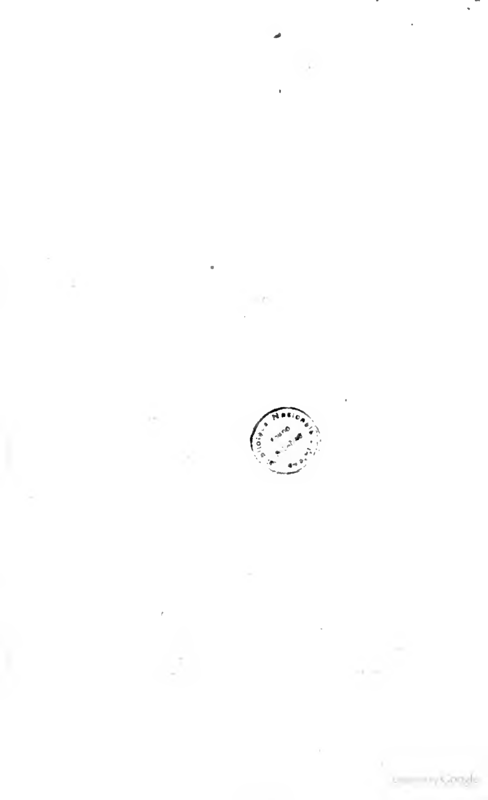
La partie de ce département que nous avons traversée pour venir de Nantes à Angers est féconde en prairies. Le voisinage de la Loire, les bois variés qui couvrent ces rives, les agréables maisons de campagne, les bourgs et les villages qui se presentent plus fréquemment, rendent cette route délicieuse. En général le territoire de ce département, est bien cultivé et fertile en grains, fruits, vignes

et bois. Les paturages y sont gras, et l'on ni découvre que très-peu de cotons incultes, qui cependant ne demandent qu'a être défrichés pour être d'un excellent rapport.

Les mines de fer et surtout de charbon de terre y sont extrêmement abondantes; on y trouve également des carrieres de marbres et d'ardoises, avec un peu de recherches on parviendroit à y découvrir une terre blanche excellente pour la porcelaine, il y a trente ou quarante ans qu'un nommé Turbilly agriculteur par goût, découvrit un filon de cette espéce de terre dans les environs de la Flêche. Il eut la sottise d'abandonner son agriculture pour élever une manufacture de porcelaine, il s'y entendoit mal, il fut trompé, volé; et se ruina; mais on pourroit profiter de son expérience, et souvent une entreprise qui depasse les forces d'un particulier tourne avec avantage au bénefice d'une nation.

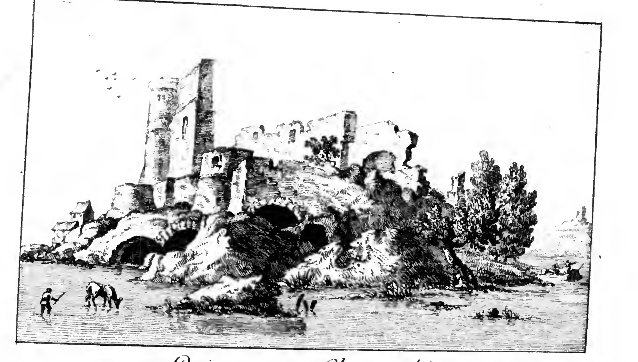
L'industrie est active dans ce département de Mayenne et Loire. Elle entretient une quantité considérable de manufactures de toiles à voiles et de ménage, de fabriques de toiles peintes, d'étamines, de bas, de serges, de bonnetteries, de mouchoirs de fil et de coton. Les toiles de Cholet tiennent un rang distingué dans son commerce, et sont plus utiles à l'humanité que les fabriques de chapelet qui donnoient une sorte de célébrité à Saumur. Ces manufactures de toiles de tout genre annoncent que la culture du lin et du chanvre doit être en honneur dans ce département; et, en effet, ces

deux



Angers.





Ruines, a Champtocé.

deux productions sont un des principaux articles de sa richesse. Le Dannemarck, l'Angleterre, et les autres pays du Nord; étoient dans l'usage de tirer beaucoup de vins de ces cantons, et y reversoient des denrées étrangères.

Angers est une ville ancienne, que les Latins nommoient *Juliomagus Angarvum*. La Mayenne la traverse, et contribue infiniment à la beauté de sa situation. Ses rues sont en général bien percées; ses places assez grandes; mais ses maisons ne sont pas toutes également jolies. La plupart sont antiques, et d'une architecture de mauvais goût; et cette ville, que de loin on croiroit moderne, est dépouillée de ce charme, quand on est entré dans ses murs. Elle reçoit cette perspective élégante de l'usage où l'on est d'y couvrir toutes les maisons en ardoises. Les nombreuses carrières de cette espèce de pierre, qui se trouvent dans les environs d'Angers, rendent ce genre de couverture plus facile et moins couteux que tout autre.

Le voyageur a peu de monumens à parcourir ici pour fixer son attention. Le temple, que l'on appelloit jadis cathédrale, est gothique, vaste et peu curieux. Il a cela de particulier que, n'ayant point de bas côtés, il en paroît plus élevé et sa voûte plus hardie.

L'origine d'Angers est semblable à celle de toutes les villes antiques, c'est-à-dire, obscure et environnée de fables. Un auteur angevin, nommé J. Piret, ne rougit pas de faire remonter sa fondation à l'an

trois cents après le déluge. Il lui donne pour fondateur un certain *Magus*, roi des Gaules; et l'on peut dire que c'est avoir un furieux amour pour les rois, que d'en donner un aux Gaules à pareille époque. Au reste, en admettant le déluge et tous ses mensonges, il faudroit que la race noachite se fut furieusement multipliée, pour s'être étendue, si vîte depuis le mont *Ararat*, jusques dans le fond des Gaules : mais c'est faire trop d'honneur à de semblables puérilités que de leur accorder la plus légère attention.

Nous ne pouvons cependant passer sous silence la manière dont Diodore, dans ses antiquités, parle de la fondation d'Angers, parce qu'elle nous conduira à la preuve de l'abus que, dans presque tous les tems, les hommes ont fait des noms les plus sacrés pour en imposer à leurs semblables.

Diodore fait mention d'une sorte de philosophes théologiens (ces deux mots sont bien étonnés de se trouver ensemble), qui, selon lui, habitoient les forêts d'Angers.

Sarron, fils de Magus (et ce Sarron étoit aussi un roi; car il semble aux écrivains de l'espèce de Diodore que sans ce titre un homme ne pourroit rien opérer d'utile) : ce Sarron, dis-je, appella auprès de lui ces philosophes, qui prirent de leur protecteur le nom de Sarronides, et leur ordonna de bâtir une ville. Ils choisirent un emplacement sur les bords de la Mayenne ; et ce fut l'an 356 qu'ils jettètent les premiers fondemens d'Angers.

Pour appuyer cette fable. Bourdigue, annaliste angevin, cite les quatre vers suivans d'Apollonius :

Est juxta æquoreos urbs dura in rupe Britannos,
Et Cereris dives, et Bacchi muneræ plena ;
Andecanis Grœco sumens à nomine nomen
Hanc Sarrone patres regnanti principe Gallo.

La famille de Sarron continua, sans doute, à ces philosophes, le même attachement; et l'on voit que *Dris*, son fils, qui, au témoignage de *Berose* et de *Lucain*, inventa l'astrologie, la poésie et la musique, aima beaucoup ces prétendus sages qui, par reconnoissance, abandonnèrent le nom de leur premier protecteur, et prirent celui de Druides du nom de Dris.

Ce sont donc les Druides que des écrivains menteurs décorent du nom de philosophes; et c'est pour donner une illustre origine aux prêtres les plus pervers qu'aient enfanté les cultes, que ces écrivains bâtissent et des rois et des villes.

O malheureuse Angers! je déplorerois ton sort, s'il étoit vrai que des mains teintes du sang des victimes humaines eussent creusé ton berceau. Quels philosophes que ces Druides, dont les chênes de nos forêts attestent encore les crimes, dont la serpette d'or a tellement infecté le Gui, que l'homme de bien, que le véritable philosophe ne peut l'envisager sans frémir, et sans que les longues douleurs de l'humanité ne viennent demander des larmes à ses yeux.

Entre deux tyrannies, il est si vrai que celle des prêtres, et des prêtres semblables aux Druides, est la plus odieuse, qu'en lisant les relations menteuses, adoptées ou inventées par ces annalistes imbécillement crédules ou profondément méchans que nous venons de citer, on éprouve une sorte de délassement, quand on voit César paroître sur la scène. Les arts arrivent avec lui; un théâtre, des bains, des portiques s'élèvent sur ces bords jusqu'alors sauvages. Les voluptés de Rome arrivent sur le char du conquérant: et tel est le propre des oppresseurs du monde, qu'ils trompent même le sage, en cachant la corruption des mœurs sous le nom d'adoucissement. Quand l'homme de lettres parle de César, s'il ne veille sur lui-même, il faut qu'il se résolve à faire souvent amende honorable à l'humanité.

César à Angers; deux hommes se distinguent: le Romain et le despote. Le théâtre, les portiques, le Pont-de-Cé; voilà pour le Romain: mais le château de Groham, qui fût également son ouvrage; voilà pour le despote. Ce château n'avoit d'autre objet que d'assurer sa conquête; c'étoit l'asyle du fléau de la guerre. Son questeur Celsus, fripon en sous ordre, fit bâtir Chantoceaux; c'étoit le fruit de ses exactions. Pourquoi faut-il que l'amour l'en remercie?

Les arts passent, le lustre romain se décolore, la délabrante gothicité arrive, les crimes la suivent, et l'odieux Chilperic paroît sur la scène du monde.

Si l'on soulevoit la croûte que, depuis tant de

siècles, le tems a épaissi sur la surface de la France, il seroit peu de places où l'on ne trouvât les taches du sang que ce monstre fit couler. La mémoire des hommes vertueux a moins d'action sur la postérité que celle des tyrans ; car tous les hommes n'ont pas également le cœur bon et l'ame belle, au lieu que tous ont des veines. La goutte de sang, qui sort d'une piqure d'aiguille, rappelle le souvenir de tous les Nérons : il faut bien des exemples de vertus pour que l'on songe à Aristide. Odoacre venoit d'être battu à Orléans, par Chilperic ; Angers vit bientôt ce farouche vainqueur à ses portes. Le jeune Pol, *Comte* d'Angers, et le cousin d'Odoacre ne put cacher les larmes que lui coutoient le malheur et la mort de son parent. Ces larmes furent un crime aux yeux de Chilperic. La jeunesse ni l'innocence de cet enfant ne purent l'attendrir; il osé être sensible ! l'échafaud : voilà les tyrans! voilà le tyran ! Il l'y fit conduire, et l'incendie d'Angers éclaira cette exécution barbare : maisons, temples, portiques, monumens, tout fut détruit ; les flots sanglans de la Mayenne roulèrent au loin et les cadavres glacés et les poutres brûlantes ; il ne resta que des cendres sur les rives ravagées. Et pourquoi? un enfant avoit pleuré.

Les peuples se taisoient alors ; ils se sont tus long-tems. Les prêtres parloient, et l'ignorance commentoit. On étoit bien plus loin de la liberté, quand les tyrans craignoient moins les poignards que l'étole; car alors la déraison du peuple avoit sa marche de raisonnement. Aimons les prêtres, ils

font trembler ceux qui nous font trembler ! telle étoit sa logique ; et cette logique est à-peu-près semblable à des jallons posés pour une armée dont useroit une horde de voleurs pour se guider. Un *comte* d'Anjou Rainfroy fit bâtir à Angers une superbe maison, qu'il destinoit à loger ses successeurs. Pour achever son édifice, les matériaux lui manquent ; il s'empare de ceux destinés à l'abbaye de Saint-Maur : grand crime aux yeux des moines ! Ils se dessinoient pour la vengeance, lorsque Rainfroy tombe mortellement malade. A sa dernière heure, il s'écrioit douloureusement : O mort ! ô mort ! pourquoi me frappes-tu ? Qui croiroit que les moines trouvèrent l'art de tourner à leur avantage, ces mots si naturels à un homme que l'approche de la mort frappoit sans doute de terreur ? L'avez-vous entendu, dirent-ils au peuple, criant à sa dernière heure : O mort ! pourquoi me frappes-tu ? c'étoit Saint-Maur qni lui apparoissoit alors, et le poursuivoit pour le punir de ce qu'il avoit dérobé les matériaux de son église : les perfides abusoient ainsi de la consonnance des deux mots, *mort* et *Maur*, pour jouir de la crédulité du peuple. Qu'arriva-t-il ? Ils s'emparèrent, grâces à cet appât grossier, du château bâti par Rainfroy, et ce fût depuis celui que les évêques habitèrent.

C'étoit peu que, dans ce tems déplorable, le sacerdoce se jouât ainsi de la bonhommie du peuple pour s'enrichir et s'aggrandir : il étoit encore en butte aux ridicules plaisirs des grands, et souvent ils lui firent acheter quelques foibles soulagemens

par la honte, cent fois plus pénible que l'oppression de quelques obligations, dont les cérémonies bizares l'offroient en spectacle, et provoquoient le rire des *seigneurs*. Un petit village, qui dépendoit du château d'Angers, offre dans ses annales des traces bien frappantes de cette insolence des grands. Quelques différens s'étoient élevés entre Guillaume de la Guerche et Geoffroy de Château-Briand pour la possession de la terre de la Primaudière. Cette querelle parut apparemment assez de conséquence pour déterminer, en 1276, le duc d'Anjou, frère de Louis IX, et depuis roi de Sicile, à faire le voyage de Bretagne. En passant par *Carbai* (c'est le nom du village en question), les habitans lui présentèrent leurs doléances sur une vexation qu'ils éprouvoient depuis long-tems. Il est inconcevable combien les tyrans avoient dénaturé, même jusqu'aux expressions, quand il s'agissoit du peuple; il sembloit que tels mots eussent dérogé, s'il eussent servis à exprimer les sentimens de cette classe de l'humanité. *Plaintes* eut été trop noble pour dépeindre les souffrances qu'elle éprouvoit, et *doléances* avoit un degré de roture plus convenable. Il existoit une hiérarchie de mots pour faire monter le sentiment des douleurs de l'homme jusqu'à l'insensibilité du trône; ainsi, le peuple disoit *doléances*, la noblesse *réclamations*, la robe *remontrances*; encore ces timides substantifs n'auroient-ils osé affronter l'aspect du diadême, sans leurs fidelles et larmoyans accolites, les adjectifs *très-humbles*. Epouvantable et dernier degré de l'arrogance

monarchique, qui étoit parvenue à cet apogée de tyrannie de forcer la justice à ne l'aborder qu'appuyée sur l'humilité. Ah ! les dieux et les rois ont changé de rôle ; les rois ont accaparé les prières, et les dieux se sont contentés de la reconnoisance. Ce n'étoit pas sans raison que le mot plainte étoit interdit à ce que l'on appelloit *les sujets*. De l'expression *se plaindre au roi*, il y avoit trop près à l'expression se plaindre du roi, pour que les couronnés laissassent ces deux idées si voisines.

Les habitans de Carbai portèrent donc leurs doléances au duc d'Anjou ; ils étoient tenus (car c'étoit l'expression féodale) de fournir, en tems de guerre, douze hommes pour la garde de la ville d'Angers, et à payer, par chaque ménage, cent boisseaux d'avoine et douze poules pour le château. Le duc d'Anjou se sentit *mu de miséricorde*, disent les chroniqueurs, *misericordiæ motus*, à l'aspect de la foiblesse et de l'indigence de ce village : il releva les habitans de cette redevance ; mais pour qu'ils ne perdissent pas la trace de l'esclavage dont il les débarrassoit, il les assujettit à une cérémonie aussi grotesque que l'autre obligation étoit tyrannique. Il voulut, et sa volonté fut accomplie, je crois, jusqu'à l'époque de l'extinction des droits féodaux ; il voulut, dis-je, que tous les ans, le lendemain de Pâques, les habitans de Carbai eussent à s'élire un roi : ce roi devoit être choisi parmi les valets, non mariés, nés dans ce village. Le jour de son élection, on ornoit ce roi d'une couronne ou diadême d'écorce ou de peau de saule,

autour de laquelle on attachoit des oreilles de lièvres (1). Ainsi couronné, ce monarque d'un jour étoit dépouillé; et lorsqu'il étoit nud, fort, dit la charte. gothique où cette cérémonie est consignée, qu'il pourroit avoit un linge *ante pudenda*, il lui falloit sauter dans l'étang, qui se trouvoit alors auprès du village de Carbai.

Tandis qu'il est dans l'eau, arrêtons-nous un instant sur cette folie, reconnoissons dans cette sottise de ce duc d'Anjou, que cet homme avoit l'instinct ou le pressentiment de toutes les foiblesses royales. C'est dans les valets du village qu'il veut que ce roi soit choisi! et qu'on se rappelle qu'alors cette classe utile et laborieuse de la société, étoit l'objet du mépris, et sous ce point de vue prendre un roi parmi les valets, n'est-ce pas l'emblême du vil caractère des monarques? Il devoit être couronné d'oreilles de lièvres! image de la lâcheté royale. Et si le diadême devoit être de peau de saule, c'est-à-dire de l'écorce de l'arbre qui ne se plaît que dans la fange, n'y reconnoit-on pas les goûts trop familliers aux

---

(1) Les anciens Gaulois vouloient, (et c'étoit une de leurs loix) que l'on attachât des oreilles de lièvre à ceux qui refusoient d'aller à la guerre. Comme ici les habitans de Carbai demandoient d'être dispensés d'une taxe de guerre en hommes, il serait possible qus le *duc* d'Anjou eut fondé les oreilles de lièvre dont il s'agit ici sur cet ancien usage des Gaulois.

rois? On le mettoit nud! Pour connoître la difformité des rois, ne faut-il pas les dépouiller de leur prétendue majesté? Enfin, on le jettoit à l'eau! fine allégorie du terme que devroit avoir le pouvoir des *souverains*. Quand un sage auroit voulut cacher sous une fable ingénieuse la satire des hommes couronnés, il ne se seroit pas mieux avisé que ce duc d'Anjou.

Le valet, roi de Carbai, retiré de l'eau, essuyé, séché, et revêtu, étoit conduit à la grand'messe, sa couronne en tête, et un bâton blanc à la main. Les valets, collègues de sa *majesté*, et les enfans du village lui servoient de cortège : on lui présentoit l'encens, l'eau lustrale, le pain béni, et même le *Panis Angelorum*. Le curé lui devoit les prières nominales; il s'en seroit fort bien passé; mais la dette du prieur suppléoit au vuide de celle du curé. Ce prieur lui devoit une poële à frire; quinze livres de beurre, une chambre, et du feu. Pour occuper le feu, la poële et le beurre, chaque ménage du canton lui devoit deux œufs, et la faute de payement entraînoit la confiscation, à son profit, des poules de la maison débitrice. Les jeunes mariés de l'année étoient obligés d'ajouter deux deniers par tête à ces redevances, que l'on payoit au roi de Carbai : on sent qu'il falloit boire à ce festin, et l'argent des jeunes mariés servoit à se procurer le vin.

Et telle étoit donc la triste condition du peuple sous les rois, que même une faveur étoit uu outrage! on est vraiment penétré d'étonnement quand on

considère comme ces rois avoient eu l'art de multiplier leur effigie jusque dans leur insolence, le malheureux ne pouvoit acheter un pain sans se salir les mains avec leur figure. Elle étoit empreinte sur le liard que l'orgueilleuse opulence, jettoit dans le bonnet des pauvres, et l'infortuné étoit contraint de dire encore *dieu soit béni*, en touchant la face du tyran qui jouissoit de sa misère : elle étoit sur l'écu que l'ouvrier ravissoit à sa nouriture, pour combler le trésor du barbare qui lui retenoit souvent son salaire. Leur nom s'étoit glissé jusque dans les prieres, ces veuves humbles et religieuses du bonheur expiré, que l'innocence et l'infortune députent à l'éternel pour lui demander, mais bien envain souvent, le retour de la justice sur la terre. On voit par l'histoire du village de Carbai, qu'ils revendiquoient encore le domaine du ridicule, et qu'ils consentoient qu'un valet fut quelques instants revêtu de leur titre, dans le seul vœu que leur nom fut présent partout.

Heureux qui jadis loin des villes et surtout loin des cours, caché dans un vallon, ou couvert de l'ombre des forets, occupé de son champ, de ses jardins, de sa cabane, pouvoit oublier l'univers! il en étoit de ces hommes, mais il en étoit peu. L'aurore éveilloit elle la nature, il s'éveilloit avec elle ; le bonheur au front paisible, à la démarche silentieuse et grave, ouvroit les portes de sa chaumière, et les premiers rayons du jour sous son toit introduits présentoiens à son cœur les prémices du sourire de ses enfans, la douce joie rioit de la fuite

du sommeil, et déjà la chanson légère annonçoit l'activité du soc; le père, les enfans, les ouvriers courboient le sep indocile ou dépouilloient l'épi de ses trésors cachés, bientôt de leurs fronts ornés par la santé, la sueur découloit lentement; ils ne l'essuyoient pas, elle étoit leur parure, car ils travailloient pour leurs frères. Un soir calme et serein rappelloit-il enfin la famille à la chaumière : la paix et l'amitié se trouvoient sur la porte. Et le pauvre aussi se trouvoit quelque fois sur le seuil, l'hospitalité sainte l'accueilloit avec respect ;la paille salubre délassoit ses membres invétus, sa part étoit aussi dans l'amphore champêtre que l'on se passoit à la ronde, et celui de la famille que le sommeil attaquoit le dernier se demandoit encore, le pauvre repose-t-il ?

On parle souvent de l'égoisme des cultivateurs; mais a ton bien pésé ce qu'on entend par là ? sait-on bien que ce sentiment qu'on nomme égoïsme est la trace de son antique vertu ? Il y a peu d'années, que voyoit il hors de chez lui ? des commis qui décimoient sa récolte, qui sur les routes embusqués, lui demandoient *de par le roi* la bourse où la vie : que voyoit-il chez son voisin ? la *justice* du *seignenr* qui dépouilloit équitablement l'orphelin sur le cercueil de sa mère: que voyoit-il dans les cités? l'orgueil et le faste insolent qui disputoient à ses denrées, l'or qu'ils prodiguoient à la débauche où à leurs chiens : et ce qui étoit cent fois plus outrageant peut-être, la parcimonie bourgeoise et citadine qui ne lachoit qu'avec mépris le dernier,

trop souvent mal acquis, dont elle croyoit surpayer les dons de la nature que lui portoit l'abitant des campagnes. Hélas ! loin de l'accuser aujourd'hui, sachez lui gré de s'être alors reployé sur lui-même, de s'être isolé de vos rois, de votre esclavage, et de vos crimes; retrouvez dans son égoïsme les débris de l'age d'or que vous aviez quitté, comme on voit dans la Gréce quelques colonnes éparses, rares et solitaires, témoins de sa gloire éclipsée : son égoïsme fut vertu, il n'est aujourd'hui qu'habitude : pour le faire cesser montrez vous à lui tel qu'il étoit alors à lui-même. Que la République lui présente en grand le spectacle qu'il s'étoit fait en miniature, dans l'enclos de sa métairie.

Habitans des villes, n'attendez plus comme autrefois qu'il vienne à vos portes ; mais si vous souffrez qu'il y paroisse encore, n'imputez pas à son égoïsme le prix qu'il vous demande des denrées qu'il vous porte ; car c'est la peine d'un homme libre que vous payez, et cette peine n'a point de tarif. Mais, faites mieux, allez à votre tour à sa rencontre ; jadis il vous apportoit la vie physique, portez-lui la vie morale, c'est-à-dire la fraternité. Franchissez la ligne de démarcation que l'on apperçoit encore entre vous et lui : cessez d'être frères de nom pour être frères d'effet. Il ne vous suffit pas d'admirer Brutus au théâtre, il vous faut aussi chercher Fabius aux champs : on n'est pas républicain pour affecter la marche de Coriolan, en parcourant les stades de la République ; mais on est sage quand on

se repose comme Aristide à côté du berger de la Phocide.

Ces réflexions paroîtront déplacées peut-être à ceux qui ne lisent des voyages que pour connoître des détails de géographie ou des relations de choses extraordinaires ; mais depuis long-tems nos lecteurs doivent s'appercevoir que nous ne voyageons pas comme les autres. Nous voyons les choses, mais nous examinons les hommes, et l'homme est partout le premier monument que le philosophe doit aborder, son front est le livre des âges.

Nous sommes plus souvent dans les campagnes que dans les grandes communes. Veut-on surprendre, par exemple, la vétusté des idées religieuses, c'est le cœur des paysans qu'il faut feuilleter ; il n'en est pas de même dans les villes. Le soufle des passions et la main des vices ont effacé dès long-tems l'image du dieu des prêtres : et ce n'est pas là leur crime ! mais presque celui du dieu de l'univers, et voilà leur mal : c'est un mauvais recueil à consulter que l'homme des cités.

Dans le cœur de l'homme des champs, au contraire, on retrouve tout entier, et le dieu de l'univers, et le dieu du sacerdoce, et la nature, ce dieu de tous les êtres. Quelle encyclopédie ! Avec plus de villes, dans ces cantons et dans l'ouest de la France, il n'y auroit pas eu de Vendée. Les vices détruisent l'homme, mais l'homme vicieux n'est pas destructeur, et le fanatisme aime les formes robustes : voilà pourquoi l'horrible Saint-Barthelémy

ne vécut qu'un jour, et la détestable Vendée plusieurs mois.

Cette guerre odieuse, dont nous n'abordons le berceau qu'en frémissant, manquoit à l'histoire des fléaux de ces cantons, dont la nomenclature est malheureusement trop longue; il en est peu que la nature ait plus souvent maltraitée. Dans le quinzième siècle une peste affreuse le désola pendant onze ans; tous les secours de l'art ne purent, dans un aussi long espace de tems, conjurer sa furie, et la génération y fût presque éteinte. Les cadavres restoient, sans sépulture, étendus dans les rues, dans les champs, dans les maisons; et leur putréfaction conspiroit avec la malignité de la peste, pour étendre l'empire de la mort.

La superstition du peuple alors, et sur-tout les formes ridicules du catholicisme pour les cérémonies funèbres, détruisoient tout ce que la sagesse pouvoit combiner pour arrêter la course du mal. Un moyen simple eût été de brûler les corps; mais le peuple, guidé par les prêtres, auroit craint d'échapper à la *résurrection* tant promise, et dont personne n'a donné de nouvelles. D'un autre côté l'usage régnoit, et à l'époque de la révolution il subsistoit encore dans plusieurs provinces; l'usage, dis-je, régnoit, d'enterrer les morts entiérement decouverts, et de les laisser ainsi exposés pendant deux ou trois jours, soit dans les maisons, soit dans les églises. Cet usage propageoit le venin de la maladie; mais il est sans exemple que l'église ait jamais fait le plus léger sacrifice de ses inepties pour le soulagement

de l'humanité. Ce que la sagesse traite d'inepties, la politique sacerdotale l'appele science. Les anciens envisagèrent la mort pour agrandir leur ame; les prêtres voulurent que les modernes la contemplasseut pour dégrader la leur, pour leur dire : „ Voyez l'état où tombe l homme, et combien sommes-nous puissans, puisque nous faisons des dieux de cette masse informe; pour une si grande faveur, est-ce trop que le sacrifice de vos biens ? De quels secours vous seront une épouse, des enfans, quand vous serez réduits à l'état où vous voyez ce cadavre ? et votre reconnoissance entière ne doit-elle pas appartenir à celui qui dirige votre apothéose „!

Pourquoi la vue d'un mort répugne-t-elle ? c'est qu'il n'y a plus de correspondance entre les qualités intellectuelles : ce n'est pas la présence du mort qui déplait, c'est l'absence de la vie qui inquiète. Le prêtre a mis à profit cet état d'inquiétude ; il a pris le moment où l'homme regarde devant lui pour le voler par derrière. Il y a peu de science à cela; mais l'art étoit d'en trouver les moyens.

A mesure que les lumières s'accrurent, l'usage d'enterrer les morts à visage découvert s'abolit dans quelques parties de l'Europe; mais les prêtres n'y renoncèrent pas pour eux-mêmes, toutefois dans une vue bien différente : ils sont au cercueil revêtus de leurs habits sacerdotaux. Cet habit est menteur pendant leur vie, il ne dit vrai qu'après leur mort; car, pour la première fois, il convient que ce n'est qu'un homme comme un autre qu'il couvre.

Mais

Mais ce n'est pas comme cela que les prêtres l'entendent; c'est la fourbe du prêtre vivant, qui se met à couvert sous la chappe dont on affuble le mort. L'invention n'étoit pas sans génie.

Cet usage d'enterrer les prêtres en costume a produit quelques quiproquos bizares. En 1614, un fossoyeur découvrit, dans l'église de Nantilli, à Saumur, le tombeau d'un évêque; l'éclat des ornemens tenta son avarice : anneau, mître, chappe, pantoufles, etc., tout fut enlevé. Il crut sa fortune faite; mais il fut un peu honteux, lorsqu'ayant porté chez un orfèvre quelques pièces de l'habillement, il s'apperçut que toute cette prétendue richesse n'étoit que du mauvais cuivre; il rendit au mort sa dépouille, le réhabilla scrupuleusement, et cachant au fond du cœur la petite véléité de rapine qu'il avoit ressentie, avertit le chapitre de la découverte qu'il avoit faite. Aussitôt l'on s'assemble, on examine, on visite; c'est un archevêque. Un archevêque! c'est à coup sûr un saint. Mais le quel, il y en a tant? Un homme d'esprit trouva que ce ne pouvoit être que Saint-Gilles, archevêque de Tyr. C'est fort bien trouvé; un archevêque de Tyr enterré à Saumur, Qu'importe? plus l'extravagance étoit forte, plus elle valoit. Les cloches sonnent, les cierges s'allument, la procession commence, le corps est enlevé : ces messieurs appelloient cela *translation*. On renferme le bienheureux dans une chasse; on l'encense, on le festoye, on lui dit des *Oremus*. Mais, il faut en convenir, si, par hasard, les habits du mort eussent été d'or ou d'argent, le fossoyeur

les vendoit sans rien dire, et c'étoit un Gilles de moins dans le catalogue des saints.

Cependant l'avarice de l'église étoit quelquefois si forte qu'elle lassoit l'ignorance même du peuple. Un juge d'Angers, nommé Thibault Leurault, s'est fait un nom pour avoir plaidé les intérêts des malheureux. contre les curés de l'Anjou. A la mort de leurs paroissiens, ils prétendoient que le tiers des meubles du défunt leur appartenoient. Une aventure touchante fut l'origine de ce procès.

Une veuve infortunée avoit trois enfans; son époux tendrement adoré, jeune encore, unissant tous les talens de plaire et de charmer, avoit, quoique brûlant d'amour, cédé aux préjugés du tems; et son courage égaré l'avoit entraîné au voyage de la *Terre sainte.* En son absence, un écuyer d'un duc d'Anjou étoit devenu amoureux de sa femme; ce fut en vain qu'il fit parler larmes, soins, prières, offres, menaces, rien ne put ébranler la fidélité de cette épouse vertueuse. Que diroit, lui répétoit-elle sans cesse, que diroit mon mari à son retour? Cet espoir du retour d'un mari si cher, rappellé si souvent à cet amant dédaigné, alluma sa jalousie, irrita sa fureur, et lui fit concevoir le projet d'une vengeance cruelle. Un de ses amis, qui ignoroit son amour, et n'en connoissoit pas l'objet, partoit pour la Palestine; il le chargea de chercher *Amé*, c'étoit le nom de l'époux, et de lui apprendre que sa tendre *Corélinde*, victime de son absence, étoit lentement descendue dans la tombe. Le monstre espéroit que l'éloignement, le tems, fermeroient

insensiblement la blessure qu'alloit recevoir Amé ; et qu'une amour nouvelle remplaceroit peut-être dans son cœur une épouse qu'il sauroit ne plus revoir. Alors, faisant envisager à Corélinde cette conduite qu'il attendoit d'Amé, comme la plus outrageante infidélité, il comptoit tourner au profit de sa flamme, le ressentiment qu'elle en éprouveroit: mais l'amour insensé ne calcule que des crimes, tandis que l'amour vertueux ne s'exhale que par des prodiges.

L'écuyer fût trop fidèlement servi : son ami découvrit Amé près de Ptolémaïs, et son rapport fatal porta le désespoir dans le cœur de cet époux infortuné. „ Je n'ai plus qu'à mourir, s'écria-t-il; j'ai perdu Corélinde ! Corélinde est morte, et je vivrois ! j'ai pu la fuir ! j'ai pu l'abandonner ! le ciel m'en punit ; je l'ai bien mérité. O déplorable Amé ! époux barbare ! que ta mort venge la plus malheureuse des femmes ". En achevant ces mots, il s'arme : les Sarasins s'avançoient; il vole à leur rencontre ; il s'enfonce dans leurs rangs. Hélas ! il cherchoit la mort ; et la mort, moins cruelle que son rival, sembloit l'éviter pour le conserver à son épouse. Mais enfin c'en est fait, les Sarasins qu'il frappe, qu'il renverse, furieux à leur tour d'être la victime du courage d'un seul homme, se réunissent, se serrent, l'enveloppent, et soudain cent glaives sont levés sur la tête d'Amé. Il ne se défend pas ; mais il combat pour trouver le trépas ; il le reçoit, il tombe.

Les Sarasins portent ailleurs leurs pas : Amé

étendu sur le sable, noyé dans son sang, respiroit encore. Tout le monde l'aimoit; mais il n'avoit qu'un ami, et cet ami l'apperçoit. Amé ouvre ses bras mourans : Tu le vois, lui dit-il, je n'ai pu vivre et savoir que mes yeux ne la reverroient plus; la tombe dans peu d'instans nous aura réunis. J'ai précipité ma mort; elle eut été douloureuse, terrible...... dans les bras de mes enfans; leur vue eut déchiré mon cœur..... C'en est fait... prends ce sabre, c'est celui dont ma Corélinde m'arma! prends cette tunique, que mon sang a rougi, c'est ma Corélinde qui l'a tissue! prends ce brasselet...... O brasselet chéri !...... que ma bouche te presse pour la dernière fois! Ce brasselet.. hélas! ce sont les cheveux de ma Corélinde! Oh!... attends que je sois expiré pour me le ravir! que je le sente encore sur mon cœur à mon dernier soupir..... Mais ciel! je m'affoiblis.... Ecoute! portes ce sabre, cette tunique, ce brasselet à mes enfans : qu'ils les gardent, je le veux. Que cet héritage leur apprenne comme l'on doit aimer..... leur apprenne que c'est un crime de se séparer de ses enfans, de son épouse..... Mais déja...... adieu... ô mon cher Olivier! adieu »! Il retombe; il n'est plus.

Olivier obéit alors; les volontés de l'amitié étoient sacrés. Ses mains creusèrent un tombeau; il y déposa les restes du malheureux Amé; ses pleurs l'arrosèrent. » Adieu, dépouilles mortelles de l'ami le plus cher! adieu pour jamais »! Chargé du sabre, de la tunique et du brasselet, il partit, repassa la

mer, et quelques mois après il revit les bords de la Mayenne.

Il arrive à la porte d'Amé. Corélinde, assise devant l'âtre, tenoit sur ses genoux le plus jeune de ses enfans; son fils aîné caressoit le chien fidèle, dont la tête reposoit sur les pieds de Corélinde : ce chien étoit cher à la famille; c'étoit Amé qui l'avoit élevé. Derrière elle sa jeune fille tressoit, d'une main innocente, les cheveux de sa mère. Pares ton front de ces fleurs, lui disoit-elle; Amé, mon tendre père, ton ami, ton époux, arrivera peut être aujourd'hui.—Aujourd'hui! ô mon enfant! Il est si loin! -- Si loin! pourquoi t'a-t-il quittée? — Pour délivrer le seigneur, notre Dieu, des mains des infidèles. — Mais Dieu est si puissant, il auroit bien pu se passer de mon père, mais toi tu ne peux pas te passer de ton époux; je suis sûre que Dieu n'est pas de cet avis là. Elle disoit... on entend frapper à la porte, Corélinde tressaille! on entre; c'est Olivier. — Olivier, c'est vous! ô ciel! et mon époux? — Que vois-je, s'écrie Olivier; n'est-ce point un songe! Ah! ah Dieu! infortunée Corélinde! malheureux Amé! qu'as tu fais? — Que dites-vous? Amé, où est il? Un rapport affreux... il a cru vous avoir perdue.... La mort... Il n'est plus! ses yeux se fermèrent, elle avoit cessé d'entendre. Des jours, des mois s'écoulèrent sans que l'on pût la consoler : la mort étoit entrée dans ses veines; mais c'étoit la mort du chagrin. Cette mort qui ne fais qu'un pas à chaque aurore, qui soulève sa faulx d'un bras appesanti, qui len-

tement la fait glisser sur tous les membres, avant que de son propre poids elle retombe sur le fil de la vie.

Corélinde vivoit encore; mais Corélinde ne parloit plus. Déja cinq étés s'étoient passés depuis le retour d'Olivier : le sabre, la tunique et le brasselet étoient là; ses yeux les fixoient sans cesse, et ses lèvres redemandoient souvent au brasselet le dernier baiser d'Amé. Enfin, l'heure fatale approche, ses enfans l'entouroient; elle les appelle, ils se précipitent sur son sein. J'ai bien souffert, leur dit-elle, et vous aussi vous avez bien souffert; mes maux vont finir, mais non pas les vôtres, mes enfans; votre jeunesse vous condamne à vivre.

Voici l'héritage que votre père vous légua, je vous l'ai conservé : Toi, mon fils, prends ce sabre, ton bras plus robuste pourra le supporter; toi, plus jeune que lui, reçois cette tunique : gardes toi d'en effacer le sang, il te parlera de ton père; toi, ma fille, gardes ce brasselet : oh ! conserve le, c'est le dernier soupir d'Amé enlacé dans les cheveux de ta mère. Et, si vous aimez jamais mes enfans, si les nœuds d'un chaste hymen embellissoit vos jours, regardez ces gages toutes les fois que vous seriez tentés de vous éloigner de l'objet de votre amour. Ils le lui jurèrent en pleurant; mais déja leurs sermens n'arrivoient plus à son oreille, elle avoit vécu.

Ses funérailles achevées, le curé se présente : le tiers des meubles, dit-il, il m'appartient. Prenez tout, lui dit l'aîné, mais laissez-moi ce sabre. — — C'est précisément lui que je veux : les loups

dévastent mon jardin, et mon valet s'en servira pour leur faire la guerre. — Prenez tout, lui dit le plus jeune, mais laissez-moi cette tunique. — Cette tunique! il me l'a faut; mon neveu part pour massacrer les hérétiques, il en cherche une, elle est trouvée. — Prenez tout, lui dit la fille, mais laissez-moi ce brasselet. — Non pas; ma gouvernante me fait enrager pour en avoir un, et celui-ci ne me coûtera rien.

Ces excellentes raisons ne convainquirent pas les enfans. Ils disoient toujours, prenez tout, mais laissez-nous notre sabre, notre tunique et notre brasselet.

Le curé ne voulut rien laisser; il eut recours à la justice; elle vint, elle dit : Pourquoi as-tu un sabre? tu n'est pas noble, le port d'armes t'est défendu, en prison. Pourquoi y a-t-il du sang à cette tunique? tu l'as volée, tu as assassiné celui qui la portoit, en prison. Pourquoi ce brasselet t'est-il si cher? c'est le don de quelqu'amant, c'est le prix du désordre, en prison : le valet du curé eut le sabre, le neveu la tunique, la gouvernante le brasselet, la justice les meubles, et les enfans la prison.

Les murs alors en étoient épais, et la voix de l'innocence est foible; elle parvint cependant jusqu'à Thibault Leurault, et sa belle ame s'enflama. Jamais cause ne fut plus célèbre; il plaida, non seulement pour les enfans, mais encore pour le peuple entier; et, pour la première fois, on vit la cause de l'humanité triompher de l'avarice des autels. Thibault

obtint enfin l'abolition de ce droit exécrable, et que le peuple désormais ne payeroit plus qu'un denier par tête, tous les dimanches, à l'offerte.

Il n'étoit pas étonnant que l'oppression, sous quelque forme qu'elle se présentât, trouvât si peu de résistance dans les ci-devant Angevins. Il paroît que les monumens de l'histoire les plus reculés font mention de leur douceur. Petrineau, de l'académie d'Angers, attribue au caractère des Angevins, ces vers de Lucain, qui commencent par ses mots, *non erat is populus quem pax tranquilla juvare etc.*, qu'il a traduit ainsi :

> Ce n'étoit plus ce Peuple, en qui la paix tranquille
> Apportoit de la joie au milieu de sa ville ;
> Sa propre liberté ne touchoit plus ses sens ;
> Il n'etoit plus ému des plaisirs innocens :
> Son droit, c'étoit la force, et, d'une humeur hautaine,
> Il vouloit toujours vaincre ou mourir à la peine.

Ces vers, qu'à leur tournure on reconnoit parfaitement pour être des vers d'académicien, prouvent, suivant ce Petrineau, qui ne juge pas mieux du caractère des nations qu'il ne tourne des vers, que les Angevins sont belliqueux : n'en déplaise au respect que l'on doit à un académicien, cela prouve au contraire leur amour pour la paix, dont quelqu'irritation accidentelle les aura fait sortir du tems de Lucain, puisqu'il s'étonne que ce ne soit plus ce Peuple, en qui la paix *tranquille*, comme dit élégamment l'académicien Petrineau.

Une cérémonie, que le mois de juin ramenoit

chaque année, attiroit une foule de curieux ; c'étoit une procession de la Fête-Dieu, qu'on appeloit le Sacre d'Angers. Dans le onzième siècle, en 1041, Béranger, archidiacre d'Angers, prêcha contre la *présence réelle* : il prétendit qu'il étoit ridicule de croire que le fils de Dieu fût présent en chair et en os dans une hostie, dans une substance aussi fragile qu'un pain à chanter. Une déraison aussi *étonnante* ameuta toute la sagesse de l'église ; il fut arrêté, jugé, condamné à faire amende honorable en présence de l'hostie qu'il avoit offensée. En conséquence, dans une procession qui fut commandée exprès, il fut conduit nuds pieds, nue tête, la corde au col, la torche au poing, sur une des places d'Angers ; et là, en présence du chapitre en chappes, du Peuple, des encensoirs, du dais et du saint-sacrement, un prêtre lui fit un beau sermon de trois heures sur la *transubstantiation*, que tout le monde trouva fort beau, excepté le condamné, que l'on fustigeoit pendant ce tems-là, qui le trouva fort long. Je ne sais pas trop même si, pour qu'il se souvint de la leçon, on ne le fit pas brûler après la cérémonie.

Depuis, à la flagellation et la brûlure près, la même cérémonie se répètoit tous les ans. Un acteur complaisant figuroit fort bien le pauvre Béranger ; un orateur de Sorbonne babilloit fort bien dans le sens du premier prédicateur, et l'on peut dire que la tradition s'étoit conservée dans toute son intégrité ; insensiblement le luxe processionel s'accrut, les maisons se couvrirent de tapisseries ;

des rois ou des reines, que l'on disoit bien pieux; parce qu'ils distribuoient aux prêtres l'argent du pauvre, donnèrent, qui des chasubles, qui des ostensoirs, qui des chandeliers, qui des reposoirs. Les différens corps de métiers trouvèrent très-joli d'aller à cette procession une torche à la main; on distinguoit la torche des cordonniers, la torche des tanneurs, etc. De jolie chose en jolie chose, les étrangers trouvèrent joli d'aller voir la procession d'Angers; car telle est la différence entre la folie et la sagesse, que l'homme va chercher la folie, tandis que la sagesse est obligée d'aller chercher l'homme. A la longue, cette procession versa beaucoup d'argent dans Angers, l'évêché devint meilleur, les prébendes plus lucratives; ainsi l'église n'a pas eu toujours tant de tort, pour elle du moins, de parler de ce qu'elle n'entendoit pas.

Ceux qui ont pris la peine d'écrire les annales du ci devant Anjou n'entendoient guères davantage ce qu'ils écrivoient; c'est le nuage d'absurdités le plus complet dont l'homme de bon sens puisse suivre la marche. Rien n'est plus plaisant, en effet, que de lire, dans les anciens registres de l'abbaye de Saint-Nicolas d'Angers, qu'en l'an 1095, les étoiles furent vues tomber comme pluie en Anjou. Sans doute qu'en tombant, comme pluie, elles fondirent comme grêle; car on en auroit retrouvé quelques-unes dans le cabinet d'histoire naturelle de l'académie d'Angers.

Une autre ineptie du même genre, est le voyage

de Foulques, *comte* d'Anjou, à Jérusalem, pour visiter le *saint* sépulcre. Les turcs, dit la chronique, ne voulurent l'introduire qu'à condition (on me pardonnera le terme dont use cette chronique), qu'à condition qu'il pisseroit dessus. Le pieux comte, pour se dispenser d'une formule aussi indécente, use de ruse ; il s'attacha une vessie pleine de vin blanc, et épancha ce vin sur le sépulchre.

Ces sottises font pitié ou font rire. On rit aussi d'un jeune chat qui balotte une souris, et l'on ne pense pas que l'animal féroce la dechirera bientôt. On a tort de rire ou de ployer les épaules, en lisant ces inepties, car ce sont des gens d'esprit qui les ont écrites, et voilà le mal. On parle des siècles d'ignorance, et le mal des siècles d'ignorance, c'est que l'ignorance n'est pas générale. Des sots n'écrivent rien, pas même des sottises ; mais les gens d'esprit écrivent souvent des sottises, pour entretenir l'ignorance des sots. C'est plus que jamais l'instant de dire : En vérité, on se le dissimuleroit en vain, une génération entière échappe dans ce moment aux connoissances humaines. La liberté, la révolution lui légueront un patrimoine de vertus ; l'éducation du coeur sera complète, mais celle de l'esprit sera perdue. On ne peut pas asseoir parfaitement la somme du mal, car il faudroit marquer auparavant jusqu'à quel point la culture de l'esprit a de relations avec celles du cœur ; mais quel que soit ce mal, il ne peut être que funeste, et peut-être sera-t-il immense. Mille fois on répète que les lumières ont amené la révolution ; c'est donc en conséquence les lu-

mières qui doivent la conserver. Les mots qui supposent l'instruction sont aujourd'hui dans la bouche de tous, et ces mots mêmes ne font qu'amener des réflexions douloureuses. On ne parle que de monumens, et nous ne ciselons que des statues de plâtre, nous n'élevons que des marbres de carton; on ne parle que de spectacles, et nous mesquinons nos cirques, nous retrécissons nos amphithéâtres; nous voulons des marionettes, et non des acteurs, des pantomimes au lieu de pièces, et des convulsions au lieu de scènes. On ne parle que de fêtes, et nous n'avons pas une olimpiade, une palme publique n'a pas encore été donnée au génie; nul n'a reçu le prix de la vertu; nous n'avons ni gymnase ni palestre, et nous ne possédons encore du triomphe de Paul-Emile que des tomberaux attelés d'haridelles. On ne parle que de musique, et des étrangers tiennent la harpe de Polymnie; les miaulemens du Vatican fredonnent nos victoires; nous chantons nos guerriers sur des cordes de Naples, l'Italie et l'Allemagne règnent en tyrans sur nos orchestres; nos propres musiciens sont éloignés de l'institut national, et l'on semble mettre en problême si le peuple qui sait vaincre sauroit chanter sa gloire. On ne parle que d'écoles, et l'on n'a pas encore scholarisé les maîtres; l'instruction est en projet, la science en théorie, et l'ignorance en pratique. La révolution a surpris des enfans à l'âge de cinq et de six ans; ils en ont dix, ils en ont quinze aujourd'hui, que savent-ils? rien moins maintenant que des raisons assez méchantes pour être secrettes, fassent écrire des sottises à des

gens d'esprit : jugez du mal. On écrivoit aussi du temps de la ligue, et qui fut plus ignorant que la ligue ? Ceux qui écrivoient ne l'étoient pas. Charles IX faisoit des vers, il faisoit aussi la St-Barthelemi. Henry III écrivoit des lettres aimables, il écrivoit aussi l'ordre d'assassiner Guise.

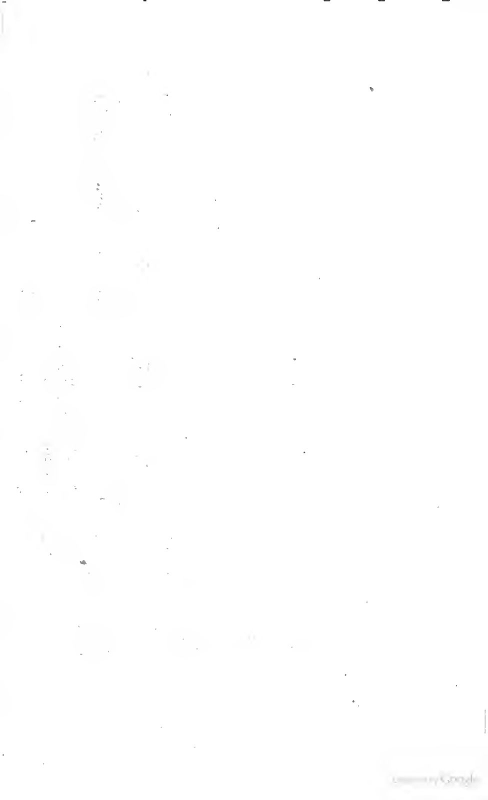
Ce tyran efféminé nous ramène à l'Anjou dont il porta le nom. Ce nom n'a pas porté bonheur à ceux qui en ont joui ; le roi de Sicile, frère de Louis IX, le porta et fut chassé de *son royaume*. Le roi de Pologne, frère de Charles IX, ce même Henri III, deux fois roi, fut obligé de fuir son premier trône ; et l'assassinat le renversa du second ; et Henry, comte d'Anjou, roi d'Angleterre, fut fameux par les tourmens qu'un saint lui fit éprouver. (1).

Dans l'ordre métaphysique, c'est un mouvement révolutionnaire que les adversités des rois. Quand l'infortune les fustige, les vertus, qui sont les autorités constituées de la nature, reprennent de l'énergie. Les vices politiques qui naissent bien plus des vices individuels que des vices législatifs ont besoin souvent de corrections publiques, comme il est nécessaire quelques fois, dans l'ordre social, qu'une courtisanne meure à l'hopital. Les Athéniens, je parle des Athéniens libres, et non pas des Athéniens de Pisistrate, aimoient à voir sur leurs théâtres les rois ou criminels, ou infortunés par leurs fautes ; ils étoient sages. Un des moyens de guérir l'ambition, ou dumoins de la contenir, c'est de montrer souvent la pourpre déchirée par les fouets des furies, ou un roi couvert de haillons, et suant les remords par

tous les pores. S'il est bon qu'un peuple libre voye Brutus au théâtre, il n'y auroit pas de mal qu'il y vit aussi Stanislas mangeant du gland dans les forêts de Dantzick; pourquoi ? parceque par-tout où il y a des hommes, le parterre est divisé en deux classes, en hommes qui haïssent les tyrans, et en hommes qui voudroient le devenir. Le poignard de Chereá n'ôte que la vie à Caligula, mais le drame est le poignard moral qui massacre la pensée de l'ambitieux.

Une tradition populaire prétend qu'un empereur d'Allemagne, nommé Henry, mourut à l'hôpital d'Angers, et ne se déclara qu'à l'heure de sa mort. Cette fable ne pourroit se rapporter qu'à l'empereur Henry IV (2), que son fils et un pape chassèrent de son trône; qui, long-tems puissant et couronné par la victoire, fût réduit à l'état le plus misérable par le pontife romain, qu'il avoit voulu punir de son orgueil déplacé; qui, errant en Allemagne, sans pain et nuds pieds, demanda une prébende à l'évêque de Spire, et ne put l'obtenir, et mourut enfin à Liége, dans un grenier. Sans doute l'hôpital d'Angers a voulu se donner un relief, en possédant les derniers soupirs d'nn empereur sur la paille. Il n'a pas pensé que ces tableaux appartiennent à la philosophie et non pas à des sœurs d'hôpital.

Ce n'est pas le seul, au reste, qui, dans l'ancien régime, ait eu cette petite jactance; à Lyon, Joseph II eut une leçon dans ce genre. L'hôpital de Lyon étoit





Vue, entre les ponts a Saumur.

fameux. Joseph, d'autrichienne mémoire, le visita. Un soldat autrichien déserteur s'y trouvoit; cet homme crut l'instant propice pour rentrer en graces; il se jette aux pieds de Joseph (c'étoit la formule du tems) : le fier empereur le traite rudement, et lui fait grace de la vie : l'effort n'étoit pas grand dans un pays où il n'avoit pas le droit de le faire tuer; il lui donna un ordre de départ et une route pour se rendre en Autriche. Les administrateurs de l'hôpital lui présentèrent l'état de ce qui étoit dû à la maison pour la maladie de cet homme. Joseph II refusa de le payer. Les administrateurs piqués revinrent le lendemain; il n'étoit plus question du mémoire du soldat, mais de la présentation d'un contrat, dont la rente n'étoit pas payée, dû par la maison d'Autriche à l'Hôtel Dieu de Lyon, pour avoir soigné une arrière grande tante de sa *majesté* morte dans cet hôpital; l'impérial voyageur ne trouva pas le souvenir agréable, et il partit, en assurant que les gens de Lyon étoient les êtres les plus grossiers qu'il eût rencontrés (3).

Saumur est moins agréable, et moins grand qu'Angers. Il avoit une bastille; c'étoit le château. Le dernier gouverneur ou commandant de ce château étoit un monstre, il eut été plus étonnant d'y trouver un honnête homme. Ce château est sur un rocher extrêmement élevé taillé à pic, et les murs en sont d'une élévation énorme. On nous a montré un endroit par où un prisonnier de l'ancien

régime s'évada il y a quelques années. L'amour de la liberté dans les hommes en fait des dieux.

Il y a peu de commerce à Saumur; les vins y sont assez abondans, mais mauvais : on en fait des eaux-de-vie. Sa situation, qui n'est plus la même qu'autrefois, seroit commode cependant pour l'industrie. Elle étoit jadis située sur la rivière de la Vienne; elle porte, dans plusieurs chartes, le nom de *Joannisville*, qu'elle tiroit de prétendues reliques de Saint-Jean, que Pépin, roi d'Aquitaine, y déposa dans une église que son grand père Pépin, père de Charlemagne, avoit commencé à bâtir.

Charles IX acheta cette ville soixante-quatre mille neuf cent quatre-vingt-onze livres, en 1570, de François de Lorraine, duc de Guise, à qui elle avoit été engagée en 1749. Elle appartenoit, comme on disoit alors, à la maison d'Anjou, depuis 1026, que Foulques de Nère, comte d'Anjou, s'en étoit emparé.

Les moines de Saint-Florent, aujourd'hui Florent, que Charlemagne avoit fondés après une bataille qu'il gagna sur les Bretons, pour charger des hommes morts au monde de remercier Dieu de tant d'hommes morts dans une bataille, ayant été chassés de leur monastère dans le dixième siècle; Gibaud, *comte* de Blois, les établit dans le château de Saumur. Etoit-ce celui que l'on voit aujourd'hui, ou l'ancien château que l'on appelloit le trône? c'est ce qui n'est pas clair. Au reste, comme les rois ne se prêtent jamais mutuellement

secours

secours sans se faire payer. Henry de Navarre, venant soutenir Henry III, poursuivi par la ligue, exigea qu'on lui donnât pour caution Saumur et son château ; ce qui valut quelques instans de splendeur. Henry IV en nomma gouverneur le bon et honnête Mornay. Les calvinistes s'y rassemblèrent en nombre, et, protégés par Mornay, y portèrent les arts et l'industrie. Des fabriques de tout genre s'y établirent, celle du salpêtre sur-tout fut célèbre ; les vins y eurent un débit extraordinaire ; des temples, des colléges s'y élevèrent. Le bon Mornay y fonda une académie des sciences, qui eut le bon esprit d'être savante et de répandre les lumières. La révocation de l'édit de Nantes détruisit en un jour le succès de cent ans. Manufactures, commerce, arts, industrie, et même académie, tout fut détruit ; et, graces à cette haute sottise, pour ne pas me servir de l'expression de grand crime qui conviendroit bien mieux, Saumur n'est plus aujourd'hui qu'une commune sans activité, sans richesse, qui contient au plus six mille habitans. Il est vrai que l'abbesse de Fontevrault avoit le droit de prendre au marché le vingtième boisseau de bled, ce qui valoit, sans doute, bien mieux aux yeux de Dieu que les arts du calvinisme ; mais quand une abbesse prend le bled, on n'a pas de pain, et mondainement parlant, il vaut mieux avoir des calvinistes qui font vivre que des catholiques qui font mourir.

Saumur a un pont de bois sur la Loire ; il vaudroit mieux qu'il fût de pierre, car c'est un

passage bien important.. On y a bâti de fort belles cazernes. Elle a long-tems partagé avec Angers le triste avantage de posséder les carabiniers du fameux Poyanne, qui auroit engagé dans ce corps tous les vices de l'Europe, pourvu qu'ils se fussent présentés à lui avec cinq pieds dix pouces, et une figure agréable. Par conséquent il y en avoit beaucoup dans ce corps, car il n'est pas rare de voir une jolie figure au vice : aussi les mœurs d'Angers et de Saumur ont elles retenu quelque teinte de cette longue société avec les carabiniers. Un vice d'un autre genre étoit l'université d'Angers ; il ne s'accordoit pas avec le vice carabinier, et chaque aurore ne revenoit jamais sans qu'on lui racontât les meurtres de la nuit que l'honneur de ce tems-là appelloit duels, et que j'appelle assassinats.

Les lettres doivent à Saumur une femme célèbre ; ce fut Anne Dacier : elle s'appelloit Lefèvre, étoit calviniste, épousa Dacier, son camarade d'enfance en 1641, et renonca, comme lui, au calvinisme pour une pension de deux mille francs, cinq cents francs pour elle, et quinze cents francs pour son mari, ce n'est pas là son beau côté.

Son érudition étoit profonde ; elle traduisit, et non pas sans mérite, quoiqu'en disent ses détracteurs, presque tous les poëtes grecs et quelques latins ; elle fut un des généraux de cette guerre qui divisa long-tems les lettrés de Louis XIV, sur la préférence à accorder aux anciens ou aux modernes. Ses travaux littéraires indiquent assez le parti qu'elle

avoit embrassé. Lamotte fut un de ses plus redoutables antagonistes ; il l'attaqua avec esprit, et même avec le sel du sarcasme ; elle se défendit en savante et même en femme ; elle y mit un peu d'aigreur, un peu de la forme dominatrice familière à ce sexe (4). Cette guerre littéraire eut le dénouement ordinaire à ces sortes de querelles : on disputa, et l'on s'ennuya de disputer.

Baugé, Châteauneuf, Segré, Vihier, que nous avons parcouru, ne présentent rien à l'intérêt du voyageur. Les manufactures de Chollet sont plus importantes ; mais pour porter un jugement sain sur la face de ce département, il faudroit l'observer dans un tems moins voisin de la guerre de la Vendée, dont l'on apperçoit presque par-tout encore les traces sanglantes.

Il s'en faut cependant que le républicanisme soit étranger à ce département ; l'amour de la patrie s'y prononce fortement, et la masse des sacrifices qu'il a fait à la République doit être d'un grand poid dans la balance, quand le jour viendra d'oublier les erreurs de quelques communes séduites un instant par des fanatiques habiles.

N O T E S.

(1) Thomas Becquet, évêque de Cantorbery, saint dont nous avons parlé ailleurs, l'un des plus entêtés personnages dont l'histoire fasse mention.

(2) Henri IV dit le *vieil* et le *grand* empereur, de la maison de Suabe, mit l'Allemagne en feu par ses démélés avec les papes; il en destitua, il en créa, il en renversa et s'en vit renversé à son tour : un jour il en prit un au collet pendant qu'il disoit sa messe, et l'enferma dans une prison. Il en sortit, et le saint homme l'excommunia, alors tout le monde abandonna la *majesté*. Cet empereur est un des grands exemples des superbes adversités ; il les méritoit, mais ce qu'il ne méritoit pas étoit l'ingratitude filiale. Son barbare fils *couronné* empereur par le persécuteur de son père lui refusa même du pain. Il mourut à Liége, où on l'enterra par charité. Le pape le fit déterrer et le priva de sépulture pendant cinq ans. Son fils au bout de ce tems, ennuyé de voir les os de son père dispersés dans les champs, les fit rassembler, et on lui célébra de magnifiques obsèques à Inspruck.

(3) Ce Joseph II eut quelques leçons à Lyon. Il desira voir appliquer l'or sur les lingots d'argent, et le passer à la filière. Ce procédé mérite en effet l'attention des amis des arts. On conduisit Joseph chez l'un des plus fameux manufacturers de Lyon. Le nombre des ouvriers que l'on employa pour satisfaire la curiosité de Joseph étoit très-considérable. Il tira quatre pièces d'or de sa poche et les présenta pour boire aux ouvriers. Le manufacturier en tira cinquante de la sienne et les donnant aux ouvriers leur dit : enfans allez boire, je vous remercie de m'avoir procuré la visite de l'empereur. Il n'y a rien à gagner pour la philosophie dans cette anecdote, mais il y a beaucoup à profiter pour la connoissance du cœur humain.

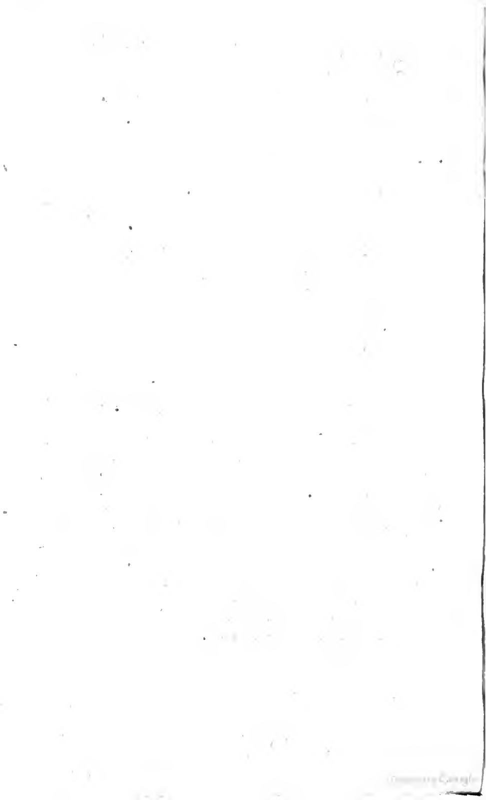
(4) Des savans d'Allemagne vinrent voir la célèbre

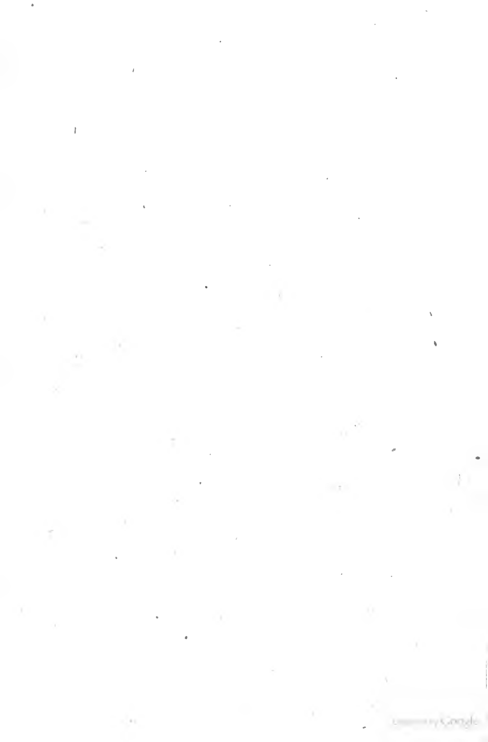
Dacier. Suivant leur usage, ils lui présentèrent le livre qu'ils appellent *Album*, pour l'inviter à y mettre son nom avec une sentence. Elle ouvrit le livre, et y apperçut les noms des plus savans hommes de l'Europe. Elle referma le livre avec modestie en assurant qu'elle respectoit trop les noms qu'elle venoit de lire pour leur associer le sien. Enfin, pressée par eux, elle écrivit sur le livre un vers de Sophocle, qui signifie :

Le silence est l'ornement des femmes.

Bien des femmes aujourd'hui auroient besoin, sur-tout en affaires politiques, qu'on leur apprit le vers de Sophocle.

Le génie de cette femme, justement célèbre, et le succès mérité de ses ouvrages, contribuèrent à entretenir et prolonger le ridicule des femmes savantes. Les combinaisons de la méchanique universelle ont voulu que tout fut aimable chez les femmes; et leur instruction, le résultat même de leurs réflexions et de leurs études, doivent se teindre de cette nuance de charmes, de cette espèce d'ordre de plaire qu'elles ont reçu de la nature. Au-delà, tout paraît gigantesque, et la femme qui pâlit sur Euclide ou qui commente Locke fait autant sourire le sage que le spectacle de l'homme maniant un fuseau. Une femme instruite est une rose dans la société, mais je crois qu'une femme savante en est la ronce. Je dirois presque que l'onction de leurs passions se refuse à la stoïcité des sciences. Il y a bien de la différence entre la femme entourée de ses enfans, et la femme de l'hôtel de Rambouillet entourée de télescopes.







VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46ᵉ. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un Peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

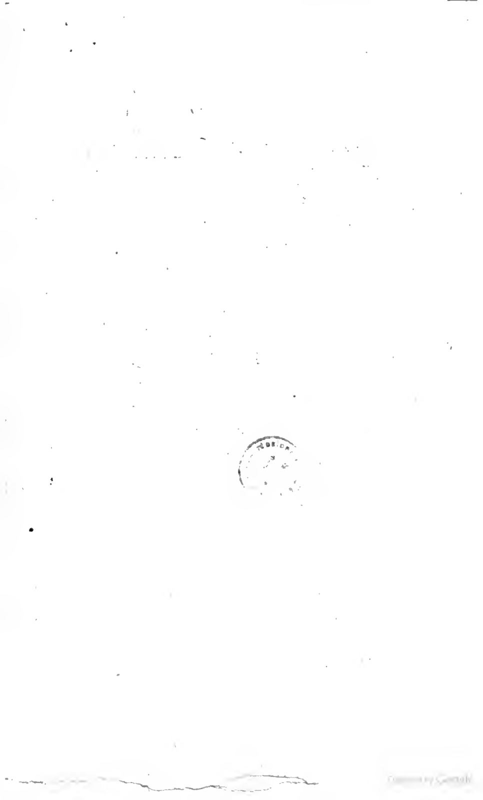
A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre de l'Egalité.
Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Desenne, libraire, galeries de la maison de l'Egalité, N°s. 1 et 2.
Et au Bureau de l'Imprimerie, rue du Théâtre de l'Egalité, N°. 4.

1794.

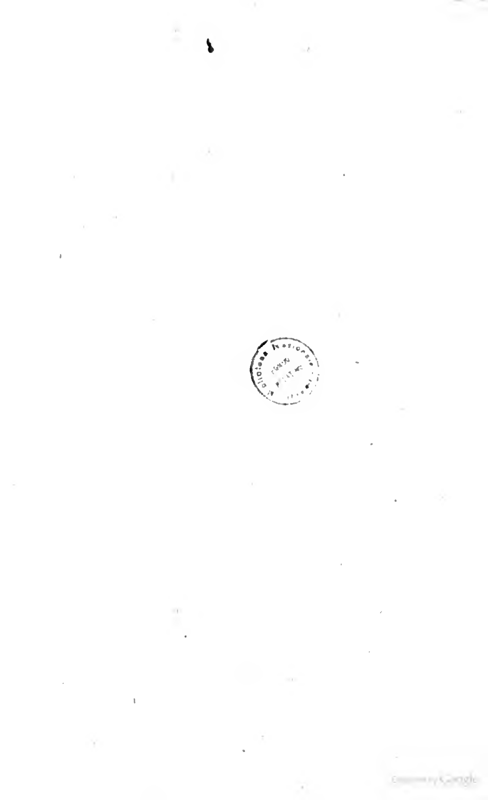
L'AN TROIS DE LA RÉPUBLIQUE.

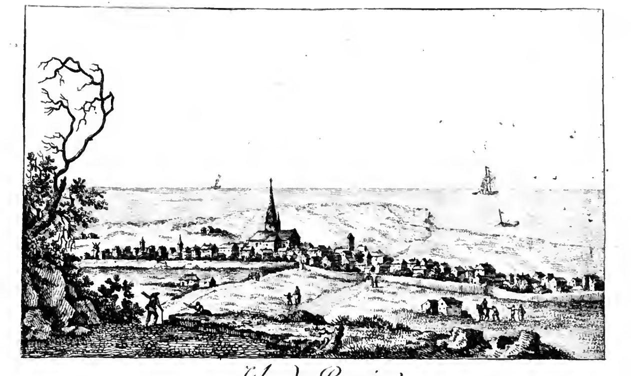






4
30
TEMENT
ENDÉE,
Poitou.
D. DE LA
ISLE DE NOIRMOUTIER
Noirmoutier
Bourg Neuf
Isle de Bouin
Beauvoir
la Garnache
Chall
O
30
Jean de Mont
Aubin
I le d'Yeu
C
Gille
DEUX SÈVRES
Signes
Chef-lieu de Dép.t
É
Ouest
Est
Remarques.
l'Etendue de ce Département est de 343 Lieues quarrées.
Sa population de 305 mille habitans.
Il se divise en 3. arrondissemens communaux.
NIORT
47
2.283 Toises.
16
30





Isle de Bouin

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT VENGÉ.

Ce département a porté le nom de Vendée : ce nom de Vendée est effacé des catalogues, il ne le sera pas de l'histoire.

Nous signalons dans nos voyages les passions anciennes, et nous vivons avec les tombeaux bien plus qu'avec les hommes. Ce ne sont pas les révolutions, les lois et les armées, qui seules fondent les états : c'est aussi quelquefois l'éloquence des cercueils. Si l'homme n'eût pas été mortel, peut-être il n'y auroit point eu de lois ; car l'idée des lois et le besoin des lois sont deux choses différentes. C'est en jugeant les morts que l'on a l'idée des lois ; mais l'immortalité des passions en fait sentir le besoin : la théorie législative vient des tombeaux et l'application des vivans.

En quoi notre ouvrage fait-il chérir la liberté ? c'est moins en célébrant la liberté qu'en exhumant les tyrans : il sera lu long-tems après notre mort. Mais, ô vous que nous aimons d'un amour si pur

et si tendre! parce que l'amour des écrivains sages appartient plus à l'homme à naître qu'à l'homme né. O nations, encore cachées dans les entrailles des nations! si vous voyez poindre le jour où l'on fermeroit notre livre d'un sceau que vous n'oseriez briser, pleurez alors, pleurez! ils seroient ressuscités, ceux dont nous avons flagellé la mémoire.

O Vendée! patriarchale horreur des forfaits royalistes et religieux! Jacob du fanatisme, qui vois ton Esaü dans la Saint-Barthelemy, et justement lui dispute le droit d'ainesse! tes leçons seront-elles perdues pour l'humanité? Quoi donc! quand un ambitieux lèvera la tête; quand les flamêches incendiaires des haines intestines grêleront sur le monde; quand un gouvernement anglo-humanicide prémeditera l'assassinat de vingt millions d'hommes ses voisins; quand le sang noyera la justice; quand les cendres des incendies boiront le sang dont la terre s'humectera; quand la terreur égorgera du même fer, et l'innocent et le coupable; quand tous les vices, tous les crimes, tous les forfaits auront le pied sur la gorge de toutes les vertus; quand l'homme enfin n'aura plus d'autre retraite que son cœur, et qu'avant d'y descendre, il y prêtera l'oreille à la porte, pour s'assurer si l'inquisition n'y loge pas; et tout cela peut être, puisque cela fut. N'est-il pas possible, ô Vendée! que tu sois bonne alors à quelque chose? Oh oui! qu'un cri terrible s'élève alors dans les airs; qu'il ne dise qu'un mot, et que ce mot soit Vendée! Mortels! vous sauriez alors ce qu'il vous reste à faire.

Qu'est-ce que la guerre de la Vendée pour la politique ? une moisson. Pour l'humanité ? un champ de larmes. Pour la philosophie ? un horloge. La politique est une financière affreuse, qui n'emplit ses greniers que des malheurs du monde ; elle a dû sourire à la Vendée. L'humanité est une femme timide, qui se laisse violer, et n'a que le soin de s'en plaindre ; elle a dû pleurer sur la Vendée. D'après cela, quel bien la morale des nations peut-elle retirer de cette époque désastreuse ? une haine irrévocable pour la politique, parce que cette politique est la griffe du tigre qui déchira toujours ce bel article des droits de l'homme, ne fais pas à d'autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ; en outre, un respect mieux raisonné pour la philosophie, qui sait extraire des plaies de l'humanité le remède des maux qu'on peut lui préparer dans les siécles futurs.

L'histoire de cette guerre n'entre point dans le plan de notre ouvrage ; nous en voyons les déplorables effets, mais nous n'en décrirons pas l'origine, la marche et les différentes époques : ce travail est étranger à nos voyages. Beaucoup trop de gens, et pas assez d'hommes, se sont mêlés de cette guerre. On a beaucoup dit que ce fut une guerre de fanatisme et de religion : oui ; mais pas assez que ce fut une guerre de cupidité et d'avarice. Ce fut une ferme pour les filoux, à peu près comme ces *Ridotti* d'Italie, où des escrocs vont en masque subtiliser quelques sequins aux gouvernemens qui sont les banquiers de ces maisons

de jeu. Une des raisons de l'aspect épouventable qu'elle prit à la longue, c'est qu'elle n'étoit rien encore, quand elle étoit déja beaucoup dans le conseil exécutif qui existoit alors dans la République. Le génie de la politique anglaise est étroit, conséquemment scélérat. En France on vouloit et l'on devoit oublier la diplomatie : mais il ne falloit pas oublier le caractère qu'elle conservoit ailleurs; car c'étoit faire comme cet oiseau, qui croit son corps à couvert, parce que sa tête est cachée. On voulut détruire la guerre de la Vendée; il falloit commencer par en détruire les causes, sans cela c'étoit commencer la maison par le toît.

Des sociétés célèbres mirent à l'ordre du jour la discussion des crimes de la politique anglaise ; mais à quoi bon discuter les crimes commis? c'étoit les crimes à commettre qu'il falloit discuter pour les prévenir. On ne s'appercevoit pas, et pourtant par la discussion même cela sautoit aux yeux, que plus d'un orateur avoit dans sa poche le prix de cette discussion mise en avant pour distraire les esprits du spectacle même des crimes qu'ils analisoient. D'un autre côté, les *grandes* espérances des frères Capet ont toujours été de pauvres espérances. Tout ce que tentèrent ces gens-là sentit l'émigré, c'est-à-dire l'homme qui ne sait où prendre un écu pour son souper. Quand ils ont cru voir la conquête de la France dans une poignée de gens sans aveu qui s'accolèrent dans la Vendée : ils fesoient comme ce dérangé de l'ancien régimè, qui, chargé de cent mille écus de dettes, confioit des

lettres de changes à son perruquier, dans l'espoir qu'il lui feroit ouvrir les coffres des banquiers. A l'origine, la bonne foi auroit réduit tout cela à sa juste valeur; mais entre la bonne foi de la représentation nationale, et la bonne foi du peuple, il se glissa toujours la mauvaise foi des agens secondaires. La bonne foi aura toujours ses mêmes droits pour la finir. Comme nous écrivons pour tous les genres de lecteurs, nous dirons que Calot auroit fort bien dessiné les premières évolutions de cette guerre, mais que le pinceau de Michel-Ange ne suffiroit pas pour en peindre les excès. Tel devint ce fléau qu'il fût souvent plus affreux que les crimes, et que les remèdes que certains hommes prétendirent y appliquer, furent quelques fois plus hideux que le fléau même. Le tems n'est pas venu d'en écrire l'histoire; à présent on n'en écriroit que les horreurs. Le contemporain d'une chose, n'est frappé que de ce qu'il a vu, et la vérité n'est pas toujours dans ce qu'on voit; il faut qu'on la cherche; la course est longue, la vie est courte. Il ne faut pas que l'homme qui écrit devine la vérité, si son esprit cherche le mot de l'énigme, sa main n'écrit que des préventions.

Ce département est composé d'une partie du ci-devant Poitou. Ce peuple poitevin est peu connu avant César. Un de ses lieutenans, Publius Crassus, en fit la conquête, et le soumit à l'empire. Longtems après, sous le règne d'Arcadius et d'Honorius, il fût compris dans la partie qu'alors on nomma

seconde Aquitaine. Il devint successivement la proie des Visigoths, des *rois* et *ducs* d'Aquitaine, des *rois* anglais et français. Nous remettons à vous parler, quand nous serons dans le département de la Vienne, des grandes convulsions que le choc des Visigoths, les crimes d'Attila et d'Alaric, les fureurs des francs conduits par Clovis, le débordement des Sarasins d'Espagne, et les conquêtes de Charles Martel firent éprouver au Poitou.

On ne retrouve pas totalement ici, surtout dans la partie *des Sables*, le caractère de gaieté, de franchise, même de finesse, que l'on accorde aux ci-devant Poitevins. Les habitans sont plus sauvages, moins ouverts, moins hospitaliers. On pourroit dire qu'ils ont moins profité à l'école de la nature; car, en effet, la nature a été moins dégradée dans le Poitou qu'ailleurs par l'avidité du commerce et la subtilité de l'industrie. Le pays fournisant en abondance aux besoins de la vie, l'homme content des douceurs dont il étoit entouré, n'a point cherché au-delà de ce cercle des besoins qui lui étoient étrangers. En conséquence, cette pente à la simplicité nous fait retrouver ici la marche constante des préjugés religieux; et ce que nous avons dit ailleurs des matelots bretons pourroit s'appliquer encore aux ci-devant Poitevins.

Le commerce et l'industrie ont donc peu d'activité dans ce département par cette raison peut-être que la terre y est féconde; cependant du côté de la Châtaigneraye, de Luçon, etc., par exemple, le sol est marécageux et peu susceptible de culture, et le dé-

partement Vengé n'est pas l'un de ceux formés de l'ancien Poitou que la nature ait le mieux traité : mais les territoires de Fontenai-le Peuple, de la Roche-sur-Yon, de Châlans, des Sables-d'Olonne, sont fertiles en grains de toute espèce, et d'autres, tels que Montaigu, Mouilleron, etc. sont extrêment riches en paturages. De là, le commerce le plus ordinaire est celui des bestiaux et des grains. Cela devoit être ; cette direction qu'il a prise étoit indiquée par le superflu. Les marchands du Calvados et de la Seine-Inférieure fréquentent les foires de ce département et viennent y chercher les bestiaux dont les races y sont superbes, tandis que les grains et les farines prennent un autre débouché, et vont à Bordeaux et à Nantes, d'où communément on les expédioit pour les colonies. Quelques fabriques de papiers, de grosses étoffes de laine, de bonneterie se trouvent dans ce département, où la pêche de la sardine, celle de la morue verte, et l'éducation des plus beaux mulets de la république, répandent encore quelques richesses.

Les entrailles de la terre y renferment aussi des trésors soit pour le ciseau des arts, soit pour le microscope du naturaliste. Il existe assez près de Luçon des carrières d'un très beau marbre moucheté de noir, de blanc et de rouge. Dans le même canton, mais un peu plus loin, vers une abbaye qui portoit le nom de St-Michel, la mer qui s'est retirée de la côte, à-peu-près l'espace d'une lieue, a abandonné des bancs d'huîtres qui ont vingt, vingt-cinq, et même trente pieds de profondeur sur

une étendue considérable. Il faut que leur divorce maritime ne remonte pas à une époque fort ancienne, car ces bancs ne sont encore recouverts que d'une très-légère croute de terre, mi-partie sabloneuse et végétale. Les environs de Molleron présentent des coquillages de petite espèce, tels que Buccins, Tellines, etc. assez curieux. Les coquillages fossiles, nommé Falun s'y trouvent en abondance, et le génie de l'agriculture a su les rendre utiles, en l'employant en engrais, à peu près comme on employe la marne dans la Seine-inférieure.

Qui vous empêche donc d'être humains, ô hommes! quand toutes les productions de la nature ont de l'humanité pour vous? Ah! qu'elles devroient bien, par une leçon terrible, effrayer quelquefois votre férocité. Que le tube qui soutient les épis ne fait-il remonter à chaque grain de bled une goutte de ce sang, dont vous inondez les plaines! Que cet arbre, dont vous savourez les fruits, ne soulève t-il quelquefois ses racines, pour vous montrer le cadavre que vos fureurs ont couché près de lui. Hélas! vous gémiriez; car si vous n'êtes bons, vous êtes calmes quelquefois. Ces arbres, ces bleds, ces fruits, ce sont vos amis; ils veillent sur vos jours; leur lente végétation ne se fatigue point de vos desirs, et vos besoins trouvent toujours chez eux une hospitalité certaine.

Hélas! tout prêche l'humanité sur la terre! l'homme seul en parle, et ne la connoît pas. Il a fait la guerre à tont le monde, et la seule chose qu'il devoit combattre, il l'a laissée en paix : ses

passions pourtant lui ont donné des maîtres, lui ont donné des armes, lui ont donné des maux, et pas une jouissance ; c'est pour se garantir des passions d'autrui, qu'il veille, qu'il s'agite, qu'il se ruine, qu'il se tue. Il court à la vengeance, il court aux honneurs, il court aux plaisirs, à la guerre, à la gloire, à la réputation : où court-il, en effet ? au tombeau, et il n'a pas une fois dans sa vie couru vers le bonheur. Incroyable contradiction ! il veut des lois, il veut des mœurs. Eh bien ! parlez lui d'obéir aux lois, de corriger ses mœurs : à son agitation, vous croiriez qu'il est dans les flancs du taureau de Phalaris. Homme! je t'en conjure, essaies mets un moment les sentimens doux à la place des passions violentes. Insensé! ouvres les yeux, vois ces fibres légères, ces nerfs délicats, ces muscles oyeux, dont la nature environna ton cœur ; si elle l'eût destiné aux tempêtes, elle l'eût entouré de cables. N'as-tu donc jamais aimé dans ta vie ? N'as-tu jamais versé ta confiance dans le sein d'un amante ou d'un ami? C'est peut-être sur le seuil de ce palais où tu veux pénétrer, aux pieds de ce chêne où tu massacres ton semblable, que tu parlas d'amour, d'amitié, de vertu pour la première fois. Dis-moi ! pensois-tu alors à ce palais, à ces hommes, à cette vengeance ? Eh ! pourquoi cet acharnement à épuiser le calice des souffrances, quand tes lèvres ont touché la coupe des félicités.

Tu peux avoir des enfans, une épouse, il est possible peut-être de trouver un ami ; mais il est facile de voir des frères partout, et de n'avoir des en-

nulle part : voilà les mœurs, voilà les lois ; il t'en coûteroit bien peu pour affermir la République et rendre ta patrie puissante.

Ce n'est pas au Peuple que j'adresse cette prière, il en sait autant que moi sur le bonheur ; autant, car je travaille. Gens du monde! car il est encore un monde dans la République qui n'est pas de la République. Gens du monde ! quand vous le voyez ce Peuple dans les rues, ou dans les campagnes, mouillé, suant, crotté; quand vous l'entendez dans son âpre langage provoquer sa femme, ses enfans, peut-être même, ou son père, ou sa mère, à des labeurs fatiguans; quand, le soir, rentrant dans sa chaumière, vous le voyez rallumer de son soufle glacé l'étincelle qui doit éclairer le pain noir dont il composera son souper, votre orgueil vous fais dire *ce Peuple est malheureux !* Malheureux! comparez votre sort! il a dévancé l'aurore; il a vu la nature sourire à ses travaux de la veille. Vous, vous dormiez encore, où des songes affreux, miroirs de vos crimes, tourmentoient votre sommeil, où la paresse enchaînoit vos sens, où les voluptés croupissoient à vos côtés, où le démon de l'intérêt, de l'ambition, de la cupidité fustigeoit votre ame. Quel est le plus malheureux de lui ou de vous. Midi sonnent : sa femme, ses enfans accours, ils essuient la sueur de son front, ils l'embrassent ; un chêne est là, ils s'asseoient à ses pieds, et la faim savoure les mets grossiers que la famille partage. Vous, une toilette pénible vous enchaîne, l'envie de plaire vous déchire. Et à qui plaire? ceux dont

le repas vous attend ne vous connoissent pas, ou vous sont indifférens. Vos enfans, où sont-ils ? votre femme, où est-elle? Celle-ci peut être brillante d'opprobre; ceux-là relégués dans le sein du mercenaire, où que sais je? Le silence du célibat règne autour de vous; à qui plaire donc? Vous n'aviez pas un sentiment; à peine aviez-vous des desirs. Ce Peuple est-il plus malheureux que vous? Le soir arrive; sa journée fatiguante, mais paisible, s'achève; il voit le soleil s'éteindre, mais non le flambeau de ses jouissances. L'amitié, la fidélité conjugale, la piété filiale l'attendent à son retour; il va trouver tout ce qu'on n'achète pas, ce que tous les trésors ne pourroient vous prodiguer : où êtes-vous alors? dans un spectacle où l'ennui vous assiége, où vous jugez ce que vous n'entendez pas; dans un jeu où vous ne perdez pas votre fortune, mais où vous conjurez le hasard de vous aider à voler celle d'autrui, par reconnoissance de ce qu'on vous vole celle de votre épouse ou de vos enfans; dans une maison de débauche, où tous les fléaux sont armés contre vos mœurs et votre santé. Que dis-je? dans un repaire où vous méditez la perte d'un rival, d'un ami, d'un homme en place, de votre patrie, peut-être! Et votre insolence dit le Peuple malheureux! c'est le vice qui est malheureux; vous les avez tous; il n'en a aucuns.

Mais qu'on m'entende bien; c'est du Peuple, du Peuple qui laboure, dont je parle; c'est du Peuple ouvrier, du Peuple agriculteur, du Peuple portant fardeau. Vous n'êtes pas Peuple pour moi,

nation marchande, nation riche, qui suez sang et eau pour étaler les compositions du luxe dans vos comptoirs, et engouffrer dans vos coffres les trésors que l'imbécilité échange contre le faste! Vous n'êtes pas Peuple pour moi, nation spéculative, qui ne voyez, dans toutes les chances de gouvernement, de guerre, de découvertes, de sciences, de talens, d'arts, qu'un barême invariable, où vous trouvez le taux de votre usure ! Vous n'avez ni dieux ni patrie, ni famille, ni amis; vous n'avez que le détestable EGO : vous ne tenez à l'humanité que par trois lettres; il en faut cinq pour le mot *vertu*, et vous n'aurez jamais l'énergie de les apprendre.

Vous, citoyen, à qui nous faisons passer constamment depuis notre départ de Paris nos observations sur les pays que nous parcourons, vous trouverez peut-être ces reflexions bien étrangères à notre sujet : elles le sont moins que vous ne le pensez. Quand on est sur les bords de la Vendée, il est difficile au philosophe de parler sans indignation des hommes sans humanité, des gens du monde sans mœurs et des égoïstes sans patrie.

Fontenay le Peuple est le chef lieu de ce département. Cette ville fut insensiblement bâtie à l'entour d'un ancien chateau qu'habitoient les *comtes* de Poitou, une fontaine considérable où l'on venoit de fort loin puiser de l'eau lui donna le nom de Fontenay *le comte*, surnom dont elle s'est dépouillée quand la main de l'égalité a foudroyé l'orgueil féodal.

Là vécut un de ces automates que l'esprit de

parti enveloppe quelque-fois d'un grand titre pour fixer a ses fureurs un point de ralliement, tel est l'homme. Il est des horreurs qu'il rougissoit de commettre en son nom, et dont il se rend coupable sans remords sous l'égide d'un autre. La ligue ne s'écarta point de cet usage commun à tous les factieux, et Fontenay fut la dernière prison de ce roi chimérique qu'elle s'étoit donné. Elle ne vouloit point d'Henry de Navare parce-qu'il étoit protestant, elle voulut bien de son oncle parce-qu'il étoit cardinal, et ce cardinal fut proclamé roi par elle sous le nom de Chaales X Mais il étoit écrit que ce nom sanglant de Charles seroit effacé de la liste des Rois comme de celle de l'humanité, et que l'horreur qu'il inspiroit seroit réleguée pour jamais dans la tombe avec l'éxecrable Charles IX.

Cet homme ignoré dont l'histoire parle à peine, à qui elle accorde de la bonhommie parce qu'elle étoit assés esclave pour ne pas oser dire qu'il étoit imbécille, mourut prisonnier à Fontenay. Les partisans de Henry IV l'avoient enfermé d'abord à Chinon; depuis ils le transferèrent a Mâillerais, et enfin à Fontenay ou il mourut et fut enterré le neuf mai 1590 dans l'église du faubourg des loges, dite saint Nicolas. On y voyoit son épitaphe ou le titre de roi ne lui ètoit pas donné, elle se reduisoit à cette seule inscription, *obiit piissimus princeps nono maii* 1590, cette pierre funéraire ne portoit aucun éloge de ce cardinal, chose rare pour un

homme de cette *importance*, c'est une preuve excellente qu'il ne fut point méchant.

Le parti de la ligue qui dans le fonds ne vouloit qu'un mannequin pour s'appuyer, ne fit que de vaines simagrées pour sa délivrance, le roi d'Espagne fit une circulaire à ses collègues couronnés pour les engager à s'armer pour délivrer le très chretien roi Charles X injustement captif, le profond scélérat Philippe II étoit trop bon politique pour ne pas savoir qu'ils n'en feroient rien. La ligue fit quelques marches et contremarches pour avoir l'air de tenter la liberté d'un homme qu'elle eut été très fachée de voir libre; car enfin c'eut été un maître, et la ligue étoit monastique et ne vouloit que des esclaves. La duchesse de Retz, moins dans le secret, mit plus de bonne foi dans le désir de le délivrer, et certes elle eut joué un fort mauvais tour à la maison de Guise qui régnoit de fait, tandis que Charles X voyageoit de prisons en prisons, et que Henry de Navarre guerroyoit. Mais il est des bornes posées, par la constitution même des femmes, à leur politique, et ces bornes sont non pas leurs passions, mais leurs petits sentiments, ce ne fut une raison de grande et perverse politique qui porta la duchesse de Montpensier a faire assasiner Henry III par un moine; c'étoit la petite pique de n'avoir pu parvenir à le terrasser; et elle lui auroit volontiers sauvé la vie, à condition qu'elle eut pu faire usage sur sa tête des grands cieaux qu'elle porte a sa ceinture, ce n'étoit pas non plus une raison de politique qui decidoit la

duchesse

duchesse de Retz à tout tenter pour mettre Charles X en liberté, c'est qu'elle se faisoit une fort douce idée d'avoir un roi pour confesseur. Au reste, cette bonne foi de la duchesse de Retz fût une bonne foi de seigneur; c'est-a-dire que ses ressources furent la corruption. d'Aubigni étoit le géolier à seise quartiers, que le parti protestant avoit donné à ce roi de *circonstance*. La *duchesse* députa deux cents mille écus comptant à d'Aubigni, portés par un gentilhomme. On voit qu'il n'y avoit rien que de *très-noble* dans cette négociation : il faut rendre justice à d'Aubigny, il reçut mal la députation; la *duchesse* reprit ses deux cents mille écus, et d'Aubigny garda son honneur et son prisonnier, si toute fois il y a de l'honneur a être géolier. L'argent n'ayant pas réussi, il fallut employer *L'ultima Ratio* des grands seigneurs, l'assassinat. Un *comte* de Brissac découvrit un certain homme nommé Dauphin, (le nom est heureux pour un crime, plus d'un dauphin fut parricide) qui pour une récompense convenue se chargea d'assassiner d'Aubigny. Il en fut prevenu assez à temps, et se tira de ce mauvais pas par un nouvel acte de magnanimité. Il fut à la rencontre de Dauphin qui lui avoit fait demander un entretient secret. „ Je sais, „ lui dit-il, que tu dois m'assassiner, mais pour „ que tu n'executes pas ton projet en lâche, voici „ deux poignards; choisis, que toutes choses se „ passent à armes égales, et si tu me tues, voici „ un bateau que j'ai fait amener exprès, pour „ mettre tes jours en sûreté. „ Cette grandeur d'ame

étonna Dauphin qui se jetta aux pieds de d'Aubigny et en obtint un généreux pardon.

Fontenai, situé dans un pays charmant pour le site, est une ville du moyen ordre, assez mal bâtie, et seroit de peu d'étendue si on en retranchoit ses quatres faubourgs, qui sont beaucoup plus grands que la cité en elle-même. La flêche d'un de ses temples que l'on nommoit *Notre Dame*, est un morceau d'architecture digne de l'attention des curieux par son étonnante élévation et la grace légère de sa construction. Les halles de Fontenai sont d'une grandeur peu commune; elles servent non-seulement aux marchés, mais encore aux foires de cette ville qui ont de la réputation. Elle possède aussi une fort belle fontaine, qui paroît être la même, qui dans l'origine lui donna son nom, et dont les eaux auront été réunies pour le monument public dont nous parlons. Il est tout à la fois riche et d'un bon stile.

On peut présumer que cette fontaine a toujours joué un grand rôle dans les annales de Fontenai, car elle se retrouve aussi dans les armes de cette ville, avec cette légende, *fonteniacum felicium ingeniorum scaturigo.* Cet orgueil doit lui être permis, les vers aimables et élégans de Rapin, font honneur au pays où se nourrit l'enfance de cet homme célèbre. Les emplois qu'il occuppa sont une preuve de plus que les hommes ne sont jamais placés. Le président de Harlai lui donna la charge de lieutenant de robe courte, et Henry III la charge de grand prévôt de la connétablie. Il n'est point

de muses dont le sourire ait jamais honoré de semblables fonctions, mais un *président* de *parlement* et *un roi* pouvoient croire qu'il étoit plus doux de faire pendre les gens ou d'arrêter les voleurs que de faire des vers. Il justifioient le proverbe, *trahit* etc. il n'y a de ridicule dans tout cela que le poëte en cavalier de marechaussée. Au reste, la conduite administrative de Rapin a parfaitement contredit l'opinion de ceux qui prétendent, que les muses adoucissent les mœurs. Il n'y eut point de sbire plus féroce, d'archer plus sanguinaire, de satellite plus audacieux que ce Rapin. Ceux qui savent tout embellir, ont mis sur le compte de sa vigilance et de sa fermeté son exécrable rigueur. Moi qui cherche la vérité et la dis quand je la trouve, je ne vois dans Rapin qu'une ame de boue et un cœur d'acier, et il n'est point de vers qui fasse pardonner une telle charpente humaine. Ronsin aussi faisoit des vers, et la Vendée lui dût bien des malheurs.

Ce sont les lettres qui adoucissent les mœurs, parce qu'elles demandent de l'étude, que l'étude rafraîchit l'ame, et tient l'esprit en contemplation. Mais les vers sont un don de la nature, l'étude les polit, mais n'apprend pas à les faire, et souvent le poëte même la dédaigne. C'est un calmant qu'il craint de jetter sur le feu qui le consume. L'enthousiasme est son art, et mettez cet enthousiasme dans un caractère sanglant, et vous verrez que le poëte sera plus feroce qu'un autre homme. Voltaire fut bien grand, et si quelquefois il songea

à la vengeance, le génie du poëte dominoit le philosophe. Ce n'est pas au poëte, c'est à l'homme de lettres que nous devons le deffenseur des Calas et des Sirven, le philosophe tolérant sans cesse armé contre le fanatisme, l'homme de bien qui versa la coupe de l'humanité sur les champs incultes de Ferney; c'est là le Voltaire qu'ombrage le Panthéon.

Des hommes plus dignes que Rapin ont vu le jour à Fontenay, *Viett* entr'autres mathémacien célèbre, et Brisson fameux par son savoir et son éloquence, que les Seise pendirent au châtelet: Tiraqueau est aussi de ce nombre, son genre de talent attestera toujours la nécessité de la révolution; il passa sa vie à apprendre et commenter les loix; qu'elles loix que celles qu'il faut expliquer aux autres et méditer soi même pour les entendre! On-a prétendu de Tiraqueau qu'il avoit fait dans sa vie trente livres et trente enfans. Destouches ne connoissoit pas Tiraqueau quand il fit ces deux vers,

> Messieurs les gens d'esprit, d'ailleurs fort estimables
> Ont fort peu de talens, pour former leurs semblables.

Il semble que les guerres de religion ayent eu de tout temps, une sorte de prédilection pour le pays infortuné que nous parcourons, et les rues de Fontenai ont plus d'une fois regorgé du sang qu'elles se plaisent à repandre. La fin du seizième siècle sur-tout fut fertile en évènemens funestes pour cette ville. Dans l'espace de six ans, elle éprouva deux sièges, le premier par les protestans, le se-

cond par les catholiques, et les uns et les autres se signalèrent par une insigne mauvaise foi. En 1568, un général protestant nommé Pluviaut, vint mettre le siège devant Fontenai : c'étoit pendant cette guerre odieuse, qui s'étoit allumée sous Charles IX, et dont les premières étincelles avoient brillé sous le débile enfant François II, guerre attroce, terminée par une paix plus attroce encore, puisque les torches de la saint Barthelémi l'éclairèrent. Quand on voyage dans la Vendée, et que l'ame se reploye vers le moteur de l'univers, on s'écrie, ô Dieu! que tu fis de bien à ce pays, mais que ton nom lui fit de mal! comment dans un canton où la terre est si riche, l'esprit de l'homme est-il si pauvre? c'est que la main de Dieu engraisse la terre et que son culte dessèche les têtes. Qu'elle différence y a-t-il entre ceux qui crurent au lépreux (1) de saint

(1) Ces relations de prétendus miracles sont un singulier jeu de l'esprit humain. On conçoit à peine comment il a pu suffire à cette immense variété de mensonges, et l'adresse avec laquelle ces écrivains religieusement imposteurs se tiroient d'affaire, lorsque le dénouement de leurs petits contes se trouvoient en contradiction avec les leurs propres, ou avec ceux de leurs pareils. En voici un exemple. C'est Saint-Odon historiographe *fameux* de saint Martin qui nous le fournit. En 853, lors des incursions des normands, les habitans de Tours songèrent à mettre en sûreté les reliques de saint-Martin, et les firent voyager d'églises en églises, de Tours jusqu'à Auxerre. Les reliques couchèrent à Cormeri, à Orléans, à Chablis, etc.

Martin, et les femmes de la Vendée (2) que nous avons vu croire à la résurrection de leurs maris

---

Rien de leur itinéraire n'est échappé au scrupuleux Odon. L'abbé et les moines de Marmoutiers les accompagnoient pieusement ; et pour constater le fait, je suis étonné que le béat Odon ait oublié de donner le compte des bouteilles de Chablis qu'ils burent à leur passage. Les reliques et les moines arrivés à Auxerre, on les loge dans l'église de Saint-Germain, et douze chanoines du chapitre vinrent leur tenir compagnie. On but, on causa, et le propos tomba sur les mérites de Messieurs Saint-Martin et Saint-Germain. La conversation s'échauffa : moines d'un bord et chanoines de l'autre discutèrent sur la prééminence de leurs patrons. Le mien est le plus grand : non, c'est le mien : gageons, taupe. Reste à prouver. Un lépreux étoit là ; Messieurs de la faction Martin prennent le lépreux, et disent aux partisans Germain, mettons ce lépreux entre les deux chasses, et le côté de cet homme qui sera le premier guéri prouvera indubitablement quel saint est plus puissant que l'autre. Va, dirent les chanoines. Le lépreux est placé, et voilà que soudain le côté qui se trouvoit en face de la chasse de Saint Martin est guérit net, tandis que le côté qui regardoit Saint-Germain reste aussi lépreux que jamais. Victoire, s'écrient Messieurs de Saint-Martin, et chanoines de Saint-Germain de rester un peu confus. Cependant le lépreux mi-parti guéri, avoit fait un demi tour à droite, et présenté son autre côté malade à Saint-Martin ; le Saint-honnêtement guérit encore ce côté là, et le miracle fut complet. Il auroit été assez plaisant que Saint-Germain par sa toute puissante espiéglerie eût rendu la lèpre au côté

trois jours après qu'ils seroient tués ? neuf cens ans de distance il est vrai, mais pas un grain de bon sens de plus..

---

sain qu'on lui présentoit. Mais les saints ne plaisantent pas. Quand Odon eut écrit cette histoire, il s'apperçut qu'il avoit furieusement compromis Monsieur Saint-Germain. Comment faire ? Rien de plus facile. Il ajoute que Saint-Germain ce jour là, par honnêteté pour l'hôte fameux qu'il recevoit dans son église, lui avoit laissé faire tous les honneurs de la maison de Dieu. Voilà pourtant les sottises que dans toutes les écoles de la France, on faisoit lire encore il y a six ans à vos enfans. Le siècle des lumières crioit-on de toutes parts. Le siècle des lumières, hommes superbes ! et ne donniez-vous pas douze francs d'une chaise pour entendre le panégirique de Saint-Vincent de Paule par l'abbé Maury. Entre les mensonges de l'abbé Maury et ceux d'un maître d'école de campagne, ôtez le style, où est la différence. La révolution est venue, Maury avoit fait des bigotes pour douze francs à Paris, et les maîtres d'écoles des superstitieux pour deux sous dans la Vendée. Siècle des lumières ! Tu vois bien que le mal est le même.

(2). Une de ces femmes crédules avoit ramassé le corps de son mari tué dans un combat contre les troupes de la République, et l'avoit renfermé dans la *huche* où l'on pétrit le pain dans l'espoir qu'il ressusciteroit dans trois jours. Les trois jours se passent ; point de résurrection ; une de ses voisines entre, et se plaint de la mauvaise odeur. C'est le corps de mon mari, répond la veuve qui devoit ressusciter dans trois jours ; mais ils sont passés repart la voisine. Il est vrai, dit la veuve, mais c'est qu'il n'est pas

Cette paix de la saint Barthelemi se trouve entre l'époque des deux sièges de Fontenai, et comme celui fait par les catholiques et le dernier des deux, vous reconnoîtrez facilement qu'ils s'étoient perfectionés dans l'art des massacres. La prise de la ville ne coûta pas beaucoup de peine à Pluviaut, mais le château fit une plus longue résistance. Il fallut en venir aux ressources de l'art. Lorsque tout fut prêt pour l'assaut, que l'on eut planté les échelles, et mis le feu aux portes, les assiégés demandèrent à

---

mort *en état degrace*, et maintenant il ne ressuscitera que dans un an. Comparez cette réponse avec l'excuse de Saint-Odon, et dites-moi quel progrès on fait les lumières? Le progrès des lumières ne consiste pas à avoir beaucoup de gens éclairés, mais beaucoup de gens qui éclairent. Les lumières sont si rares que l'on ne trouve point d'instituteurs pour l'organisation des écoles primaires, décrétée par la Convention. Quelques gens croient en trouver la raison dans l'extinction ou la déportation des prêtres qui tenoient jadis l'enseignement, et disent qu'on s'est privé des hommes éclairés, et que la disette n'en doit pas étonner. C'est un raisonnement faux : vous vous êtes privés d'hommes instruits à la bonne heure; mais non pas d'hommes éclairés. Car enfin la génération actuelle a été élevée par ces hommes, et s'ils eussent été éclairés, vous auriez une génération de philosophes, et vous savez ce qui en est. L'instruction et les lumières sont deux choses bien distinctes, et que pour le malheur de l'humanité l'on ne distingue point du tout. Le père Daniel étoit instruit; étoit-il éclairé? Je somme le philosophe de me répondre.

capituler. Les articles furent qu'on leur accorderoit la vie sauve, les assiégeans signèrent cette capitulation ; mais par la plus insigne mauvaise foi cette capitulation fut violée, la garnison massacrée et le commandant de la place indignement traîné à la Rochelle, où l'on eut la barbarie de le pendre.

Deux ans après, en 1570, Fontenay fut surpris par La *Noue*, que l'on trouve par-tout qualifié de célèbre, et dont ailleurs nous vous avons peint l'espèce de célébrité. Nous ne regardons point cette attaque comme un siège. Les habitans se rendirent contre l'avis du poëte Rapin, dont nous parlions tout-à-l'heure : il étoit alors maire de Fontenay, et sa résistance pensa lui coûter cher. Les calvinistes qui le détestoient ne voulurent point le comprendre dans la capitulation, et il fut obligé de se déguiser pour se sauver, et leur échappa. Ce fut dans cette occasion que La Noue eût le bras cassé d'un coup de feu, et qu'à la suite de l'amputation, un serrurier lui fabriqua ce bras de fer, dont nous avons déja fait mention dans nos voyages, et dont il en prit le surnom qu'il garda toute sa vie.

Le véritable second siège de Fontenay est celui que le *duc* de Montpensier lui fit éprouver en 1574, et où le génie catholique déploya toutes ses fureurs, et des perfidies étrangères aux ruses de la guerre. La place avoit été mise en état de défense par ce même La Noue au Bras-de-fer ; mais elle étoit dépourvue d'artillerie, et son espoir étoit dans le courage des habitans. Un nommé *Saint-Etienne*, commandoit dans la place, et c'étoit tout à la fois un

homme de courage et de probité. Le siège fut long, et les catholiques, à qui les dehors avoient été disputés vigoureusement, étant parvenus à rendre la brèche praticable, se présentèrent à l'assaut et furent vivement repoussés par les habitans et la garnison. Enfin les vivres étant épuisés, les forces considérablement diminuées par les pertes journalières, et les ouvrages presqu'entièrement démantelés, on songea à se rendre. Saint-Etienne en proposant de capituler, demanda que la *noblesse* et la garnison eussent la liberté de se retirer où bon leur sembleroit. Par une de ces tournures astucieuses, si familières aux grands d'autre fois, le *Duc* de Montpensier accorda la demande pour la *noblesse* seulement, et la refusa pour la ganison; il se flattoit de semer par là la discorde entre les officiers et les soldats, et de pouvoir en profiter. Ce qu'il avoit prévu arriva : les soldats se croyant trahis par leurs chefs se portèrent à la révolte, et elle devint d'une importance assez majeure pour donner de vives allarmes à Fontenai. Montpensier profite de ce trouble pour donner un assaut général. Ce politique n'avoit pas conçu que toutes les passions se taisent devant un danger commun à tous. Les assiégés oubliant toutes leurs querelles, se réunissent pour résister à l'ennemi. Le combat devient terrible de part et d'autre; enfin les assiégés considérant que cette nouvelle attaque ne faisoit que diminuer de plus en plus leurs foibles ressources, demandèrent une seconde fois à capituler. Une suspension d'armes fut arrêtée, et l'on se mit à re-

viser les articles de la capitulation ; mais par une trahison aussi vile qu'elle étoit inouie jusqu'alors, Montpensier pendant que l'on travailloit à cette rédaction, détacha secrètement des soldats qui surprirent un fort appellé Quincsolles, par où ils pénétrèrent dans la ville et s'en emparèrent. Ils ne fut plus question de capitulation, et le perfide duc permit que la ville fut traitée comme si elle eût été effectivement prise d'assaut. Les soldats catholiques se livrèrent à toutes les indignités que leurs chefs approuvoient et leur conseilloient même souvent, quand ils avoient affaire à des protestans. Le massacre et le pillage furent généraux, les femmes et les filles furent violées, égorgées, et les enfans écrasés dans leurs bras. Montpensier pour sa part se donna le plaisir de faire pendre en sa présence le fameux ministre Dumoulin. Enfin la fureur attroce et insensée des catholiques, ne s'arrêta que lorsque le soldat gorgé de vin et de débauches, ne trouva plus dans sa raison ni dans son bras la force de diriger le fer dont il étoit armé.

Ne retrouve-t-on pas ici les mêmes simptômes qui depuis ont signalé l'affreuse guerre de la Vendée ; c'est que les passions religieuses ont toujours la même marche. La guerre est le miroir des sentimens dont l'homme est animé. Pendant la guerre de la révolution, une ceinture immense d'armées entouroit la république. Par-tout même courage, même discipline, même générosité, même clémence, même loyauté. Quelle différence avec la Vendée, c'étoient pourtant des français dans la

Vendée comme aux frontière. Dans la Vendée pourtant, il faut dire avec vérité qu'une partie du soldat étoit grande et généreuse comme aux frontières ; mais non pas les chefs, mais non pas une certaine partie de subalternes. Les guerres de religion ont cela de particulier, que quand il a fallu combattre pour Dieu, ce sont presque toujours des vices qui se sont mis en bataille (1).

Le siège conduit par le duc de Montpensier, et la zizanie que sa politique sema dans la garnison, prouvent la nécessité et la sagesse du nouvel ordre de choses. Aujourd'hui nulle distinction ne sépare le soldat de l'officier. On n'entendroit pas ce que Montpensier voudroit dire en accordant tel article à la *noblesse* et le refusant au soldat. Ainsi en ne considérant qu'une semblable puérilité dans la masse énorme des bienfaits occasionnés par la chûte des abus, on y trouvera encore une porte fermée à la mauvaise foi d'un ennemi, un germe de moins pour la révolte et la discorde, et conséquemment deux mo-

---

(1) Ces insignes trahisons se retrouvent souvent dans les guerres souffertes par ce département. Mauléon et Montaigu en offrent des exemples. Mauléon aujourd'hui Chatillon, assiégé par le duc de Nevers, capitula. La capitulation signée, et les armes déposées, deux régimens la Chataigneraye, et Breigneux s'approchèrent des murailles abandonnées, s'emparèrent de la ville, et massacrèrent tout ce qui s'offrit à leur rencontre. Les gentilshommes se distinguèrent sur-tout par la fureur de leur brigandage.

tifs de plus de tranquillité pour le peuple. Français ! si l'exemple d'une si foible anecdote dans l'énorme colosse des guerres entreprises sous les monarques présente encore dans son rapprochement avec le régime actuel de si grands résultats, ou s'arrêteroit le calcul des biens, s'il étoit posssible à l'homme de les écrire à la marge de nos anciennes annales.

Henry IV, encore roi de navare, assiégea aussi Fontenai en 1587 et s'en empara au bout de quelques jours. Nous ne parlerons point de la clémence qu'il affecta pour les habitans. Il est possible que la flatterie seule nous en ait conservé le souvenir : mais en dernière analyse il combattoit pour se conquérir un royaume, et cela donne le mot de sa conduite.

On ne conçoit pas si bien celle de *Rabelais* quand on le voit prendre l'habit de Saint-François dans le couvent des cordeliers de Fontenai. Rabelais, moine, est une de ces bizarreries qui n'appartiennent qu'aux siècles qui les fournissent ; car chaque siècle a son costhume, et il en est bien peu qui ne descendent dans la galerie du temps la marotte à la main. Rabelais, cordelier, un philosophe en capuchon, c'est l'erreur de son siècle et non pas la sienne. Homme admirable ! il écrivoit un livre fou qui n'est entendu que par les sages.

Nous avons dit plus haut que le prêtre roi Charles X, avoit été transféré de Maillezais à Fontenai. Cette petite commune qui n'en est éloignée que de deux lieues, est loin d'être aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois. Une île fermée par des marais et les

rivières de Sèvre et d'Autise avoit paru aux *comtes* de Poitou une situation heureuse pour y bâtir un château qui pût servir de bride aux incursions des normands. Par la suite cette île ne devint pour eux qu'un lieu de plaisance : mais on sait que les habitations que ces messieurs appelloient un lieu de plaisance nous l'appellerions aujourd'hui une prison. C'étoient d'obscures tours bien crenelées, des murailles de douze à quinze pieds d'épaisseur, de lourds pont-levis, enfin des bastilles, car la bastille fut elle-même une de ces maisons de plaisance des rois français.

Ce fut un Guillaume deux, *comte* de Poitou, *duc* d'Acquitaine, *très-noblement* surnommé *fier à bras*, qui fit de Maillezais une île enchantée, dans le genre que nous venons de décrire, pour y venir prendre avec ses chiens, le plaisir de la chasse. On ne conçoit pas trop ce que l'on entendit si long-temps par *le plaisir* de la chasse ; il falloit apparemment qu'il fut attaché aux parchemins ou aux diplomes, car les *nobles* seuls l'ont connu. Peu de temps avant la revolution, les pactes ou traités de chasseurs commençoient à prendre de mode. Messieurs les *nobles* anglais, leurs chiens et leurs chevaux, qui comme leurs maîtres ont leur généalogie, seroient venus passer six mois chez les *nobles* français, qui par représailles auroient à leur tour, été passer chez les *nobles* anglais les six autres mois avec leur meute. Aimable fraternité ! qui n'auroit qu'un peu plus sûrement ruiné les habitans des campagnes, où cette fraternité chassante se seroit établie. Un de ces

pactes s'étoit fait entr'autres, entre le *comte* d'Argenson et le duc de Grafton. La mort du *comte* d'Argenson délia les contractans, la partie n'eut pas lieu ; et les habitans des Ormes où demeuroit ce d'Argenson, en fûrent quittes pour la peur. Aux Ormes comme chez Grafton, on n'avoit rien négligé pour que les chiens à diplome fussent bien logés ; combien de pauvres sont morts de faim pendant la bâtisse du palais des meutes ! je disois tout-à-l'heure que l'on ne concevoit pas trop ce que c'étoit que le *plaisir* de la chasse. Ah ! il est permis d'oublier quelquefois que la destruction est une jouissance pour de certains hommes.

Le duc *fier à bras*, tout en détruisant ou chassant n'oublioit pas les moines : ses chiens poursuivoient un cerf ; il se réfugia dans un vieux souterrain inconnu jusqu'alors ; les chiens l'y poursuivent, et le duc qui poursuivoit les chiens y pénètre avec eux. On dit que trois autels y frapperent sa vûe ; un souterrain est assez obscur, pour qu'un miracle en sorte : Fier à bras crut que c'étoit un miracle, il se mit dans la tête que saint Hilaire qu'assûrément il n'avoit jamais vu, avoit habité ce souterrain, il fit venir des religieux de saint Martin de Tours, et grace à la meute de *fier à bras*, une abbaye s'établit en ce lieu.

Ce *fier à bras*, chasseur de cerfs et fondateur de moines, n'en fut pas pour cela plus heureux ; la jalousie de sa femme, la *duchesse* Emme, a rendu Maillezais célèbre dans l'histoire ; le triste fier à bras se consoloit des tourmens qu'elle lui faisoit

éprouver auprès de la *vicomtesse* de Thouars dont les charmes le fixoient. La *duchesse* Emme furieuse cherche sa rivale, la rencontre dans la campagne, se jette sur elle, la renverse de son cheval, la poignarde, et comme elle n'expiroit pas assez tôt à son gré, la livre aux desirs effrontés de ses gardes et jouit pendant toute une nuit du spectacle délicieux pour elle de ce genre inoui d'agonie qu'elle faisoit éprouver à son ennemie. Elle ne la quitta que quand elle la vit expirée, et redoutant la colère de son mari elle s'enfuit, et passa à Jerusalem pour prendre le *saint sepulchre* à témoin qu'elle avoit eu raison de se venger. Le bon fier à bras n'eut ni la force de venger sa maîtresse, ni la vertu de punir sa femme; mais il eut l'esprit de se faire moine, et les moines eurent l'esprit de prendre son bien.

Un pape Sergius IV (1) donna à ces moines le droit d'asyle, c'est-à-dire la plus horrible contradiction des droits de l'homme, des loix humaines, et de la garantie du pacte social; par ce droit les assassins, les incendiaires, les massacreurs, les voleurs étoient à l'abri de toute recherche, la justice ne pouvoit les atteindre, et cette abbaye de Maillezais étoit ainsi que bien d'autres, une caverne privilégiée.

Il paroît que l'église catholique avoit emprunté des anciens cet usage du *droit d'asyle*; mais qu'elle différence dans l'application. Les temples des anciens, d'une forme bien differente des nôtres, toujours ouverts par le genre même de leur architecture, communément entourés de bois, dont le calme ver-

soit

soit dans les esprits un respect religieux, sembloient par la facilité même de leur accès enhardir l'innocence à s'en approcher. En effet, elle seule avoit le droit d'y réclamer la protection des dieux contre l'injustice de ses persécuteurs; et graces aux mensonges ingénieux de la mythologie antique, il étoit des retraites sur la terre, où l'infortune étoit sûre de trouver un refuge et des mains pour essuyer ses larmes. Ce ne sont pas les seules traces de philosophie que l'on retrouve dans les cultes anciens, et entre deux erreurs, il est facile de reconnoître que la religion payenne fut une des branches de ces législatures enfantées par des sages, et que la religion moderne fut le résultat du sang et des conquêtes. Si l'idée d'un Dieu est innée dans le cœur de tous les hommes, les développemens qu'un philosophe donnera à cette idée fourniront des résultats bien opposés à ceux qui naîtront de la même idée, maniée par des rois ou des conquérans pour asservir le monde. Ainsi donc, si dans la religion payenne, politique mais douce erreur des philosophes de l'antiquité, le droit d'asyle n'étoit souffert qu'à l'humanité gémissante, si les scélérats étoient arrachés avec opprobre et violence des autels dont ils auroient souillé la protection, par la raison inverse, le droit d'asyle dans les temples catholiques ne dût porter que sur l'excès du crime, poursuivi par le glaive des loix. Telle fut l'origine de ces repaires célèbres; solemnel opprobre du régime qui les autorisoit, et qui, sous les yeux de la justice, aux portes du palais des tyrans, laissoient le criminel en paix insulter à la

pûreté du ciel, et à l'équité des hommes. Tel étoit, à Paris, le *temple* où des brigands de tous les genres amoncelés dans son enceinte, recevoient la nourriture, le logement, les commodités de la vie de brigands plus scélérats encore, qui leur vendoient l'existence au poids de l'or. Et dans les coffres de qui alloient s'ensevelir les revenus immenses de ce *temple*, qui ne pouvoient s'améliorer que de la propagation de tous les vices, que de la fertilité de tous les crimes? Dans ceux d'un de ces hommes que l'abus des mots, aussi cruel, peut-être, que l'abus des choses, fit appeler, si long-tems, *princes du sang*, et que les mots de princes de sang eussent bien mieux désignés. Ainsi, c'étoient les oncles, les cousins, les frères *des rois*, qui s'engraissoient de la fécondité des crimes; de ces rois dont il n'en fût pas un qui n'eût juré l'extinction de tous les vices, la punition de tous les forfaits, et le maintien de toutes les équités. Et pour dernier trait au tableau, il n'étoit pas rare qu'au bout de quelque tems ce propriétaire de la caverne des scélérats, accordât la capture du scélérat qu'il avoit logé, et plus d'une fois, peut-être, d'*Artois* en passant à côté de la roue où l'assassin venoit d'expirer, eût-il dans sa poche l'argent que ce monstre lui avoit rapporté. Bien des hommes, aujourd'hui opulens époux des courtisannes de Conti, dépensent sans remords l'écu que le brigand versa dans le comptoir du *prince*, le prince dans le boudoir de la prostituée, et la prostituée dans la poche de l'homme que l'hymen étonné associa à sa honte. O incroyable

renversement du juste et de l'injuste! Puisse naître un jour où l'homme croira que je n'écris ici que des fables.

Le pape Jean XXII (2), l'un des plus grands créateurs d'évêques que Rome ait connu, s'avisa, en 1317, d'en créer un pour Maillezais. Innocent X (3) transféra, en 1666, cet évêché à la Rochelle. On dit que c'est depuis cette époque que Maillezais est entièrement tombée; mais c'est bien moins à la perte d'un évêque que l'on doit attribuer ce décroissemement de population qu'à l'air malsain que l'on y respire. Cette insalubrité de l'air est malheureusement commune à différens cantons de ce département, et nous la rencontrerons plus allarmante encore lorsque, dans la suite, nous nous trouverons sur les côtes de la Rochelle et de Rochefort. On l'attribue assez naturellement à la grande quantité de marais dont cette partie de la république se trouve innondée, et l'on présume qu'en les desséchant l'on remédieroit à la permanence de ce fléau; mais en supposant ce desséchement possible, ce qui n'est peut-être pas très-vrai, sur-tout si comme on le prétend le niveau du terrein est dans quelques endroits au-dessous du niveau de la mer, ne seroit-il pas à craindre que ce desséchement n'amenât lui-même, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte de race de maladies nouvelles qui prît possession de ces pays? Il me semble que l'on ne doit aborder qu'en tremblant toutes les questions qui peuvent compromettre la conservation de l'homme. Les maladies endémiques que l'on rejette souvent sur la mauvaise qualité de

l'air, ne viendroient-elles pas plutôt, ou du moins quelquefois, de la mauvaise nourriture du peuple de tel ou tel pays? Il y a peut-être une sorte d'inhumanité dans la manière dont se font les observations sur la qualité de l'air. On examine de quels procédés use la nature autour d'une chaumière, et vous n'entrez pas dans cette même chaumière pour observer jusqu'à quel degré la misère l'y outrage.

Dans un canton inondé par des marais, nécessairement l'atmosphère est toujours humide; et ce malheureux habitant des campagnes n'a pas le soir de quoi sécher ses tristes vêtemens presque toujours mouillés. Les marais sont mal-sains, mais l'eau qu'il boit est l'écoulement de ces mêmes marais. Le pain qu'il mange est peut-être mêlangé de productions nuisibles, beaucoup plus communes parmi le blé que produisent les sols détrempés. La marche de ces diverses considérations pourroit-être poussée beaucoup plus loin; mais, quoiqu'il en soit, il me semble qu'il faudroit commencer par salubrer les chaumières et la nourriture de ceux qui les habitent, avant de s'occuper de l'air environnant; car la générosité est de s'approcher d'abord de l'homme qui souffre. On objectera, peut-être, que les gens aisés du pays sont sujets aux mêmes maladies? Ce ne seroit pas encore une raison d'en accuser la malfaisance de l'air. Malgré le peu de communication que l'orgueil des richesses se permet avec le dénuement du pauvre, il n'en est pas moins vrai que cette communication existe. L'échelle des besoins fait remonter la fréquentation du mercenaire jusqu'à l'homme opulent. Le pauvre,

ou l'ouvrier, ou l'habitant des campagnes joint nécessairement sa santé à celle du riche, par les intermédiaires ; nous aimerions bien mieux dire par l'égalité.

Après quelques instans passés à Maillezais, la haine de la tyrannie nous appeloit à Luçon, et nous étions jaloux d'y remercier la providence de ce qu'elle ne permet pas souvent sur la terre la présence d'hommes semblables à Richelieu. Encore des marais et une petite ville, mal bâtie, mal percée, traversée de rues sales et bourbeuses en hyver, et pleines de poussière en été, grace à la nature des pierres dont elles sont pavées, sans pente, sans égoût et jamais nétoyées. Voilà ce que nous avons trouvé ; et cependant une cathédrale belle, vaste, d'une architecture élégante dans sa gothicité, et digne de fixer les regards. Ainsi qu'à Fontenai, une flèche d'une hauteur prodigieuse s'élevoit sur cette cathédrale : mais le tonnerre s'est souvent joué de ces symboles d'immortalité, que le catholicisme élevoit sur ses temples, et que la bizarrerie, bien plus que la bonté du goût, lui avoit fait mettre à la mode. Il renversa cette flèche que l'on n'a pas réparée depuis.

Trois Richelieu ont été évêques de Luçon ; et la fondation de cet évêché est encore due à Jean XXII. Il semble qu'il auroit suffi d'un Richelieu pour salir les annales du monde, et que la race humaine auroit bien pu se passer d'en connoître trois. Le fameux cardinal est le dernier des trois qui se sont succédés dans l'évêché de Luçon. Son frère aîné, que l'on n'a guères connu, s'avisa de quitter la

mître pour se faire chartreux. Cette *modestie* (*a*) des premiers siècles de l'église, lui mérita l'estime pro-

---

(*a*) Il n'y a que les *Bonnes gens* qui puissent croire à cette prétendue modestie des premiers tems de l'église catholique. Alors le métier d'évêque ne rapportoit rien. La crosse ni la mître ne donnoient ni carosses, ni palais, ni cuisiniers; ni chiens, ni jolies maîtresses. Il n'y avoit pas grand mérite à s'éloigner d'un métier qui ne rapportoit ni gloire, ni profit, et où souvent l'on ne gagnoit que le dernier supplice. Il falloit, pour s'en charger, être ou imbécille, ou fanatique. Voilà cependant, en dernier résultat, cette modestie tant vantée des premiers prêtres. Au reste, dans ces premiers tems, et long-tems après, ce n'étoit pas une chose si facile que de devenir évêque. Les nominations se faisoient par élection: et il falloit réunir non-seulement toutes les voix du clergé, mais encore celles du peuple. Cet usage dérivoit d'un principe qui retenoit encore quelques teintes des droits de l'homme, qui veulent qu'il soit juste que celui chargé d'une mission qu'il remplit pour l'intérêt de tous, soit élu par tous. Insensiblement la brigue s'en mêla. Charles VII, par une ordonnance de 1438, remit en vigueur le droit d'élection; c'est ce que l'on appela la pragmatique sanction. François premier, d'accord avec Leon X, l'annulla par ce traité si connu sous le nom de concordat, et qui fit jeter les hauts cris au clergé. Dès-lors, quand la nomination fut entre les mains des rois, et une année des bénéfices vacans entre celles des papes, il fut aisé de prévoir que les évêchés n'appartiendroient plus qu'à des *grands*, et qu'ils réuniroient plusieurs bénéfices à-la-fois.

fonde des dévotes du tems, et les sarcasmes des incrédules du jour. L'excès est toujours dans la louange comme dans le blâme. Les gens sages ne virent dans cette démarche que ce qu'elle étoit en effet, un trait du caractère paresseux de cet homme, une contrariété assez bizarre du cœur humain, c'est que l'ambition n'est point incompatible avec la paresse. Le frère cadet de ce chartreux qui lui succéda dans l'évêché de Luçon, étant devenu ministre de Louis XIII, et par suite le tyran de l'Europe, le chartreux trouva l'obscurité peu convenable pour le frère d'un tel homme. Il sortit de son cloître, et les dignités fondirent sur sa tête, il devint successivement archevêque d'Aix, archevêque de Lyon, et enfin cardinal; et voila où aboutit cette modestie de la primitive église. Il eût quelques remords en approchant du tombeau, il regretta de ne pas mourir parmi les chartreux, et surchargé de richesses il voulut conserver encore à l'heure de sa mort le ton mistiquement menteur de sa profession. Je suis né pauvre, s'écria-t-il, j'ai fait vœu de pauvreté, j'ai vécu pauvre, et je veux être enterré parmi les pauvres. Il eût soin de proférer ces paroles en latin. Peu de gens l'entendirent; par conséquent peu s'en moquèrent.

Ces gens-là parloient des pauvres. Parlons-en avec plus de dignité, non pas en nous apitoyant comme eux sur les richesses dont ils sont privés, mais en célébrant les véritables richesses qu'ils possèdent, les vertus de l'ame. Dans la première année de la révolution, et souvent même depuis, la générosité française exalta toutes les imaginations. On vit

tous les sacrifices devenir possibles pour la patrie. Argent, bijoux, vaisselle, tout ce qui flatte le luxe, l'amour-propre, les voluptés de tous genres, fut offert, porté, déposé Une pauvre femme de village oubliée dans sa chaumière par l'aisance qui n'en approcha jamais, mais non par la candeur ce principe si doux, le seul vrai peut-être de l'amour de la patrie, entend raisonner autour d'elle le bruit du généreux dévouement des citoyens. Seule dans son humble asyle, elle se dit, que donnerai-je ? je n'ai qu'une poule, c'est mon unique compagne. Elle partage avec moi le peu de pain que je possède; elle m'est bien chère ; je serai seule quand je ne l'aurai plus ; eh bien n'importe, je donnerai ma poule. Demain je la porterai; on la vendra ma pauvre poule, et cet argent sera pour la patrie. La nuit se passe, la poule meurt; à côté d'elle étoit le dernier œuf qu'elle laissoit en mourant à sa bonne maîtresse. Voilà donc tout ce qui me reste de ma poule, dit cette femme malheureuse en sanglottant ? cet œuf est toute ma fortune ! Elle le ramasse, l'enveloppe avec soin, se présente au district : voilà tout ce que je possède dans le monde, dit-elle, je l'apporte à la patrie. Les larmes de la reconnoissance reçurent le don. Celles de la postérité honoreront aussi le souvenir de cette action. Il fut grand le sacrifice de cette femme ! Je plaindrois l'homme qu'il feroit sourire.

Luçon, comme toutes les villes de ce département, souffrit, dans le seizième siècle, des guerres de religion. Le fanatisme y mit les armes à la main à des prêtres; et en 1568, un chanoine nommé *Chan-*

teler ou *Chantecler*, y soutint un siége dans la cathédrale. Il s'y étoit retiré avec quelques soldats, et s'y défendit long-tems. Pendant ce siege ce prêtre eut le bras droit emporté. Cette blessure ne l'abattit point; il essaya sur-le-champ de faire feu avec son bras gauche, et s'en servit aussi utilement et avec autant d'adresse que de l'autre. Mais enfin les portes de la cathédrale furent enfoncées à coups de canon, et il falut céder. Les protestans entrèrent dans l'église, la pillérent et la saccagèrent après avoir massacré tous ceux qu'ils y trouvèrent renfermés et pendu le prêtre Chantecler. Ces gens défendoient une mauvaise cause, mais ils s'étoient conduis vaillamment et il ne falloit pas les pendre.

Dans la suite, un nommé *Puitgaillard* reprit Luçon sur les protestans, et fortifia cette ville d'un fossé de cinquante pieds de profondeur, et de quatre espèces de bastions ou éperons. Il en fit ensuite inonder tous les environs; et, de cette manière, il parvint à en faire une place forte dont le voisinage incommodoit extrêmement la Rochelle. Malgré cela, *la Noue Bras-de-fer*, et *Pluviaut*, dont nous avons déjà parlé à Fontenai, n'hésitèrent point à venir l'assiéger. Puitgaillard, qui en étoit sorti, courut à son secours, mais inutilement; il fut taillé en pièces, et Luçon se rendit.

Cette guerre se fit sentir à toutes les places de ce département; et ce même la Noue fit aussi le siége des Sables-d'Olonne. Par-tout, même indiscipline, mêmes fureurs, mêmes brigandages, et rien qui dénote de vrais talens dans la guerre, ni qui puisse

servir à l'instruction militaire ; mais il s'y rencontre un trait que nous ne laisserons pas échapper parce que les exemples de dévouement de quelque genres qu'ils soient sont une instruction pour tous les âges et pour tous les tems. Un village de ce département, et que nous avons visité, célèbre par un siége fameux qu'il soutint dans le cours de cette même année, 1588, nommé *la Garnache* en fut le théâtre. Il est peu éloigné de Luçon, situé sur le bord de la mer, et dans ces tems de troubles il possédoit un château presqu'entièrement défendu par un étang considérable, et dont la position étoit également intéressante aux deux partis. Henri de Navarre y jeta *Vignoles* et *Saint-Georges* avec quelques troupes ; et à l'aide des fortifications que *Duplessis Gecté* y avoit fait ajouter, ils résolurent d'y faire une vigoureuse résistance contre les troupes royales, qui ne tardèrent pas effectivement à paraître. En effet, cette résistance fût secondée par tout ce que le courage et le talent peuvent enfanter en pareille rencontre, et par l'espoir d'être bientôt secourus. Toute communication extérieure étoit ravie aux assiégés, et ils ignoroient totalement ce qui se passoit au dehors, lorsqu'un soldat des assiégeans s'approcha des remparts en criant : *vive Navarre ! Niort est pris, et monsieur de Guise tué.* Cette nouvelle inattendue redonna une nouvelle activité aux assiégés, et les décida à prolonger leur défense. Vignoles, dont nous parlions tout-à-l'heure, avoit, dans l'armée *royale*, un ami nommé *Poisson*, commissaire des guerres, jeune homme entreprenant et aimable tout à-la-fois. Attachés l'un et l'autre à

des partis différens, l'opinion n'avoit point rompu les liens de l'amitié, et les plus doux sentimens dont l'humanité s'honore avoient résisté aux préjugés dont l'esprit de parti n'entoure que trop souvent les hommes. Les assiégeans livrèrent un assaut terrible à cette place, et par un de ces efforts de courage dont l'histoire n'offre que peu d'exemples, on vit Vignoles soutenir, sur la brèche pendant un jour entier, seul avec cinquante hommes, tous les efforts de l'armée *royaliste*. Cependant, son ami Poisson, qui ne présumoit pas que cet assaut demeurât sans succès, trembloit pour les jours de Vignoles, et se le figuroit à l'instant d'être la victime de la furie du vainqueur. Personne n'ignore les funestes suites d'un assaut, et les horreurs que les loix de la guerre autorisent en pareil cas. Poisson résolut de périr ou de sauver la vie à son ami. Il s'adresse à un capitaine qu'il connoissoit, et le supplie de trouver bon qu'il porte le drapeau de sa compagnie au moment où elle iroit attaquer. Il se flattoit de parvenir ainsi à s'approcher de Vignoles, et à le sauver. En effet, guidé par le dieu de l'amitié, il brave le feu de l'artillerie, gravit la bréche, arrive au sommet et trouve Vignoles qui la défendoit, il court en criant Vignoles ! et en ouvrant les bras pour l'embrasser. Hélas ! l'infortuné avoit oublié de lever la visière de son casque. Vignoles ne crut voir en lui qu'un ennemi qui s'avançoit pour le combattre, et le mettant en joue le renversa d'un coup d'arquebusade. Vignoles fut inconsolable quand il reconnut Poisson. Survivre à l'ami qu'on a tué, c'est chaque jour survivre à son propre supplice.

Ce fameux siége de Garnache se termina par une capitulation honorable pour les assiégés. L'on aura une idée de l'étonnante insubordination qui régnoit alors parmi les gens de guerre quand on saura que le *duc de Nevers*, qui commandoit à ce siége, fut obligé d'éloigner son armée pour qu'elle ne fut pas présente à la sortie des assiégés, dans l'impuissance où il auroit été d'empêcher ses soldats d'insulter à des gens qui s'étoient si bravement défendus.

La Garnache nous avoit approché de *Noirmoutier*, et nous nous sommes empressés de visiter cette isle dont on connoît si peu l'industrie des habitans qui le disputent aux Bataves par leur lutte éternelle et courageuse contre les flots de la mer, et qui n'en sont pas récompensés comme eux par les faveurs de la fortune. Pour en bien juger, et en général pour avoir une idée saine, non-seulement de Noirmoutier, mais encore du département que nous parcourons, il eût fallu, nous le répétons encore, le parcourir dans des tems moins orageux. Nous trouvons quelquefois la solitude où naguère vivoit une population active. Il est d'autres endroits dont nous ne pouvons approcher ou que nous ne traversons qu'avec rapidité : cela nuit à nos observations : et peut-être aussi nous pardonnera-t-on d'avoir, en voyageant dans la Vendée, dépensé quelques instans à gémir. Quand on observe, il faut que l'ame soit paisible.

S'il est un point dans la république où la révolution devroit être chérie, c'est Noirmoutier. Quand elle a éclaté, la blessure que l'ancien régime avoit faite à ses habitans saignoit encore, et elle étoit

d'autant plus sensible qu'ils avoient joui long-tems de ce que l'orgueil des rois avoit nommé insolemment *priviléges*; comme s'il pouvoit exister d'hommes à hommes, un état de choses qui privât les uns des droits de la nature, tandis que d'autres en auroient l'entière jouissance. Les priviléges de ces insulaires étoient fondés sur leur courage à défendre eux-mêmes leur isle en tems de guerre, sur leur industrie intérieure et leur habileté dans la navigation et le commerce extérieur infiniment utiles à l'état. Jusqu'à l'abbé Terrai, ils n'avoient payé aucune imposition : mais grace à ce monstre, le timbre, le contrôle, la taille, les droits d'insinuation, de marque, de gabelle, etc. etc. fondirent comme des vautours sur ces malheureux. Ils tentèrent d'envoyer des députés à Versailles. Hélas! depuis des siècles ils savoient que l'on peut repousser la fureur des tempêtes, mais ils ignoroient que l'on ne triomphe pas de l'iniquité d'un ministre. Leurs députés ne furent point entendus. Terrai les fit menacer de les ensevelir dans des cachots s'ils persistoient à demander justice.

On peut dire qu'ils ont vaincu la nature. Presque par-tout la surface du sol est d'une toise au dessous du niveau de la mer. Des digues immenses, d'une élévation et d'une épaisseur prodigieuse, d'une étendue de dix à douze mille toises ont enlevé à la mer un terrein qu'elle s'opiniâtre sans cesse à revendiquer et que ces insulaires lui disputent avec un courage égal aux efforts de la nature. Ce courage est d'autant plus étonnant que le terrein ne fournissant pas une seule pietre, ils sont contraints d'aller loin de-là

arracher aux roches ou au continent les masses de grais nécessaires pour résister au courroux des vagues et détourner l'inondation qui chaque jour gronde autour d'eux. Il ne faut pas croire que ce soient les fertiles campagnes de la crête qu'entoure leur vigilance; non, non, ce sont les plaines de la Lybie, ce sont des montagnes de sables mobiles, jouets des vents, qui tout-à-coup ensevelissent leurs modestes habitations. Il y a peu d'années qu'une partie de la commune de Barbastre se vit engloutie sous ces sables, et l'on montre encore la cime de quelques bâtimens que ces sables laissent pointer pour rendre témoignage de cet épouventable fléau.

Cette isle, que les uns nomment *Hérius*, d'autres *Héro*, reçut son nom de Noirmoutier, d'une abbaye de moines noirs, qu'un saint Philibert y fonda, et que Charlemagne et Louis le Débonnaire dotèrent amplement. Cette sottise des dévotions *royales* allumoit la convoitise des hordes barbares qui, pendant quelques siècles, roulèrent le brigandage d'un bout de l'Europe à l'autre. Le *pathétique* Beli, dans sa frauduleuse histoire des *comtes* de Poitou et de Guienne, a conservé à la postérité le souvenir des larmes de Charlemagne à l'aspect des ravages des normands, et les regarde *pieusement* comme un présage des maux que ces peuples devoient faire à la France. Charlemagne et Beli furent deux imbéciles : Charlemagne, de voler le peuple pour enrichir des moines afin de mieux tenter les brigands voleurs par état : et Beli, de ne pas labourer son champ, plutôt que d'écrire de pareilles inepties.

On ne sait pas trop pourquoi cette isle a été appelée plutôt Noir que Blancmoutier, car on y fonda également une abbaye de moines blancs sous le nom de Notre-Dame la blanche. Il est vrai que ce fut beaucoup plus tard, car les moines noirs datoient de 674, et les blancs, de 1172. Mais peut-être ce fut par pudeur pour l'église, car les blancs furent d'un libertinage outre mesure. On les transféra dans l'isle des Piliers, mais ils emportèrent leurs vices avec eux, et les conservèrent jusqu'au dix-septième siècle, où l'on mit la réforme dans leur maison.

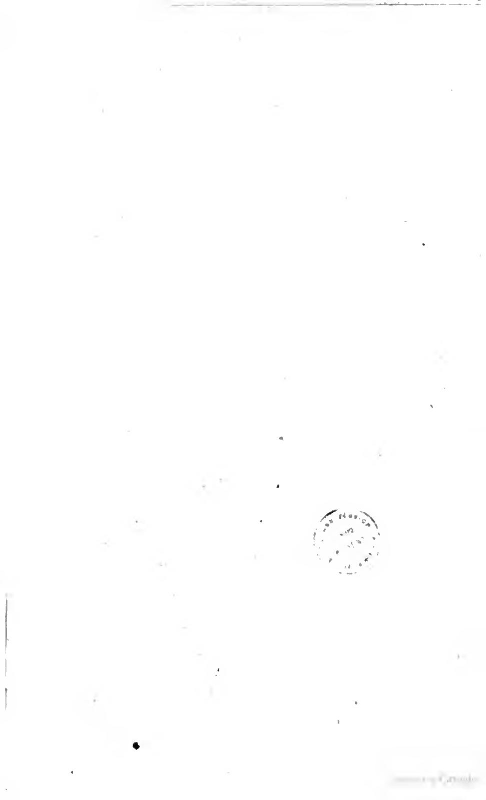
Des marais salans, peu de terres labourables, quelques vignes, mais qui ne produisent que de mauvais vin, point de bestiaux, parce qu'il n'y a point de pâturage : telle est, en deux mots, la description de Noirmoutier, qui ne contient d'habitation que la commune de *Barbastre*, et la ville qui porte le nom de l'isle. Sa richesse est le commerce du sel, de la pêche et de la navigation. Elle parut néanmoins assez riche aux hollandais, qui s'en emparèrent momentanément, en 1674, pour qu'ils en exigeassent une contribution de 14,000 écus d'or. Elle est séparée du continent par un courant de mer assez rapide pour en empêcher l'accès. On ne peut le franchir que dans un tems calme, encore faut-il saisir l'instant de la basse marée.

Non loin de Noirmoutier, se trouvent l'isle de *Bouin* et l'isle *Dieu*, moins considérables encore, et plus pauvres. La quantité d'oies sauvages qui fréquentoient la dernière de ces isles, la fit long-tems appeler l'isle des oies; insensiblement, le jargon poi-

tevin ayant corrompu le mot, on l'appela l'isle d'yeux (pour oies). La consonnance la fit nommer, par nombre de gens, l'isle Dieu (l'isle de Dieu). Il y a un peu loin de la créature au créateur. Si l'on remontoit à l'origine des noms, on trouveroit que la corruption des mots a fait souvent des changemens plus ridicules. La véritable du nom est l'isle d'Yeu.

Revenus sur le continent, nous avons vu *Chalans* avant de nous rendre aux Sables-d'Olonne. Le territoire de Chalans nous a paru fertile, il est agréablement coupé de grains, de vignes et de pâturages étendus, où doivent se nourrir et s'engraisser de nombreux bestiaux. Chalans est peu considérable; nous n'avons fait que la traverser avant d'arriver aux *Sables-d'Olonne*. Ce port intéressant pour cette partie de la république, sera toujours d'un difficile accès à cause d'une chaîne de rochers nommés les *Barges-d'Olonne*, située à environ une lieue de la côte, d'autant plus dangereuse qu'on ne la découvre qu'à la basse mer, et que ce n'est pas le moment alors d'entrer dans le port pour les bâtimens qui tirent une certaine quantité d'eau. Un *Intendant* du Poitou, nommé *Blossac*, a fait construire plusieurs ouvrages importans pour ce port. De ce nombre sont, à gauche, une jetée que l'on trouve à l'extrémité d'une suite de rochers toujours découverts, et qui s'étend assez en avant dans la mer; et un fort beau quai sur la droite, que les vaisseaux, en entrant comme en sortant, sont obligés de ranger de très-près pour éviter de tomber sur ces mêmes rochers. Dans les jours de grande marée, la mer monte aux Sables-d'Olonne,

de





Les Sables d' Olonne

de seize à dix-huit pieds. Dans les marées ordinaires, les navires qui ne tirent que dix pieds d'eau peuvent y entrer sans danger.

Cette ville, peu ancienne, passe pour posséder des matelots excellens. Adonnés à un genre de pêche, qui exige pour ainsi dire des voyages de long cours, c'est dans ces traversées, qui se répètent tous les ans, qu'ils se forment à l'art maritime et s'endurcissent contre les dangers de la mer. Cette pêche est celle de la morue qu'ils vont faire sur le banc de *Terre-Neuve* et sur les côtes du petit nord. Ils la distinguent en morue verte et morue sèche. La morue verte est celle qu'ils salent d'après les mêmes procédés que ceux des pêcheurs du Nord. Ils se livrent également à la pêche de la sardine, depuis le printems jusqu'à l'automne, ainsi qu'à celle de la drége ou drague, sur laquelle nous reviendrons quand nous serons sur les côtes de la Méditerranée, où elle est beaucoup plus importante.

On juge, d'après cette activité maritime, que cette ville est commerçante : et elle l'est en effet; mais la pêche n'est qu'une partie de ses richesses. Le commerce du sel en est une branche non moins lucrative. Elle en verse une grande quantité à Bordeaux, la Rochelle et Bayonne. On a découvert dans ses environs, depuis peu d'années, une mine de plomb, mêlée de filons d'argent et de cuivre, dont, par la suite, l'exploitation pourra devenir majeure.

Les Sables d'Olonne eurent jadis un château et quelques fortifications. Une jalousie, doublement alimentée par la rivalité d'insdustrie et par la différence

de religion, jalousie qui régnoit depuis long - tems entre les habitans d'une petite ville nommé *la Chaume*, ardens calvinistes, et ceux des Sables forcenés catholiques, porta les premiers à démolir ce château et à raser les fortifications. Ce fut à la suite du siége qu'elle éprouva en 1570, et où le vice-amiral *Landereau* (*a*) ne put la garantir de la fortune qui accompagnoit les armes de *la Noue Bras-de-fer*. Cette ville étoit si riche dès-lors, que les calvinistes qui la pillèrent purent à peine suffire à emporter l'immense quantité d'or et d'argent qu'ils y trouvèrent. Mais ces richesses, fruit du brigandage, ne leur tournèrent pas à grand profit; car s'étant embarqués pour la Rochelle, et ayant eu l'inconséquence de se remettre de leur conduite à des pilotes des Sables-d'Olonne, ceux-ci, par une fausse route, les conduisirent sur les côtes de Bretagne, et les livrèrent aux habitans qui les dévalisèrent.

La Chateigneraye et Montaigu ne sont guères plus

(*a*) Ce *Landereau* avoit fait un mal étonnant aux rochellois, et il en étoit détesté. En se sauvant des Sables-d'Olonne il s'embourba dans des marais. Il s'y vit entouré par des soldats, qui étoient sur le point de le tuer, lorsqu'un de leurs chefs nommé la Cressonnière survint, l'arracha de leurs mains, le fit prisonnier, et le conduisit à la Rochelle, dont les habitans demandèrent sa mort. Ils l'auroient obtenue si on ne les eût prévenus que le *baron* de Renty, prisonnier chez les royalistes, éprouveroit le même sort. Nous aurons, par la suite, occasion de parler de ce *baron* de Renty.

considérables que Chalans. Le sol de l'une et de l'autre est peu fertile en grains ; celui de la Chateigneraye est marécageux, mais Montaigu a des pâturages excellens, et les bestiaux, les lins et les chanvres sont un commerce très-important pour cette ville. La Chateigneraye rappelle le souvenir d'un duel trop connu pour que nous en répétions encore ici les détails. Graces à la marche malheureusement toujours trop lente de la philosophie, ce fut au moins le dernier de ces assassinats pompeux que des loix atroces autorisèrent si long-tems : et telle est la malheureuse condition de l'espèce humaine, qu'il fallût à la sagesse, pour obtenir ce triomphe sur la déraison, que les évènemens de ce duel pésassent sur les favoris d'un tyran. Sans nous arrêter donc sur cette circonstance de l'histoire de nos préjugés que tous les écrivains ont copiée à l'envie, nous préférons citer un trait des fastes de Montaigu bien moins connu sans doute : et c'est l'adresse avec laquelle un capitaine gascon, nommé *Pommiers*, s'empara du château de cette ville.

Pendant ces mêmes guerres de religion dont le souvenir nous afflige en voyageant dans ce département, les catholiques n'avoient laissé en garnison dans le château de Montaigu, que quelques soldats, désignés alors sous le nom de *mortes-payes* : véritables voleurs, dont la seule manière d'exister étoit de s'embusquer sur les grands chemins pour détrousser les passans. Pommiers conçut que pour venir à bout de son dessein il pouvoit profiter du penchant de ces hommes pour le crime. Il feignit donc de s'associer à leur

sort, et lorsque quelques jours de liaison lui eût valu leur confiance, il leur annonça qu'il étoit instruit que cinq ou six marchands, sortis de la foire de Fontenai, devoient passer à tel endroit, et que rien n'étoit plus facile que de les voler, pourvu que l'on fût à-peu-près le même nombre. Ils acceptèrent volontiers la parti, et l'*Urban* ne refusa point d'en être. Il faut observer qu'*Urban* n'est pas le nom d'un homme, mais le titre que l'on donnoit alors, dans certaines villes, à celui qui y commandoit. Pommiers avoit donné le mot à quelques braves gens de sa connoissance, au nombre desquels l'histoire nomme *Vrigneau* et *Goupilleau*. Ils le joignirent, et de concert ils furent cerner les six coquins dans l'embuscade où ils s'étoient mis; ils les surprirent, les désarmèrent et se saisirent de l'Urban. Dès que la nuit fut venue ils le menacèrent de le poignarder s'il ne leur faisoit ouvrir les portes de Montaigu. Le brigand effrayé de la menace, en prévint l'effet en les introduisant dans le château. L'habile Pommiers, maître de cette place, fit avertir aussitôt les soldats protestans qui étoient dans les environs, et en très-peu de tems, la garnison se trouva forte de quinze cents hommes, et en état, par conséquent, de tenir tête à des forces bien supérieures. L'instant de le prouver ne tarda pas à s'offrir. Le *comte* du Lude, *gouverneur* du Poitou, instruit de ce coup de parti de Pommiers, se mit en marche pour faire le siége de Montaigu. Son approche fit de l'effet sur quelques hommes de la garnison, qui demandèrent à se retirer. Pommiers, conservant toujours son caractère d'intrépidité et en

même tems de plaisanterie, fit battre un ban, et lire une proclamation conçue en ces termes : *A tous poltrons à qui le siége fait mal au cœur, sont avertis qu'ils ayent à vider le château, et qu'on leur donnera des passe-ports à tous les diables.* Cette proclamation ayant eu son effet, la garnison se trouva réduite à quatre cents hommes. Cette poignée de braves gens, commandée par Pommiers, se défendit vigoureusement, et fit périr un grand nombre de soldats assiégeans, commandés par du Lude. Leur résistance fut si vive et si bien combinée que ce du Lude, désespérant de les vaincre, fut fort aise d'apprendre la nouvelle de la paix qui venoit de se conclure à Nérac, et qui lui sauva la honte d'avoir échoué devant une bicoque.

En général, dans ce département, le sang est beau. Les hommes et les femmes y sont robustes et agiles. Les danses de ce pays ont le droit, depuis long-tems, d'être en réputation, et personne n'ignore que le scélérat Louis XI, sur la fin de sa vie, cherchant par-tout des distractions contre les remords, fit venir des femmes et des hommes du *Poitou* pour danser en sa présence. Ils dansèrent sans doute ! mais les furies dansoient aussi sur l'estrade du trône.

Ce penchant à la gaieté et à la plaisanterie est moins étranger encore à l'habitant des campagnes qu'à celui des villes. Dans le treizième siècle un *seigneur* de Sainte-Hermine, tenoit ce que les originaux de son espèce appeloient, à l'instar des *rois*, leur cour plénière. Alors les vassaux de toute classe avoient le droit de venir au château où la munificence *seigneuriale* les faisoit boire, manger, jouer, danser, etc.

Certes, à le bien prendre, ce n'étoit pas-là une grande faveur; car enfin si ces bonnes gens se divertissoient on peut dire que c'étoit pour leur argent. Là, se pavanoient force houberaux, feudataires de *monseigneur:* force prêtres occupant les cures, les vicariats, les canonicats à la nomination de *monseigneur*; là, se rengorgeoient aussi les sénéchaux, les fiscaux, les baillis, les hautes, moyennes et basses justices de *monseigneur*; et s'il est permis de sourire un moment, nous dirons que rien ne ressembloit mieux à ces fêtes féodales qu'une basse-cour, où un paon se promène, entourré d'un troupeau d'oisons. Chacun donc se gonfloit et faisoit la roue à sa manière. Le peuple plus sage les laissoit avec leurs ridicules, et mettant à profit le tems, mangeoit, chantoit, et se divertissoit de son mieux. Déjà la fête étoit commencée, les tables étoient servies, et *monsieur le sénéchal*, chargé de faire les honneurs, suoit sang et eau pour placer tout le monde, et sur-tout pour contenir chacun dans les règles *importantes* de l'étiquette. Un gros berger de vingt-cinq ans, leste, frais et réjoui, arrive un peu plus tard que le reste de la compagnie, et s'adresse au sénéchal pour en obtenir un siége afin de se placer à table. Le sénéchal, *gravement* occupé, et conséquemment de mauvaise humeur, assène au pauvre berger un coup-de-pied au-dessous des reins, en lui disant, *tiens, prends celui-là.* Le berger si bien reçu ne riposta pas, et se perdant dans la foule trouva, sans doute, quelqu'un plus humain qu'un homme de justice, qui partagea sa chaise avec lui.

Cependant le festin s'avance ; et les esprits s'égaient ; la familiarité commence à circuler ; les fumées du vin jettent quelques nuages sur les distinctions ; les chansons achèvent d'étourdir les têtes : *madame la baillive* boit au bouvier ; la cabarretière agace *monsieur l'élu* ; monseigneur, lui-même, porte la santé de ses vassaux. Bacchus s'entend mal en aristocratie. Alors, un bel esprit, savant dans l'art de faire sa cour,. propose que pour faire rire le *souverain* de Sainte-Hermine chacun invente quelque tour joyeux et bizarre. La proposition accueillie avec transport, les tables sont enlevées ; la salle du festin se change en une arêne, où chacun s'escrime de son mieux ; quì joue des gobelets, quì fait le chien, quì saute, quì cabriole, quì marche à quàtre patte ; on dit même quèle sénéchal, à son tour, fit le singe à merveille; mais jusques-là personne n'avoit mérité le prix : car un prix étoit promis au vainqueur. On avoit ri beaucoup, mais le rire même ennuie, et une sorte de tiédeur commençoit à se répandre sur ce genre de spectacle, lorsque le gros berger, qui, jusques-là, n avoit rien tenté, s'avance gravement au milieu de la salle, prend monsieur le sénéchal par la main, et lui faisant faire un demi-tour à droite, lui lance le plus vigoureux coup-de-pied qui soit jamais parti de la jambe élastique d'un berger. Grand tumulte, grande rumeur ! Un berger vis-à-vis d'un sénéchal ! Peu s'en fallut qu'en suivant les anneaux hiérarchiques de l'autorité on n'accusât le pauvre berger d'avoir donné le coup-de-pied à *monseigneur*. La chose étoit assez grave pour que le *monseigneur* s'en mêlat lui-

même, et tout le monde se tût... Pourquoi as-tu fait cela, dit-il au berger ? rien de plus simple, répondit-il. Quand je suis arrivé ici j'ai demandé un siége à votre sénéchal, voilà celui qu'il m'a donné; comme je ne veux pas emporter vos meubles, *monseigneur*, je viens de lui rendre le tabouret qu'il m'avoit prêté. Malgré le respect dû au sénéchal, bien plus important que celui qu'on croyoit devoir au *monseigneur*, car les tyrans en sous-ordre sont mille fois plus redoutables que les tyrans en chef, un rire général saisit toute l'assemblée; *monseigneur* se mit lui-même à rire, et le berger gagna le prix.

Un jour aussi un berger Scandinave racontoit à ses compagnons une histoire bouffone, lorsque le poëte Odin prit sa lyre et chanta ces vers : « Les » troupeaux périssent, les parens meurent, les amis » ne sont point immortels; vous mourrez vous-mêmes; » je connois une seule chose qui ne meurt point, » c'est le jugement que l'on porte des morts ». Cette idée nous console en parcourant les champs de la Vendée. Si nous jugeons aujourd'hui ceux qui depuis Charles IX jusqu'à Louis XIII désolèrent ce beau pays, d'autres après nous jugeront les scènes modernes et sanglantes dont elle est encore le théâtre. Ecrivains futurs ! qu'il sera beau, mais qu'il sera pénible pour votre ame le ministère que vous aurez à remplir. O instruction publique ! formes des *Tacites* à ma patrie pour écrire cette histoire; il faut de grandes vertus pour retracer dignement de grands crimes. Douze mois de Vendée sont douze Césars et plus. Ecrivains futurs ! vous n'oublierez pas de dire,

que pendant le cours de cette guerre affreuse il existoit un lion, que la perte de son ami, d'un chien fidèle compagnon de son enfance et de sa captivité, conduisoit à la mort. Il est bon quelquefois de forcer l'homme à être juge entre le cœur de ses semblables et les animaux féroces. C'étoit aussi sous le règne de Tibère que le lion d'*Androclus* se promenoit dans Rome.

Ce penchant des hommes, à la férocité, semble avoir ses phases. Les répétitions de ces grandes tragédies ne reviennent que de siècles en siècles. Ce sont des espèces de poëmes séculaires que le doigt des furies grave sur le monde en caractères de sang. Heureuses les générations qui naissent, vivent et meurent dans l'intermittence de paix qui sépare les accès de cette fièvre léopardocrate, dont l'humanité est de loin en loin travaillée. Quel est le germe du mal? la tyrannie d'un seul ou de quelques-uns, et la foiblesse de quelques millions d'hommes.

Qui plus que cette terre infortunée, ce ci-devant Poitou, éprouva ces fléaux que le goufre du trône ou les cavernes du pouvoir arbitraire vomissent sur les humains. Ce fut peu que sous quatre rois elle se vît tour-à-tour la proie des catholiques, des protestans, des ligueurs, des royalistes, que les religions armées de pied-en-cap secouassent sur elle la désolation, les meurtres et l'incendie. Il lui fallut encore dévorer en silence tous les crimes enfantés par la conduite d'un tyran que l'approche de la mort effrayoit.

Représentez-vous, s'il se peut, Louis XIV s'a-

vançant vers la tombe; entouré de l'épouvantable souvenir de ses triomphes rougis par le sang de l'Europe ; placé comme une digue en face de ces flots de larmes qu'il avoit fait couler ; entendant chaque jour la voix immense des malédictions humaines se grossir, et les applaudissemens de la flatterie s'éteindre ; cherchant en vain les hommes de son enfance, et ne trouvant que les spectres de ses victimes ; n'osant fixer un enfant de peur qu'il ne lui redemandât un père, une femme son époux, une ville ses citoyens, la France ses richesses, et l'Europe sa liberté. De tant de puissance, de tant de gloire, de tant de fumée, il ne lui reste rien dans l'Univers : rien..... qu'une maîtresse décrépite, une harpie réligieuse qui lui présente le ciel, comme les remords présentent les enfers : rien.... que des ministres dont les griffes se déchiroient entre eux l'autorité qui tomboit de sa main décharnée : rien enfin que l'horreur du monde, sa propre haine, soixante ans de forfaits et l'éternité. Mais quelle éternité ! celle des prêtres, la seule qui convienne aux tyrans, une éternité de supplices.

Quand les rois touchent à leur dernière heure, la philosophie se voile pour ne pas sourire à la mort d'un homme. Soyez sûr que plus un roi vieillit, plus les méchans se serrent autour du trône. Les bons le fuyent ; il n'y a plus de conseils à lui donner. Louis XIV avoit peur du jugement de Dieu. Quel conseil lui donne-t-on pour le fléchir ? On lui dit : persécutés ! et le paradis vous attend. Le fameux édit de Nantes avoit été révoqué, et ce fut alors que l'on vit commencer dans le Poitou cette proscription affreuse,

connue sous les noms *de dragonades*, *de conversions à coups de pistolets*, *de missions bottées*, etc.

Une armée de brigands, une véritable croisade d'assassins de tout rang, de tout âge, se débordèrent sur ce malheureux pays : semblables à ces nuées de mouches blanches, qui se roulent en flocons sur les cadavres épars dans les rues d'une ville désolée par la peste. Vingt, cinquante, cent dragons arrivoient dans la maison du paysan comme du noble, de l'agriculteur comme du riche. La soif du pillage, la fièvre chaude de la débauche, la faim dévorante du crime étoient l'esprit, les guides, les capitaines, les généraux de ces troupes déhontées. Le mot du guet étoit fureur ; celui d'ordre, massacre ; celui de ralliement, impunité. Ils disoient à l'homme CROIS. Ils n'attendoient pas sa réponse ; soudain la maison étoit dévastée, les jardins et les moissons ravagés, les femmes et les filles violées, les enfans arrachés à leur berceau. La plainte étoit un crime, les larmes un forfait : et souvent un soupir, le signal du carnage. Quand tout étoit pillé, quand tout étoit massacré, s'il survivoit un malheureux, il croyoit au moins que l'épuisement du crime alloit le laisser respirer ; mais non ; une nouvelle troupe arrivoit, et la rage au cœur d'avoir été dévancée, la cage des maisons devenoit le champ de bataille, où ces assassins s'égorgeoient entre eux sur le butin disputé, qui se pourrissoit dans le sang dont ils l'humectoient. Dans toutes les vastes atrocités, le crime immortalise un nom qu'il livre à la postérité. C'est une piramide de renommée qu'il charge de recevoir le tribut de l'exécration de tous les siècles. Ainsi

vit-on Marillac, intendant du Poitou, déployer l'autorité comme l'incendie déroule au loin ses flammes, parcourir les campagnes à la tête des boureaux, les aiguillonner au massacre, boire avec eux le sang à pleine coupe; assis sur un trône de cadavres, insulter à la foiblesse, outrager les pleurs des épouses et des mères, étouffer l'innocence au berceau; du milieu des orgies faire voler la mort; du sein des voluptés calculer les supplices; et pousser enfin la scélératesse au point d'épouvanter Louvois. Louvois! Le seul être impitoyable que la nature jusqu'alors eût formé depuis Néron. Le deuil s'étendit des bouches de la Charente jusqu'aux rives de la Loire. Les eaux de la Vendée roulèrent épouvantées les larmes des vivans et les membres des morts. Tous les liens de la nature se virent coupés; tous les sentimens disjoints, désunis, privés de ces tendres ligatures qui les appendent au cœur de l'homme, déplorables jouets des monstres qui les avoient meurtris, errèrent sans objet sur ces tristes contrées, comme on voit dans l'automne les feuilles du tilleuil arrachées par l'aquillon, s'accrocher au front des cèdres, ou les franges funèbres du ciprès se reposer sur l'arbuste timide. La mère tendoit les bras aux bourreaux de ses enfans; le vieillard parloit de ses neveux au brigand qui dansoit sur leur cercueil; tout souvenir se perdoit, toute convenance s'évaporoit; on ne songeoit qu'à fuir, et l'on n'osoit marcher; la raison n'étoit plus, la douleur étoit entière.

La solitude succèda à la terreur. Ce que le glaive épargna, ce que les cachots refusèrent d'engloutir, ce que les échaffauds dédaignèrent, courut dans des

climats lointains, jusqu'au pôle peut-être, où du moins l'ours blanc n'étouffe qu'un homme à la fois, chercher des deserts où Dieu n'eût pas des bourreaux, des prêtres et des rois. O territoire de la Vendée! Il y a cent ans que tu souffris ces maux.... N'as-tu donc pas alors payé ta dette à l'infortune?

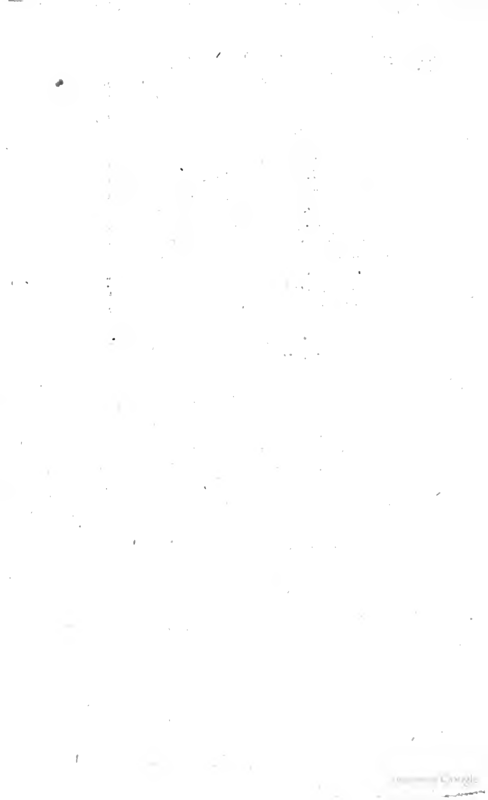
NOTES.

(1) Ce Sergius IV est un de ces papes dont les chroniques ont quelquefois oublié de parler. On pourroit en conclure que ce fut un imbécille. Il ne règna que trois ans, depuis 1009 jusqu'à 1012.

(2) Autant le précédent est ignoré, autant celui-ci est fameux. *Jacques Dossa, de Cahors,* Jean XXII, se nomma pape lui-même. Les cardinaux fatigués des intrigues qui, pendant deux ans, éloignèrent l'élection d'un pape, chargèrent Dossa d'en choisir un. On lui donne le propos que depuis on a également prêté à Sixte V, *ego sum papa.* Il le fut en effet par cet abus de confiance, et résida à Avignon. Alors existoient les fameux démêlés entre Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, pour la couronne impériale. Jean se déclara contre le premier, et le traita avec une insolence sans pareille. Louis de Bavière, vainqueur de Frédéric, fit élire un autre pape, *Pierre Corbiero de Reité*, cordelier, sous le nom de Nicolas V. Alors Jean furieux lança anathême sur anathême contre Louis de Bavière, et remplit toute l'Allemagne et l'Italie de ses fureurs, que soutinrent les guerres intestines et nationales, et tous les fléaux qu'elles entraînent avec elles. Il vendit à l'encan les indulgences, les bénéfices, etc. etc. Il en coûta la vie à plus de cinq cent mille hommes, et il mourut à quatre-vingt-dix ans, laissant après lui vingt-cinq millions de florins d'or, somme énorme pour ce tems-là, et qui étoient le fruit de ses brigandages, de ses rapines, et de ses vols en tout genre.

(3) Innocent X, *Jean-Baptiste Pamphilio*, esprit

brouillon mais foible. On s'apperçoit déjà sous son règne de la tendance du pouvoir pontifical vers sa chûte. Il s'avisa de réclamer contre un traité particulier passé avec les protestans après le traité de Westphalie, et l'on se mocqua de sa réclamation. Quand le cardinal de Retz fut arrêté à Paris comme l'un des chefs de la fronde, Innocent X prétendit qu'en sa qualité de cardinal, Retz ne pouvoit être jugé que par lui; il envoya un légat à Paris pour le revendiquer, et l'on défendit au légat de passer Lyon. Il lança une bulle pour défendre aux cardinaux de sortir de l'État ecclésiastique sans sa permission, et pour rappeler dans le délai de six mois ceux qui étoient absens. Le parlement de Paris cassa cette bulle, et ce fut ainsi qu'Innocent X marcha d'impuissances en impuissances jusqu'à sa mort. Sa belle sœur *Olimpia Maidalchina*, gouvernoit sous son nom; c'est sur elle que l'on fit ce jeu de mots latins, Olimpia, *olim pia, nunc impia*.



VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

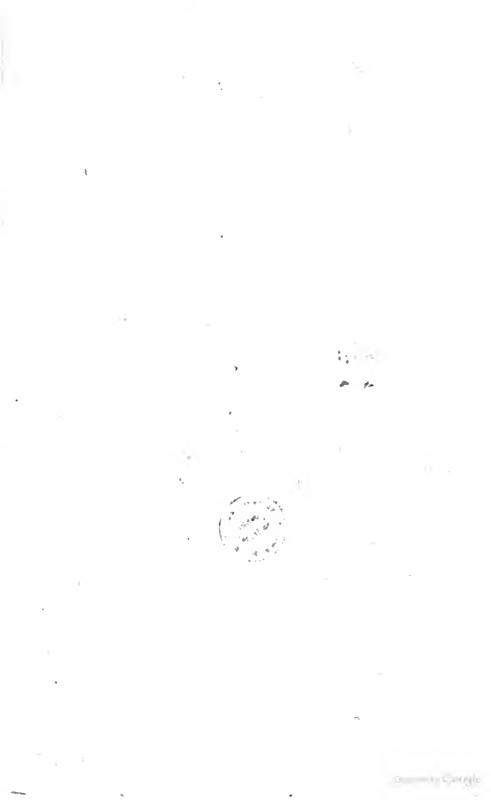
PAR les Citoyens J. LAVALLÉE, ancien Capitaine au 46e. Régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

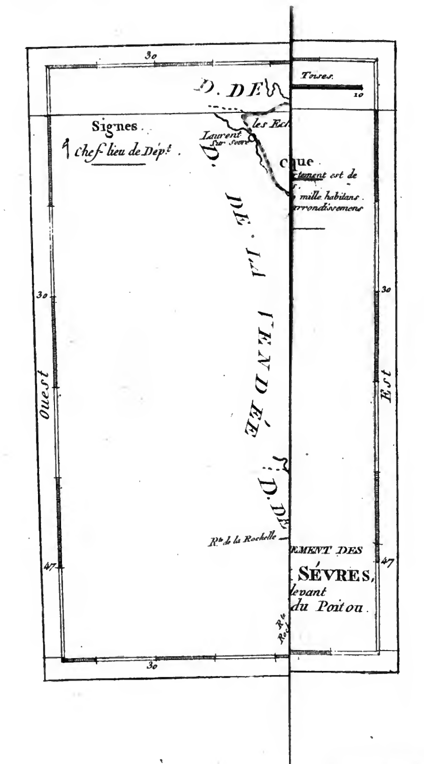
L'aspect d'un Peuple libre est fait pour l'Univers.
J. LA VALLÉE, *Centenaire de la Liberté*. Acte Ier.

A PARIS,

Chez
- BRION, Dessinateur, rue de Vaugirard, n°. 98, près le Théâtre-Français.
- DEBRAY, Libraire, au grand Buffon, maison Égalité, galeries de Bois, n°. 235.
- LANGLOIS, Imprimeur-Libraire, rue de Thionville, ci-devant Dauphine, n°. 14.
- REGNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 4.

L'AN TROISIEME DE LA RÉPUBLIQUE FRANCAISE.





30
Toises.
10
D. DE
les Ech
Laurent
Sur Sevre
Signes.
Chef-lieu de Dépt.
D.
DE LA VENDÉE
30
Ouest
Est
D. DE
Rte. de la Rochelle
EMENT DES
SÉVRES,
devant
du Poitou.
47
30

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DES DEUX-SÈVRES.

NOUS ne déchirerons pas encore, citoyen, le voile sombre qui s'est insensiblement, et presque à notre insçu, étendu sur notre ouvrage, depuis que nous sommes entrés sur cette terre, ci-devant appelée Poitou. La Vendée, que nous venons de quitter, est un nom générique qui tapisse encore de deuil la nouvelle contrée que nous parcourons, et malheureusement nous retrouverons encore ailleurs cette tenture funèbre dont l'aspect prolongé meurtrit notre ame, et la consigne, pour ainsi dire, dans un cercle de douleurs.

O français! si vous voulez faire l'épreuve de vos cœurs, si vous voulez vous connoître vous-mêmes et calculer la mesure de votre amour pour la patrie, venez dans ces cantons : et celui de vous dont les yeux verseront le plus de larmes, pourra se dire, à coup-sûr, le véritable républicain, et le patriote le plus sincère. C'est aussi sur ce sol, tant humecté de sang, que vous apprendrez combien la cause des rois enfante de crimes et d'erreurs, et qu'elle n'a pour

soldats que l'ignorance séduite et l'immoralité corruptrice. C'est aussi sur ce sol que vous verrez en action tous les forfaits du fanatisme, et que vous serez spectateurs de ce que si long-tems on regarda comme des chimères inventées par la philosophie pour le plaisir de les combattre. Il falloit donc aux malheureux humains une sorte de dynastie de massacres religieux pour les détromper sur une religion de sang. O français, vous avez anéanti les rois! la raison sera-t-elle moins puissante que vos bras? Est-il plus difficile de renoncer à une erreur qui déchire qu'à un tyran qui opprime? C'est une idée consolante que celle d'un Dieu; mais quand vient-elle inonder la pensée? c'est dans le calme, c'est dans la paix qui suivent une bonne action; c'est dans le sein d'une famille où des guirlandes de fleurs unissent et les devoirs et les sentimens; c'est à côté de l'amitié dont les douceurs font glisser le char du tems sur le sentier de la vie, comme la pureté d'un beau jour épanche la santé dans les veines; c'est au milieu des sacrifices que l'on fait à la patrie; c'est quand on meurt ou qu'on triomphe pour sa gloire; et c'est aussi quand on écrit et pour elle et pour la vertu. O mortels, vous ne pensez pas à Dieu quand le prêtre vous fait boire le sang de vos frères, dont il pressure le cœur dans son calice impie! C'est pour conjurer, dites-vous, la vengeance céleste. Ah! soyez bons, soyez justes. Il n'y a point de Dieu vengeur pour les hommes de bien.

Parthenai, Thouars, Châtillon, Saint-Maixent; Voila les lieux que nous parcourons. Il est difficile d'être gai dans un tel voyage. L'éternel opprobre du

gouvernement anglais, le mépris pour les viles ressources du royalisme, de fortes leçons contre l'ambition des hommes : voilà le chapitre que l'horrible démon des guerres intestines ajoutera aux annales de ce pays.

Niort est la première ville que nous ayons trouvée en entrant dans les Deux-Sèvres. C'est le chef-lieu de ce département. Deux rivières du même nom, dont l'une se verse dans l'Océan et l'autre dans la Loire, l'ont fait appeler le département des Deux-Sèvres; l'une des deux se nomme Sèvre Niortoise, et c'est celle qui se perd dans la mer, au-dessous de Marans, du département de la Charente-Inférieure, presque en face de l'isle de Ré, et à la pointe la plus Sud du département Vengé.

Le territoire du Département des Deux-Sèvres est extrêmement fertile. Des pâturages immenses et superbes, des grains de toute espèce, des troupeaux nombreux, des bois magnifiques, des mines riches en fer, en antimoine, etc., et des débouchés avantageux et commodes, rendent ce pays opulent. Les grains vont à Bordeaux et à Nantes, et les bestiaux dans toute la France. L'industrie ne nous paroit pas en revanche proportionnée aux richesses territoriales. On n'y fabrique que des étoffes grossières, telles que serges, droguets, toiles communes, et si l'on en excepte les tanneries et les chamoiseries, qui y sont portées à un grand point de perfection, toutes les autres manufactures sont peu importantes.

C'est à Niort, sur-tout, que les tanneries et les chamoiseries jouissent d'une célébrité méritée. Les dehors

de cette ville sont agréables, non-seulement par le site, dont la fécondité rend le paysage délicieux, mais encore par les promenades charmantes dont l'art se plut à former sa ceinture. Il est fâcheux qu'elles ne puissent cacher les murailles qui l'entourent, et dont l'aspect rappelle le souvenir des désolations que les guerres religieuses répandirent dans cette ville infortunée, pendant près de deux siècles. C'est une des garnisons affectées à la cavalerie, pendant la paix.

Cette ville opulente, et qui, sous l'ancien régime, étoit la plus commerçante du ci-devant Poitou, sans en être cependant la capitale, n'a rien dans son intérieur qui puisse arrêter les yeux, soit en monumens publics, soit en édifices particuliers. Les rues en sont communément tortueuses et étroites, et les places sans ordonnance. La préparation des cuirs et des peaux y répand une odeur désagréable pour les étrangers. On ne la regarde pas cependant comme mal-saine, et Niort passe pour l'une des villes, de cette partie de la République, où la salubrité de l'air est généralement reconnue.

Les foires et les marchés qui s'y tiennent sont extrêmement suivis. Ce sont sur-tout des chevaux, des mules et des mulets excellens, que les marchands français et étrangers viennent y chercher. Le champ ou place où se tiennent ces foires est vaste et commode, et ce n'est que depuis peu d'années qu'on l'a disposé en conséquence.

C'est sans doute l'importance de Niort qui l'a fait choisir pour être le chef-lieu du département des Deux-

Sèvres, ainsi que Fontenay-le-Peuple l'est du département Vengé, car à coup-sûr, ce n'est pas la commodité des habitans que l'on a consulté, puisque Niort touche presque la frontière Ouest de son département, et Fontenay la lisière Est du sien. Aujourd'hui que les fonctions administratives des directoires de départemens sont infiniment restreintes, cet inconvénient est moins grave pour les administrés : mais lors de la division, cette observation échappa sans doute aux législateurs, et cette question n'est peut-être pas encore assez résolue, de savoir si en politique il convient mieux que la réunion des autorités constituées se trouve de préférence dans la ville la plus riche d'un département. L'affirmative est au moins contraire aux principes de l'égalité. C'est un système qui semble perpétuer une sorte d'urbanocratie, et l'inamovibilité des autorités constituées dans tel ou tel lieu, que les uns sont obligés de venir chercher de très-loin, tandis que d'autres les ont presque sous la main, ne peut exister sans que la commodité des uns ne soit au détriment de celle des autres.

La maison qu'occupoient les prêtres de l'oratoire mérite quelqu'attention. C'étoit une des plus anciennes que cet ordre anti-jésuitique eût en France, et l'un des six premiers compagnons du cardinal de Berulle, la fonda. Il se nommoit *Gastaud*, étoit de Niort, et voulut faire ce *présent* au lieu de sa naissance. Ce prêtre étoit riche ; l'église fut bâtie à ses frais, et cette maison achetée de ses deniers. Elle parut assez belle pour que le 10 Octobre 1627, on la choisit pour loger Louis XIII, lorsqu'il alloit à la Rochelle.

Il étoit tout simple qu'un roi, qui voyageoit pour aller punir les habitans d'une ville de ce qu'ils n'entendoient pas la messe, fût logé chez des prêtres dont le métier étoit de la dire.

Il faut être juste cependant : les oratoriens étoient moins prêtres que les autres, moins prêtres sur-tout que les jésuites, qui les détestoient *chrétiennement.* Riches ils eurent le bon esprit de se moins faire remarquer par le luxe et par les intrigues. Ils doivent en rendre graces aux lettres dont le charme, adoucissant la férocité des institutions religieuses, faisoit germer quelques philosophes dans le sol aride des cloîtres. L'ordre de l'oratoire, plus moderne que les autres ordres religieux, dût se ressentir des lumières qui commençoient à poindre lors de son institution, et n'apporta point en naissant cet âpreté gothique que les siècles d'ignorance sembloient faire couler du sommet des tems, jusques sur les moines que nous avons vus (*a*) Certes, quand à la fin du dix-huitième siècle on entroit dans un couvent de chartreux ou de capucins, on croyoit vivre dans le neuvième ou le dixième. Le langage, le costume, la morne sottise qui secouoit en silence ses énormes oreilles dans leurs antiques dortoirs, tout annonçoit que le moment où vous

(*a*) On connoît le jugement que le président de Harlay, l'homme de son tems le plus sagace, en porta. Les jésuites et les oratoriens plaidoient ensemble, ils eurent recours à lui pour les concilier; quand il eut travaillé avec eux, il dit aux jésuites en les reconduisant : mes pères, c'est un grand plaisir de vivre avec vous, et s'adressant tout de suite aux oratoriens, et un grand bonheur, mes pères, de mourir avec vous.

viviez dans ces cloîtres n'appartenoit point à l'âge que vous aviez laissé sur le seuil de la porte ; et dans l'homme instruit les souvenirs de l'histoire le chassoit bien plus vite encore de ces asyles religieux que l'ennui qui l'assailloit de tous côtés. Le même sentiment ne s'éprouvoit pas en entrant à l'oratoire, et sous l'étole on étoit surpris de trouver l'homme du monde et souvent le littérateur aimable. On m'objecteroit sans doute avec raison que les lettres étoient aussi cultivées chez les jésuites et les bénédictins ; mais chez les jésuites c'étoit par ambition, et chez les bénédictins par orgueil. Une grande réputation littéraire attiroit autour des jésuites tous les enfans des nations où ils étoient soufferts, et de cette manière ils s'emparoient de l'esprit des générations naissantes, pour s'emparer plus sûrement de la domination du monde Quand aux bénédictins, le soin de conserver leur réputation savante étoit plutôt une habitude somptueuse qu'une impulsion politique. Les bénédictins faisoient peu d'éducations, et les oratoriens en faisoient moins que les jésuites, et ce qui vient à l'appui de l'observation que je faisois tout-à-l'heure, sur les divers esprits qui portoient ces ordres vers les lettres, c'est que les éducations faites par les jésuites furent plus brillantes, et celles des oratoriens plus solides. Les jésuites s'occupoient plus de l'esprit dans leurs élèves, et les oratoriens davantage du cœur. Ainsi, toutes choses égales, plus de lumières mais moins de vertus dans les élèves des uns ; plus de qualités, mais moins de talens, dans les élèves des autres. Ces réflexions bien approfondies et plus développées, on trouveroit le

germe de bien des épisodes de la révolution. On n'a pas toujours bien conçu, ce me semble, comme l'on devoit écrire l'histoire des hommes. L'historien s'en empare quand ils marquent dans le monde, soit par leurs actions, soit par leurs emplois; on retranche l'histoire de leur enfance; c'est cependant là le creuset de leur vie politique. S'il existoit des historiens de l'enfance, beaucoup d'évènemens qui paroissent problématiques dans les fastes des empires seroient résolus.

On y trouveroit, par exemple, pourquoi les tems des guerres de religion sont ceux où la corruption est la plus générale. En apparence, cela semble contradictoire, car tout devroit être vertueux quand on combat pour la divinité, mais c'est que dans l'éducation, ce n'est pas la divinité que l'on fait connoître aux enfans, mais bien ce que les instituteurs en pensent. On trouve dans l'histoire de Niort un trait qui montre ce que sont les mœurs quand on se bat pour l'autel: il date de 1560, époque où le *comte du Lude*, avec cinq mille hommes, faisoit le siége de Niort. Il avoit en tête ce *Lanoue* et ce *Pluviaut* que nous avons cités déjà dans le département Vengé. Ces noms annoncent que du Lude éprouva une vigoureuse résistance. Ces troupes fatiguées de divers assauts, sans succès, se présentèrent de mauvaise grace au dernier qu'il voulut tenter. La *comtesse* du Lude assistant à cet assaut, et s'appercevant que les reproches dont elle accabloit les capitaines avoient peu d'effet, s'avisa, pour aiguillonner leur courage, de leur promettre la jouissance des jolies filles que Niort renfermoit. C'est un genre d'impudeur que l'on est loin de soupçonner

dans une femme, et dont l'exemple étoit réservé à ces tems de corruption.

La *bienfaisante* du Lude s'imagina sans doute qu'il lui suffisoit des capitaines pour vaincre, et en effet l'espoir du viol les ramena à l'assaut, mais les soldats, que la *comtesse* avoit oubliés dans la distribution de ses *récompenses militaires*, refusèrent d'escalader la brèche; du Lude fut obligé de lever le siége; et la chasteté des filles de Niort échappa à la *généreuse prodigalité* de la *comtesse.* Cette femme n'étoit pas dans les secrets de l'amour; ce n'est pas ainsi qu'il couronne la valeur.

Cette ville fut assiégée deux fois dans cette année 1569. La première, comme on vient de le voir, par le *comte* du Lude, et la seconde par le *duc d'Anjou*, depuis Henri III, après la bataille de Montcoutour. En 1577, les ligueurs l'attaquèrent, et une circonstance assez plaisante, c'est que la place fut défendue par un abbé. En 1588, Henri IV la surprit. L'affectation que l'on a mis à embellir tout ce qui a trait à Henri IV, se remarque dans les relations des excès qui succédèrent à la surprise de cette ville. La *politesse* que les écrivains ont eu pour ce roi leur a fait dire que le pillage se fit avec toute la *décence* possible; les soldats saccagèrent les maisons avec une *modération* digne d'éloges; les femmes et les filles furent insultées avec une *retenue* admirable; je ne sais pas même si quelques bâtimens publics ou particuliers ne furent pas brûlés avec des *égards* infinis; tant il est vrai que la flatterie fait écrire des absurdités

dont l'homme rougiroit s'il étoit possible que sa raison succédât au délire de son imagination.

Il semble que les anciennes chroniques, quoique remplies d'une infinité de fables, de mensonges et d'erreurs, furent un peu plus véridiques sur le compte des *souverains* du tems, que les histoires plus rapprochées de nos jours. Il est aussi une raison de cette espèce de complaisance que l'on a eue pour Henri IV; c'est qu'alors les esprits étoient fatigués des scélérats par qui la France s'etoit vu gouvernée et déchirée, et que tout s'embellit aux yeux des hommes que le besoin de la paix et du repos maîtrise. Souvent les circonstances transforment en héroïsme ce qui, dans d'autres tems, passeroit à peine pour une demie vertu, et même pour un simple devoir. De nos jours, nous avons vu le respect pour les cendres de Henri IV devenir presque un culte public. On arrêtoit les voitures devant ses images, on forçoit les passans à se découvrir, et même à s'agenouiller devant elles. La présence des méchans rois rendoit plus cher le souvenir des bons, s'il en fut, par la même raison que la présence de la liberté rend odieux le souvenir de tous. C'étoit la volonté d'être libre qui forçoit à l'adoration de Henri IV, et ce fut la certitude de l'être qui fit abattre ses statues. La politique des nations se réduit à ses deux choses : desir d'avoir, volonté de conserver.

Pour revenir au jugement plus vérace que les anciennes chroniques portoient des *princes* de leur tems, Guillaume VII, *duc* d'Aquitaine et *comte* de Poitou, en est la preuve. Certes aucun écrivain, avant la révolution, n'auroit osé décrire les débauches infâmes de

Louis XV, et l'on en auroit trouvé mille pour lui forger des vertus. Un académicien célèbre a bien cherché, dans un long ouvrage, à rendre Louis XI intéressant (1). Et bien ce Guillaume VII est dépeint, par les chroniqueurs, comme un des grands hommes de son siècle, soit par son courage, soit par son esprit, et cela ne les empêche pas de tomber vivement sur une espèce d'abbaye de femmes de mauvaise vie qu'il établit dans son château de Niort; ils le traitent d'impie, de libertin, etc. L'établissement de ces sortes de maisons se retrouve plus d'une fois dans les Annales de l'Europe; et sans compter le couvent de débauchés que le pape Félix V fonda, dont il fut le premier supérieur, et que nous avons cité ailleur, nous trouvons de semblables maisons à Avignon, instituées par Jeanne première, *reine* de Naples et *comtesse* de Provence, dont elle dicta elle-même les statuts, et dont elle fut abbesse, à Toulouse où elles sont confirmées par les rois Charles VI et Charles VII; à Montpellier, etc. Les lettres-patentes, rendues en faveur de celle de Toulouse, ont cela de particulier qu'elles furent solicitées par les capitouls et les syndics de cette ville, et que cette maison y est formellement désignée sous le nom d'*abbaye* occupée par les femmes publiques, avec cette clause, que celles qui les habitent en jouiront et useront paisiblement et perpétuellement, sans les molester ou souffrir être molestées.

Guillaume VII fit donc bâtir, pour ce même usage, une maison superbe dans laquelle il appela toutes les femmes prostituées du Poitou. La hiérarchie des dignités de cette maison fut établie suivant les talens

reconnus des aspirantes ; ainsi la plus célèbre fut proclamée *abbesse*, une autre *prieure*, et ainsi de suite. Dans Guillaume VII, un pareil établissement tenoit peut-être à la politique. Les uns l'en ont traité de scélérat, les autres en ont plaisanté ; politique, blâme, indifférence ! communes folies de l'espèce humaine. Quand il s'agit des mœurs, il est dangereux d'en parler, il faut en avoir. Tel fut jusqu'à présent la base vicieuse des gouvernemens, que les bonnes mœurs ont été des propriétés individuelles et jamais des richesses nationales. Les religions les prêchent et ne les enseignent pas ; les gouvernemens les commandent et ne les surveillent pas ; l'éducation les donne : voilà pourquoi elles sont rares.

Ce Guillaume VII étoit un homme de tête ; il résista au trop fameux saint Bernard ; et une semblable résistance, dans le douzième siècle, annonce au moins de la sagesse si elle ne prouve pas des vertus. La division la plus ridicule, mais aussi la plus atroce, entre deux papes, rendoit non-seulement l'Italie, mais encore toute l'Europe, le théâtre des scènes les plus scandaleuses et les plus révoltantes pour l'humanité. On devine déjà que je veux parler du fameux schisme d'Innocent et d'Anaclet.

A peine Honorius II, tout fumant encore du sang d'Arnould, archevêque de Lyon, qu'il avoit fait assassiner pour s'être élevé avec dignité contre les débordemens, l'impureté et les forfaits du vatican et du clergé romain, est-il descendu dans la tombe, que Rome toute entière se partage en deux factions pour le choix de son successeur. L'une élit Grégoire, fils

de Vido, et c'est Innocent II ; l'autre consacre Pierre, fils de Pierre Leva, et c'est Anaclet II.

Innocent II, moins fort que son rival, vole à Ostie, où l'évêque le sacre, tandis qu'Anaclet II, maître de Rome, se fait ouvrir tous les trésors, pille couronne, calices, croix, crucifix d'or et d'argent, s'empare de tous les ornemens, de tous les bijoux de grand prix, verse tout dans le creuset, en tire des sommes immenses, et en achète des rois et des armées pour se maintenir sur le trône du christ.

Innocent, fugitif avec ses cardinaux, s'embarque, se sauve à Pise ; et delà se forme et éclate cet épouventable orage d'anathêmes et d'excommunications dont les foudres vont au loin frapper Anaclet et ses adhérens. Anaclet ne fut pas ingrat, il rendit à usure les malédictions dont Innocent l'accabloit, et si l'on se rappelle qne la privation même du feu et de l'eau étoit la conséquence des excommunications, on peut dire que toute l'Europe étant partagée entre ces deux hommes, tout sentiment d'humanité, toute espèce de devoirs ordonnés par la nature, par la bienfaisance et par l'hospitalité, furent éteints dans le quart du globe, parce que deux prêtres vouloient régner.

Quelle belle époque pour un saint dont l'ardente soif de la gloire, la fièvre dévorante de l'ambition et la faim canine des richesses brûloient les entrailles ; et dont l'éloquence, étonnante dans ces âges de stupidité, asservissoit à ses volontés capricieuses et sanglantes, et les rois imbéciles et les bergers abrutis. Saint Bernard ne la laissa pas échapper ; il se déclara, sans raison, pour Innocent II ; je dis sans raison et

c'est à tort. Les légats d'Innocent étoient venus du fond de l'Italie, caresser son orgueil; et si Anaclet eût pris les devants, si ses ambassadeurs fussent venus implorer la fierté de Bernard, Anaclet eût été pour lui le vrai successeur de Pierre, et Innocent un schismatique digne du feu. Voilà le saint.

Le concile d'Etampes se tint. Saint Bernard se prononça pour Innocent II, et la France engourdie fut entrainée. Louis le Gros envoye une ambassade à Innocent pour lui offrir un asyle; et bientôt Clermont et Reims possédèrent ce fourbe couronné, et le trouble, l'intrigue, l'empoisonnement et l'assassinat qui formoient son cortége. Mais tout étoit bien, un saint l'avoit voulu; et l'on va voir ce que c'est qu'un dieu entre les mains d'un intrigant.

Saint Bernard avoit des jaloux; peut-être dans son siècle n'y avoit-il pas assez de vertus pour qu'il eût des ennemis. Il s'étoit déclaré pour Innocent II; c'en fut assez pour que l'abbé du Mont-Cassin se déclarât pour Anaclet. Les moines de cet ordre avoient du pouvoir sur Guillaume VII, et conséquemment il partagea leur opinion. Saint Bernard s'irrite, un *souverain* ne pas penser comme lui! et la terre tourne encore!

Il vint d'abord à Poitiers; Guillaume VII s'y trouvoit; Bernard annonce qu'il officiera pontificalement dans la Cathédrale. Saint Bernard! tout le Poitou s'y trouva.

A l'instant de la consécration, tenant l'hostie à la main; l'hostie! qui dix-huit cents ans fit courber tous les fronts devant le prêtre et non le dieu, il s'avance,

s'avance, et appelant Guillaume par son nom, il le somme trois fois, au nom du *Dieu vivant*, d'abandonner le parti d'Anaclet; Guillaume, sans s'émouvoir lui répondit froidement, j'y songerai.

Cette fermeté étonna Bernard et ne le rebuta pas: mais elle pouvoit faire un mauvais effet dans le peuple, dont l'opinion alors se modeloit sur les actions des grands. Le saint fit envelopper Guillaume dans les anathêmes prononcés, par Innocent II, contre ceux qui protégeoient son rival. Alors les églises étoient interdites aux excommuniés, et forcés de rester à la porte des temples, ils étoient publiquement exposés à tout ce que cette posture avoit d'humiliant. Ce fut ce moment d'avilissement que Saint-Bernard choisit pour renouveler avec plus d'éclat encore sa pieuse jonglerie. Il vint à Parthenai, séjour ordinaire de Guillaume: même empressement pour le voir, même concours à son spectacle pontifical. Au milieu de la messe, qu'il disoit dans l'église de la *Couldre*, il quitte l'autel: et l'hostie à la main, les yeux enflammés de colère, énergumène sacré, et copiste effronté du scandale insolent, dont jadis Saint-Ambroise avoit donné l'exemple sur le parvis de l'église de Milan, il s'avance dans la place publique où se trouvoit Guillaume, et entouré de ce prestige religieux, dont la crédulité populaire environnoit un prêtre, plein de cette frénétique fureur, que l'erreur prenoit pour l'inspiration d'un Dieu; « je vous ai supplié, dit-il à Guillaume, en présence d'une foule de peuple le front dans la poussière, je vous ai supplié, et vous avez méprisé ma prière. Voici

maintenant votre juge et votre maître, tombez à ses pieds, et soumettez-vous ».

Triste et malheureux effet de l'ascendant de l'erreur! Guillaume, cette fois, Guillaume vraiment grand homme pour son siècle, sentit sa fermeté l'abandonner. Peut-être autant frappé de l'arrogance du prêtre que de la présence prétendue de la divinité; placé entre l'insolence qui menace et l'imbécillité qui adore; surpris, étonné, confondu, ne sachant que répondre, il fléchit le genouil, et ce n'est pas la seule fois que la sagesse se soit prosternée devant la fourbe. C'étoit bien la fourbe, en effet, car de quoi s'agissoit-il? Ce n'étoit pas de l'intérêt du Dieu que Bernard tenoit dans ses mains. En voici la preuve: « je vous présente, ajouta-t-il, l'évêque de Poitiers que vous avez chassé. Rendez-lui son siège; Dieu le veut. Reconnoissez Innocent II pour pape, et réparez le mal que vous avez fait» (a).

(a) Guillaume avoit assez raison d'en vouloir à cet évêque de Poitiers. Guillaume devenu amoureux de Maiberge, femme du vicomte de Châtelleraud, l'avoit enlevée et épousée; certes, il avoit tort: mais on ne voit pas trop en quoi cela regardoit l'évêque de Poitiers. Il accourut cependant fort en colère, et beaucoup plus que le mari abandonné, qui se trouvoit fort heureux d'être débarrassé d'une femme qui ne l'aimoit point. Il ordonna à Guillaume de chasser cette femme adultère, et sur son refus se mit en devoir de l'excommunier. Il commence la formule. Guillaume, pour lui éviter la peine de la prononcer, tire son sabre pour *l'occire*, dit le chroniqueur. L'évêque tremblant

Quel étoit cet homme que Saint-Bernard soutenoit avec une morgue si superbe ? Possède-t-il quelques vertus pour excuser l'enthousiasme du saint ? Non, c'étoit l'assemblage de tous les vices ; l'ennemi déclaré de tous les droits des hommes ; un homme digne, enfin, de plaire à Saint-Bernard. Nous sommes trop loin engagés pour ne pas ajouter quatre mots encore sur le reste du règne de ce pape.

Anaclet s'étoit fait un appui de Roger, duc de Calabre, et de la Pouille, et l'avoit créé roi de Sicile, au détriment de son cousin-germain. Innocent II voulut, de son côté, avoir un empereur pour appui. Saint-Bernard fit venir, à Liège, Lothaire (1), qui n'étoit pas encore couronné, et Innocent lui promit le globe impérial. Cette promesse lui valut une armée. Le pape, l'empereur et cette armée, entrèrent en Italie, et avec eux toutes les horreurs. Rome fut saccagée ; Anaclet obligé de fuir ; et Innocent au milieu des cadavres, à la lueur des incendies, et entourré des cardinaux, décerna l'empire au brigand qui l'avoit si bien servi. Lothaire, revêtu de sa pompeuse honte, repartit pour l'Allemagne, et Anaclet reparut à son tour. Tout ce que la vengeance peut inventer, tous les forfaits qu'elle entraîne se ren-

se jette à genoux, demande quelques minutes pour se réconcilier avec Dieu, et quand il se croit prêt, dit au comte, maintenant tu peux frapper. Je ne t'aime pas assez, lui répond Guillaume, pour t'envoyer tout droit en paradis ; et se mettant à rire il chasse cet énergumène.

contrèrent avec cette férocité qui tient au sacerdoce. Lothaire revînt sur ses pas, et les crimes inconstans comme la fortune, changèrent avec elle. La mort d'Anaclet, et celle de Lothaire, qui se succédèrent de près, mirent un terme à ces horreurs, mais non à la rage d'Innocent II. Maître de la thiare, n'ayant plus d'ennemis à Rome, il fût en chercher ailleurs : et Roger, roi de Sicile, protecteur d'Anaclet, devînt l'objet de son ressentiment. Il se mit lui-même à la tête de l'armée, mais aussi mauvais général que méchant homme et malin prêtre, il fut battu, fait prisonnier, et lâche comme tous les brigands, promit tout, signa tout pour se conserver la vie, et revînt à Rome.

Cette ville éprouvoit, à cette époque, un de ces souvenirs de son antique liberté. Souvenirs impuissans! qui, pendant quelques siècles, n'ont fait qu'attester à l'univers son extrême dégradation : images de ces convulsions qui préludent à la mort dans l'homme comme dans les nations. Cette lueur de liberté dura quarante-cinq ans. Innocent II employa prières, menaces, excommunications, anathêmes, pour empêcher le rétablissement du gouvernement républicain; et enfin, le ciel las de la présence de ce scélérat, e fit mourir de rage aux pieds de la statue de la liberté.

Parthenai, dont les crimes de Saint-Bernard nous avoient rapproché, et dont les attentats de son protégé nous ont éloigné quelques instans, est peu considérable, mais son territoire est excellent. Ses grains et ses bestiaux font sa richesse, et Parthenai pourroit



Thouars

se passer du reste de la terre. En général cette ville partage cette fertilité avec les différens chefs-lieux de district de ce département. Saint-Maixent, Châtillon, Melle, Thouars, etc., sont entourrés de plaines abondantes en grains et de pâturages couverts de bestiaux, et comme nous l'avons dit ailleurs, personne n'ignore que le ci-devant Poitou en fournissoit à la France entière. Presque toutes ces villes ont eu pour origine des châteaux, c'est-à-dire, de ces repaires redoutés, où la féodalité souvent vivoit plus de ses brigandages que de ses propriétés. Les familles de Parthenai et de Thouars, tiennent, sur-tout, une grande place dans l'histoire de Poitou, et la vérité nous oblige à dire que ce n'est pas par leurs vertus.

Dans le cours de cet ouvrage nous nous sommes quelquefois servi de cette expression : tel bien ou telle terre fut réunie à la couronne en tel tems. C'étoit le formulaire dont on se servoit jadis. Voici l'instant de donner une idée de la manière dont ces réunions se faisoient et de l'espèce de justice qui les dirigeoit. Thouars nous en fournit un exemple heureux.

La famille Thouars étant éteinte, et la dernière femme de ce nom ayant tranporté dans la famille d'Amboise tous les biens de la maison de Thouars, un Louis d'Amboise s'en trouva unique possesseur sous le règne de Charles VII. Ce roi, que la flatterit investit du surnom de *victorieux*, ne remporta jamais un seul triomphe sur ses passions, et fut, pendant le cours de son règne orageux, le pitoyable jouet de ses maîtresses et de ses courtisans. Mal-

heureux père autant que foible *monarque*, il hâta la fin de sa carrière pour épargner à son fils, Louis XI, la peine de l'empoisonner. Quel homme !

Lâchement esclave de la *Tremouille*, l'un de ses favoris, il ne rougit point de laisser indignement compromettre son autorité par cet ambitieux. Louis d'Amboise, *vicomte* de Thouars, aussi fier de son nom que de ses immenses richesses, avoit trois filles, et son orgueil ne les destinoit qu'à des souverains. L'aînée étoit promise à l'héritier de Bretagne lorsque la Tremouille, que sa faveur rendoit arrogant, s'imagina pouvoir prétendre à sa main. Le *vicomte* de Thouars ne se laissa point éblouir par l'alliance du ministre d'un roi qui n'avoit point encore de royaume, puisque le règne désastreux de Charles VI, et les crimes d'Isabeau de Bavière avoient laissé la France aux anglais. Il refusa donc la Tremouille qui courut à la vengeance. Il persuada à Charles VII que des intérêts de politique exigeoient qu'il y eut une conférence en son nom entre lui la Tremouille, le vicomte de Thouars et le connétable de Richemont, autre courtisan de Charles VII. Le roi donna dans le piége, et indiqua lui-même le rendez-vous dans les environs de Parthenai. Il ne fut pas difficile à la Tremouille d'occuper ailleurs le connétable de Richemont, et de se trouver seul à l'entrevue. Le vicomte de Thouars y vint sans défiance. Par une perfidie sans exemple, la Tremouille feignit que Louis d'Amboise étoit venu dans le dessein de s'emparer de sa personne, et, partant de ce prétexte, le fit arrêter, charger de fers, et conduire à Poitiers, où le par-

lement, servile instrument de la vengeance du courtisan, lui fit son procès, et le condamna à mort comme criminel de lèze-*majesté*, pour avoir, est-il dit dans l'arrêt, voulu s'emparer de la personne du roi, en faisant arrêter le *seigneur* de la Tremouille qui gouvernoit le *royaume*, afin d'arriver, par ce moyen, à gouverner l'État et à meubler les emplois de ses créatures. Il n'auroit manqué à la honte de Charles VII que de laisser exécuter l'arrêt; mais il n'en eût pas le criminel courage. Le vicomte de Thouars en fut quitte pour la prison; mais ses biens immenses furent confisqués et réunis à la couronne. Voila ce que l'on appeloit une réunion.

Cependant la vérité perça. Au bout de quelques années, la *reine* Marie d'Anjou fit entendre à Charles VII que l'on avoit indignement abusé de son autorité. Le *vicomte* de Thouars fut tiré de sa prison; ses biens lui furent rendus à l'exception de la *baronnie* d'Amboise qu'il perdit pour jamais, par cette fatalité qui voulut toujours que la justice des rois fut échancrée par quelque côté. Il maria ses filles à sa volonté; et par une impudeur qui ne semble vraiment être annexée qu'aux grands seigneurs, c'est que la troisième épousa le fils de ce même la Tremouille, qui, quelques années avant, avoit, pour ainsi dire, conduit à l'échafaud ce Louis d'Amboise; et que, par la suite de cette alliance, tous les biens de la maison de Thouars passèrent dans cette maison de la Tremouille qui avoit voulu en dépouiller le véritable propriétaire.

Les lettres *royales* de restitution et de réhabili-

tation étoient un titre précieux pour le vicomte de Thouars ; aussi étoient-elles déposées dans un coffre qui ne quittoit pas le chevet de son lit. Ces lettres reconnoissoient authentiquement les services que le *vicomte* de Thouars avoit constamment rendus à l'État, et avouoient que son procès et sa spoliation avoient été le fruit de l'intrigue et de la malveillance : mais le hasard voulut que Louis XI succédât à Charles VII ; et le sort que le *vicomte* avoit échappé sous un roi foible, il ne l'échappa pas sous un tyran.

Commines, *digne* historien de Louis XI, convoita quelques terres du *vicomte*, et pour s'en emparer, persuada à son maître qu'il falloit le dépouiller. Louis XI *se laissa* convaincre. Le difficile étoit de s'emparer des lettres de restitution. Commines leva la difficulté. Il se présenta à main armée au château de Thouars, se fit ouvrir les archives, et parvint enfin à découvrir le coffre qui contenoit les lettres. Comme *Beaumont*, l'un des commissaires nommés par Louis XI pour assister à cette expédition, les tenoit à la main, Commines les lui arracha et les jeta au feu. *Jean Chambon*, un des autres commissaires qui n'étoit pas dans le secret, s'en saisit, empêcha qu'elles ne fussent brûlées, et, blâmant l'action de Commines, exigea qu'elles fussent portées au roi. Commines, qui connoissoit le cœur de son maître, y consentit aisément. Son espoir ne fut point trompé; Louis XI les reçut avec joie, les brûla lui-même, et fit prêter serment à tous ceux qui avoient trempé daus cette affaire, de ne jamais la révéler. Le *vicomte* fut donc dépouillé une seconde fois ; une seconde fois

ses biens furent réunis à la *couronne* ; et je le répète, voilà ce que l'on appeloit une réunion.

Mais comme s'il eût été de sa destinée d'être sans cesse resassé dans la roue des évènemens où se confond la rapacité des courtisans avec les fautes et les remords des rois, il arriva que l'approche de la mort fit craindre l'enfer à Louis XI. Déchiré par ses terreurs, il déclara que tous les actes qu'il avoit pu passer avec le vicomte de Thouars étoient illusoires, et ordonna que ses biens lui fussent restitués : et par une bizarrerie sans exemple et bien digne des cours, c'est que, tandis qu'aucune des volontés écrites de ce tyran ne fut respectée, celle-ci, qui ne fut que verbale, fut exécutée à la lettre. Mais le pauvre *vicomte* avoit vécu : il ne goûta pas le plaisir de voir ce second jour de justice, et, comme nous le disions tout-à-l'heure, ce fut la famille de son persécuteur, les la Trémouille, qui seuls en profitèrent.

Nous venons de voir comment les rois s'y prenoient pour réunir à leur *couronne* les biens des particuliers ; voyons maintenant comme les seigneurs agissoient entre eux pour se dépouiller ; et c'est Parthenai qui va nous fournir, à son tour, ce trait d'histoire.

Jacques d'Harcourt avoit formé le dessein de ravir à son oncle la terre de Parthenai. Charles VII avoit acheté cette terre, 140,000 écus d'or, de *Jean* de Parthenai qui s'en étoit réservé l'usufruit, et l'avoit donnée, du consentement du vendeur, à *Artus* de Bretagne *comte* de Richemont et connétable de France, et à ses enfans mâles. A leur défaut elle

devoit passer à *Pierre*, *duc* de Bretagne, et à ses héritiers. Ce Jacques d'Harcourt, neveu de Jean de Parthenai, par les femmes, et qui conséquemment croyoit avoir des droits sur cette terre, ne trouva point la libéralité de Charles VII de son goût, et crut qu'il falloit posséder par la force ce qu'il croyoit lui être ravi par l'injustice.

Roulant dans sa tête le projet de s'en emparer, il vint donc voir son oncle qui le reçut à bras ouverts. Pendant le séjour qu'il fit dans le château, il en examina avec soin l'intérieur et l'extérieur, s'attacha à en connoître les endroits foibles, la quantité de gens de guerre qui le défendoient, et les moyens les plus sûrs pour le succès du coup-de-main qu'il préméditoit. Lorsqu'il eut acquis les connoissances nécessaires et que son plan fut bien conçu, il prit congé de son oncle et fut rassembler les forces dont il crut avoir besoin. Il revint avec elles sur ses pas, choisit une nuit pour les disposer au tour du château, assigna à chacun son embuscade, et convint d'un signal pour l'heure où il leur conviendroit d'agir. Tout étant prêt, il entra dans le château, suivi de quelques hommes secrètement armés. Il comptoit surtout sur un souterrain dont l'entrée répondoit dans l'intérieur du château, qu'il avoit garni de troupes qui devoient débusquer à propos. Son oncle lui fit le même accueil qu'il en avoit éprouvé la première fois, et, sans défiance, le fit dîner avec lui. A la fin du repas, Jacques d'Harcourt, mettant le sabre à la main, déclara au *seigneur* de Parthenai qu'il étoit son prisonnier, et qu'il eût à lui céder le

château. Dans ce premier trouble, et les gens d'Harcourt n'ayant pas répondu assez tôt au signal, ceux du dedans eurent le tems de s'armer, et quelques-uns d'entre eux se portèrent à la tour du pont-levis. De-là leurs cris avertirent les habitans de la ville qui s'armèrent aussitôt et accoururent en foule au château. Ils dressèrent des échelles contre les murs, parvinrent à abattre le pont et pénétrèrent dans la place. Le *seigneur* de Parthenai revenu de son premier effroi, se mit à leur tête, et alors le combat devint général. Les gens d'Harcourt, attaqués et repoussés, soit dans le souterrein, soit au dehors, furent tous massacrés. Lui-même, combattant toujours, et après des prodiges de valeur qu'une meilleure cause auroit dû honorer, se vit contraint de se réfugier dans le cachot d'une tour, où assailli et accablé par le nombre, forcé de succomber sous un coup de lance qui lui traversa les deux cuisses, il reçut enfin la mort due à sa basse trahison.

En sortant de Parthenai, et revenant par Maixent, nous avons vu Charroux, petite ville bien peu importante aujourd'hui, mais que la crédulité environna jadis d'une sorte de splendeur. Une *abbaye de bénédictins* en possédoit le territoire entier. Le canton avoit dû cette *faveur* à un certain *Roger, comte* de Limoges, et à sa femme *Euphrasie.* Charlemagne combla de biens ces moines déjà riches, grace au limousin qui les avoit fondés. Il ajouta à ces dons une bibliothèque qui ne leur servoit guères, et des reliques qui leur servirent beaucoup. Il paroît que ce nom de Charroux tire son nom de *caro rubra.* Cette

chair rouge étoit une de ces reliques données par Charlemagne ; c'étoit, disoit-on, un morceau de chair de Jésus-Christ ; mais ce morceau de chair, où l'avoit-on coupé ? En analisant toutes les coupures qu'on avoit pu lui faire, on parvint à se persuader que c'étoit le *prépuce* du *sauveur du monde* que possédoit l'abbaye de *Chair-rouge*, et cette conjecture *savante* valut un *prépuce* de plus au Christ, et aux moines, des richesses de trop. Je dis un *prépuce* de plus, car Saint-Jean-de-Latran à Rome, en possède un ; Anvers, un autre ; Hildesheim, un autre ; le Pui-en-Velay, un autre ; l'abbaye de Coulombs, un autre ; sans compter les prépuces moins connus dont la réputation ne passe pas au-delà des chapitres qui les conservent. Cette fécondité de *prépuces* a pensé faire une hérésie bien plaisante dans l'église. Des docteurs célèbres s'avisèrent d'écrire que Jésus-Christ étoit ressuscité en entier, et l'on doit penser combien cette relique, si précieuse aux moines, dut les faire crier quand on prétendit la leur enlever. On se fait peu d'idée combien cette sottise a fait écrire de sottises, sans compter les miracles que l'on en rapporte. Un des plus bouffons, c'est l'origine de cette maladie vulgairement appelée *fringale*. Les moines de Charroux, effrayés de l'approche des Normands, réfugièrent leur sainte relique dans le sein d'*Ulgrin*, *comte* d'Angoulême. Son fils *Alduin* prit un tel goût pour elle qu'il refusa de la rendre quand les normands eurent laissé Charroux tranquille. Qu'arriva-t-il ? Le *comte* et tous les habitans d'Angoulême furent saisis d'un tel appétit que, ne

trouvant plus rien dans leur pays pour se satisfaire, ils finirent par se manger réciproquement les uns et les autres. Le mal devint tel qu'il fallut rendre la relique, et la *fringale* cessa. On pourroit croire que l'on n'a fait que changer la scène de lieu, et que c'étoient les moines de Charroux qui mourroient de faim en l'absence de la relique.

Et ce fut pourtant pour soutenir la créance de tant d'absurdités que madame de Maintenon fit commettre à Louis XIV tant de cruautés. Cette femme célèbre étoit née à Niort dans les murs d'une prison; et c'est delà qu'elle fut appelée à faire le fléau de la plus glorieuse des nations, la honte du *monarque* le plus ridiculement jaloux de la gloire, l'opprobre de son sexe par l'hypocrisie de sa fausse vertu et le raffinement de sa prostitution, et l'exemple fameux de l'ingratitude en donnant la première le signal de l'abandon pour l'homme qui l'avoit comblée de bienfaits, quand il ne lui resta plus, d'un règne de soixante ans, que la nécessité de mourir. Conduite au berceau en Amérique, ramenée encore enfant, ou pour mieux dire, rejetée par le hasard et l'infortune, sur les côtes de France à la Rochelle; prise en pitié par la mère de la maréchalle de Noailles; servante plus que complaisante de cette femme avaricieuse; conduite par elle à Paris; lancée, autant par la misère que par sa beauté, dans la société, et enfin dans le lit du poëte Scarron; veuve sans avoir eu véritablement d'époux; reléguée dans un grenier du quartier Saint-Eustache; entretenue par le père du maréchal de Beuveron, par les trois

Villarceaux, par le maréchal d'Albret et bien d'autres; heureuse des vices de madame de Montespan qui lui confia ses enfans qui n'étoient peut-être pas ceux de Louis XIV; maltraitée, rebutée, outragée par cet homme superbe qui l'avoit prise en grippe à peu près comme il gouvernoit, c'est-à-dire sans savoir comment; Tels furent les étranges degrés qui conduisirent cette femme extraordinaire au trône.

Ce n'est pas la première fois que nous parlons d'elle dans ces voyages : mais dans le grand livre du cœur humain il est tels chapitres qu'il est de la sagesse de commenter plus d'une fois. Madame de Montespan l'avoit accablée de biens, et elle chassa madame de Montespan. Il est difficile de trouver un exemple d'ingratitude plus marqué. Elle le fit avec d'autant plus de scélératesse que Louis XIV lui sut bon gré de l'avoir délivré d'une femme qu'il avoit adoré; et la conduite de la Maintenon a cela de plus affreusement particulier, c'est que chacun des charmes qu'elle employoit étoit une calomnie tacite de sa rivale. Le caractère de la Montespan lui donnoit beau jeu. Malgré tout ce qu'on en a dit de contraire, elle épousa Louis XIV. C'est un fait dont on ne doute plus aujourd'hui. Le père Lachaise dit la messe au milieu de la nuit dans un cabinet du roi; Bontemps, valet de chambre, la servit. L'archevêque de Paris *Harlay*, le ministre *Louvois* et *Montchevreuil*, servirent de témoins. Le lendemain elle eût un appartement à côté de son mari et toute la France à ses pieds. Fausse, capricieuse, légère, irascible, inconstante, vindicative sur-tout; tels sont les vices

principaux qu'elle revêtit du manteau de la dévotion et du masque d'une hypocrite douceur; vices que la couronne ne fit qu'irriter davantage. Fausse : il est douteux qu'elle ait aimé Louis XIV ; elle n'approcha point de son lit de mort, ne le pleura point, et parut, à ses intimes, débarrassée d'un fardeau. Capricieuse : ceux qu'elle avoit flattés aujourd'hui, le lendemain elle les reconnoissoit à peine, le froid succèda toujours en elle à l'affabilité. Légère : ses inconséquences ont perdu plus de monde que son pouvoir n'a fait d'heureux, témoin le célèbre Racine. Irrascible : il étoit dangereux de la contredire, ce fut là l'origine des amertumes si longues de la vie du cardinal de Noailles. Inconstante : elle se mêla de tous les couvens, de toutes les abbayes, de tous les évêchés, de toutes les affaires de religion, moins par piété que parce que le tableau étoit plus mouvant. Vindicative : le *duc* d'Orléans l'éprouva; et l'anecdote suivante, bien peu connue, mérite d'être rapportée.

Dans la guerre, dite de la succession, ce d'Orléans commandoit les armées françaises en Espagne. Une princesse des Ursins, intrigante du premier ordre, mais subordonnée à madame de Maintenon, avoit été envoyée par elle à la cour d'Espagne; ensorte que ces deux femmes gouvernoient, l'une à Versailles, l'autre à l'Escurial, et certes elles se diputoient la gloire à qui feroit le plus de mal. Le duc d'Orléans étoit un être très-indifférent à madame de Maintenon; mais la princesse des Ursins l'avoit vu de meilleur œil et fait quelques tentatives pour le subjuguer. En attendant elle laissoit manquer de tout

aux armées françaises; et son ineptie ou sa mauvaise foi étoit telle à cet égard que le duc d'Orléans passoit ses jours à trouver des expédiens pour nourrir les troupes, et se voyoit forcé d'employer à les faire vivre, un tems destiné à tracer des plans pour les faire agir. Il voyoit l'origine du mal et tout le monde le reconnoissoit aussi bien que lui. Pour donner à cette anecdote le ton de décence que m'impose le respect que je dois à mes lecteurs, ils me permettront de leur rappeler que certains mots, reçus dans la langue, indiquant un objet propre à celui qui parle, indiquent également qu'on le partage avec les autres; ainsi l'on dit mes *concitoyens*, mes *confrères*, mes *condisciples*, etc. Le duc d'Orléans se crut permis sans doute de donner quelqu'extension à cette tournure de mots, et ce fut de ce néologisme dont furent vivement piquées madame de Maitenon et madame des Ursins.

D'Orléans excédé sans doute un jour des difficultés où l'exposoit l'incurie de ces deux femmes pour son armée, donnoit à souper à quelques seigneurs espagnols et français. Alors il étoit de mode de porter les santés de personnages absens, et c'est ce qu'on appelle encore, en Angleterre, *toast*. Après diverses santés, d'Orléans, prenant son verre, dit à la compagnie, messieurs, je vous porte la santé de notre concapitaine et de notre conlieutenant. Cette saillie, dont tous les convives comprirent la malignité, fut reçue avec transport, accueillie par de nombreux applaudissemens; et sans déchirer le voile, cependant les deux santés furent bues au milieu des éclats de rire

rire et des sarcasmes. La mauvaise plaisanterie de d'Orléans fut bientôt rapportée à la princesse des Ursins ; et elle dépêcha un courrier extraordinaire à madame de Maintenon pour l'en instruire. Dès lors ces deux femmes jurèrent la perte du duc d'Orléans. Peu s'en fallut que par la suite elles ne le conduisirent à l'échafaud, et il ne tînt pas à elle que cela n'arrivât. Cette folie, plus digne du cabaret que de la table d'honnêtes gens, fut l'origine de la mauvaise tournure que prirent les affaires en Espagne. Combien d'hommes périrent, combien de millions sortirent du trésor public, combien de dangers assaillirent la France ! parce qu'un *prince* s'étoit permis une fade polissonerie, et que deux vieilles femmes s'en étoient offensées. Voilà les cours ; voilà quelle fut cette Maintenon, si prétieuse aux dévots, si odieuse aux gens de bien, si méprisable pour le sage.

Il seroit doux de faire succéder à ce tableau celui des vertus républicaines, cette nuance touchante que l'aspect des sentimens tendres et paisibles de l'égalité et de la fraternité communique aux écrits de l'homme qui sait voir. Il renaîtra des jours heureux pour ces cantons où l'ignorance et les préjugés ont épanché tant de fléaux. La justice et ses douces compagnes, l'instruction et l'humanité, y cicatriseront des plaies qui saignent encore. Les lâves des volcans coalisés du fanatisme et du royalisme se coaguleront sous le souffle de la raison. Un jour l'abondance, ramenée par le printems de la nature et le soleil de la sagesse, étendra sa riche draperie sur le sol fécond et riant de ces contrées délicieuses. Les passions douces

succéderont aux fureurs intestines ; et que faut-il pour en faire naître l'aurore ? Des loix, un dieu, des hommes.

Quelques personnages illustres dans les lettres ont vu le jour dans ces cantons ; entre autres Beausobre, que des opinions religieuses forcèrent à fuir sa patrie, et qui mourut depuis à Berlin. Ses écrits, qui ne sont guères connus que des lettrés, font honneur à son génie, à sa profonde érudition et à son style. C'est sur-tout dans son histoire du manichéïsme que l'on retrouve toutes ces qualités réunies.

Le poëte Villon a fini également ses jours à Saint-Maixent. Ce fut le plus mauvais sujet de son tems. Son véritable nom étoit Pierre Corneil, et ce surnom de *Villon* signifioit de son tems *frippon.* Il le méritoit. Boileau a jugé ses poésies avec trop de sévérité. Il paroît qu'il étoit à la tête d'une troupe de farceurs quand il se retira à Saint-Maixent, car dès-lors ces sortes de gens ne méritoient plus le nom de troubadours qui ne se présente à l'esprit qu'entourré de graces. Tout le monde sait comment, ayant voulu faire jouer, à Saint-Maixent, une de ces pièces intitulées alors *tosies*, et un chapelain lui ayant refusé une superbe châpe pour hâbiller l'acteur qui jouoit le père éternel, il s'y prit pour l'obtenir, et comment, ayant fait habiller tous ses gens en diables, et les ayant postés la nuit sur le passage du pauvre sacristain, il lui fit une si belle peur qu'i lui persuada que le père éternel lui-même étoit très-encourroux de son refus impoli.

Il nous seroit aussi difficile de parler de l'espri

public dans ce département que dans celui qui le précède. Comment le distinguer en effet au milieu des nuages épais dont la terreur l'incarcère depuis si long-tems ? A-t-il pu surnager sur les flots de sang que les tempêtes de discordes intestines font rouler depuis deux ans sur ces déplorables contrées ? N'a-t-il pas fui à l'aspect des hordes catholiques ? A-t-il pu revenir sur le char sanglant de la vengeance ? Il reviendra, mais sur les aîles de la justice : et bientôt l'humanité présentera à ces habitans infortunés le génie consolant de la république qui ne veut, qui ne caresse que les vertus. Il en trouvera sur ce sol malheureux. Tous les pinceaux n'ont-ils pas retracé l'héroïsme de la généreuse habitante de Mitié ? Qui peut voir cette femme courageuse, entourée de ses enfans, mettant entre elle et les vendéens ce mur terrible du dévouement national, assise pour ainsi dire sur la foudre qui doit l'incendier la première pour les mieux écraser ? L'œil terrible, les deux mains armées de la mort, menaçánt de l'un de ses pistolets, ses farouches ennemis, et de l'autre, signalant le baril de poudre qui n'attend que la flâme pour les écraser tous. Sa vie n'est rien, mais celle de ses enfans suspendus à son sein ou couchés dans l'innocence du berceau sur ce théâtre d'épouvante ; voilà le sacrifice ! voilà l'héroïsme ! Les charbons de Porcie sont glacés à côté de cette scène. Quel homme, dis-je, a pu la contempler sans se dire : il est de grandes vertus civiques dans la Vendée.

NOTES.

(1) Duclos (Charles Dineau) étoit de Dinan en Bretagne; on ne peut lui refuser d'avoir été l'un des beaux esprits du dix-huitième siècle; mais peut-être est-il permis de dire que ce ne fut pas un des meilleurs amis de la vérité. Quand il eut terminé sa vie de Louis XI, Louis XV dit que c'étoit l'ouvrage d'un honnête homme, et il me semble que Duclos est jugé par ce mot. Duclos avoit pris Tacite pour modèle; mais si Tacite eût eu à écrire la vie de Louis XI, certes, Louis XV n'eût pas dit que c'étoit l'ouvrage d'un honnête homme. Les honnêtes gens aux yeux des rois ne sont pas les honnêtes gens aux yeux de la nature. Claude auroit dit aussi que Vitellius étoit un honnête homme, et Thrasea n'eût pas, à-coup-sûr, reçu Vitellius chez lui : je n'entends pas parler ici de l'empereur de ce nom, mais du Vitellius de la cour de l'empereur Claude. Duclos étoit historiographe de France. Quand on le pressoit de faire paroître quelque chose du règne où il vivoit, il répondoit : « je ne veux ni me perdre par la vérité, ni m'avilir par l'adulation ». il étoit bien loin de la devise de Jean-Jacques. Il déserta presque le parti des philosophes; il disoit : « ils finiront par me rendre dévot ». Il y avoit peut-être un peu d'humeur d'amour propre. Il y a des gens qui ne veulent jamais de la seconde place. Des hommes de mérite ont écrit ce qu'ils pensoient de Duclos, entr'autres Bougainville et Palissot. Nos lecteurs peuvent les consulter. Je ne juge pas; je dis ce que je pense. Au reste, Duclos avoit de grandes qualités. Il étoit fils d'un chapelier; j'aurois voulu qu'il ne se fut pas laissé ennoblir. Mais les préjugés du tems! On est quelquefois effrayé de l'indulgence qu'il faut avoir pour les sages.

(2) Lothaire, empereur d'Occident, etc. sous son règne, tous les privilèges ecclésiastiques furent confirmés, toutes les magistratures subordonnées aux seigneurs féodaux; il est vrai qu'il avoit baisé les pieds d'Innocent II, et conduit la mule de ce pape par la bride. Cela valoit bien la peine d'être empereur pour faire l'office de palfrenier, et tant de mal à l'humanité!

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LAVALLEE, ancien Capitaine au 46e. Régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

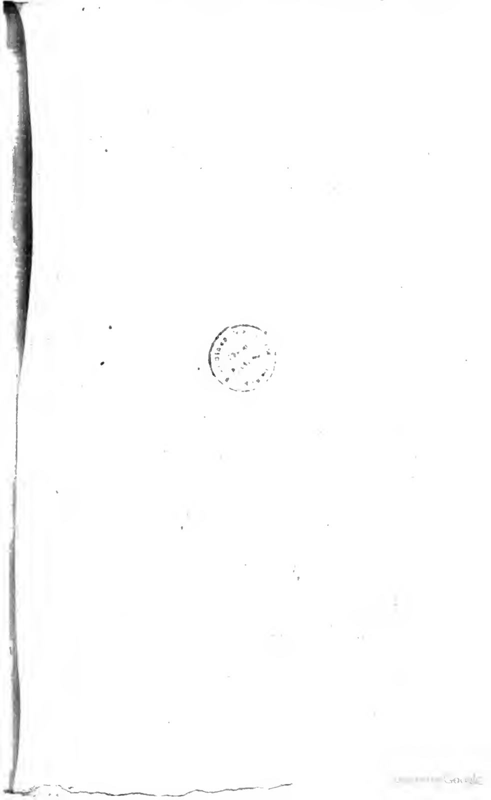
L'aspect d'un Peuple libre est fait pour l'Univers.
J. LA VALLÉE, *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez { BRION, Dessinateur, rue de Vaugirard, n°. 98, près le Théâtre-Français.
DEBRAY, Libraire, au grand Buffon, maison Égalité, galeries de Bois, n°. 235.
LANGLOIS, Imprimeur-Libraire, rue de Thionville, ci-devant Dauphine, n°. 184.
REGNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 4. }

L'AN TROISIEME DE LA RÉPUBLIQUE FRANCAISE.






Signes.
Chef-lieu de Dépt.
D. DE MAYENNE ET LOIRE
D. DES DEUX SEVRES
Curzay
Ouest
Est
Rte de Maixent et Niort
DÉPARTEMENT
DE LA VIENNE
Ci-devant
Partie du Poitou et
du Saumurois.
Toises.
30
47

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE LA VIENNE.

NOUS touchons ici à deux grandes époques de l'histoire de France. Elles pouvoient compromettre l'Europe. Ces deux époques sont la chûte de l'empire des visigoths sous Alaric, et la défaite fameuse des sarrasins guidés par Abdérame. Dans l'espace de deux siècles la France échappa à deux puissances dont l'établissement, s'il se fût consolidé, auroit sensiblement influé sur ses destinées futures; d'un côté, toute la barbarie de l'ignorance jointe à la féroce âpreté des mœurs sauvages; de l'autre, tout le gigantesque des mensonges du Koran, uni à la nonchalance dégradante des orientaux; ainsi, soit qu'Alaric l'eût emporté, ou soit qu'Abdérame eût été vainqueur, un esclavage éternel, mais l'esclavage le plus honteux, celui de l'ignorance et des voluptés, se fût étendu sur la plus belle partie du monde. Clovis renversa le premier, Charles Martel arrêta le second.

Il ne faut pas confondre l'Alaric dont il est question ici, avec cet Alaric cruellement fameux, ce roi des goths, dont la fierté fit payer si cher aux foibles

et derniers neveux des romains l'impériale insolence de leurs ancêtres. Notre Alaric, roi de ces visigoths qui occupoient alors toute l'Aquitaine, et notamment l'ancien Poitou, avoit bien toute la rudesse de l'autre Alaric, mais n'en avoit pas les talens. Des disputes théologiques amusoient sa fainéance. Un Saint-Martial, long-tems avant son règne, avoit apporté le christianisme dans cette partie de la France. L'arianisme étoit devenu à la mode. Quoique les romains fussent entièrement déchus de leur splendeur, cependant les deux cours d'orient et d'occident donnoient encore le ton aux louvres subalternes. Alors on étoit arien dans les palais de Rome et de Bisance, comme de notre siècle on fut franc-maçon à Postdam et à Londres, c'est-à-dire sans savoir ce qu'on étoit, et par conséquent tous les rois du second ordre étoient alors ariens, comme tous les petits princes du Brandebourg et de Westphalie furent grand-maîtres de loges. Certes, il auroit été curieux d'entendre raisonner Alaric sur la consubstantialité du verbe, et de voir un roi, qui ne savoit pas s'il existoit des hommes, prononcer sur la divinité du christ. Clovis qui n'étoit que conquérant termina les inquiétudes théologiques d'Alaric, et lui prouva que l'homme, loin de connoître la nature des dieux ne connoit pas même la mesure de ses propres adversités. Il l'attaqua, le dépouilla, et le tua.

Ainsi les francs succédèrent aux visigoths. La paresse succéda à l'activité de Clovis. Les crimes des ministres s'unirent à l'indolence des rois. La chûte des uns marqua le triomphe des autres, et Charles

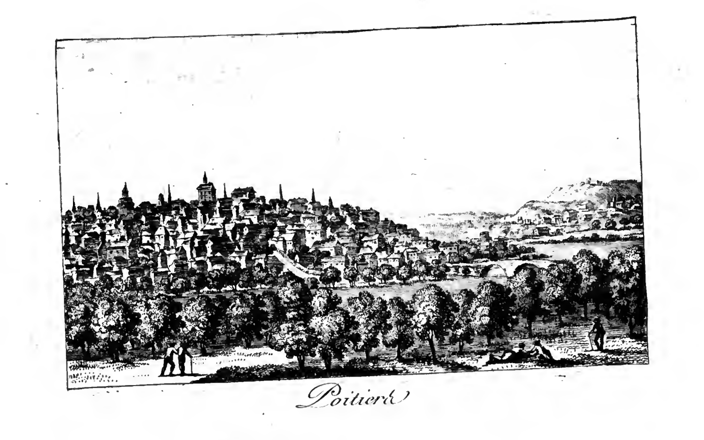
Martel fraya la route à une dynastie nouvelle. Ce fut alors que les sarrasins se roulant de l'Afrique sur l'Espagne se débordèrent jusqu'à Poitiers.

Abdérame, sous le Califat d'Hescham, successeur d'Yesid second, non-content de la conquête de l'Espagne pénétra en France dans le huitième siècle à la tête d'une horde immense de sarrasins. Cent ans, à-peu-près, s'étoient écoulés depuis la révolution de Mahomet, et le califat fondé par Abubeker ou Aboubeker successeur du prophête étoit encore dans sa splendeur. Les califes étoient dans la religion mahométane ce que sont encore les papes dans la religion catholique, c'est-à-dire les vicaires de leur législateur sacré. Armés du glaive et de l'encensoir, *souverains* du plus beau pays de l'Univers, retenant dans leur vassalité tous les *souverains* mahométans, ils ordonnoient moins ces émigrations guerrières, assez conformes cependant au caractère vagabond des arabes, moins, dis-je, dans l'espoir du butin, qu'animés de cet esprit naturel à tous les pontifes de religion, je veux dire l'espoir des conversions. Il est vrai que le meurtre, le pillage, l'incendie, ne devoient pas entourer d'une grande confiance ce genre d'apostolat, mais le code du fanatisme veut qu'une religion soit sanguinaire pour être robuste.

Ce fut en 731 qu'Abdérame entra en France et commença sa conquête par la prise d'Arles. De-là s'avançant par Avignon, Vienne, Lyon, il poussa jusqu'en Bourgogne. Sens lui résista. Il prit alors sur sa gauche et s'étendit dans le Languedoc. Après s'être emparé d'Auch, de Périgueux, d'Agen,

de Xaintes, il s'avança jusqu'à Bordeaux. Bientôt après l'amour du pillage lui présentant le trésor de Saint-Martin de Tours comme une proie digne de lui, il s'enfonça dans le cœur de la France, s'empara de Poitiers, renversa l'église de Saint-Hilaire et après l'avoir dépouillée, se dirigea vers la Loire. Le péril devenoit imminent. Charles Martel, dont Abdérame avoit déjà plus d'une fois battu les troupes, résolut de tenter un dernier effort. Il ne faut pas accorder à ce dévouement de Charles Martel autant de générosité qu'il semble en réclamer. Ce fut moins l'amour de la patrie que l'amour de lui-même, et de la grandeur future de sa maison, qui le décidèrent. Il importoit peu à Charles Martel que ce fût un sarrasin ou la nonchalante postérité de Clovis dont le sceptre opprimât un peuple toujours malheureux; mais il lui importoit qu'Abdérame ne régnât pas en France, parce que dans ses projets un vainqueur mahométan eût été plus difficile à renverser de son trône que les lâches et imbécilles descendans de Clovis, qui ne conservoient de royal que l'amour pour les voluptés. Ce fut donc pour lui-même que Charles Martel se battit, et point du tout pour la patrie, comme des historiens flatteurs et des prêtres reconnoissans l'ont écrit. Ce fut entre Poitiers et Tours que se donna cette fameuse bataille que la sottise des écrivains et l'ignorance des siècles ont enveloppée de tant de fables. Tout ce que l'on en sait c'est qu'il la gagna, et ce qu'assurément on n'a jamais su, c'est le nombre des sarrasins qui y mordirent la poussière. Trois cent soixante mille hommes ne périssent point dans une





Poitiers

bataille, et l'on sourit de pitié quand ces calculs, ridicules enfans de l'enthousiasme ou de l'adulation, se rencontrent dans les annales d'un grand peuple. Plusieurs écrivains éclairés et philosophes se sont mocqués de cette puérile anecdote de la perte des sarrasins : mais qui l'a fait naître ? comment a-t-elle pu naître ? le voici : Les sarrasins faisoient peur aux femmes, et l'ambitieux Charles Martel aux hommes. Les bonnes femmes, dans l'exagération de leur joie, auront assuré que chaque soldat français avoit tué à lui seul mille sarrasins ; et les hommes, dans leur abaissement, auront affirmé qu'un héros comme Charles Martel n'avoit pu triompher à moins d'ennemis. Ainsi se fondent les erreurs.

Poitiers, chef-lieu de ce département, étoit la capitale de la province que ci-devant l'on appeloit *Poitou.* On la subdivisoit encore en Haut et Bas-Poitou, et les deux derniers départemens que nous avons parcouru ont remplacé, en partie, ce qu'on appeloit le Bas-Poitou. Les pictaves (*pictavi*), peuples célèbres parmi les celtes, ont laissé leur nom, et les romains leur mémoire sur cette contrée. Les monumens qu'on retrouve sur sa superficie sont romains et non pictaves. Ces peuples occuppent cependant une place recommandable dans l'histoire des premiers césars. Ils coûtèrent plus d'une nuit d'inquiétude à Jules-César, et ils parurent assez importans à Auguste pour qu'il leur attribuât l'Aquitaine. Ce ne fut que sous l'empereur Valentinien premier, que l'Aquitaine fut séparée en première et seconde, et alors le Poitou fit partie de la seconde Aquitaine.

Après la chûte de l'empire des visigoths, l'Aquitaine fut partagée entre les fils et les petits-fils de Clovis, et le Poitou fit partie du royaume d'Austrasie. Childéric II ayant réuni *les deux couronnes* de France et d'Austrasie, cet ordre de choses dura jusqu'à Pepin le Gros. A cette époque paroissent des ducs d'Aquitaine, qui conservèrent le Poitou jusqu'à un Pepin le Bref, père de Charlemagne, qui tua Gaifre, le dernier de ces ducs, et s'empara de ses états.

Alors le Poitou fut gouverné, sous la race Carlovingienne, par des comtes qui n'étoient que de simples gouverneurs nommés par les rois français; mais sous le règne débile de Louis d'Outremer, Guillaume, comte de Poitou, s'empara de Poitiers, et arracha sans peine à un roi foible, la souveraineté, non-seulement du Poitou, mais encore du Limousin, de l'Auvergne et du Vélay.

Ses successeurs, sous le nom de ducs d'Acquitaine, y joignirent encore Bordeaux et tout le pays qui se trouve entre la Garonne et les Pyrennées, et en restèrent en possession jusqu'à Éléonore d'Aquitaine, en qui s'éteignit cette race de Guillaume, comte de Poitou.

Cette Éléonore d'Aquitaine, pour le malheur de l'humanité, épousa Louis VII, dit le jeune. La puérile dévotion de ce roi, sa tyrannie, bien moins royale que monachale, sa fureur des croisades, son caractère aussi pusillanime que farouche, ne s'accordoient guères avec une femme dont le penchant à la galanterie faisoit le fonds du caractère. L'indifférence, le dégoût, les aigreurs éloignèrent bientôt les cœurs

de ces deux époux. Les rapports, les médisances, les médisances sur-tout! que l'on peut comparer à ces maux d'aventure qui s'enveniment dès qu'on les néglige, hâtèrent le moment de leur séparation. Eléonore d'Aquitaine, en sortant du lit de Louis VII, épousa Henri II, roi d'Angleterre, et lui porta en dot toute cette partie de la France que son premier mari lui restitua en la répudiant. Cet Henri II étoit aussi comte d'Anjou. Delà la réunion à l'Angleterre de l'Aquitaine, du Poitou, de l'Anjou et de la Normandie; delà aussi l'origine des guerres interminables de cette isle orgueilleuse avec le continent français. Ainsi une femme incontinente, un roi bigot, deux individus ont suffi pour diviser à jamais deux nations, et allumer des torches inextinguibles de guerre. Ces exemples, renouvelés plus d'une fois, ne sont pas une des moindres autorités dont on puisse se servir pour combattre les gouvernemens monarchiques.

Ce n'étoit pas encore ces démembremens qui occasionnoient ces guerres autant que le droit de féodalité que les rois français prétendoient retenir sur ces acquisitions, ou héritages, ou pour mieux dire usurpations des rois anglais. L'orgueil alors se trouvoit compromis de part et d'autre. Par la suite Philippe *Auguste* confisqua le Poitou sur Jean Sansterre, et après lui son fils, Louis *le Lion*, en fit la conquête. Les anglais à leur tour le reconquirent, et ce fut en essayant de les en chasser, que le roi Jean perdit près de Poitiers cette fameuse bataille contre le prince de Galles, sur laquelle nous reviendrons afin de ne pas interrompre

ici l'apperçu rapide des diverses mutations de *maîtres* que ce pays éprouva.

Les maires des villes avoient alors une sorte d'influence. Celui de Poitiers décida les habitans à *se donner* volontairement à Charles V, qui, maître de cette ville, n'eut pas beaucoup de peine à soumettre le pays en entier. Il récompensa ce maire de Poitiers, en accordant *la noblesse* à perpétuité à tous les maires de cette ville. Cela faisoit assurément *beaucoup de bien aux habitans !*

Le fou Charles VI *donna* cette province au duc de Berry son oncle, qui, par reconnoissance, fit aux poitevins tout le mal possible Il mourut, et le Poitou passa au *dauphin* Charles, qui depuis fut Charles VII.

Personne n'ignore que, grace à la démence de son père, et à la scélératesse de sa mère Isabeau de Bavière, ce Charles VII fut long-tems roi sans couronne. Il n'avoit de la royauté que des favoris qui se déchiroient, et des ministres orgueilleux, impudens, et impolitiques qui le voloient. Sans la petite vanité des bourgeois de Poitiers il n'eût point eu d'asyle. On pourroit dire, peut-être, que sa maîtresse, Agnès Sorel, étoit le seul *homme* de bien qu'il eût auprès de lui. Si elle manquoit à toutes les vertus qui rendent son sexe estimable, elle avoit un certain nombre de qualités qui font distinguer l'homme parmi ses semblables.

Aux désastres épouvantables qui s'étoient étendus sur cette vaste portion de l'Europe, que l'on appeloit alors le *royaume* de France, Poitiers avoit gagné ce qui enfla si long-tems le petit orgueil de la bourgeoisie de

quelques villes, la suprématie des capitales; et Poitiers fut la capitale du *royaume* aussi long-tems qu'il n'y eût pas de *royaume* de France : delà son attachement à Charles VII. Il y avoit appelé le *parlement* et l'*université* de Paris : il y tenoit sa *cour*. Poitiers se croyoit Babilone! Mais Charles, devenu conquérant, autant par les folies de son siècle, autant par les circonstances impératives que par sa volonté même, Poitiers fut oubliée, et retomba dans cette espèce de disgrace où elle végéta jusqu'à la révolution. Elle eut le sort ordinaire aux amis des rois.

Avant de vous parler plus particulièrement de cette ville, nous jetterons un coup-d'œil sur les productions les plus essentielles que nous avons observées dans ce département, et plus en général dans le pays connu jadis sous le nom de Poitou.

Il y a peu de montagnes. Le pays est agréablement coupé de colines fertiles en vins, en plaines abondantes en grains et fruits, et en pâturages toujours couvertes d'une multitude de troupeaux. Dans les parties que nous avons précédemment parcourues se trouvent quelques marais, et c'est sur-tout dans le voisinage de la mer : et alors la richesse naturelle à ce beau pays s'éclipse un peu. L'on y retrouve bien le même goût des habitans pour l'agriculture; mais c'est alors le sol qui manque au génie.

Les bois n'y ont pas été distribués par la nature avec la même prévoyance. Plusieurs parties du ci-devant Poitou en manquent. Le département où nous sommes n'a pas à se plaindre de cet oubli; on y en trouve de très-beaux et en abondance. Cette divi-

sion du sol en côteaux, plaines et bois y rend le gibier de toute espèce extrêmement commun. La volaille et le poisson y sont délicieux. Les chanvres, l'huile de noix, la corlande, l'anis, le miel, la cire sont des productions plus particulières encore au département de la Vienne. Outre les fruits, les vins, les eaux-de-vie et les bestiaux, sur-tout, qui forment une des principales branches de son commerce, on y trouve aussi des mines de fer, et des carrières de cette espèce de pierres propres à faire des meules de moulin. En observant les trésors de la terre, considérés en général relativement au ci-devant Poitou, il offre encore des carrières d'une très-belle pierre de taille, de fort beaux marbres de différens genres, des pétrifications, des coquillages, des fossils, des topases, des cristeaux, et nombre d'autres objets réclamés par l'Histoire naturelle.

Quand au commerce d'industrie, plus particulièrement annexé au département de la Vienne, il se réduit à quelques manufactures de draps et de fils de soie, d'étoffes de laine assez grossières, de bonneterie, de tannerie, de chamoiserie et de coutellerie. Mais ces diverses manufactures ou fabriques ont peu d'activité.

Un objet important qui, par la suite, fixera sans doute l'attention du gouvernement par l'économie qu'il peut présenter, sur-tout à présent que la république française est également appelée à la majesté de la puissance sur les mers, comme à la dignité de l'exemple sur la terre, ce sont les chanvres. La culture en est considérable ici, et pourroit, avec des encouragemens, suffire sans doute à la marine, et éviter à la

nation la peine de les tirer à grands frais des contrées du Nord. On pourroit au moins essayer si des cordages faits avec les chanvres nationaux ne valent pas autant que ceux faits avec des chanvres de l'Ukraine ; et si l'expérience étoit pour l'affirmative, alors des fabriques de toiles à voiles et des corderies seroient parfaitement bien dans ce pays, y répandroient une nuance de vie de plus, y fixeroient un plus grand nombre d'individus, conséquemment accroîtroient la population, et la population la richesse ; car c'est assurément là la première de toutes : et peut-être naîtroit-il un jour où les nations étrangères viendroient chercher notre excédant en chanvre, et un nouveau canal de commerce s'ouvriroit pour la France.

Une sorte d'ordre exige que nous vous parlions du Vieux-Poitiers, avant de vous décrire la ville qui porte depuis si long-tems ce nom. Ceux qui croiroient que ce nom de Vieux-Poitiers, *vetus pictavium*, indiqueroit que là se trouvoit jadis la capitale des pictaves ou pictons, donneroient dans une erreur populaire. Des actes de Carloman et Pépin, des chartes de Charles le Chauve, en font mention, et alors le Poitiers que nous connoissons existoit. Il falloit cependant que ce Vieux-Poitiers ne fût dès-lors que des ruines, car les expressions même d'une charte de Charles le Chauve, en faveur d'une abbaye appelée Saint-Florent, l'indiquent assez.

L'auteur des Antiquités de la France, ouvrage qui parut au commencement du seizième siècle, insinue qu'effectivement c'étoit là que se trouvoit jadis la capitale de ces peuples *pictavi* ou *pictones* et que

l'empereur Claude, lors de son voyage en Angleterre, accompagné des grands de cette nation, leur permit de rebâtir leur ville où on la voit aujourd'hui; mais il faudroit au moins qu'il nous dît, quand, pourquoi et comment cette ville avoit été détruite.

D'autres écrivains ont cru que ces ruines étoient les restes d'un temple; mais cette opinion me paroît aventurée; car, outre que la forme même de l'édifice, à en juger au moins par ce qui nous reste, ne l'indique pas précisément, c'est qu'il paroît que l'entrée en regardoit l'orient, disposition contraire aux usages de ces sortes de monumens dont les autels étoient toujours placées à l'orient, et conséquemment l'entrée au couchant: usage que la religion catholique a prise elle-même des temples anciens. La construction des villes y faisoit déroger quelquefois pour les églises du second ordre; mais il n'est point d'église majeure, de ces églises qu'on appeloit basiliques ou cathédrales qui ne soit construite dans cette direction.

Il est, ce me semble, plus présumable que cet édifice ait été autrefois élevé par des soldats romains, comme pourroient l'indiquer plusieurs monumens militaires découverts dans ces environs, ou peut-être même quelque palais, ou de proconsul, ou de préteur, comme sembleroient l'annoncer les restes de portiques que l'on y remarque, assez semblables à ceux dont Pline le jeune fait mention, et qu'il écrivoit être à la mode de son tems. Ce qui donneroit quelque poids à cette assertion, c'est que les différentes colonnes milliaires découvertes de nos jours dans les environs du Vieux-Poitiers, portent le nom d'An-

tonin, *Antoninus pius*, dont le règne n'est que de fort peu postérieur à Pline qui vivoit sous Trajan; et si le Vieux-Poitiers étoit ruiné sous l'empereur Claudius, le cinquième et non le sixième des Césars, comme le dit l'auteur des Antiquités, comment se fait-il qu'il soit entourré de monumens qui datent d'Antonin pie.

Quoi qu'il en soit, il reste aujourd'hui peu de chose de ce monument. Les faces du midi et du couchant sont totalement détruites et effacées. Le mur du côté du nord subsiste encore. Il est bâti en petites pierres taillées de six pouces carré, à-peu-près semblables à celles dont nous vous parlerons à l'aqueduc de Fréjus, jointes par un ciment rougeâtre devenu plus dur que la pierre même, et que le tems a presque rendu gris à-peu-près comme le grais. La tour qui lui servoit d'entrée est presque entière encore, large de seize pieds romains et haute de plus de soixante. Le portique qui l'accompagne est élevé de vingt-quatre pieds sur huit de largeur. Il paroît qu'il communiquoit à d'autres de même proportion qui faisoient le tour de l'édifice qui, à en juger par ce qui reste, pouvoit avoir cent pieds de long sur soixante de large, et soixante d'élévation.

Ce Vieux-Poitiers est près de Châtelleraut, sur la rive du Clain, et non loin de la grande route de notre Poitiers, qui fut toujours la véritable capitale des pictavi comme l'a prouvé une dissertation à ce sujet, de l'abbé Relley, imprimée dans le recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, et citée par

Dulaure, et encore comme l'attestent différens monumens antérieurs au règne de Claude.

Poitiers nous a paru l'une des plus grandes villes de la république ; mais aussi la plus gothique et la plus ridiculement bâtie. Elle occupe une espèce de peninsule que forme en cet endroit le confluent du Clain et d'une autre rivière, en sorte que Poitiers en est presque entouré d'eau. Cet immense amas de maisons sans goût, sans architecture, sans dignité et presque sans habitans, n'est percé que de rues tortueuses, étroites, obscures, mal pavées et malsaines. Elles n'aboutissent qu'à des places sans majesté, sans ornemens, sans étendue et sans graces : et, comme toutes les anciennes villes, ce sont des habitations qui se sont accolées à des habitations, sans que l'art, ni la localité, ni le goût, et encore moins la commodité et la salubrité publique aient été consultés.

Il ne faut cependant pas croire que cet ordre de choses que l'on remarque dans toutes les villes anciennes, ait été purement l'effet ou du hasard, ou du mauvais goût compagnon des siècles d'ignorance par où ces villes ont passé pour arriver jusqu'à nous. Il est certain que la politique des gouvernemens y entroit pour quelque chose. Le despotisme aimoit que le peuple fût entassé, c'est-à-dire que l'homme, en franchissant le cercle de misère dont il étoit entouré, fût contraint de mettre le pied dans le cercle de misère de son voisin. Par cet art cruel, on l'éloignoit des rapprochemens, parce que les rapprochemens conduisent à des réflexions, et que les réflexions sont

le

le premier pas vers les lumières. De cette habitude, donnée par les gouvernemens monarchiques ou despotiques, est née cette espèce de division de toutes les villes anciennes, pour ainsi dire en corps de métiers; rue des Tanneurs, rue des Chaudronniers, des Merciers, des Orfévres, des Cordonniers, etc. Partout la même attention à fixer l'œil de l'homme du peuple sur la profession qu'il a embrassée et non au-delà, et conséquemment à lui faire envisager les hommes d'une autre profession comme étrangers à lui. De-là l'isolation de toutes les classes, la dislocation de toute la masse, la désunion de tous les chaînons sociaux, le morcellement de l'unité, et conséquemment la faculté de l'oppression, parce que l'oppression n'est que la possibilité de faire du mal à l'un sans que l'autre crie. Si cette observation se fait sentir dans toutes les villes anciennes, plus les gouvernemens sont vieux plus on la retrouve aussi dans les villes de leur régime. Allez en Allemagne : ce ne sont pas seulement les rues qui portent le nom des professions des hommes qui les habitent, mais ces hommes ont encore des maisons où ils se rassemblent; elles portent le nom de Poëles; c'est le Poële des cloutiers, des taillandiers, des bateliers, etc.; en sorte que les cloutiers, par exemple, peuvent être fortement vexés, et conséquemment fort agités dans leur Poële sans que les bateliers ou les corroyeurs s'en doutent, et qu'il seroit possible à un prince de l'empire, ou au simple magistrat d'une de ces villes anséatiques, qui se disent libres par excellence, de faire arrêter et enlever tout un corps d'artisans sans que

les autres corps d'artisans y prissent la moindre part. Car enfin, il est de la malheureuse nature de l'homme, et sur-tout de l'homme qui vit sous les rois de ne sentir que les maux qu'il sent.

A cet ordre d'habitation du peuple et du pauvre, la vanité des grands et des riches trouvoit un relief. Un grand seigneur ne pouvoit à chaque instant occuper le public par le fracas de ses voitures, de ses chevaux, de ses chiens et de ses ridicules; en son absence sa maison étoit son suppléant : et tandis qu'il s'ennuyoit à la cour il se consoloit en songeant que sa maison de telle ville ou de telle campagne obtenoit encore des hommages qui lui étoient relatifs. C'étoit, pour les grands, un moyen de se sauver de l'oubli. Combien en fut-il que l'on ne connut que par leurs hôtels ou leurs châteaux ! Heureux si leurs baillis ou leurs sénéchaux ne se fussent chargés souvent de les rappeler à la mémoire d'une manière plus odieuse.

Il n'est pas rare de trouver des promenades agréables et quelquefois chef-d'œuvres de l'art, associées avec des villes très-laides, et cela prouve encore que l'on s'occupeoit plus du riche que du pauvre; mais ce n'est-là qu'un foible abus, car enfin le pauvre en profite. Le cours de Poitiers, le parc qu'un intendant nommé *Blossac* avoit baptisé de son nom, la promenade appelée Guillon, du nom d'un pont qui traverse le Clain, offrent des charmes à ceux qui n'ont pas toujours le bon esprit d'aimer la solitude et qui vont à la promenade pour voir des hommes et non la nature. Cette promenade du parc que Poitiers doit à l'intendant Blossac, est à-peu-près dans la même

situation que la place du Pérou à Montpellier. Plantée sur un tertre extrêmement élevé, la vue s'étend sous un horizon immense, et suit avec plaisir le Clain dans ses replis, et les prairies dans leurs vastes dévelop-pemens. Qui le croiroit ? Sous l'ancien régime, des officiers d'un régiment d'infanterie, mécontens, disoient-ils, de quelques femmes ou de quelques maris de Poitiers, la tête échauffée par le vin, s'amusèrent, la nuit qui précéda leur départ, à ravager cette belle promenade. La majeure partie des arbres en fut coupée par eux, et ce crime resta sans punition.

Le paysage de la promenade du pont Guillon est d'un autre genre. Aussi piquant peut-être, il n'a pas cependant, si l'on veut me pardonner une expression peut-être trop recherchée, il n'a pas la même humanité. L'aspect des rochers et des ruines de l'ancien château des comtes de Poitou attriste l'ame. Les débris des tours exercent encore sur l'esprit une sorte de despotisme. Les oiseaux de proie, les oiseaux funèbres, qui s'emparent des murs que les tyrans ont délaissés, semblent y prolonger leur empire. Dans un autre sens les montagnes, les rochers sont une espèce d'aristocratie de la nature. Elle est peut-être moins aimable quand elle force l'homme à baisser ses regards. Enfin, à la promenade de Blossac on s'amuse : à la promenade de Guillon on réfléchit. Ce n'est peut-être pas un reproche : mais aussi ne faut-il pas que les réflexions de la promenade soient douces ?

De l'amabilité, de l'esprit, mais une sorte de nonchalance, une sorte d'indécision de caractère distinguent d'une manière extrêmement sensible les habitans

de Poitiers, non-seulement des autres français, mais même des autres poitevins. Leurs mœurs ont une teinte d'épicuréisme assez forte. Les plaisirs de la table, les délassemens de la société, les agrémens de la vie, tels sont leurs penchans. Peu d'amour pour la renommée; conséquemment peu d'aptitude aux sciences et aux arts: non pas qu'ils ne les aiment, et n'estiment ceux qui les possèdent, mais parce que la gloire qu'ils promettent ne se trouve qu'au terme d'une carrière pénible. Il n'en faudroit pas conclure cependant que les lauriers de la guerre les touche peu; non, ils sont doués de courage, et plus d'une époque de leur histoire le prouve. Des premiers à embrasser la religion protestante, cette promptitude leur attira plusieurs siéges célèbres marqués par leur valeur, et fameux par les fureurs des catholiques. C'est-là que l'on vit de ces atrocités inconcevables qui semblent avoir leurs périodes dans la rotation du grand ordre de l'Univers, et revenir d'espaces en espaces malgré la nature qui se voile à leur passage. C'est-là que l'on vit le maréchal de Saint-André, après s'être rendu maître de cette ville, en permettre le sac pendant huit jours; les chefs et les soldats lutter de scélératesse, de férocité et de cruauté, mourir eux-mêmes de la lassitude du crime, du meurtre, et du brigandage, au milieu des cadavres des hommes égorgés et des femmes violées. C'est-là que l'on vit un homme d'armes de la compagnie de ce maréchal de Saint-André faire bouillir dans un vase des oreilles d'hommes, les préparer, les assaisonner avec sang-froid, et appeler à grands cris ses camarades à cet horrible banquet, qui se fit dans

la rue, à la face et au nom du ciel. Heureux les écrivains qui peuvent écrire ces détails dégoûtans dans un siècle où il leur soit permis de douter que l'homme ait pu se livrer à ces horreurs.

L'amiral Coligny voulut à son tour reprendre cette ville. Le siége fut long et les femmes mêmes y partagèrent les fatigues des guerriers. Ce courage étoit digne d'une meilleure cause. La ville fut sauvée par un de ces travaux que le désespoir enfante et fait exécuter. Les assiégés essayèrent de boucher les arcades du pont de Ronchereuil et en vinrent à bout après mille tentatives pénibles et infructueuses. Alors les eaux du Clain se débordèrent, inondèrent le camp des assiégeans et les forcèrent à la retraite.

Ce fut alors aussi que l'on vit les prêtres se former en compagnies et en bataillons : et sans déroger au respect pour la hyérarchie sacrée, monsieur l'abbé crossé et mitré, colonel ; messieurs les chanoines, capitaines ; les curés, lieutenans ; les vicaires, enseignes ; et les prêtres communs, soldats ; en chapes, en étoles, en surplis, bonnet carré en tête, troussés, ceinturés, bottés, éperonnés, le mousquet et l'arquebuse sur l'épaule, promenant leurs grotesques cohortes sur les remparts, se promettre saintement le paradis à tant par tête de protestans. Le tumulte étoit fort, et certes les moines ne s'oublioient pas. Un cordelier, nommé *Protais*, a laissé dans Poitiers un souvenir non moins digne que celui de Jacques Clément. Nul n'entendit mieux que lui l'art de prêcher la sédition et l'assassinat. Il avoit au reste assez de franchise sur les vices des gens de son état, et l'on n'a point encore oublié que

voulant diriger les poignards de la multitude sur un médecin qu'il détestoit, il l'accusa de chercher des plaisirs hors de chez lui tandis qu'il avoit une femme jolie, *dont*, ajouta-t-il, *nous autres moines*, *nous nous contenterions fort bien.*

Ce régiment de prêtres et de moines dont chaque soldat étoit obligé de monter la garde, à peine de dix livres d'amende, devoit être fort nombreux à Poitiers, car peu de villes réunissoit autant d'églises.

On doit regretter que les protestans, qui moins féroces que les catholiques ne massacroient et ne violoient personne, mais pilloient les églises, aient ravagé plusieurs monumens qui se trouvoient dans quelques-unes de celles de Poitiers. C'est une lacune dans l'histoire des arts gothiques. Au nombre des bijoux qu'ils enlevèrent dans le trésor de la cathédrale, on compte une châsse d'or enrichie d'un rubis oriental, de saphirs, de perles, et de diamans. Que contenoit-elle? une partie de la *barbe* de Saint-Pierre. Néron étoit plus modeste ; la sienne n'étoit que dans une simple boîte d'or.

Dans cette cathédrale, trop basse pour sa grandeur, on regrette encore que les protestans aient détruit un mausolée que l'on disoit superbe, s'il est vrai que le quinzième siècle ait pu produire quelque chose en ce genre qui mérite cette épithète. C'étoit celui de *Cramaud*, orateur célèbre du concile de Constance, qui posséda plusieurs évêchés à-la-fois sans compter le cardinalat et le patriarchat d'Alexandrie. On reconnoît-là l'humilité chrétienne.

Ces monumens détruits par les protestans, en rap-

pelant ceux qu'ils renfermoient, prouvent que Poitiers posséda plusieurs de ces hommes, présentés dans ces tems d'ignorance comme des savans par excellence, et qui dans le vrai n'étoient que des écrivains ou des orateurs, pétris de subtilités et d'obscurités; tels furent entre autres un Gilbert de la Porée, ce Cramaud dont nous parlions tout-à-l'heure, un certain Grinvaud, un certain Gaulthier, tous évêques de Poitiers, dont les tombes étoient surchargées des qualifications pompeuses de *sagesse du siècle*, *perle de la sagesse*, *labirynthe de la France*, *miroir des mœurs*, *poignard de l'église*, *terreur des méchans*, et autres épithètes non moins boursouflées et aussi ridicules.

Gilbert de la Porée fut le rival de Saint-Bernard, il n'y a pas grand mal; mais il fut un des persécuteurs d'Abeillard, et ce n'est pas en cela qu'il a bien mérité de la postérité. Cet homme a beaucoup écrit, et personne heureusement ne le lit plus.

L'entêtement d'un pape a donné une autre célébrité à Gauthier. Clément V avoit été archevêque de Bordeaux. Ce vil flatteur de Philippe-le-Bel, cet assassin sacré des templiers avoit eu la fureur des titres et disputé celui de primat d'Aquitaine à l'archevêque de Bourges. Ce titre de primat a toujours eu des charmes puissans pour les archevêques. En certains pays de l'Europe il entraînoit avec lui de grandes prérogatives. En Pologne, par exemple, l'archevêque de Gnesne est primat du royaume, et en cette qualité il est légat, né du Saint-Siége, chef du sénat, censeur des rois, etc. Pendant la vacance du trône le gouvernement de l'État lui est dévolu sous le nom de

interroi. Il a son maréchal, son chancelier, sa garde à cheval, le titre d'altesse, de prince. C'est une des mille usurpations du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel.

Quand au titre de primat d'Aquitaine, Gaulthier, évêque de Poitiers, se déclara fortement contre l'archevêque de Bordeaux. Une pareille insulte n'étoit pas faite pour être oubliée par un prêtre. Cet archevêque de Bordeaux, devenu pape sous le nom de Clément V, déposa Gauthier et lui ordonna de quitter son évêché. Celui-ci, homme de tête, sans doute, refusa d'obéir, resta mîtré malgré la thiare, appela à Dieu et au futur concile, de l'injustice de Clément V, ordonna que son acte d'appel fut enterré avec lui, et mourut tranquillement dans son évéché en se mocquant du pape qui n'osa pas plus loin pousser l'aventure.

Jusqu'ici rien de bien curieux dans cette anecdote, si ce n'est cependant que l'on pourroit observer que Gauthier auroit excommunié toute autre personne qui, à son exemple, auroit désobéi au pape. Mais ce qui mérite d'être remarqué c'est qu'il n'existe point d'actes dans l'histoire de ces prêtres, dont les places leur donnoient une certaine prépondérance dans le monde, dont le fanatisme ou la superstition ne se soient emparés pour les tourner au profit de l'erreur. Il ne faut pas s'imaginer que l'église gallicane, comme on parloit alors, fût d'accord avec les papes sur l'étendue de leur pouvoir : et tandis qu'elle prêchoit une soumission aveugle aux décrets de la cour de Rome, elle étoit la première à les trouver abusifs et à les enfreindre,

Quand ces disputes éclatoient, pour ne pas être en contradiction avec ses prédications, qu'arrivoit-il? C'est qu'on rejetoit sur la sainteté du personnage rebelle le crime de la rébellion qui auroit pu ouvrir les yeux au peuple sur la futilité de l'obéissance qu'on lui prêchoit. C'est ainsi que l'église de France s'en tira à l'égard de Gauthier. On prétendit, et l'on écrivit que le pape Clément V, étant venu en France et à Poitiers, eut la curiosité de connoître cet acte d'appel de l'évêque mort : qu'il fit ouvrir sa tombe, *pendant la nuit*, et força l'archidiacre d'y descendre pour prendre l'acte ; mais que vainement il voulut s'en emparer, parce que le mort tînt la main si serrée qu'il ne fut pas possible de le lui arracher. Le pape n'en démordit pas, et fit ordonner au mort, sous peine de désobéissance, de lâcher l'écrit. L'archidiacre lui promit qu'on le lui rapporteroit quand le pape l'auroit lu, et le mort alors lâcha prise ; mais cette fable ridicule ne seroit pas complette si l'on n'avoit ajouté que le mort, de crainte de surprise, garda en ôtage l'archidiacre , qui se sentit retenir par une force invisible jusqu'à ce qu'on eût rapporté l'acte d'appel.

Nous ne quitterons pas le chapitre des fables de Poitiers sans faire mention de Radegonde, reine et sainte tout-à-la-fois, dont les gestes tiennent une si grande place dans Grégoire de Tours. Fille d'un roi de Thuringe, femme d'un scélérat appelé Clotaire fils de Clovis, ennuyée des crimes de son époux, elle se fit religieuse, bâtit un couvent, et fut sainte. Par un de ces libertinages d'esprit familiers aux criminels

puissans, le roi Clotaire, dont elle avoit été détestée, voulut la ravoir quand elle fut religieuse. Les saints étoient communs alors. Saint Germain se trouva là fort à propos pour détourner ce prince de cette folie qui, dans le vrai, s'effaça bientôt de son esprit. Il est assez bizare de rencontrer toujours des saints à côté des rois pour les empêcher de toucher à ce qui regarde l'église, et de n'en jamais entendre parler quand il prend envie à ces monarques d'opprimer ou de massacrer.

Radegonde fonda donc un monastère, et la sainte, sans s'en douter, fonda le temple de la discorde. Comme cette maison tiroit son origine d'une reine c'en fut assez pour que toutes les filles, sœurs, mères et cousines de rois le choisissent pour leur retraite. Elles y portoient tout leur orgueil, et depuis sainte Radegonde jusqu'à sœur Louise carmelite, ce ne fut jamais le signal de la paix que l'entrée d'une princesse du sang dans un monastère. *Chrodielde*, fille du roi Charibert, et sa cousine *Barsine*, fille de Chilperic, se retirèrent dans le monastère de Radegonde, dit de Sainte-Croix, dont une femme, nommée *Leubovire* étoit alors abbesse, et soudain tout fut boulversé. Le grand malheur c'est que le chapitre des amans vint se mêler aux petites jalousies, aux petites fiertés, aux petits propos de religieuses. Bientôt le couvent se divisa en deux factions, et factions de religieuses ne sont pas peu de chose. Chrodielde (et ceci n'est point une plaisanterie), leva une véritable armée composée de gens sans aveu et de brigands de toute espèce, et fit traîner l'abbesse dans une prison.

Un concile s'assemble et prononce l'excommunication contre Chrodielde, Barsine et leurs adhérens. Ces dames, à la tête de leur armée, fondent sur les prélats, les attaquent, les blessent, les obligent à fuir, et les poursuivent au-delà des portes de la ville.

De son côté, l'abbesse avoit touché quelques cœurs. Un officier la fit sortir de prison; des troupes vinrent à son secours; et ridicule qui ne se reverra plus et qui ne s'étoit jamais vu, Poitiers renferma deux armées, commandées de part et d'autre par des religieuses, qui se livrèrent une bataille rangée, dont la suite fut le brigandage et le carnage d'une foule d'habitans à qui cette dispute étoit fort étrangère.

Chrodielde fut vaincue après avoir soutenu un siége dans les formes dans le couvent de Sainte-Croix; son armée fut prise; et sans respect pour le sang royal du général féminin, les soldats passèrent par les mains du boureau.

Alors l'indécence succéda aux horreurs, les explications précédèrent le traité de paix, les amans furent désignés des deux côtés, démasqués, visités en présence des évêques; et cette grande tragédie finit par l'indulgence bouffone des pères de l'église qui laissèrent en emploi chacun de ces messieurs.

Depuis, les filles de Charles le Chauve voulurent renouveler ces exploits galans et guerriers. L'archevêque de Bordeaux les réconcilia.

Cette fureur de fondations de monastères si répandue pendant la première, la seconde, et une partie de la troisième race, n'est égale qu'à la manie qui régnoit également alors de tout ériger en église. Un

amphithéâtre, un temple, une écurie, tout étoit bon aux prêtres : et sous leurs mains tout devenoit propre à loger le Dieu de l'Univers. L'histoire s'extasie sur les affronts inombrables que les hordes barbares et les Sarrasins ont fait éprouver aux arts ; mais on ne dit pas que le catholicisme est un vandalisme bien plus désastreux, qui, depuis seize siècles, ronge sans pitié tout ce que l'antiquité avoit semé sur la terre pour la leçon de l'humanité. Les Goths, les Teutons, les Grotonges, etc., ont renversé des monumens ; mais l'église a mieux fait, elle les a volés pour les défigurer. Le muséum d'Alexandrie a chauffé les bains des Sarrasins. Mais s'il vous manque tant de richesses du génie de Rome et de la Grèce, croyez-vous que le sacerdoce si desireux de l'ignorance du monde les ait épargnés ? Et qui vous a dit que si l'histoire de Séjan manque dans les annales de Tacite, que le sacrifice n'en ait pas été fait par quelque moine à quelque maire du palais. Des abbayes, des chapitres sont ajourd'hui des propriétés nationales : et si les ténèbres des actions humaines pouvoient paroître au grand jour, peut-être plus d'un philosophe de l'antiquité pourroit vous dire, « c'est avec mon livre qu'un fonda-
» teur acheta cet emplacement d'un roi, et ces deux
» hommesle brûlèrent de concert parce qu'il renfer-
» moit des vérités. »

C'est ainsi que sans la permanence du vandalisme de l'église, les amis de la belle architecture admireroient encore à Poitiers le mausolée d'une femme romaine, épouse de *Soranus* consul désigné lieutenant d'Auguste dans l'Aquitaine, et fille du consul

Glaudius Varénus de l'ancienne famille des Claudes. Il paroît que, soit flatterie, soit que cette romaine, ou ses pères, ou son époux eussent rendu quelque service important aux *pictavi*, la ville de Poitiers s'étoit chargée des honneurs funèbres, de l'érection de la statue et de la concession du terrein pour bâtir le mausolée de cette romaine qui fut construit aux frais de son époux. Les premiers chrétiens s'en sont emparés pour faire une chapelle où l'on baptisoit les cathécumènes; et dès-lors ils ont tout gâté. Les quatre façades étoient ouvertes par trois portes en arcades à plein ceintre, comme sont à-peu-près les arcs triomphaux. Chaque arcade étoit soutenue par des colonnes de marbre. De l'extérieur on appercevoit tout l'intérieur de l'édifice. Au centre s'élevoit un autel ou plutôt un piédestal de porphyre sur lequel étoit placée la statue de la femme romaine, et l'urne qui contenoit ses cendres. On se forme sans peine l'idée de la majesté de cet édifice; eh bien, les prêtres l'ont dégradé : ils ont muré les portes; ils ont ou brisé, ou caché les colonnes; ils ont mis un ridicule retable de bois grossièrement sculpté, plus grossièrement doré, à la place du bel autel de marbre; une mauvaise figure de saint Jean à la place de la belle statue antique; enfin ils ont fait un méchant oratoire de bigote à la place d'un beau monument. Les vandales étoient moins vandales, car au moins ils avoient l'humanité de détruire en entier, et ne laissoient pas ainsi des pierres d'attente aux regrets de la postérité.

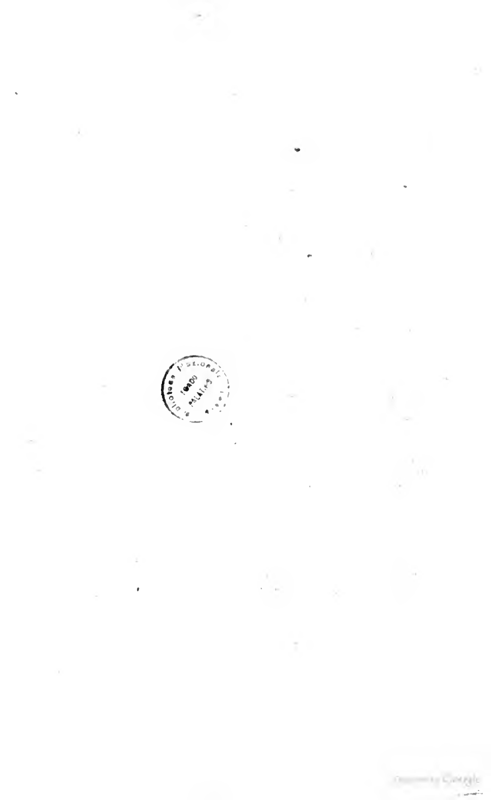
Il reste bien peu de choses d'un palais de Gallien et d'un amphithéâtre. Quelques arcades que l'on sup-

pose avoir appartenu à un acqueduc, indiquent plutôt que ce palais a existé, que l'étendue qu'il avoit. Il en est de même de l'amphithéâtre. Quelques restes de murs, quelques souterrains où l'on renfermoit les animaux destinés aux combats, et qui servent de cave aujourd'hui à des particulier, une belle entrée de ces mêmes souterrains, quelques débris des galeries intérieures que l'on a impitoyablement laissé obstruer par de méchantes maisons; tels sont les foibles vestiges d'un édifice que l'on peut présumer avoir été beau.

Quand l'idée encore frappée de la dignité silentieuse que ni le tems, ni les outrages des hommes ne peuvent arracher de ces témoins mutilés de la splendeur romaine, s'arrête ensuite sur les monumens de l'ignorance qui, par une fatalité bien rare, semblent, au milieu des siècles, jouir avec insolence de leur intégrité, on ne peut échapper à un mouvement d'humeur. La statue de l'épouse de Soranus est perdue: il faut aller chercher l'autel de marbre loin du mausolée, dans un coin poudreux de la sacristie de la cathédrale où un évêque de Poitiers nommé la *Roche-Posai* l'a spirituellement relégué. Eh bien! l'horloge de Poitiers défie orgueilleusement et les âges et les yeux des gens de bon sens, avec une inscription qui vous apprend que cette horloge a été mise là en 1390, parce que les *bonnes gens ne savoient* à quelle heure ils dînoient. Le palais de Gallien est détruit: on laissoit démolir par le premier venu les murs de l'amphithéâtre; et si la révolution n'étoit pas venue, on verroit encore promener dans une procession, au



Reste d'une Porte de l'Amphithéatre de Poitiers



commencement du printems, une figure de dragon: et les bonnes femmes à genoux se frappant la poitrine s'écrioient : *sainte Vermine* priez pour nous.

Le célèbre dom Calmet, qui fut peut-être quelquefois un peu trop crédule, penche à croire à l'existence de ces dragons. Il cite quelques faits en preuve; mais ces faits étoient-ils bien éclaircis ? Les avoit-il vérifiés ? N'étoit-ce point quelques-uns de ces bruits populaires que la frayeur accrédite, et que l'ignorance adopte ? Il est certain que dans plusieurs ci-devant cathédrales de la France on retrouvoit de ces figures que le bon sens suppose sans peine fabuleuses. Il faut cependant qu'elles aient une origine. Avec un peu d'attention sur les mœurs et sur les tems, il ne seroit peut-être pas difficile de la trouver. Seroit-il bien étonnant, par exemple, que des seigneurs ou des prêtres, au retour des premières croisades, eussent rapporté des peaux de crocodilles; que les dépouilles de ces animaux bien étrangers et bien nouveaux pour un peuple très-inepte, très-abrutti, eussent servi à quelques jongleries de ces voyageurs ridiculement sacrés; que la curiosité de ce peuple aveugle eût accueilli tous les mensonges qu'ils leur auront débités à ce sujet? Le dragon de Poitiers se portoit pompeusement aux processions que l'on appeloit des rogations; ces processions ne remontent pas plus haut qu'Alphonse, frère de Louis IX, qui les mit en vigueur. Mon dragon n'est donc pas antérieur à ce grand amateur des croisades, et je ne vois pas de difficulté que la sainte Vermine des dévotes de Poitiers ait été pêchée dans le Nil, et que le frère d'un roi fanatique

ne s'en soit servi pour donner du relief à sa procession. C'est ainsi, ce me semble, que sur les choses extraordinaires dont use une religion, ce n'est pas la nature qu'il faut consulter pour savoir si elle a pu, oui ou non, enfanter ces phénomènes, mais jeter un coup-d'œil sur les grandes opinions qui pouvoient alors occuper les esprits. C'est-là communément le berceau de toutes les sottises. Il y a peu d'années qu'un plaisant, pour critiquer trois ministres oppresseurs, dessina et fit graver un monstre chimérique. On conviendra bien que jamais l'Histoire Naturelle ne posséda plus de grands hommes qu'à cette époque. La gravure paroît; les sept huitièmes de la France et de l'Europe crurent à la harpie, et au bout de quelques mois, des voyageurs l'avoient vu au Brésil, aux isles de Honduras, que sais-je ? Ils étoient bien bons de faire tant de milliers de lieues : en deux heures de tems ils auroient pu la voir à Versailles; les trois ministres y étoient. L'homme raisonnable reconnoît l'erreur partout où elle se présente; mais pour instruire cela ne suffit pas; il faut au moins chercher comme elle est née ou comme elle a pu naître.

Jusqu'au commencement du seiziéme siècle, une cérémonie, non moins ridicule que le dragon, eut lieu à cette procession. Le trompette de la ville montoit sur un rocher, et quand la châsse de la cathédrale passoit, il lançoit de toutes ses forces contre elle une bouteille pleine de vin. S'il étoit assez adroit pour toucher le but, il avoit la valeur de la partie de la châsse que le vin avoit mouillé : il est vrai qu'il étoit excommunié, mais l'argent le consoloit. Cette

point

pointe d'esprit signifioit les persécutions que les infidels faisoient éprouver aux chrétiens. On voit qu'ils prenoient leur revanche sur la raison.

On reconnoît aussi par-là que l'église ne s'est pas toujours crue assez forte par la persuasion, et qu'elle n'a pas négligé, pour s'affermir, d'éveiller l'intérêt dans le cœur de l'homme. Ce n'étoit pas seulement avec le peuple, mais encore avec les grands, qu'elle usoit de ce mobile de corruption. L'évêque de Poitiers à son intronisation étoit porté par quatre *barons*, les *sires* de Lusignan, de Parthenai, de Châtellerault et du Fief-l'Evêque. Pour les réduire à cet acte de servitude il avoit fallu y attacher une grande récompense : aussi le Lusignan avoit-il le cheval blanc sur lequel l'évêque faisoit son entrée; le Parthenai, les nappes de la table et du dressoir, avec la coupe d'argent dans laquelle le prêtre buvoit le *premier trait*; le Chatellerault, les deux bassins d'argent où l'éminence s'étoit lavée les mains; et enfin, le Fief-l'Evêque, deux plats d'argent. L'église avoit tellement rivé les chaînons dont elle s'étoit unie aux grands, que ces derniers tenoient cette bassesse à honneur. Que pouvoit-on attendre au reste de la raison de ces hommes surchargés de titres et d'honneurs qui mettoient de la gloire à mourir sous l'habit d'un moine (1) ?

Avant de nous éloigner de Poitiers, nous vous dirons un mot, non pas du ridicule monument qu'un scélérat nommé Foucaud, d'abord intendant de Béarn, ensuite de Poitou, avoit élevé à Louis XIV sur la place que l'on appeloit *Royale* : monument qui n'étoit qu'une misérable statue pédestre en stuc bronsé, et

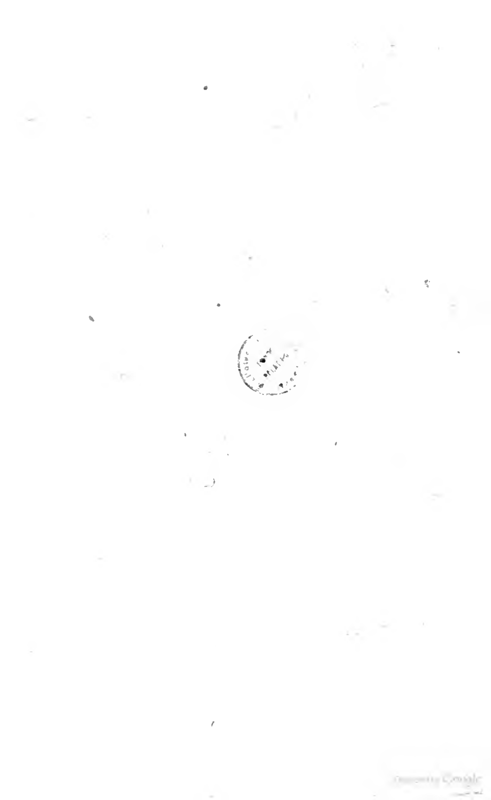
qui sembloit, par la matière même, annoncer que les hommages de la flatterie n'étoient qu'une boue méprisable (2) : mais bien d'un monument plus bizarre, et qui a mérité plus d'une fois l'attention des savans. C'est ce qu'on appelle vulgairement la pierre levée, curiosité que l'on trouve à un quart de lieu tout au plus de Poitiers, sur la route de Bourges.

En examinant cette pierre, il sembleroit que ce seroit plutôt un jeu de la nature qu'un ouvrage de main d'homme. On a pourtant aujourd'hui la conviction que c'est à l'art qu'on le doit, parce qu'on lui retrouve des camarades dans d'autres contrées de la France, à Cahors, à Xaintes, à Neuville, etc. Cette pierre est une espèce de table d'un seul bloc, et d'une proportion colossale. Elle est brutte, de vingt-deux pieds de long, sur seize et quelques pouces de large. Elle est supportée sur cinq pilliers de même matière, insymétriquement posés, et de trois pieds quatre pouces de haut. Elle est sans inscriptions, sans figures, sans aucune apparence même de sculpture, sans rien enfin qui puisse indiquer à quel usage elle fut primitivement destinée. Nous ne rapporterons point tout ce que la superstition y attacha de merveilleux. Il n'importe pas plus aux progrès de la raison de savoir que sainte Radegonde avoit apporté cette pierre de vingt pieds de long sur sa tête, et les cinq pilliers sous son bras (3), qu'il n'importe à l'architecture de savoir que saint Benezet apporta à Avignon une pierre de dix-huit mille pesant dont il se servit pour commencer le pont.

La folle sagesse de Rabelais n'a point oublié cette



La Pierre levée a un quart de Lieue de Poitiers.



pierre; mais si comme lui nous croyons sans peine à la vie licentieuse des écoliers de l'Université de Poitiers, si comme lui nous croyons qu'ils ont plus d'une fois *banqueté à force* flacons, jambons et pâtés : quelque respect que nous ayons pour *Pantagruel*, nous ne croyons pas que ce soit lui qui ait placé cette pierre pour le délassement de ces messieurs. L'auteur de l'Histoire d'Aquitaine qui l'attribue à Eléonore de Poitou, et la regarde comme la marque d'un droit de foire qu'elle accorda à Poitiers dans le douzième siècle mériteroit plus d'attention si l'on n'en retrouvoit point de semblables ailleurs. Les savans antiquaires paroissent convaincus aujourd'hui que ces pierres levées sont des autels dédiés à Mercure, dieu qui présidoit aux chemins. Mais peut-être seroit-il permis d'élever encore quelques doutes sur cette décision, car il étoit aussi le dieu des traités de paix et d'alliance : et je ne vois pas pourquoi, si l'on consacre ces pierres à Mercure, on ne les regarderoit pas de même comme le monument de quelqu'alliance soit entre des peuples gaulois, soit de ces mêmes peuples avec les romains. Mais pourquoi ne seroit-ce pas aussi l'autel rustique où les soldats romains de nouvelle *levée* prétoient jadis leur premier serment? On sait que ce serment avoit chez les peuples anciens une forme bien plus religieuse que chez les modernes. Les soldats de nouvelle levée juroient solemnellement aux dieux d'obéir à tout ce qu'on leur commanderoit, de ne jamais déserter, de sacrifier leur vie pour la défense de l'empire, etc.; et comme les légions n'entroient jamais dans les villes, qu'elles avoient des camps où elles étoient

residentes hors le tems même de la guerre, que les vestiges de plusieurs de ces camps se voient encore en Europe et particulièrement en France, seroit-il impossible que ces autels grossiers eussent été consacrés à cet usage? et que l'incertitude sur la destination de ces pierres vînt d'une variation dans ces idiômes qui, insensiblement, aura fait négliger l'article *de* nécessaire à l'intelligence, puisque cela feroit pierre de levée, au lieu de pierre levée qui ne présente aucune idée.

Au reste, si ces obscurités, qui ne présentent un grand intérêt qu'aux amateurs de l'Histoire des Monumens, laissent encore à douter si Éléonore de Poitou eut quelque part à celui-ci, le champ de bataille de la fameuse journée de Maupertuis ou de Poitiers ne prouve que trop, par exemple, que cette femme dont nous avons parlé plus haut exista, et que l'immense patrimoine qu'elle porta en héritage aux rois anglais attira des fléaux sur la France dont elle se sent encore. Je dis encore, parce qu'enfin ce fut-là l'origine de la rivalité des deux nations, et que si la politique doit se réjouir du triomphe inévitable que la grandeur de la nation française lui prédit sur son orgueilleuse ennemie, il n'en est pas moins vrai que l'humanité pleure encore sur les ruines de Carthage.

Il est, dans l'Histoire de France, des journées terribles que l'écrivain n'aborde qu'en tremblant. Il est douloureux d'avoir à peindre les exploits d'Asincour de Crécy, de Poitiers, et de citer des forces formidables vaincues par une poignée de soldats. Mais si l'imprudence, l'indiscipline, le désordre, la confusion forment les attributs distinctifs de ces jours sanglans,

le génie de la valeur française n'en plane pas avec moins d'audace sur ces campagnes marquées par d'augustes défaites : et l'on retrouve tous les caractères de la victoire dans chaque soldat de l'armée battue.

Jean II, le plus vaniteux des hommes, peut-être plus fatigué de la réputation de bravoure et de loyauté que le *prince* de Galles si connu sous le nom de prince Noir, fils d'Édouard III le plus insolent des rois, s'étoit acquise, peut-être dis-je plus tourmenté de la gloire de ce rival que des maux qu'il faisoit éprouver à la France, se résolut à lever une armée, et à l'aller chercher. Il rassembla soixante mille hommes, et la rapidité de cette expédition ne paroitroit étonnante qu'à ceux qui ignoreroient qu'alors les *seigneurs* féodaux appelés à la guerre par le *seigneur* suzerain, se faisoient suivre d'un certain nombre de leurs vasseaux, et qu'ainsi la formation d'une armée étoit bien plus prompte qu'elle ne le fut depuis ; mais aussi quelles troupes ! Quelle discipline ! La bataille de Poitiers en est un exemple.

Jean II joignit son ennemi dans les environs de Poitiers. Du côté de celui-ci, il n'y avoit que dix mille soldats. Mais habitude des combats, science dans les manœuvres, discipline exacte, confiance sur-tout dans les talens du chef : quelle différence ! toutes fois les fatigues d'une campagne déjà avancée (on étoit au mois de septembre), la disette de vivres qui se faisoit sentir depuis quelques jours, l'embarras d'une retraite difficile en présence d'une armée nombreuse, la longueur du chemin qu'il eût fallu faire pour regagner le bord de la mer, ou du moins Bordeaux

où l'on eût pu se défendre, rendoient la situation de l'armée anglaise pénible : et si pénible que le prince de Galles, malgré ses talens, malgré son usage de la victoire, fit faire des propositions à Jean.

L'étourdi monarque les rejeta, et ce ne fut pas là son tort. Mais au moins devoient-elles lui prouver l'inquiétude de son ennemi ; et s'il eût mis la raison à la place de la jactance, s'il eût préféré le véritable plaisir de vaincre à l'orgueil de faire inutilement couler le sang, en temporisant quelques jours il forçoit les anglais à se rendre à discrétion. Mais ce délire de chevalerie qui troubloit alors toutes les têtes, ce goût d'honneur ensanglanté qui s'étoit glissé jusques dans les plaisirs, cette ridicule démence de gloire attachée à tout ce que la véritable gloire ou dédaigne ou repousse, auroient fait regarder comme une honte de suspendre un combat : et dans ces tems on achetoit par l'opprobre d'une défaite la gloire de n'avoir pas attendu à triompher le lendemain.

Le prince de Galles réduit à n'avoir qu'une ressource, s'en servit ; ce fut celle de vaincre. La majeure partie de l'armée française étoit en cavalerie ou gendarmerie. L'anglais choisit habilement son terrein. Des ravins : des champs enclos de fossés, embarassés de vignes et de haies : des côteaux difficiles ou fatiguans à gravir ; ensuite l'art des retranchemens, des coupures, des puits prêtant son secours à la nature ; tel fut le théâtre que lui choisit l'expérience militaire. Jean II, de son côté, fit ses dispositions. Il partagea son armée en trois corps de bataille ; donna l'un au *duc* d'Orléans, le second au *dauphin*, et se

réserva le troisième. Il s'imagina sans doute encore que l'éclat de la parure avoit le droit de fixer l'œil de la victoire, et ne se souvint pas qu'elle sourit à la modestie. Monté sur un superbe cheval blanc, couvert de brocard et de pierreries, revêtu d'armes magnifiques, c'étoit Xercès. Il en eut le sort.

La harangue qu'il fit à ses troupes donne une idée de l'esprit avantageux qui sans doute régnoit dans ce siècle. « Entre vous autres, dit-il, quand vous êtes » à Paris, à Chartres, à Rouen ou à Orléans, » vous menacez les anglais et desirez avoir le ba- » cinet (4) en la tête devant eux : or y êtes vous ; je » vous les montre si leur veuillez rencontrer leur » mal-talent et contrevenger vos ennemis ».

La bataille s'engage. Le corps commandé par le dauphin fut le premier mis en déroute, et celui du duc d'Orléans s'enfuit sans avoir combattu. Le prince de Galles vît alors qu'il ne lui restoit plus à avoir affaire que contre la division que commandoit Jean, et la chargea vigoureusement. La grandeur du péril fit disparoître la vanité : et il faut le dire, Jean II se montra tel alors qu'il auroit dû toujours être. Le sang-froid remplaça les bravades, l'intrépidité succéda à la ridicule audace. Il harangua son monde avec calme, le disposa avec sagesse, et les plus rudes coups commencèrent à se porter. Jean et les siens ne perdirent pas un pouce de terrein. Jamais jusques-là, peut-être, la valeur française ne s'étoit mieux prononcée ; chacun mouroit à la place où il avoit commencé à combattre ; et les anglais, recevant la mort à chaque minute, et la donnant éga-

lement, détruisoient en détail cette phalange terrible, et ne l'enfonçoient pas. Jean, entouré de morts, conservé lui-même à la vie par son jeune fils Philippe qui l'avoit couvert de son corps et se trouvoit blessé; Jean armé d'une hache, portoit encore le trépas au sein de tous ceux qui brûloient de le saisir. Enfin, vraiment couvert de blessures, il donna la préférence pour se rendre à un nommé *Morbec*, *chevalier* français du pays d'Artois, qui combattoit dans l'armée anglaise parce qu'il avoit été forcé de fuir la France pour un forfait. Et cette prédilection de Jean est encore un trait d'inconséquence de son caractère, car il n'y avoit pas là un soldat qui ne valut mieux que ce Morbec.

Dans ce tems de rançons, la prise d'un roi alumoit l'avarice, et jusqu'à ce qu'il eût gagné les tentes du prince de Galles, il se vit exposé, lui et son fils Philippe, à tous les tiraillemens de ceux qui se disputoient une si riche proie. Il les calmoit quelquefois en leur disant « Seigneurs, menez-moi courtoisement » et mon fils, devant le prince mon cousin, et ne » vous querellez pour ma prise, car je suis assez » grand seigneur pour vous faire tous riches ». Il eut mieux valu qu'il fut riche en prudence; il n'eût pas été forcé de promettre un argent qui ne lui appartenoit pas.

Le comte de *Warwick* et Renaut de *Gobeghen* le dégagèrent, et il parut devant le prince de Galles. Celui-ci l'accabla de toute l'orgueilleuse modestie d'un vainqueur. Il lui prodigua toutes les consolations, lui décerna le prix de la valeur, le soir le servit debout à table et ne

voulut jamais s'asseoir en sa présence. Il n'en falloit pas davantage pour gagner le cœur de ce monarque. Mais tandis qu'on essuyoit les larmes d'un roi, qui donc essuyoit celles de l'humanité !

Ce fut en 1356, le 17 septembre, que se donna cette bataille célèbre sur un terrein nommé Maupertuis, entre le village de Beauvoir et la ci-devant abbaye de Nouaillé. Elle couta de longues calamités et dix mille braves à la France. Ils furent presque tous enterrés, avec solemnité, aux cordeliers et aux jacobins de Poitiers. Le corps d'un *duc* de Bourbon qui y avoit péri, éprouva une singulière difficulté pour jouir du repos des morts. Cet homme prodigue, abîmé de dettes, avoit été excommunié par le pape Innocent VI, par cette seule raison qu'il avoit des créanciers. Mort excommunié, personne n'osoit lui rendre les derniers devoirs. Le corps resta de la sorte nombre de jours sans sépulture, abandonné dans l'église des jacobins. Il dut à la piété filiale, ce que la piété religieuse lui refusoit. Son fils s'engagea à payer ses dettes. A cette condition, le pape consentit à lever l'excommunication, et le mort reçut solemnellement l'absolution. On le transporta ensuite à Paris, et ce fut aux jacobins qu'on l'enterra.

Hélas ! si de la morale du Christ, morale la plus sage, la plus douce que jamais le génie d'aucun homme ait enfanté, des prêtres ambitieux extrayoient ainsi de véritables poisons, et que cette morale entre leurs mains ait eu le sort de la boîte de Pandore, combien la chimie est-elle préférable à la science du prêtre, puisque dans l'animal le plus dangereux, dans le

reptile le plus redouté, elle a découvert la panacée des maux qui affligent l'humanité! C'est dans les environs de Poitiers que l'on prend les vipères qui entrent dans la composition de la thériaque. Elles sont nombreuses dans ces cantons. Si les tyrans ne s'étoient pas approprié les serpens des furies, on croiroit qu'elles auroient secoué leur chevelure sur le Poitou.

Après Poitiers, une des villes de ce département qui mérite le plus d'attention, c'est Châtellerault. Sa situation sur la Vienne la rend l'entrepôt de toutes les relations commerciales que les bords de la Charente et de la Gironde peuvent avoir avec les rives de la Loire. Le roulage y dépose les marchandises que l'on embarque sur la Vienne, qui les verse ensuite dans la Loire. Le pays que l'on traverse pour venir de Poitiers à Châtellerault, est découvert, généralement peu peuplé, orné de quelques maisons de plaisance dont l'aspect est plus ou moins riant, soit par leur situation, soit par le plus ou moins de richesses de ceux à qui elles appartiennent. Ce canton que l'on traverse n'est pas le plus fertile de ce département. Il est fréquemment entaché de craie, et ces terres blanches produisent peu, et souvent point du tout. Le commerce de Coutellerie est considérable à Châtellerault, et l'art qui le produit y a reçu une grande perfection. A l'empressement que mettent les marchands à venir dans les hôtelleries solliciter les étrangers et les voyageurs, ils sembleroient conduits par un besoin extrême de se défaire de leurs marchandises : et je le dis à regret : cet empressement tient presque des importunités de la mendicité effrontée. La dignité républicaine

effacera sans doute à la longue cette teinte d'esclavage: car c'en est une, et en voici la raison. Châtellerault assise sur la grande route de Bordeaux à Paris, entourée de sa réputation de coutellerie, il étoit simple que les voyageurs, par cette raison seule, y séjournassent quelques heures : mais quelle classe de voyageurs ? Ce n'étoit pas l'homme du peuple qui, pour se procurer un couteau, eût surchargé son voyage d'une dînée ou d'une couchée inutiles. Ce n'étoit pas le négociant qui se fournit en gros de ces sortes de marchandises si elles sont de son commerce : et qui, s'il passoit à Châtellerault, n'attendoit pas le marchand dans son auberge, mais alloit lui-même chez le manufacturier. C'étoit donc la classe des voyageurs oisifs et riches; et l'on peut dire qu'alors les marchands de couteaux alloient caresser leur orgueil, s'agenouiller devant leur dédaigneuse protection pour les bijoux qu'ils leur présentoient, et ne se dédommageoient de leurs caprices, de leurs refus affectés, de leur dédain apparent, qu'en leur vendant le double de la valeur des objets. Ainsi deux maux en résultoient: c'est que l'insolence du riche et du grand y gagnoit un cran de plus, et que la probité du marchand, cette pudeur si nécessaire au négoce, en sortoit avec un lustre de moins. Et c'est ainsi que toujours, lorsque l'avidité se place entre deux individus, chacune de ses mains leur fait à tous deux une plaie incurable.

La coutellerie fait vivre à Châtellerault au moins six cents familles. Ce qui contribue à en conserver la célébrité, c'est que chaque pièce fabriquée doit être

soumise, avant d'être exposée en vente, à des jurés qui sont libres de rejeter les ouvrages qui leur semblent ou médiocres, ou défectueux, et d'y refuser leur poinçon.

Deux autres branches d'industrie attirent encore des richesses dans cette commune : c'est l'épuration de la cire et la fabrication des toiles. Bien moins vaste que Poitiers, Châtellerault regagne en agrément ce qu'elle perd en grandeur. Elle est gaie, peuplée, arrosée par la Vienne qui s'y présente avec quelqu'importance. Les ruisseaux sans doute font le charme des paysages, et la poésie les réserve pour elle; mais aux yeux de la raison, il est permis aux rivières de se parer de l'utilité.

Cette ville n'est pas moderne. Un certain Héraut y fit bâtir un château, et de l'assemblage de ces deux mots s'est formé le nom qu'elle porte. Nous n'avons pas été très-curieux de voir le gué fameux qu'une biche miraculeuse enseigna à Clovis quand il alloit saintement égorger cet Alaric roi des visigoths dont nous vous avons parlé, et nous avons préféré nous réjouir avec quelques amis, de la certitude où ils sont de n'être plus massacrés par les suppôts de la gabelle.

Peu de cantons de la France ont été plus opprimés par cet impôt exécrable que le ci-devant Poitou, par cette raison même qu'il déploya une résistance plus opiniâtre contre son établissement. De même que le massacre de la Saint-Barthélemi fut arrêté au milieu des fêtes du Louvre, de même le fameux édit de Châtellerault, sur la gabelle, fut rédigé au milieu

des plaisirs que la présence de François premier avoit appelés dans cette ville. Les amusemens des rois sont pour le peuple, ce que sont pour les nautonniers les espèces de tournois aériens des corbeaux; c'est-à-dire le prélude et le présage des tempêtes.

Une nuée de directeurs, de commis, de préposés vînt fondre sur le Poitou, et le peuple les repoussa par la force. La justice auroit voulu que l'on révoquât l'édit, on aima mieux en vendre la suspension. La mesure étoit plus lucrative; et le peuple eut la foiblesse de s'y prêter. Foiblesse bien grande en effet, qui lui faisoit dire tacitement au monarque, sois injuste tout à ton aise; quand cela me déplaira je te paierai pour que tu cesses de l'être. L'impôt fut aboli pour le Poitou en 1549, et Henri II, qui sut si *mal* régner, et qui, par cette raison, est peut-être le meilleur roi qu'il y ait eu, supprima les magasins à sel et les officiers qui y étoient attachés, *comme incommodes au roi et à la chose publique*. Louis XIII les rétablit. La planche étoit faite, et l'on paya Louis XIII à son tour pour avoir la paix avec les vampires du trésor public. La malheureuse ville de Châtellerault n'en fut pas quitte à si bon marché. Les fermiers-généraux prétendirent qu'elle faisoit passer du sel en abondance dans des provinces adjacentes, et sous ce prétexte obtinrent le pouvoir d'y établir un dépôt de sel. Châtellerault entier se révolta. La cour s'en vengea en y faisant passer six compagnies de gardes-françaises qui y vécurent à discrétion pendant cinquante-six jours. Tout ce que le régime militaire, le plus exécrable de tous, peut inventer d'odieux,

fut exercé contre les habitans ; et tandis qu'ils étoient victimes de la rapacité effrénée du soldat, une commission, ou tribunal de sang, les conduisoit à l'échafaud.

Il ne faut pas se le dissimuler : les *rois* français eurent long-tems un levain secret de haine contre le Poitou. Ils saisissoient volontiers l'occasion de l'exhaler. Le long séjour des anglais, la défaite du roi Jean, une grande population de protestans : de-là sans cesse le théâtre de la guerre reconstruit, les vexations du vainqueur, les dragonades, les oppressions des prêtres et des intendans, et tous les maux qui suivent les divers esprits de parti tour-à-tour triomphans. La victoire ne reconcilie pas toujours avec le terrein où sa main couronne, et les lauriers de Moncontour ne rendirent pas la cour des Vallois plus favorable à ces malheureuses contrées. Ce fut sur les confins de ce département et de celui des Deux-Sèvres que le 3 octobre 1569 se donna cette bataille où la vertu guerrière de l'amiral Coligni échoua devant la jeunesse bien moins auguste, mais plus heureuse du *duc* d'Anjou.

Ce duc d'Anjou, depuis Henri III, s'approcha de Moncontour pour s'en emparer ; ce poste paroissoit également avantageux à Coligni, et il marchoit de son côté pour l'occuper. Le desir de l'emporter décida les deux chefs à tenter le sort d'une bataille générale. Elle commença par une canonade très-vive qui se soutint de part et d'autre depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures de l'après midi. Le sort restoit indécis lorsqu'enfin le *duc* de Montpensier

s'ébranla avec le corps qu'il commandoit. Le combat devint alors terrible, et le succès se prononça en moins d'une heure pour l'armée royaliste. Les protestans plièrent, et la destruction presque totale de leur armée marqua leur fuite. Les lansquenets furent taillés en pièces par les suisses. Vainement le malheureux amiral Coligni fit-il des prodiges de valeur; ses blessures et son courage ne purent rien contre la fortune. Et le duc d'Anjou, s'il eût su profiter de sa victoire, auroit mis fin sur-le-champ à cette guerre, puisqu'il ne restoit aux protestans que leurs vertus et quelques chefs d'une armée entièrement dispersée. Qui ne sait que le tribunal de la guerre prononce quelquefois avec autant d'injustice que les tribunaux civils sur les causes qu'on lui soumet ? Mais au moins lui pardonne-t-on des arrêts que la force seule dicte, au lieu que l'indignation des siècles s'attache à jamais sur les juges pervers qui condamnent sciemment l'innocence.

Tel est votre sort, juges infâmes de Loudun ! Depuis long-tems la poussière de vos tombeaux est dispersée par les vents; mais vous vivrez toujours dans le souvenir des hommes, et c'est peut-être là le véritable enfer des méchans. Vous vivrez ! car voici vos noms que vous allez répéter encore à la postérité pour qu'elle vous maudisse.

La Rocheposai, évêque de Poitiers; Lactance, récollet; Luc, Tranquille, Protais et Elisée, capucins; Saint-Thomas, Saint-Mathurin, carmes; Mignon, confesseur des ursulines; Barré, curé de Saint-Jacques de Chinon; et Laubardemont, le capitaine des bourreaux du cardinal de Richelieu.

Quel homme ces monstres ont-ils fait brûler ? Urbain Grandier ! Depuis le jugement des Templiers, la terre n'avoit point vu de crime plus exécrable.

Urbain Grandier n'avoit pas voulu céder le pas à Richelieu dans une procession. Voilà ce qui le conduisit, quinze ans après, à l'échafaud. Eh ! ce cardinal de Richelieu a fait le sort de l'Europe !

Grandier, curé à Loudun, de la paroisse de Saint-Pierre-des-Marchés, et chanoine du chapitre de Sainte-Croix, eut des ennemis. Quels ? Beau, les maris; riche, les prêtres; instruit, les ignorans; philosophe, les sots; vertueux, les intrigans. Falloit-il donc la puissance d'un cardinal de Richelieu pour le perdre ? Oui; car l'intrigue, la sottise, l'ignorance, la jalousie seroient sans force sans l'autorité qui les caresse pour demeurer autorité.

De quoi l'accusa-t-on ? De sorcilége, de magie. Le cardinal de Richelieu, feindre de croire aux sorciers ! le fondateur de l'académie française !

Quelques pensionnaires étourdies des ursulines de Loudun contrefont les revenans pour faire peur aux vieilles religieuses; voilà la puérile base du plus grand forfait dont ait gémi l'humanité. Un ennemi de Grandier, prêtre, et nommé *Mignon*, devient confesseur de ces filles. Les vieilles lui confient leurs terreurs, et les [illegible]es leurs espiégleries. Le monstre fascine l'esprit [illegible]res, et exhorte les jeunes à continuer. Les [illegible]nt du bruit, la calomnie siffle, et Loudun [illegible]cu que le diable obéit à Grandier.

[illegible]evêque de Bordeaux eut le bon esprit de ne point

point croire aux diables. Les revenans et les exorcismes furent défendus, et Urbain Grandier respira.

Ce calme ne fut pas long. *Laubardemont* vient à Loudun pour en faire démolir le château. C'étoit l'exécution d'un édit général. Les méchans ont un instinct qui les rapproche. La cour de Laubardemont se composa des ennemis de Grandier. On le mène au couvent des ursulines. On lui donne le spectacle d'un exorcisme ; il dut lui plaire. Tout ce que l'indécence peut inventer, tout ce que la plus infâme lubricité peut composer de postures odieuses avoit été épuisé par de sales moines pour l'expension de leurs impurs regards. Ils avoient persuadé à ces religieuses que plus elles se souilleroient par ces grouppemens lascifs, plus le public croiroit aisément qu'elles étoient ensorcelées, et ces foibles agens de la scélératesse de ces monstres ne s'appercevoient pas qu'elles servoient la double passion de la convoitise et de la haine de ces moines.

Laubardemont étoit un de ces hommes qu'il n'est pas nécessaire de séduire. Il suffit de leur dire, faites le mal : ils le font. Il retourna près du cardinal : il lui parla de Grandier. A ce nom, l'ancien outrage de la procession se réveilla tout entier. Laubardemont, pour déchirer la plaie, parla d'une libelle répandue contre le cardinal, et accusa Grandier d'en être l'auteur. Quelle puissance eût pu sauver ce malheureux ? Il étoit déja perdu : mais ce n'étoit pas assez, il falloit le torturer.

Jamais le cardinal ne donna avec plus de joie des pouvoirs illimités à quelqu'un de ses bourreaux favoris. Laubardemont court jour et nuit ; il arrive à Loudun ;

et, sans autre forme de procès, Grandier est jeté dans un cachot. C'étoit à Loudun qu'on vouloit le faire périr; mais pour premier supplice, on s'amusa, pour ainsi dire, à semer au loin le spectacle de son infortune. On le conduisit à Angers.

Pendant ce tems, les scènes extravagantes des exorcistes se renouvelèrent avec plus de fureur et d'indécence que jamais. Superstitieux et incrédules, observateurs et insoucians, bigots et athées accoururent de toutes parts. Bientôt les diables de Loudun occupèrent, non-seulement la France; mais toute l'Europe. Toutes les passions s'éveillèrent pour ou contre. La raison seule resta plongée dans le sommeil. La crédulité affirmoit sans approfondir, l'incrédulité nioit sans démonter. Tels sont les jugemens humains : le malheureux accusé n'étoit ainsi ni justifié ni convaincu par ceux qui croyoient ou ne croyoient pas, et par une loquacité commune aux hommes, on s'occuppoit à soutenir ou repousser le mensonge, et l'on oublioit celui-là seul qui en souffroit. Est-il possible, ou non, qu'il y ait des revenans? Telle étoit la discussion; et l'on ne se demandoit pas, est-il possible, ou non, qu'un malheureux soit victime d'un mensonge.

Si la raison ne venoit pas, le repentir arrivoit, mais à sa manière : d'un pas tardif et sans utilité pour l'innocence. Quelques religieuses honteuses du rôle qu'on leur faisoit jouer, effrayées de se trouver la cause de la mort d'un homme, confessèrent hautement que, jusqu'alors, elles n'avoient cédé qu'à des impulsions étrangères, qu'elles n'avoient jamais été

possédées, qu'elles jouissoient d'une excellente santé, que dans leur apparent ensorcellement elles n'avoient fait qu'obéir à des ordres supérieurs, aux menaces qu'on leur avoit faites, à la terreur qu'on leur avoit inspirée; mais qu'enfin l'empire de la vérité, la nécessité de leur propre salut plus forte que toutes les promesses et toutes les suggestions humaines, les forçoient à rendre justice à Grandier. Il étoit trop tard; l'erreur avoit germé, et les juges étoient trop scélérats. Ils rejetèrent ce langage sur le pouvoir du démon, qui n'avoit plus que ce moyen pour sauver son favori; et quoique les prétendus phénomènes annoncés mille fois avec ostentation, fussent mille fois restés sans accomplissement, quoique le diable n'eût jamais obéi aux interpellations du moine bourreau, on avoit cru, et l'on s'obstina à croire.

Les derniers mois qui précédèrent la condamnation d'Urbain Grandier, ne furent qu'un horrible supplice. Sa prison fut un continuel échafaud. Il ne se trouva pas un signe sur son corps, où la rage n'introduisit un poinçon, un stilet, un poignard pour arriver jusqu'au diable que l'on prétendoit habiter en lui. Enfermé dans un cachot, étendu sur la paille, on le laissoit seul chaque jour avec ses plaies, et les pustules de gangrène qu'elles offroient le lendemain à ses bourreaux, ne faisoient qu'indiquer à leurs scalpels une route nouvelle pour déchirer ses chairs.

Oh! certes, si jamais un exemple fut capable de faire croire au dieu des chrétiens, ce fut la patience de cet infortuné. Déchiré, dévoré par des prêtres, c'étoit le dieu de ces prêtres qu'il invoquoit. Ces

monstres, au nom de ce dieu, ordonnoient au diable d'abandonner Grandier; et Grandier prioit ce dieu de pardonner à ces hommes. Ah! ne blasphêmons pas! les furies étoient les dieux de ces scélérats. L'éternel principe de la vertu, le dieu de l'Univers, le dieu de toutes les nations étoit le dieu de Grandier. Rien de commun entre le dieu de cet innocent, et la perversité de ces monstres.

Ils le condamnèrent! Ils le condamnèrent à être brûlé! Et ce fut peu: une torture horrible, une torture de huit heures précéda ce supplice exécrable. Ces mêmes moines qui l'avoient jugé, furent les exécuteurs de cette torture qu'on lui donna pour lui faire avouer qu'il avoit commerce avec le diable. L'esprit humain ne conçoit pas ce degré d'abrutissement et de férocité. Le génie s'enfuit quand on veut peindre de semblables horreurs. Elles sont telles qu'on tremble d'en être complice en les écrivant. Les os de ce malheureux crevèrent sous les coins de la question. La moëlle, les chairs et le sang s'écroulèrent ensemble; il mourut vingt fois et ne mourut pas. Il ne demanda qu'un ami et un verre d'eau; on le lui refusa. Enfin, l'heure du supplice arrive; il vivoit encore, il parloit encore; et, vainqueur de ses ennemis, il eut le courage de ne pas avouer ce qu'ils vouloient arracher par les tourmens, pour mettre leur réputation à couvert. Sur le bucher, il réunit ses forces pour parler au peuple; un moine le prévit: adores ton dieu, lui dit-il, en lui présentant un crucifix; et, pour l'empêcher de parler, il lui en assèna un coup sur la figure. Il ouvre encore la bouche: un sceau d'eau bénite étoit là; un

autre moine le lui jete en entier sur la tête. Enfin le feu s'allume, et Grandier n'est plus.

Comment s'est-il fait, après cet exemple épouvantable, qu'il ait fallu cent cinquante ans à la raison pour se débarrasser des moines, et d'un gouvernement où des cardinaux pouvoient régner ? Oui, il est beau d'apprendre au peuple ce que c'est que Brutus; mais souvenons-nous donc que pour un tyran il y eut mille prêtres ; et racontons aussi quelquefois au peuple, l'histoire de Grandier, celle des Incas et les Annales souterraines des cloîtres, si nous voulons le guérir du fanatisme. Les prêtres, pour se faire adorer, ont semé, dans le peuple, la Vie des Saints; suivez leur exemple, il est bon : semez, dans le peuple, la vie des prêtres pour les faire connoître, et bientôt oublier.

Du tems de Grandier, nous aurions fui avec joie des cantons où de semblables atrocités se commettoient, des colons où l'homme avoit la foiblesse, ou pour mieux dire, l'aveuglement de les souffrir en silence. Aujourd'hui le sentiment du voyageur est d'une nature bien différente. La présence de la liberté, l'extinction de tous les préjugés, la lumière de toutes les vérités semblent l'attacher de préférence aux lieux où la nature reçut le plus d'outrages. Il semble que chaque objet qui s'offre à ses regards lui dise, ils ne reviendront plus ces jours odieux dont nous fûmes témoins : restez encore un moment avec nous, jouissez avec nous de cet heureux espoir. Le voyageur obéit, il proroge son départ ; il reste encore pour leur répondre, non, plus de dragonades, plus de guerres de religion,

plus de supplices à la Grandier, plus de sang enfin ! Mais hommes qui m'écoutez, mes amis, mes frères, mes contemporains, et toi postérité si chère, toi pour qui j'écris, digne amour du sage et du législateur enfin de tout les tems, de tous les lieux ! pour que ma prédiction s'accomplisse, dites donc avec moi, plus de passions !

NOTES.

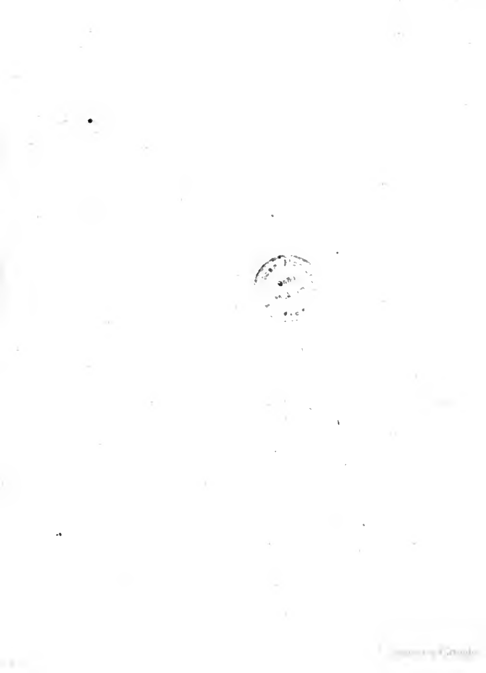
(1) De tous les ridicules des grands pendant les neuf, dix et onzième siècles, le plus inconcevable c'étoit sans contredit l'usage de se faire enterrer dans un costume de moine quelconque. Ils s'imaginoient braver, sous cet habit, la censure d'une vie coupable, et le jugement que Dieu devoit en porter. Pauvres gens ! S'ils ne savoient ce qu'ils faisoient, les moines savoient à merveille ce qu'ils leur faisoient faire.

(2) Poitiers, comme d'autres villes, avoit sa place *Royale*. Au milieu de cette place, qui n'avoit rien de singulier que son nom, étoit une mauvaise statue pédestre de Louis XIV. Je dis mauvaise et c'étoit cependant la meilleure de ce genre, car elle étoit de plâtre, et par conséquent plus facile à briser. Ce plâtre ou ce stuc sur lequel le tems qui venge souvent les hommes de la tyrannie s'étoit déjà essayé avant que la liberté l'eût brisé, étoit bronsé, avoit été érigé en l'honneur de *Dieu donné* par le plus grand des scélérats, un certoin *Foucaud*, intendant de *Béarn*, puis de *Poitou*, et célèbre boureau des protestans. Au nombre des inscriptions du piédestal, on lisoit que les marchands de Poitiers avoient consacré cet *éternel* monument (de plâtre) en reconnoissance du rétablissement des arts et du commerce. Et quel étoit ce rétablissement ? La révocation de l'édit de Nantes.

(3) On dit que Sainte-Radegonde qui tenoit le sixième pillier sous son bras le laissa tomber, et que le diable l'emporta. Cela est très-joli, mais il auroit fallu dire quelle niche le diable prétendoit faire à sainte Radegonde, en voulant que sa table n'eût que cinq pieds.

(4) *Bacinet*, pièce de l'armure de Tête : celle du casque qui couvroit le sommet de la tête.





Moulin à LANGEAIS

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

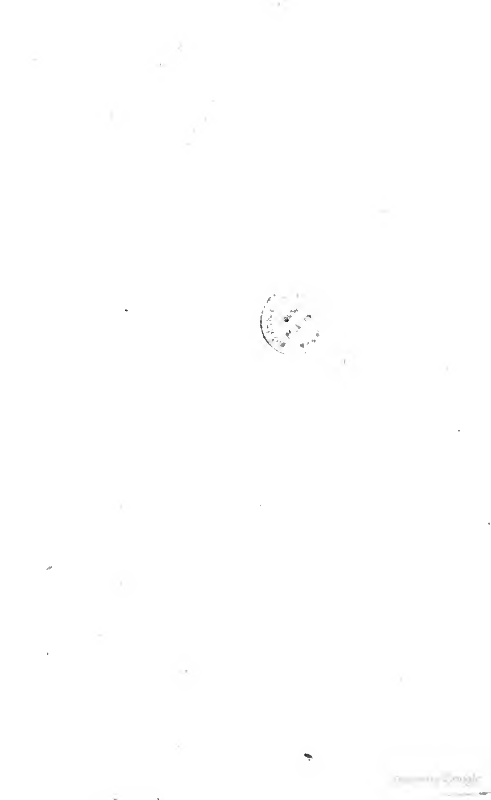
PAR les Citoyens J. LAVALLÉE, ancien Capitaine au 46e. Régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

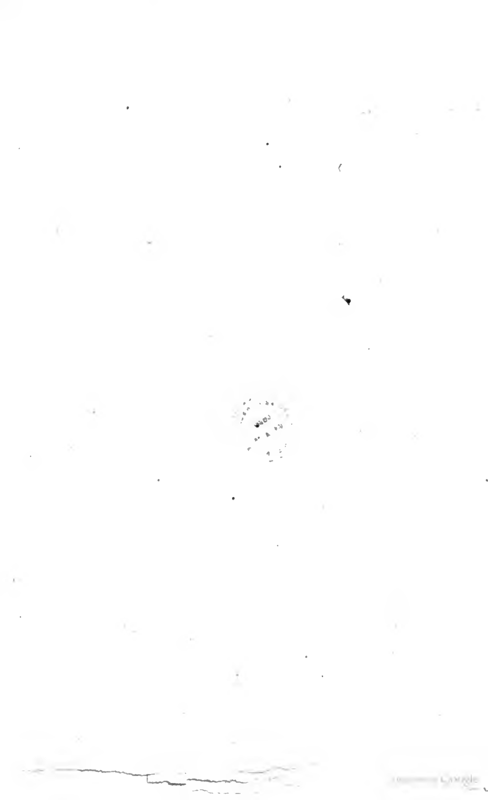
L'aspect d'un Peuple libre est fait pour l'Univers.
J. LA VALLÉE, *Centenaire de la Liberté*. Acte Ier.

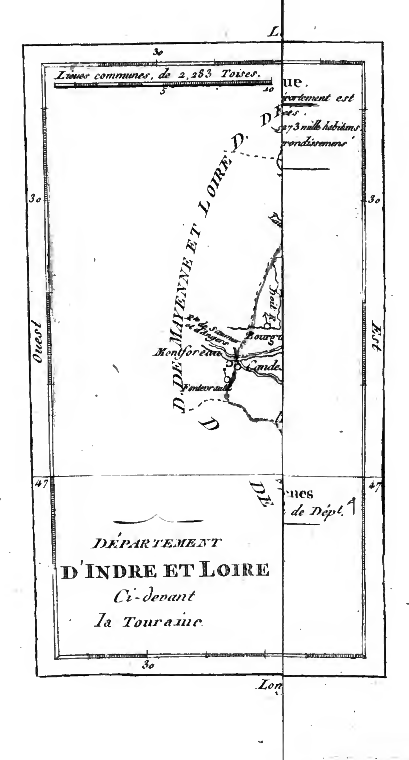
A PARIS,

Chez
- BRION, Dessinateur, rue de Vaugirard, n°. 98, près le Théâtre-Français.
- DEBRAY, Libraire, au grand Buffon, maison Égalité, galeries de Bois, n°. 235.
- LANGLOIS, Imprimeur-Libraire, rue de Thionville, ci-devant Dauphine, n°. 1840.
- REGNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 4.

L'AN TROISIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.






Lieues communes, de 2,283 Toises.
Ouest
Est
D. DE MAYENNE ET LOIRE
Montforeau
Candes
DÉPARTEMENT
D'INDRE ET LOIRE
Ci-devant
la Touraine

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

DEPARTEMENT D'INDRE ET LOIRE.

Nous voici revenus sur les bords de la Loire. Nous revoyons ces rives enchanteresses où la vérité semble avoir dérobé la baguette des fées pour entourer le voyageur de prestiges délicieux. Ici la réalité s'embélit de tous les mensonges romantiques; on croit passer des vallons de Tempé sur les côteaux de l'Ausonie, des bosquets d'Amathonte dans les jardins d'Armide. C'est un sommeil heureux qu'un voyage en Touraine, où l'âme sans cesse et doucement émue, prend la nature pour l'art et l'art pour la nature.

En arrivant dans le département de l'Indre et Loire, un sentiment religieux a suspendu nos premiers pas. Quels lieux, avons nous dit, réclament nos premiers regards ? Qu'allons nous voir ? Où courons nous ? Irons-nous d'abord sur le tombeau d'Agnès Sorel pleurer le divorce des vertus et de la beauté, gémir sur les voluptés des rois, et consulter une cendre insensible sur la corruption du siècle qui jadis se courba devant elle ? Irons-nous sur les ruines

du Plessis-les-Tours, lire les crimes de Louis XI, ou dans Chinon, recueillir les mensonges sacrés de la mission de Jeanne d'Arcq ? Ah ! le berceau de Descartes est à nos côtés ! Voila le digne objet de notre premier hommage. Visitons les lieux où ce grand homme vit le jour. Nous dirons à la France, nous avons vu la maison de Descartes ; et peut-être se souviendra-t-on que Descartes n'est pas au Panthéon.

Ce fut à *Lahaye*, petite commune de ce département que naquit cet homme célèbre, d'un conseiller au parlement de Bretagne. Jusqu'à lui, il sembloit que la nature eût élevé un mur entre l'homme et la vérité, et c'étoit bien plutôt du haut de ce mur que du sommet du Vésuve, qu'Aristote s'étoit précipité : jusqu'à lui, tous les génies de l'antiquité s'étoient brisés contre ce mur, et les modernes s'agitoient à ses pieds au milieu des nuages d'une fausse sagesse. Descartes parut, le mur fut renversé. Il vit, il connut la vérité. Il leva, pour ainsi dire, l'écluse qui empêchoit la philosophie de couler, et le monde prit une face nouvelle. Si Dieu créa l'Univers, Descartes en créa la connoissance. Depuis des hommes furent plus loin que lui, mais est-il vrai que sans lui ils eussent fait un pas ? Ce grand homme fut si étonnant, que lors même que sa méthode fut délaissée l'admiration qu'on lui portoit ne cessa point, et Descartes fut encore le premier génie du monde quand on eut renoncé à suivre Descartes. Son immortalité même eut un caractère particulier ; elle s'attacha à tous les êtres qui s'occupèrent de lui. Quand on nomme Christine c'est à Descartes que l'on pense, et le trône

de Suède reste dans l'oubli ; *Beecman* et son problême vivront parce que Descartes en donna la solution. Qui se souviendroit aujourd'hui de l'orgueilleuse ignorance de *Voëtius*, s'il n'eut persécuté le philosophe français ? Enfin un siècle s'écoule sur sa tombe, et Descartes ouvre encore le temple de mémoire à Thomas.

France ! gémis d'avoir donné le jour à ce grand homme, et qu'il ait été contraint d'aller sur une terre étrangère, chercher la liberté si nécessaire aux grandes conceptions. Ce fut en Hollande qu'il la trouva, et Utrecht s'honore d'avoir la première professé sa philosophie. Ainsi, il sembleroit que par cette bizarrerie commune aux destinées des empires, la Hollande eût payé d'avance à Descartes, la reconnoissance d'une liberté, que cent ans après elle devroit à la patrie de cet hôte célèbre ; et certes, il n'est pas indigne de la majesté de la nation française de compter pour quelque chose, dans sa conduite généreuse envers la nation batave, le souvenir de sa vénération pour Descartes. Ils doivent nous être chers les descendans de ces hommes dont notre philosophe préféra la société aux brillantes afféteries de Louis XIII et du cardinal de Richelieu.

La Haye, berceau de Descartes, n'offre rien que le souvenir de cet homme celébre ; mais il étoit juste que le mortel dont le génie devoit mesurer l'existence de la divinité, et prouver par la force de la sagesse et de la raison la réalité de ce Dieu que les religions enseignent et ne démontrent pas, naquît dans le pays le plus favorisé par le créateur de l'Univers. Il étoit juste que la nature dont Descartes devoit con-

sulter et découvrir tous les secrets, intéressât ses jeunes regards par l'aspect de toutes ses richesses; que la majesté des fleuves, l'abondance et la vigueur des végétaux, la fraîcheur et l'élégance des sites, la sombre et majestueuse verdure des forêts, l'opulent émail des campagnes, captivassent assez les prémices de son attention pour lui faire naître le desir de chercher le foyer de la vie de cette matière si féconde; il étoit juste enfin que pour l'enhardir à jeter les yeux sur le moteur universel de tant de prodiges épandus autour de son enfance, un ciel pur et serein, un printems éternel, un atmosphère coloré sans cesse par l'azur et la pourpre du flambeau du jour fussent le spectacle superbe qui revendiquât les combinaisons de ses premières idées, et présentât à son génie une échelle d'or et de soie pour s'élever dans l'immensité de l'Etre Suprême : ainsi l'on pourroit dire que si Descartes vint au monde en *Touraine*, ce fut moins l'effet du hasard qui dissémine sans choix les grands hommes sur la surface du globe, qu'une prévoyance de la nature, une sorte d'empressement à l'entourer de tous les alimens de la méditation.

Le département d'Indre et Loire est véritablement enchanteur, et le nom de jardin de la France dont la ci-devant Touraine étoit en possession depuis si long-tems n'est point un titre usurpé. C'est sur-tout en approchant des rives de la Loire que l'œil ne peut se lasser de jouir des aspects délicieux qui se disputent en foule le droit de l'amuser. En quittant le département de la Vienne pour se rendre à Tours, le pays que l'on traverse jusqu'aux approches de cette

ville magnifique, offre moins d'intérêt. Le pays est plat, les habitations plus clairsemées, tandis qu'au contraire, les côteaux de la Loire semblent couverts d'une ville immense dont la cîme des monumens perceroit et se joueroit à travers les arbres dont elle seroit ombragée. Ce fleuve tranquille et majestueux, que la nature paroîtroit avoir plutôt consacré à la décoration de ces contrées qu'à la navigation, coule au milieu d'une large vallée. Peut-être faudroit-il, au coloris du tableau, que les prairies dont elle est tapissée fussent d'un verd plus frais, d'une teinte plus animée. En général, l'émail nous en a paru rougeâtre et privé de cette verdure qui distingue celles du Calvados. La quantité d'iles dont la Loire est coupée, les bancs de sable mouvant qui s'y rencontrent fréquemment, les bas fonds que l'on y trouve rendent sa navigation difficile. Souvent, même dans l'été, les barques les plus frêles, telles, par exemple, que celles que l'on prend à Orléans pour la descendre jusqu'à Tours, ou Nantes, s'engravent, échouent, et les voyageurs sont forcés de mettre pied à terre. Quand après des orages ou des fontes de neiges les eaux croissent, la navigation n'en devient pas plus facile, car la Loire sortant aisément de son lit, ou le débarquement sur les bords devient impossible, ou les nombreux écueils dont elle est semée se trouvant couverts, rendent au pilote la route plus dangereuse et plus incertaine. La Loire est une belle orgueilleuse, plus occupée de sa parure que des jouissances de ses amans; elle ne souffre, pour ainsi dire, que le plaisir des yeux.

La France dont les routes méritent, par leur beauté, le pas sur toutes celles de l'Europe, n'en a peut-être point de plus superbes que celle de Poitiers à Tours, sur-tout depuis les Ormes, maison de plaisance que les d'Argenson, ces amis des arts, ont rendu célèbre. Certes, les voies romaines n'offroient ni plus de solidité, ni plus de majesté; mais les voies romaines étoient le fruit de la grandeur du génie républicain; et quand on voyage sur celles de France, s'il est vrai que l'on puisse conserver un cœur sensible dans les voitures de la molesse dont ici la course n'est pas contrariée par l'obstacle le plus mince, on ne peut s'empêcher de verser des larmes en songeant que le bien dont on goute les douceurs est le fruit de la plus cruelle, de la plus injuste des oppressions : je veux dire les corvées. Ce tems de crimes est passé. Nous avons trouvé plus d'une fois, dans nos voyages, des routes négligées, d'autres même entièrement dégradées; mais ce n'est pas la faute de la révolution, c'est la volonté des circonstances. Il ne faudra qu'un soleil pour réparer ces inconvéniens. Le peuple, qui combat pour sa liberté, rendu à l'agriculture, cette fille aînée des gouvernemens philosophes, sentira la nécessité des bonnes routes; il fera par raison ce que la force jadis exigeoit de ses sueurs; et l'heureuse main qui signera la paix, signera, sans le savoir, l'ordre de la restauration des grandes routes.

Les productions de cette heureuse contrée sont en raison de la beauté du climat et de la fertilité générale du sol. Ici se trouve tout ce qui devoit orner la table hospitalière et trop-souvent fabuleuse de Baucis, des

fruits excellents, des herbes savoureuses, du lait délicieux. Dans ce département, les repas de l'homme de bien doivent éveiller en lui le souvenir des vertus champêtres.

Alors aussi, et c'est un bien, le pauvre y ressent avec moins d'amertume l'opulence des banquets du riche. Quand l'habitant des campagnes peut, sans peine, faire couler un lait pur et nourrissant dans les tendres veines de son enfant, lorsque ses sueurs en tombant sur la terre lui montrent le fruit dont il peut humecter son palais desséché, il s'offense peu que le riche puise dans des coupes d'or et l'ivresse et les maux. La fertilité d'une contrée n'est pas une excuse du luxe, mais le sage doit rendre grace à la nature quand elle adoucit les ressentimens du pauvre, et ne point critiquer les moyens dont elle use.

A l'abondance des grains se joint l'excellence des vignobles. J'attache à cette expression, *excellence*, une autre idée que celle qu'elle présente communément. Ce seroit une erreur d'attendre des vignes de la ci-devant Touraine, des vins rivaux des Bourguignons et des Bordelais : mais ils sont salubres, de bonne qualité, et souffrant peu le transport se consomment en grande partie dans le pays. Toutes les classes de la société peuvent donc en profiter : et dès-lors qu'il existe un vin dont l'agriculteur peut boire, et dont la saveur modeste n'irrite pas la cupidité du spéculateur, il est permis de trouver ce vin excellent. Si quelques verres de Champagne n'avoient pas l'inhumaine vertu de troubler les têtes et d'y composer une sorte de joie folle avec la confusion des idées, je

doux que l'ami de l'humanité put en mouiller ses lèvres sans s'attrister. Il se diroit bientôt, les bras qui cultivèrent le raisin dont je savoure le nectar, les mains qui le cueillirent, les jambes qui l'ont foulé, l'homme enfin à qui je le dois, n'en but jamais. Qu'il est douloureux le plaisir qu'on ne partage point avec ses semblables ! En voyant la mousse dont se couronne le champagne, ne peut-on pas se dire, chacun des globulles de cette mousse est une goutte des sueurs du vigneron ; les uns sont le calcul des autres. Peu de gens sans doute font cette réflexion, ou si peut-être on la fit quelquefois, s'évapora-t-elle aussi vîte que la mousse même. Rien de si triste, à mon avis, que les repas du riche, et toutes les fois qu'on y présente du champagne il me semble voir des lecteurs abandonner les nuits d'*Young* pour lire le chant de *Corisandre*.

Parmi ces vignobles de Touraine se trouvoit un petit canton dont le vin, plus délicat sans doute, étoit appelé le vin des *nobles*. Toujours quelques stigmates de l'orgueil sur le sein de la nature. La réputation de ce vin des *nobles* dont les bourgeois buvoient sans *respect*, ressemble à celle de ces *beaux esprits* de *province*, de ces *Voltaires* de hameau. Ils croient que leur nom remplit l'Univers. Au bout du village, écho ne le répéta jamais. Le magister ou quelques érudits de la bicoque, vous demandent avec empressement, avez-vous lu les écrits d'un tel ? On est assez tenté de leur répondre : ce un tel sait-il lire ? Eh ! combien, en effet, depuis six ans, de livres écrits par des gens qui n'ont jamais su lire ? Au reste, il y a quelquefois

de bons humains parmi ces *beaux esprits* ; ils sont l'emblême de notre vin des *nobles* de Tours ; au-delà du vignoble on ne le connoît pas, et la connoissance en est bonne à faire. La révolution a effacé les titres ; notre vin n'a point dégénéré de ses vertus en perdant ses diplômes, et pour égayer ses buveurs, ne s'informe pas s'il échauffe des têtes chapitrales.

Les peuples de ces contrées que César, dans le deuxième livre de ses commentaires, appelle *Turonès*, et Ptolomée *Turégios* au chapitre VIII de son livre deuxième, sont regardés comme les plus anciens des peuples français. Il est à présumer, par l'espèce de vénération avec laquelle César en parle, qu'ils furent, non conquis par les Romains, mais leurs alliés. *Grégoire-de-Tours* leur donne plus d'une fois le titre non-seulement de citoyens romains, mais encore celui de Sénateurs, et il est certain qu'ils ont joui des droits et des priviléges dont les conquérans du monde se plurent à combler quelques nations amies. Cette opinion est d'autant mieux fondée que César, se félicitant de la gloire que lui méritoit cette guerre des Gaules, assez fameuse pour avoir décidé les peuples d'au-delà du Rhin à lui envoyer des ambassadeurs, conduisit, avant de retourner à Rome, ses légions hiverner dans les pays des Carnutes, d'Anjou et de Tours, par cette seule raison que les places en étoient voisines de celles qu'il avoit soumises. Les *Turonès* étoient au nombre des peuples spécialement appelés *Francais*. Ils bâtirent Tours, que Tacite nomme *Cæsarodunum* ; et en effet César, grand jusques dans ses affections, et dont l'orgueil illustre se trouvoit

caressé par la beauté des divers aspects d'un globe dont il aspiroit à devenir le maître, ne dut pas rougir de voir son nom s'attacher à la plus intéressante des villes. Le caractère des *Turonès* doux, aimable, également incapable de haine comme d'inconstance, d'une franchise sans rudesse, d'une loyauté sans ostentation, caractère que conservent encore les habitans de ces rives fortunées, les portoit bien plus à chérir la liberté paisible que procure l'alliance d'une nation souveraine qu'à mériter le superbe et dangereux honneur de la combattre. Ce même esprit a reparu tout entier lors de la révolution. Le feu sacré de la liberté s'est rallumé dans Tours et ne s'est point éteint; mais ses flammes ont été douces comme le climat qu'elles éclairoient, et jamais l'autel de la patrie ne s'y plaça sous le parvis du temple des Euménides. Les eaux de la Loire sont vierges encore sous les murailles de Tours, et le crâne des cadavres ne s'est point brisé contre les arches du pont magnifique qui décore cette ville.

Avec ce caractère de bonté, naturel aux peuples de Touraine, il n'est pas étonnant que la morale du Christ, cette morale si douce, tant que le sacerdoce n'y mêla pas son caustique vitriolique, parvint en peu de tems à jeter de profondes racines dans leurs cœurs. Certes, l'évangile, dépouillé du dogme, seroit encore aujourd'hui la déclaration des droits de l'homme si l'homme ne l'avoit remplacée par la déclaration des droits du prêtre. Un certain *Gratian*, sous le règne de *Dioclétien*, porta le premier, aux Tourangeaux, la législature du Christ. Au reste, le fanatisme alors se renfermoit dans la gloire d'être persécuté : les

larmes des martyrs mettoient l'humanité de leur parti: on ne prêchoit pas le Christ avec le porte-voix de l'inquisition : l'église n'avoit pas encore l'orgueil de dominer sur les trônes ; elle n'avoit pas encore enfanté les *dominicains* qui massacrent, et les *capucins* qui abrutissent : la manière de parler du catholicisme retenoit quelque chose de la modestie de ces premiers orateurs : et le luxe des richesses et de la débauche ne ceignoit pas de sa double couronne la mitre des évêques. Ce n'est pas le tems qui a usé la morale, ce sont les bouches qui l'ont prêchée. Qu'a fait le premier qui dans notre siècle a déclaré les droits des humains ? il a remonté à la nature ; comparez : sans y penser il a copié la législature du Nazaréen. Ce Gratian fut succédé et effacé par *Martin*, saint Martin, le *fameux saint Martin.* Et c'est ici que commence le chapitre des bizarreries de la célèbre église de Tours. En effet, rien de si bisarre que de voir un brigand de la Hongrie, soldat du seul empereur philosophe qui peut être ait existé, de ce Julien si calomnié par les prêtres, s'égarer jusqu'à Tours, et n'ayant que la cape et l'épée, devenir de soldat évêque.

Un passage si subit de deux états si opposés l'un à l'autre, permet de soupçonner au moins dans saint Martin quelqu'habileté pour l'intrigue, et cette intrigue n'étoit pas difficile à ourdir au milieu d'un peuple que sa bonté même rendoit plus susceptible d'être la dupe d'un homme fourbe. Quoi qu'il en soit, ce saint Martin fut plus préconisé après sa mort que pendant sa vie. Les moines qu'il avoit fondés entourèrent son tombeau de miracles pour entasser dans

leurs coffres les richesses des nations. Il falloit à des moines, habitans d'une ville dont les agrémens attiroient dans ses murs les différens *rois*, ou *ducs*, ou *comtes* qui se disoient souverains, un *saint* de haut parage dont la réputation fit pleuvoir l'or sur sa tombe, et l'on sait que ces tombeaux de saints étoient le tonneau des Danaïdes. Il falloit également aux rois que la possession de Tours intéressoit, un saint de marque pour attacher le peuple à la terre qui possédoit ses reliques, et pour avoir eux-mêmes une garantie de la fidélité de ce peuple qu'ils achetoient par l'apparent hommage qu'ils rendoient à ce saint ; car il est une vérité d'expérience, c'est que la multitude s'abandonne plus à l'homme qui caresse ses erreurs, qu'à celui qui veut les dissiper. Ainsi l'on voit que le trône et l'encensoir travailloient de concert à la réputation de saint Martin. L'encensoir pour dominer le trône, et le trône pour opprimer le peuple.

Clovis, chrétien par politique, n'ignoroit pas cette petite ruse du clergé : il en plaisantoit parce qu'elle lui étoit utile; et quand Clovis plaisantoit, c'est qu'il avoit un intérêt à ne pas massacrer. Il prit fantaisie à ce Clovis de faire présent à saint Martin du cheval sur lequel il avoit gagné tant de batailles. On ne conçoit pas bien quel service un cheval de *roi* pouvoit rendre à un *saint* mort. Le cheval fut parfaitement reçu par les successeurs de Martin. Mais qu'arriva-t-il ? C'est que Clovis, voulant r'avoir le dextrier, offrit en place cent pièces d'or, que l'on reçut. Il monte sur le cheval, mais vainement; le malheureux bucephale ne veut pas marcher. Autres cent pièces d'or; c'est

en vain, le cheval est de bronse. Eperons, fouet, avoine tout échoue. L'épreuve de l'or se fait jusqu'à cinq fois; à la cinquième le cheval se cabre enfin, part au galop et emporte la majesté. Clovis dit en riant : *Saint Martin est une fort bonne connoissance, mais un peu chère.* Cette scène se passa dans l'église, en face d'un peuple immense : on cria, ô *miracle !* mais comment s'opéra le miracle ? Comment ! rien de plus simple. On avoit amené le cheval sur un plancher pratiqué dans l'église. On avoit adapté aux fers du cheval, quatre vis. Ces vis passoient dans quatre trous percés dans le plancher. Des hommes cachés dessous, les avoient serrées avec des écroux; tous les rois de la terre n'auroient pas fait bouger le déplorable animal. Ces hommes ou ces moines, car de pareils secrets ne sortoient pas du corps, avoient le mot. A la cinquième dose d'or, non-seulement ils ôtèrent les écroux, mais encore en tournant les vis en sens contraire, ils les firent disparoître des fers du cheval. Cette jonglerie de moines a de l'analogie avec celle de cette courtisanne célèbre, qui de nos jours, reçut une cassette de la part d'un *prince* étranger, contenant mille guinées et un bonnet de nuit; elle garda le bonnet et renvoya les mille guinées. Le soir elle eut cent mille écus. Filouteries de moines, ruses de courtisannes, sortent toutes du même cerveau.

Ce saint Martin n'eut d'abord qu'une petite chapelle. Il fallut un grand crime pour qu'il obtint un temple. Le scélérat Clotaire, petit fils de Clovis, et roi à son tour, poursuit le malheureux *Gondebaud*, d'autres disent *Viticaire*, roi de Bourgogne. Cet infortuné

cherche un asyle dans cette chapelle. En est-il pour l'innocence contre la rage d'un tyran? Là, ce monstre fit brûler vif, non-seulement ce Gondebaud, mais ayant encore poursuivi jusqu'en Bretagne son propre fils *Cram*, il le renferma, avec sa femme et ses enfans, dans une grange où il fit mettre le feu. Qu'en arriva-t-il ? Il fit construire une basilique superbe sur les ruines de la chapelle de saint Martin, et il reçut en récompense l'absolution publique de ses forfaits.

O Dieu de l'Univers ! oui, peut-être dans ta clémence incommensurable effacas-tu les attentats de ce Clotaire ; peut-être un moment de repentir appela-t-il plus d'une fois la plénitude de cette clémence sur des scélérats fameux ; mais que te faisoit l'offrande de toutes les richesses du monde pour fléchir ton indignation ? Quel foible rempart que l'absolution des hommes contre ton couroux ? Mortels qui surchargiez la terre de temples, pensiez-vous donc que l'orgueilleuse cîme de leurs tours déchireroit, en roulant avec le globe, la page du livre immuable où vos forfaits sont inscrits ? Prêtres prodigues d'absolutions pour les rois, pourquoi souffrîtes-vous pendant mille ans que le criminel fût à l'échafaud sans vos consolations ? O Dieu ! unique consolateur de l'homme de bien ! verse enfin le reste de tes trésors sur ma patrie ! tu te servis d'elle pour abbaisser la tête des tyrans. Le jour est venu sans doute où l'homme ne mettra plus tes bienfaits à l'encan ; ils ne seront plus un luxe où le pauvre ne pourra prétendre ; tous les cœurs vertueux seront tes ministres, et le sacerdoce universel succédera au sacerdoce de privilége.

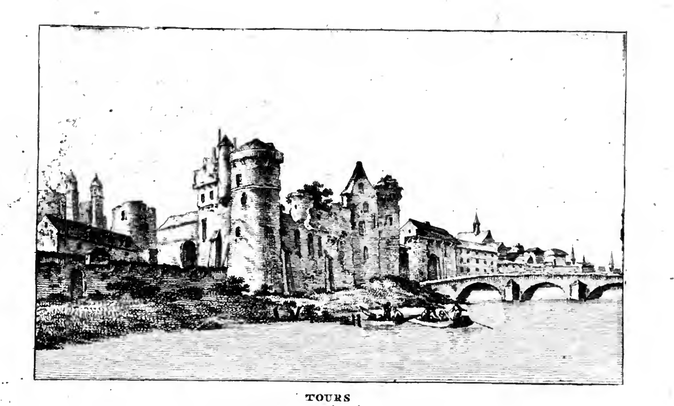
Qu'ils

Qu'ils seront beaux, qu'ils seront doux les jours si long-tems hâtés par la tolérance, si long-tems retardés par le fanatisme, où chaque homme, libre d'adorer le Dieu de l'Univers au gré de l'intelligence qu'il reçut de ses bienfaits, ne s'affligera plus à l'aspect de son semblable; et dépouillé des erreurs dont les préjugés ombragèrent son imagination, ne croira plus voir sur le front de son frère, de son ami, de son compagnon de vie, l'arrêt des supplices éternels parce qu'il se baigne dans l'eau du Gange, ou fixe l'orient en invoquant le ciel, ou nomme la divinité providence ou nature, ou verbe, ou brama. Heureux siècle où l'on oubliera le principe cruel, *forcez-les d'entrer* pour ne connoître que celui-ci; *accoutumez-les à m'aimer.* C'est alors que vraiment *tous les peuples seront appelés.* Car c'est la tolérance qui appelle à Dieu, c'est le culte exclusif qui en éloigne. Alors loyauté, foi, fraternité, et toi douce vertu, hospitalité sainte! anneau parfumé de la guirlande de fleurs qui doit joindre les nations! vous serez redescendues sur la terre; et l'homme entouré le soir de sa femme, de ses enfans et de ses domestiques, s'il les entretient de l'Eternel, ne leur annoncera plus en sanglottant, qu'à l'instant même où il leur parle, des milliers d'hommes sur la terre appelés par la nature dans le cercueil, se plongent dans des gouffres de supplices sans fin parce qu'ils n'ont pas connu l'évêque de Rome. Autant de cœurs, autant de cultes: ô Dieu! c'est ton triomphe; ô mortels! c'est votre paix.

Comme les objets physiques ont une extrême aptitude

à réveiller les pensées de l'homme, et qu'il est impossible que le mouvement de ces pensées ne fasse vibrer une des cordes qui va répondre du cœur humain au Dieu de l'Univers ce centre de tous les êtres, vous ne serez pas surpris que l'aspect délicieux de la ci-devant Touraine ait fait naître en nous ces réflexions sur la tolérance. Entourés de toutes les richesses de la nature, et doués d'un cœur sensible, nous aimons à penser qu'elles ne sont prodiguées que pour les partager avec nos frères : et de ce sentiment, il n'y a qu'un pas au desir d'aimer en commun le Dieu qui les dispense.

Soit qu'on admire Tours en y arrivant du côté de Paris, soit qu'on la contemple en venant de Poitiers, peu de villes se présentent avec plus de majesté. C'est par ce côté-ci que nous y sommes entrés. Au bout de cette route dont nous vous vantions tout à l'heure la magnificence, et qui semble encore à l'approche d'une grande ville s'embellir des charmes d'une promenade, soit par la fraicheur ou l'entretien plus soigné des arbres, soit par la multitude qui la peuple et la vivifie, au bout de cette route, dis-je, nous avons trouvé une rue majestueuse qui traverse la ville dans son entier, et va aboutir à l'un des plus beaux ponts dont l'architecture française s'honore. De superbes maisons dont les façades somptueuses sont bâties en pierre de taille blanche, bordent cette rue. De chaque côté, des trotoirs larges et commodes garantissent les citoyens des accidens et des dangers qui circulent avec les chars. En suivant cette rue, digne des plus belles villes de l'Europe, et qui ressemble



TOURS
Dessiné de l'Ile au Cours.



beaucoup à la *Strada reale* de Lisbonne, on arrive enfin au pont hardi que l'art a jeté sur la Loire. Quinze arches plattes de soixante-quinze pieds d'ouverture le soutiennent, et laissent à douter si les Français ont puisé des leçons dans l'antiquité, ou si les chef-d'œuvres de l'antiquité doivent s'oublier à l'aspect des chef-d'œuvres des Français.

L'architecture gothique d'un genre bien opposé sans doute à la noble simplicité des monumens de la Grèce et de Rome étale toute sa splendeur dans les deux temples principaux de Tours, la cathédrale et l'église de Saint-Martin. La cathédrale, sous l'invocation jadis de saint Gratien, est vraiment admirable par la grandeur de son vaisseau, par la hardiesse et l'élévation de ses voûtes, par l'extrême légèreté de ses piliers. Le portail peut-être ne le cède ni en richesse ni en majesté, au portail de Rheims, si vanté par les amateurs des masses religieuses. Deux tours de proportions égales, accompagnent et surmontent ce portail, dont malheureusement des maisons offusquent la façade, et qui, comme tous les édifices colossaux, a besoin pour sa gloire que l'œil se recule pour l'admirer. Nous sommes montés sur l'une de ces tours, et delà le point de vue est admirable. L'involontaire curiosité qui porte l'homme à gravir sur les lieux élevés : le plaisir indescriptible qu'il éprouve à planer pour ainsi dire, sur l'immense étendue qui se développe devant lui : son esprit qui querelle encore son regard dont la foiblesse ne peut embrasser que quelques lieues, tandis que son imagination a déjà fait le tour du globe, annonceroient-ils en effet que le

séjour de l'homme sur la terre n'est qu'un exil passager ? Et ce sentiment de jouissance aérienne ne seroit-il pas le pressentiment de l'itinéraire que son âme doit parcourir un jour ? Il est au moins une vérité, c'est qu'en se trouvant face-à-face avec les hommes, on s'afflige souvent de les voir si petits : et qu'en les distinguant à peine, soit de la cime des montagnes, soit du sommet des tours, le premier mouvement est de rire de leur petitesse. On ne rit pas pourtant en voyant une fourmillière, on admire ; pourquoi donc sourit-on, lorsque d'un lieu élevé, l'homme a pris pour votre œil la dimension de la fourmi ? Ne seroit-ce pas alors qu'on mesure ses passions.

La bibliothèque de ce chapitre de Saint-Gratien, passoit pour une des plus riches de la France en manuscrits anciens. Elle possédoit entr'autres les *quatre évangiles*, en caractères chaldaïques de douze cents ans d'antiquité ; un pentateuque de mille ans, écrit en lettres majuscules, et plusieurs autres ouvrages de ce genre non moins rares pour leur ancienneté et qui déposent moins peut-être en faveur des connoissances humaines, que de l'extrême patience dont l'homme étoit susceptible avant la découverte de l'imprimerie. Nous espérons, sans en être certains, que les bibliographes savans que la république possède, auront soustrait ces morceaux précieux aux prétoriens ignares de Robespierre, qui irritoient, en léchant le sang des échafauds, l'espèce d'hydrophobie que la vue d'un livre leur inspiroit.

L'église de Saint-Martin a moins de ces graces

irrégulières et bizarres qui surprennent dans celle de Saint-Gratien, mais elle réunit une audace plus gigantesque. On se demande quelle carrière a pu fournir cet énorme amas de pierres qu'il fallut entasser pour la construire, et si leur déplacement n'a pas nui à l'équilibre du globe ? Cette église est une des plus vastes que j'aye vues, et l'on m'assure qu'il en est peu dans l'Europe que l'on puisse lui comparer pour la grandeur ; au reste, rien de beau que l'étonnement que l'on éprouve en y entrant.

La fable a vu des rois bergers : c'est que sans doute alors les agneaux ne craignoient pas les loups. Cette fable qui repose sur une supposition gratuite de vertus *royales* est peut-être moins ridicule encore que l'histoire qui nous représente les *rois* français abbés et chanoines par succession de l'église de Saint-Martin, comme successeurs de Hugues Capet. L'origine de cette grotesque dignité se tire d'un Hugues l'Abbé, ou le Blanc, chef de tous les *Capétiens*. Cet Hugues-le Blanc étoit en même tems abbé de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin de Tours. Il étoit fils de Robert, *roi* des Français, et mit sur le trône Louis d'Outremer, à qui depuis il fit une guerre à outrance pour lui arracher le comté de Laon. Lothaire, successeur de Louis d'Outremer, le créa duc de Bourgogne et d'Aquitaine, et revêtu de cette puissance et de ces abbayes, il mourut en 956 après avoir frayé à sa race le chemin du trône.

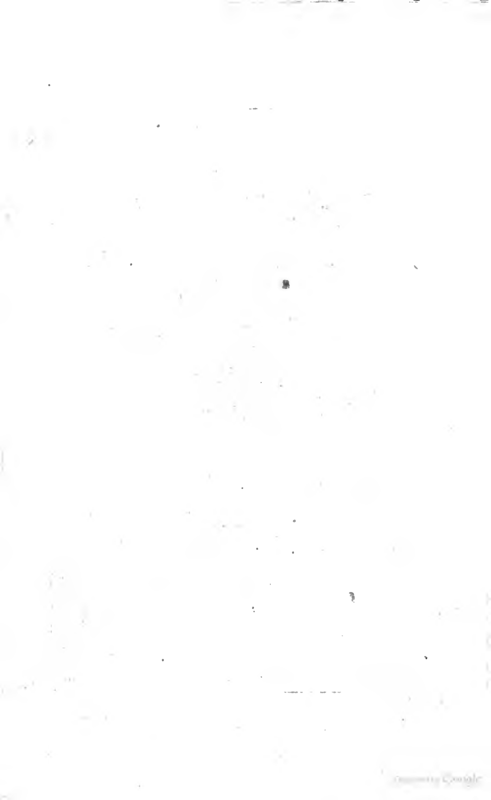
On conçoit aisément que quand un chapitre comptoit pour ses abbés des personnages tels que des *rois*

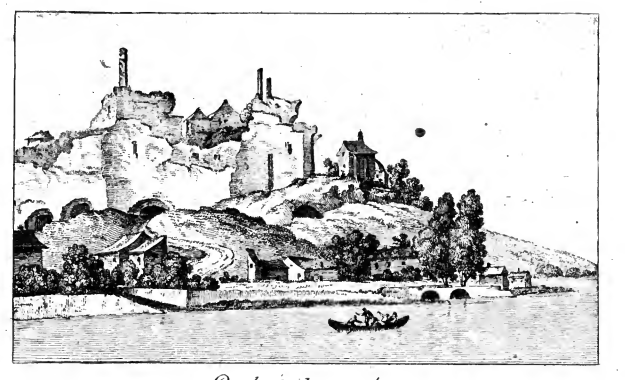
français, il étoit de la *décence* de leur donner des compagnons dignes d'eux, aussi les *ducs* de Bourgogne, de Bretagne, de Nevers, d'Anjou, les *comtes* de Flandres, les *archevêques* de Mayence et de Cologne, les *évêques* de Lyon et de Strasbourg, même les *abbés* de Marmoutier, et, qui pis est, les *dauphins* de France étoient chanoines de Saint-Martin de Tours. D'après une liste aussi fière, je ne conçois pas trop où les chapitres de Strasbourg et de Liége avoient pris l'idée qu'ils étoient les plus nobles de l'Europe ? Il est vrai qu'ils pourroient répondre que tous ces chanoines de Tours, chanoines de père en fils, n'étoient que des chanoines *ad honores*. C'étoit en effet une drôle d'expression de l'ancien régime que celle de dire, un tel est conseiller d'honneur, chanoine d'honneur, etc., cela vouloit dire, un tel a l'honneur de ne pas remplir la place dont il porte le titre ; il faut en convenir, c'est une plaisante manière d'expliquer le mot *honneur*. L'honneur autrefois étoit un aimable débauché.

Hugues Capet, quoiqu'abbé de Saint-Martin de Tours, ne posséda pas cette ville comme *roi*. L'histoire nous montre même un *Audebert, comte* de la Marche, poursuivre malgré la défense de Hugues Capet, le siége de Tours, et répondre à la question qu'il lui fit faire, qui l'avoit fait comte ? Ce sont ceux qui vous ont fait roi : à-peu-près comme ce *marquis* d'industrie qui répondoit à Amédée de Savoie, mon marquisat est dans votre royaume de Jérusalem. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Touraine, depuis la chûte de l'empire d'Occident, resta au pouvoir



Cours de Marmoutier à TOURS





Roche Corbon; prés TOURS

des Visigoths jusqu'à la conquête de Clovis ; qu'après sa mort, elle passa à Thierry, son fils, et qu'elle resta sous les *rois* d'Austrasie jusqu'à Clotaire second, qui la remit à la monarchie française. Elle fut gouvernée par les *rois* de Neustrie jusqu'à Charles-le-*Simple*, ou Thibaud-le-*Tricheur* comte de Blois et de Chartres (et l'on voit que dans ces siècles grossiers les surnoms des *rois* et des *comtes* n'étoient pas si ridicules), où le tricheur s'en empara et la transmit à ses descendans : lorsqu'enfin le *comte* d'Anjou Geoffroi Martel, la retint pour la rançon d'un *comte* de Blois qu'il avoit fait prisonnier ; et c'est ainsi qu'elle fut attachée à la maison des *Plantagenets* qui régnoit alors sur l'Angleterre, jusqu'à Jean *Sans terre*, ou bien plutôt sans foi, que Philippe Auguste dépouilla ; et après lui, Tours et la Touraine furent comprises dans le traité qu'Henri III, fils de Jean Sans terre, fit avec Louis IX, et depuis, elles ne furent plus séparées du gouvernement français.

D'après la situation de Tours, il est aisé de concevoir combien ses environs présentent de charmes pour la promenade. Le paysage est cependant moins flatteur en descendant du côté de Nantes qu'en remontant vers Amboise. Les maisons de campagne, les métairies même n'ont pas tout-à-fait la même richesse apparente. Tours possédoit, et a du perdre avec regret, une promenade intérieure et vraiment superbe, que l'on appeloit le Mail : et c'est dans la privation de cet objet, où l'agrément de toute une ville est intéressé, que l'on reconnoît le sincère attachement pour la patrie qui ne calcule jamais les sa-

crifices. Ce mail, ou promenade, étoit orné de quatre rangées d'arbres magnifiques, long de mille pas environ, et d'une largeur proportionnée. On veilloit tellement sur sa conservation, que les magistrats de Tours n'en permettoient pas l'entrée à la suite des pluies.

Les états-généraux ont été assemblés trois fois dans cette ville, dans l'espace de moins de cinquante ans, en 1470, 1484 et 1506. Mais de quelle utilité furent-ils au peuple, à la nation française? Vaine formule pour mettre l'enfance de Charles VIII sous la régence d'une femme ambitieuse, madame de Beaujeu: mais origine d'une guerre qui désola la France, et notamment la Bretagne: guerre d'autant plus cruelle qu'elle eut tous les symptômes de la guerre civile sans en avoir le nom: ridicule cérémonie d'apparat sous Louis XII pour décorer le mariage de sa fille Claude avec ce François de Valois, duc d'Angoulême, qui devoit, par la suite, apporter sur le trône les vices de son cœur, l'ambition de son caractère, l'orgueilleuse jactance de son esprit, les crimes présens de sa mère et les forfaits futurs de ses descendans. Je ne parlerai point de ceux tenus sous Louis XI. Quel bien Louis XI a-t-il pu faire à la France?

Si les états-généraux assemblés à Tours n'ont rien ajouté à la félicité publique, les conciles nombreux dont on voudroit qu'elle se glorifie, n'ont pas fait faire un pas de plus à la morale humaine. Rendons à l'oubli qui les réclame, ces assemblées d'enfans caducs gravement occupés à de subtiles niaiseries: et quand la nature offre à notre admiration ses prodiges, ne

regrettons pas de nous isoler un moment des folies humaines. La vue des insectes utiles console quelquefois de l'inutilité de certains hommes : et du moins si dans le cours rapide d'une vie laborieuse, les vers-à-soie, que, depuis le commencement de notre voyage, nous n'avions pas encore rencontrés, changent plus d'une fois de forme, au moins les passions n'attachent-elles pas le masque ; et ces métamorphoses ne sont-elles pas le présage des perfidies et des crimes.

Précieux insectes ! infatigables travailleurs d'une année qui vous ensevelissez dans votre riche fourure, et qui, morts à l'utilité, ressuscitez pour les plaisirs ! Peut-être la nature ne vous donna-t-elle pas en effet le jour pour ajouter au luxe des humains. Il est douloureux de le dire, toutes les jouissances de l'homme ne sont fondées que sur la destruction. De quoi se pare-t-il ? Des dépouilles des morts. De quoi vit-il ? Des victimes intarissables de l'éternelle guerre qu'il fait aux animaux. Sur quoi dort-il ? Sur la robe de l'agneau, sur le duvet du cigne. Tout meurt sur la terre, non dans l'ordre éternel, mais dans l'anarchie du caprice de l'homme. Est-il bien vrai que ses besoins le veulent ? Cette question n'est peut-être pas encore bien résolue : mais du moins en adoptant l'affirmative on trouveroit aisément la ligne de démarcation entre les besoins indiqués par la nature et ceux supposés par le luxe ; et s'il est de l'essence de l'homme de détruire, vous reconnoîtrez les véritables besoins à la fierté des combats qu'il livre, et les besoins factices à la bassesse de la destruction. Est-ce la nature qui commande ? Il brave les

monstres des forêts : il défie le front armé du taureau menaçant : il combat les tempêtes pour surprendre les habitans des mers ; enfin veut-on que sa férocité envers tous les animaux soit son élément, du moins quand c'est le besoin qui l'éveille, elle retient encore dans son audace quelque chose de la majesté de son être. Mais est-ce le luxe qui lui prescrit la barbarie ? Alors tout est lâcheté ; c'est la foiblesse qu'il attaque : c'est l'innocence qu'il égorge c'est l'amitié qu'il proscrit : c'est la domesticité qu'il poignarde. C'est l'aigle au berceau, c'est le cigne sans défiance, c'est le castor sans ambition qui lui cèdent, en expirant, le duvet qui le couvre. C'est l'agneau dont le sang pourpre la toison avant que le murex timide l'imbibe de sa liqueur. C'est le chien, cet ami si tendre, qui livre, en mourant, son épiderme légère pour couvrir cette main qu'il caressa tant de fois. Aimables abeilles, vous périssez, et votre cire éclaire les palais ! Il fallut enfin de la soie à la délicatesse de l'homme, et des peuples entiers d'insectes sans défense sont plongés dans des chaudières bouillantes. Il est donc vrai que ses besoins exigent des batailles, et que son luxe se nourrit de crimes. Et nous philosophes ! qui prêchons l'humanité ; la plume qui grave nos leçons est dans nos doigts encore un monument de la barbarie de l'homme. Sans doute nous parlons ici d'une plaie qui jamais ne se cicatrisera ; peut-être gémissons nous d'un ordre de choses voulu par la nature, et dont elle nous dérobe le motif sous son voile épais ; mais au moins cet ordre de choses explique-t-il une des origines des passions humaines. Cruel de sang-

froid pour tout ce qui respire, l'homme est-il bien disposé à être bon avec ses semblables ?

Ces réflexions, ô mon ami, portent avec elles, je le sens, un caractère sombre qui ne s'accorde guère avec la gaieté qu'inspire le climat où nous nous trouvons; mais nous sortons de voir le *Plessis-les-Tours*, mais nous revenons de *Marmoutiers*; si nos yeux se sont arrêtés sur des vers-à-soie, si le souvenir des énormes banquets des abbayes a frappé notre imagination, croyez-vous que ce soit bien-là le moment de sourire aux appétits de l'homme. Qu'étoit-ce en effet que la table somptueuse des moines ? Un champ de bataille vu le lendemain. Qu'étoit-ce que le manteau d'un roi ? un tissu de tombeaux.

Ces vers-à-soie sont ici peu nombreux. Le mûrier, leur nourriture naturelle, s'y cultive difficilement. On a tenté de les nourrir avec la *dent-de-lion*, et l'épreuve n'a pas été sans succès; mais peut-être ce qui rend plus indifférent sur leur éducation, c'est la diminution sensible à Tours des manufactures d'étoffes de soie, depuis un siècle. La prédilection marquée que Louis XI eut toujours pour la Touraine, ses connoissances en gouvernement que sa tyrannie déshonora, mais n'étouffa pas, le besoin de rappeler le commerce nécessairement éteint en France après le règne désastreux de Charles VI et le siècle militaire de Charles VII, lui firent appeler à grand frais de Venise, de Gênes, de Florence, de la Grèce même, les plus habiles ouvriers en soierie, et choisir Tours pour les y fixer. Le règne fastueux de François premier, et les jours de luxe des trois derniers Valois, donnèrent

une vie étonnante à cet établissement, et leur émulation fut telle que sous le ministère du cardinal de Richelieu on comptoit, à Tours seulement, au-delà de vingt mille ouvriers en soieries, sept cents moulins à soie, plus de huit mille métiers pour l'employer, et quarante mille personnes au moins occupées à la devider et à l'apprêter. Insensiblement le commerce de Lyon ayant ouvert de nouveaux canaux à cette source d'industrie, la situation de cette ville ayant mérité par son importance plus d'encouragemens du gouvernement, les négocians de Tours ayant été contraints par la suite à faire l'emplette de leurs soies à Lyon, enfin la révocation de l'édit de Nantes qui pesa sur tous les arts ayant également proclamé la solitude à Tours, cet état florissant pâlit et mourut d'inanition! et peut-être reste-t-il à peine vingt métiers aujourd'hui, d'un genre d'industrie qui rapportoit encore, au commencement du dix-septième siècle, plus de 10 millions dans ces cantons. Et certes, une semblable révolution fait mieux sentir que tous les raisonnemens possibles, combien les privilèges sont la mort du commerce, et qu'il ne doit la vie, la force, l'accroissement et la solidité qu'à la liberté exclusive.

La chute de la soierie entraîna, par contre coup, celle de la tannerie, dont l'établissement l'avoit devancée, et qui s'étoit aggrandie avec elle : et ici la diminution de la consommation en fut cause. L'on ne compte que trente tanneries aujourd'hui dans ce département, tandis qu'elles s'élevoient jadis à plus de quatre cents; mais alors on consommoit, dans la

seule ville de Tours, cent bœufs par semaine, et aujourd'hui vingt lui suffisent.

Nous réserverons donc à vous donner une plus juste idée de l'éducation, des mœurs et des funérailles des vers-à-soie, lorsque nous serons sur un de leurs plus vastes théâtres, c'est-à-dire sur les bords du Rhône. Il est un genre de commerce, à Tours, moins brillant sans doute, mais plus digne d'estime peut-être, car il tient de plus près à la nature, c'est celui des fruits; et s'il en est, tels que les melons par exemple, que la délicatesse des tables met en honneur bien plus que leur salubrité, du moins en est-il qui, plus modestes, plus accueillis par la médiocrité, forcent la vieillesse, l'enfance, l'infirmité et la convalescence à tourner des regards de gratitude vers Tours, et c'est la faute de Molière si j'évite ici de les nommer.

Si les productions de la nature, toutes si dignes de la reconnoissance des humains, ne sont pas à l'abri d'un sarcasme échappé à l'homme de génie, si la bouffone nomenclature des remèdes indiqués au *malade imaginaire* appellent le rire toutes les fois que l'on cite les fruits secs que j'indiquois tout à l'heure, doit-on s'étonner si les surnoms, si les ridicules épithètes données par l'ignorance et la crédulité populaire, mais toujours inventées, accréditées et appuyées par la malicieuse mauvaise-foi, et surtout par l'esprit de parti, deviennent des calamités publiques, et soient le signal et bientôt le mot de ralliement de toutes les fureurs, de tous les attentats. Hommes probes! hommes religieux! désabusez-vous: ce n'est point l'opinion de Luther, ce ne sont point

les réformes, ou si vous l'aimez mieux, les erreurs de Calvin qui firent couler tant de sang, alumèrent tant de buchers, attachèrent enfin le peuple français, par exemple, au char de la ligue; c'est le surnom aussi insignifiant que grossier, de huguenot. Certes, quand alors ce nom fut colporté de bouche en bouche par les massacreurs en froc du seizième siècle, si vous eussiez demandé au peuple, si vous lui demandiez encore aujourd'hui ce qu'il signifioit, il ne vous eût point répondu froidement; « on le donne à des hommes qui ont cru voir la vérité dans des dogmes présentés sous un nouveau jour, dans une morale prêchée sur des principes plus ou moins purs »; il vous eût dit, il vous diroit encore peut-être, ce sont des scélérats. Mais pourquoi des scélérats? — Parce que ce sont des huguenots. Et quand à l'aide d'une expression, d'une désignation, aussi bizarre qu'insensée, on est ainsi parvenu à dégrader les idées simples du peuple, ne savez-vous pas que les tombeaux sont autant de temples de Janus qui ne se refermeront qu'après l'extinction de la moitié des races existantes. Quand vous entendrez parmi vous, ô nations, qui que vous soyez! de tous les climats, de tous les âges: quand vous entendrez, dis-je, murmurer à vos oreilles quelques-unes de ces désignations nouvelles, de ces noms inconnus jusqu'alors dont on surcharge collectivement telle ou telle classe de la société, n'oubliez pas que le créateur de ces noms, presque toujours caché derrière le rideau, est quelque monstre affamé du sang des hommes. Ainsi toutes les sectes furent accablées d'un nom qui pro-

voquoit contr'elles les poignards et jamais la pitié ; ainsi dans tous les temps, chaque opinion reçut de l'opinion contraire un titre banal dont chaque individu fut grèvé pour appeler sur sa tête le massacre et jamais la vérité; ainsi les humains, plus d'une fois se virent égorgés, bien moins pour leurs sentimens, que pour le nom de leur parti ; ainsi, souvent le nom d'un homme, celui d'une idée politique, celui même d'un goût pour telle ou telle parure, devinrent un nom de famille pour des millions d'êtres qui ne connoissoient, ni l'homme proscrit, ni l'opinion politique rejetée, ni la parure ridiculisée : et les brandons de la guerre, les chaînes de l'esclavage, le fer même des échafauds tranchèrent les jours de ces infortunés, non pour de véritables crimes, mais pour le nom dont l'injustice aveugle et sourde, mais jamais muette, les qualifioit. Le véritable symptôme de l'anarchie, c'est quand le nom national s'efface devant les dénominations insensées qui naissent, meurent et renaissent à chaque aurore. Souvenez-vous, hommes! que cette foule de noms incohérens autant qu'inconnus, sont la géographie du crime, et que le sang formera l'hidrographie de ces cartes nouvelles que dessinent les forfaits.

Un roi fabuleux, nommé Hugon, est placé, par quelques écrivains imbécilles ou menteurs, dans un château voisin de Tours. Qui sait ? Par ces historiens peut-être assez ridicules pour prétendre que le troyen Turnus, après le sac des murs de Dardanus, fonda la ville où nous nous trouvons. Ce château, détruit, devient à la longue une des portes de Tours.

La tradition, qui roule avec l'imposture à travers les siècles, accoutume le peuple à nommer cette porte le château de feu Hugon. A la longue quelques lettres de ces deux mots se perdent dans la course des âges, et le château de feu Hugon n'est plus que la porte Fougon. Ainsi les années emportent le souvenir du *roi*, du nom et du château; mais la sottise reste immobile, et la rotation de l'Univers n'a pas le droit de la renverser. Ce sont des *revenans* qui siégent à cette porte : et de berceaux en berceaux la terreur de Fougon, semée par les nourrices, comprime les larmes de l'enfance. Rien n'est vil aux yeux du fanatisme. Soudain les revenans, ces plaisirs des bonnes-femmes, sont convertis en calvinistes; ce sont les calvinistes qui poussent ces cris funèbres, qui traînent ces chaînes que tout le monde entend et ne voit jamais, qui chevauchent sur les hiboux dont la vieille tour est le palais nocturne; enfin, le vieux mot Hugon se débrouille du vieux mot Fougon : la dénomination de huguenot circule au milieu de la langue étonnée : et des hommes paisibles, dont la pureté du cœur épuroit le culte de l'éternel, voyent les poignards s'aiguiser contre eux, et un mot plus ridicule encore que son étimologie devient l'oriflame de la guerre que le peuple abusé leur déclare.

Par un concours d'évènemens dont la cause étoit la même, mais les résultats bien différens, Tours avoit vu Charles VII dans ses murailles prêt à remonter sur son trône. Elle y vit encore Henri III prêt à descendre du sien. Quand je dis que la cause en étoit la même, c'est une vérité : car aux infortunes

de

des rois, il ne faut chercher d'autre cause que leurs foiblesses ou leurs folies. Entre Charles VI, qui transmit à son fils les tristes débris du sceptre, et Charles IX, qui laissa à son frère un trône chancelant, quelle différence y avoit-il ? sinon que le premier étoit un fou imbécille, et le second un fou forcené ; mais un contraste assez bizarre, par exemple, c'est que Charles VII recouvra la couronne par une confiance trop ridicule en des femmes, et qu'Henri III perdit la sienne par un abandon trop exagéré pour certains hommes : c'est que Charles VII fut vainqueur en croyant aux fables célestes de la pucelle, et qu'Henri III fut vaincu en jurant par les pieux mensonges des pénitens : c'est qu'enfin le premier redevint *roi* sans jamais s'être montré sur le champ de bataille, et que l'autre cessa de l'être en exposant sa vie comme un simple soldat.

Ce furent pourtant ces huguenots, si cruellement traités par sa perfide Race, qu'Henri III vint implorer à Tours : par cette constante volonté de la providence qui se plut en tout tems à conduire tôt ou tard les oppresseurs aux pieds de leurs victimes. Sans doute la nature devoit à sa vengeance de montrer aux réformés le frère de Charles IX dans l'abjection : et si la vue d'un poignard n'étoit un outrage pour elle, elle eût souri de voir le fils de Médicis assassin d'un cardinal et du chef de la ligue (1). Ce fut à Tours que ces malheureux protestans eurent la généreuse audace d'oublier qu'ils secouroient un Valois, et vinrent le délivrer du duc de Mayenne qui l'y tenoit assiégé (2).

Mais si la générosité envers les rois est une vertu, c'est au moins une vertu bien stérile, si toutes fois elle n'est pas une offense envers le reste des hommes. Consultez les cachots du Plessis-les-Tours, consultez ce squélette trouvé dans les cages de fer du château de Loches, demandez aux murs d'Amboise, interrogez même les berceaux de Chanteloup et vous verrez si les rois valent la peine qu'on soit généreux à leur égard. C'est un cours antimonarchique qu'un voyage dans ces cantons.

A voir ainsi les cîmes attristantes des donjons de la tyrannie poindre au milieu des fleurs dont la nature a tapissé ce département enchanteur, il sembleroit qu'elle se seroit amusée à y permettre le rapprochement des objets les plus discordans entre eux ; et c'est ainsi que le hasard a voulu qu'à côté des plus célèbres despotes de la France, le nom et l'habitation des plus grands ministres s'y montrassent à côté des plus grands scélérats. Là, c'est d'Amboise à côté de Richelieu, ici Balue auprès de Sully, plus loin Samblançay près de Choiseuil.

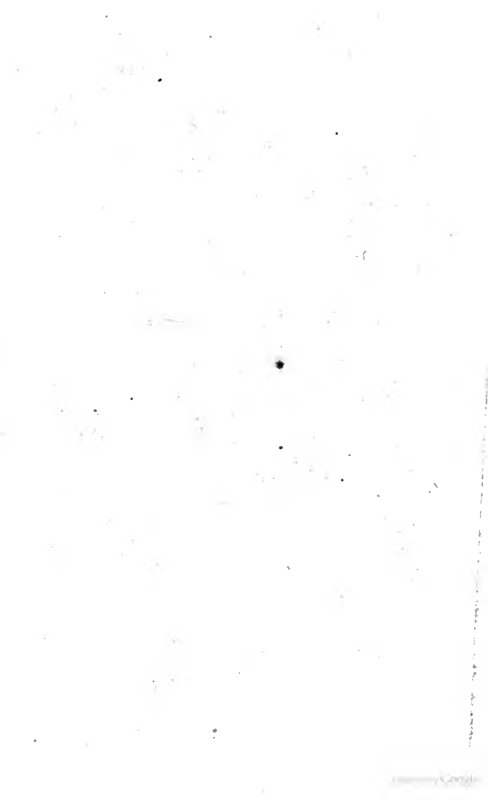
Richelieu, où naquit le fameux cardinal de ce nom, est une des jolies villes que nous connoissions. Ce n'étoit jadis qu'un village ; le cardinal y naquit, il voulut que ce fût une ville : l'humanité voudroit que ce fut un désert ; et son vœu est en partie accompli. Le cardinal parla ; des palais s'élevèrent ; l'orgueil bâtit ; la flatterie habita ; mais le cardinal mourut, et les hommes depuis ont semblé fuir le berceau d'un tyran. Des édifices superbes et le silence de la mort ; des rues magnifiques et des pavés ombragés d'herbe ; les pilastres

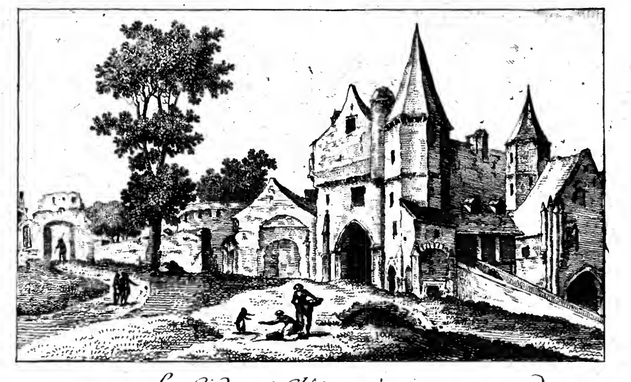
de la grandeur et la tristesse de la misère, tel est ce monument de la vanité ! il semble que Richelieu y vit encore et que nul n'ose en approcher. Quand on parcourt cette ville et qu'on se rappelle Ferney (3), c'est alors que l'on apprend à juger de quelle importance est la philosophie dans un grand homme.

A *Chanteloup*, l'âme est plus ouverte à l'indulgence. Le cardinal bâtit Richelieu pour dire aux siècles, j'ai vécu; on seroit tenté de croire que *Choiseuil* embellit Chanteloup pour attester au monde qu'il connut les revers. Les environs de Richelieu sont secs, incultes, graveleux; ils ont quelqu'analogie avec l'âpreté du ministre de Louis XIII. Les approches de Chanteloup sont fraîches, délicieuses, couvertes d'arbres élancés, de forêts majestueuses, tout-à-la-fois spectacle du sage et emblême de l'ambition. A Richelieu, des façades uniformes, la monotonie de la main-d'œuvre, tout pour les yeux, rien pour le cœur. A Chanteloup du moins un temple à l'amitié. Quand on le voit on a la jouissance d'oublier le ministre pour se souvenir de l'homme. Il en méritoit donc le titre puisqu'il eut des amis dans l'adversité. Les noms de ceux qui visitèrent Choiseuil dans son exil sont inscrits dans ce temple. C'est une pagode chinoise, haute de plus de cent pieds, bâtie sur un tertre d'où elle domine sur la plus vaste perspective. Là, le coup-d'œil, le bâtiment, ces marbres élégans chargés du nom des amis du ministre dans la disgrace, tout porte dans l'âme une sorte de sentiment auguste : c'est qu'il est rare de trouver une idée morale imprimée sur un monument de la grandeur.

A Chanteloup, c'est bien moins le château que nous avons admiré, qu'une superbe vacherie que le ministre avoit fait construire. A droite et à gauche chaque vache avoit son appartement séparé, et le bâtiment en contenoit soixante-douze. Il avoit son infirmerie où l'on retiroit celles que la nature appeloit à la maternité. C'étoit de la Suisse qu'il avoit tiré une colonie de ces utiles et intéressans animaux au nombre de cent vingt, et une semblable importation valoit mieux sans doute que celle qu'il négocia avec la cour de Vienne. En comparant les écuries de Chantilli aux vacheries de Chanteloup, j'aurois encore mieux aimé Choiseuil pour ministre que *Condé*.

Ce nom de Condé nous appelle à Amboise : et cette ville sera long-tems la preuve que la conspiration la mieux ourdie est rarement accompagnée du mystère si important à son succès. Qu'importe que Louis XI ait institué l'ordre de Saint-Michel dans le château d'Amboise ? On sourit de pitié et le trait d'histoire s'oublie. Qu'importe que Charles VIII y soit mort ? Un roi n'est qu'un homme; c'est un lieu commun de tous les siècles. Qu'importe l'énorme bois de cerf que l'on y montroit jadis ? Un joujou d'enfant dont l'imberbe duc d'Anjou, roi d'Espagne *de par* Louis XIV, s'amusa beaucoup plus que de la couronne des Castilles, une imposture enfin dans l'histoire naturelle, mérite-t-elle quelqu'attention ? Mais une conjuration fameuse dont la réussite eût comblé dès l'abord cet abîme de malheurs où la France se débattit si long-tems : une conjuration qui eût arraché dans un jour le sceptre aux mains insolentes et rapaces des





Le Ci-devant Château D' AMBOISE

Guises, eût fait luire l'aurore de la tolérance, placé le chancelier de l'Hospital dans le jour le plus avantageux à ses vertus, sauvé à la France la honte de la Saint-Barthélemi, à Charles IX ses forfaits, à Henri III ses assassinats, aux catholiques des remords, aux protestans bien des fautes et plus encore de douleurs : une conjuration enfin dont l'issue plus heureuse n'eût pas réduit la France à regarder comme un bonheur le sanglant édit de Romorantin ; voilà ce qui fixe les trompettes de la renommée sur les murailles d'une ville, et le souvenir de semblables époques est, si j'ose le dire, le premier monument que cherche le voyageur en arrivant dans les cités dont elles empruntent le nom.

A quoi vous sert-il donc d'écrire, voyageurs d'édifices, de palais et de tombeaux ? A quoi vous sert-il d'écrire, géographes d'abbayes, d'églises, d'intendances et de gouvernemens ? qu'apprendrez-vous, qu'apprenez-vous à nos enfans, aux hommes ? Oui, l'escalier du château d'Amboise est sans marche, et une voiture peut le gravir ; c'est donc pour des cochers que vous écrivez ? Oui, Saint-Martin le beau dérive de *Sanctus Martinus à Bello* ou *Belli.* C'est excellent pour ceux qui ne veulent savoir ni le latin ni le français. Mais vous parlez d'Amboise et pas un mot de la Renaudie ! Oh ! que d'énormes livres, que d'épaisses montagnes amoncelées par les titans de la littérature que les vertèbres de l'entendement humain ne peuvent ébranler ! Que de voyageurs dont on auroit pu dire à leur départ, *oculos habent et non videbunt* ! Que d'ouvriers en compilation, en dictionnaires, en géo-

graphies modernes à qui l'on auroit pu appliquer ces mots, *manus habent et non palpabunt*!

François second étoit un enfant. Sa mère étoit une étrangère perfide, née dans la haine de la France, dans les préjugés ultramontains d'une religion dont l'abus avoit conduit ses ayeux sur le trône de saint Pierre, et dans l'astutieuse politique d'une famille de marchands dont l'intrigue et les richesses avoient acheté les diadêmes pour les femmes de leur race. Les Guises étoient des ambitieux doués d'un grand génie : de véritables scélérats, tout-à-la-fois profonds et aimables, les plus fiers des humains et les plus souples des intrigans, ennemis des Valois de race et d'intérêt, ennemis de l'humanité par goût et par principes, lierres rampants dans leurs caresses, cèdres superbes dans la jouissance de l'oppression, menteurs et flatteurs populaires, réunissant tout ensemble les charmes du corps, un esprit de feu, une âme de fer, un génie immense, un cœur de boue. Après eux le *Chancelier* de l'*Hospital* (4) que le ciel peut-être avoit fait naître alors pour que la tradition des vertus ne se perdit pas. Après l'Hospital, une cour corrompue : et dans un degré plus bas, des moines turbulens et fanatiques : et puis enfin un peuple opprimé, ignorant, superstitieux, sentant tout le poids de ses maux et demandant au ciel ce qu'il n'auroit dû demander qu'à son courage.

Dans le parti contraire, plus de vertus : un léger vernis de philosophie étendu par la main plus pure d'une religion moins despotique : plus de tension vers la nature et conséquemment plus d'impatience contre la tyrannie. Mais quels chefs ! un *Condé*, qui ne



voyoit dans le pouvoir que le plaisir des batailles : bouffon dans les conseils : voluptueux dans le repos : puisant ses ressources dans les événemens et jamais dans les combinaisons : dépensant, pour ainsi dire, dans un jour le feu de la vie, et presque toujours indigne de vivre le lendemain. Un *Antoine de Bourbon* plus mauvais encore : sans caractère, sans assiéte, sans foi : aujourd'hui Médicis, demain Lorraine, le sur-lendemain Luther, et toujours rien : ayant l'orgueil d'être le pilote de tous les partis, et n'étant en effet que la barre docile du gouvernail de toutes les passions d'autrui. Un *Coligni*, plus sage, plus vertueux surtout, mais si malheureux dans la guerre, défaut si terrible dans un chef. Tels étoient, des deux parts, les hommes en présence, lorsque la Renaudie parut. Il importoit aux catholiques de noircir sa mémoire, et ils n'ont pas ménagé les couleurs. C'étoit, ont-ils écrit, un homme condamné au banissement selon les uns, à la corde selon d'autres pour avoir falsifié des pièces dans un procès ; un ingrat que le duc de Guise, selon quelques-uns, avoit fait évader de sa prison pour le soustraire au supplice, comme si la chose même étoit vraisemblable ; un homme sans mœurs selon ceux-là, sans talent selon ceux-ci ; enfin un criminel selon tous. Quoiqu'il en soit, cet homme si décrié conçut et fut à la veille d'exécuter le plus noble projet que puisse concevoir une âme généreuse : celui de délivrer d'un seul coup sa patrie, du joug des étrangers et de celui du fanatisme. Ce fut en Suisse qu'il jeta les premiers élémens de sa vaste entreprise. Il y vit, sonda, connut et s'associa

quelques mécontens. Fort de son génie et de ces premiers renseignemens, il vint en France, s'introduisit près des chefs protestans, leur développa ses idées, son espoir, ses ressources. Muni de leur assentiment il parcourut, avec toute la vélocité de l'audace, la France d'un bout à l'autre : vit tous les persécutés : s'aboucha avec tous les ministres réformés : embrasa de son éloquence tous les esprits incertains : noua tous les chaînons de ce rets immense où tous les ennemis des protestans alloient se voir enveloppés : et sûr enfin de tous, indiqua Nantes pour le point de réunion, où bravant tous les dangers, échappant à tous les regards sous les déguisemens les plus variés et les plus ingénieux, il se rendit lui-même comme un éclair pour recevoir les conjurés et désigner à chacun son poste. S'emparer du foible François second, s'assurer de Catherine de Médicis, arrêter les Guises, changer la forme du gouvernement, fonder la tolérance, relever l'édifice des loix, amener la nature à être enfin comptée pour quelque chose dans l'Etat, tel étoit le but héroïque et légitime de tant d'audace, de tant de dangers, de démarches et de fatigues. Quoiqu'en aient dit ses détracteurs, jamais secret ne fut mieux gardé, jamais partie ne fut mieux nouée. Encore un pas et la Renaudie étoit proclamé le libérateur de la patrie : et si l'on calcule l'impulsion que le succès eût pu donner à l'opinion, peut-être la révolution se fut elle opérée deux cents ans plus tôt. Un misérable hôte de la Renaudie, un nommé *Avenelles*, saisit quelques mots d'une conversation interrompue ; sa tête fermente, la peur le trouble,

l'espoir du gain l'égare et le secret est vendu. La cour étoit à Amboise ; les conjurés étoient à Nantes ; le lieu, le tems, tout étoit propice. Les Guises instruits, tout échoua, et la liberté de la France fut ajournée à deux siècles.

Les tyrans de cette France n'eurent pas du moins le barbare plaisir de posséder la Renaudie vivant ; il avoit conspiré en grand homme, il mourut en héros les armes à la main. Les lâches se vengèrent sur son cadavre. Il fut pendu à un arbre après qu'on lui eut fait éprouver les plus vils outrages ; et cette indignité seule justifioit la Renaudie.

Amboise est une ville peu considérable. Les ouvrages d'acier, que l'on y fabrique depuis quelques années, le disputent par leur fini et la beauté de leur poli, à ceux que précédemment on tiroit à grands frais d'Angleterre. Charles VIII naquît et mourut dans cette ville. Nous observerons en passant un reproche d'une espèce rare que fait à ce *roi* l'auteur d'une instruction sur l'Histoire de France (le Ragois), que l'on mettoit jadis dans les mains de tous les enfans pour leur donner les connoissances préliminaires de cette science. Cet auteur met au nombre des défauts de *ce roi*, qu'il étoit *trop doux* et *trop affable*. Telle étoit pourtant l'impression première que l'on donnoit à la jeunesse du caractère que devoit avoir *un roi*. S'étonnera-t-on, d'après cela, que l'esclavage ait duré si long-tems ? S'étonnera-t-on que l'esprit de flatterie ait été poussé pendant tant de siècles à un excès si désastreux ? Elle étoit si basse cette flatterie, qu'elle alloit jusqu'à copier les

disgraces corporelles des rois. Charles VIII étoit bossu, et tous les hommes de son temps, et sur-tout ceux de sa cour, affectoient de porter l'épaule haute.

Louis XI n'avoit pas le défaut que le Ragois reproche à Charles VIII, et le château de Loches en est une preuve. Un Capitaine de ce château, nommé *Pont-Briant*, long-temps après la mort de ce Louis XI, y découvrit des souterreins fermés par une porte de fer. Au bout de ces souterreins il entra dans une chambre carrée, dont nul jusqu'alors n'avoit eu connoissance. Il y trouva le squelette d'un homme de grandeur plus que naturelle. Sa tête étoit appuyée sur ses deux mains, et c'étoit sans doute dans cette situation que cet infortuné avoit rendu les derniers soupirs. La chambre de Louis XI étoit au-dessus de ce souterrein. Quel rapprochement horrible ! Un seul plancher entre l'homme couronné et le malheureux qu'il fait périr ! Un *roi* qui pour ainsi dire sert de pierre sépulchrale à sa victime ! A côté de ce squellette l'on trouva un coffre rempli de très-beau linge. L'un et l'autre tombèrent en poussière aussitôt que l'air les eut frappés.

La situation de Loches est infiniment agréable. Cette ville s'élève en amphithéâtre sur une coline, dont le pied est arrosé par l'Indre. Des côteaux chargés de vignes, des prairies d'un émail délicieux animent le paysage dont elle est entourée. Agnès Sorel, dont les vers de Voltaire n'ont point fait oublier les charmes, étoit née dans ces contrées, au village de Fromentau. On voit son tombeau dans l'église de Loches. Deux anges soutiennent l'oreiller sur lequel sa tête est posée, et ses pieds sont appuyés sur deux agneaux. Des anges

et des agneaux en société avec la maîtresse d'un conquérant sont assurément des figures symboliques dont il est difficile d'expliquer le sens. Agnès Sorel s'entendoit mieux en allégories que le statuaire de son mausolée, lorsqu'elle donna aux chanoines de cette église une figure de la Magdeleine en argent. On dit qu'elle y joignit une côte de cette sainte ; cela se peut : la Magdeleine ne devoit rien avoir à refuser à Agnès Sorel.

Chinon bien plus ancienne que Loches, et que les historiens ont désignée par tant de noms si différens entre eux qu'il est impossible de démêler le véritable, tient aussi dans les fastes de la France une place plus importante. C'est-là que mourut Henri II d'Angleterre, second époux de cette *Éléonore* de Guienne, dont nous vous avons parlé ailleurs en indiquant les maux que son hymen avoit attiré sur la France. Cet Henri II (5) coupable par un mot imprudent du meurtre de Thomas Bequet, archevêque de Cantorbéry, n'a pas obtenu des historiens toute la justice que lui méritoient de grandes qualités. Quoiqu'il en soit, peu de pères furent plus infortunés que lui. Il trouva dans ses trois fils trois ennemis implacables acharnés à le déchirer : et à l'éternelle honte de Louis VII, il faut dire qu'il se montra le protecteur constant de ces enfans dénaturés. Si c'est-là ce que l'on appelle de la politique chez les rois, quel nom restera donc au crime ? Après sa mort Philippe *Auguste* se conduisit d'après les mêmes maximes, et Henri II se vit contraint de souscrire un traité totalement en faveur de Richard *Cœur-de-Lion*, celui de ses trois fils le plus coupable envers lui, et que l'attachement du Troubadour Blon-

del ne rend pas plus intéressant aux yeux de l'homme de bien. Le chagrin que ce père infortuné en conçut le conduisit au tombeau, et ce fut à Chinon qu'il mourut. Son fils Richard eut le féroce sang-froid de s'approcher du corps de son père pour se convaincre de sa mort. Alors, soit effet du hasard, soit par quelqu'effet physique dont la cause est encore inconnue, le sang jaillit avec effort par toutes les issues du cadavre lorsque Richard s'en approcha. Une terreur soudaine força ce fils barbare à fuir ce spectacle que les préjugés du temps rendoient plus épouvantable. Il s'accusa d'être le meurtrier de son père. L'effroi seul et non pas les remords, arracha cet aveu.

Un prodige plus gai sans doute, mais non moins bizarre, fut l'arrivée de Jeanne d'Arc à Chinon, et la confiance qu'une servante d'auberge inspira à des guerriers célèbres et à des courtisans frivoles. Nous ne vous répéterons point ici ce que dans d'autres départemens nous avons dit de cette fille singulière. Mais quand on voit des prêtres appuyer le prétendu miracle, un *roi* croire sur parole aux talens militaires d'une fille d'hôtellerie, et ces *Dunois*, ces la *Trimouille* et tans d'autres *Paladins* fameux la prendre pour général, on rend graces au ciel d'avoir fait naître un Rabelais pour donner aux gens de cette espèce la somme de ridicule que leur doit le philosophe.

Ce Démocrite de la France étoit de Chinon. Le cachet que le despotisme met sur les pensées, le ressentiment que les moines conservent contre ceux dont la véracité dévoile leur turpitude, l'habitude que les dévots ont de juger d'après les hypocrites sacrés, et

les gens moins instruits ou moins philosophes d'après les importans du jour, ont privé long-temps Rabelais de la part de gloire que la postérité lui devoit, et la révolution française étoit nécessaire au complément de sa réputation. Loin de sourire aux obscurités qui malheureusement tachent quelquefois ses écrits, je gémis bien plus sur le temps où vivoit Rabelais que sur l'abus qu'il fit de ses talens ; et quand je cherche à me rendre compte pourquoi les jugemens humains l'ont traité bien plus sévèrement que Bocace, plus licentieux que lui, j'en trouve facilement la raison dans la partie saine de ses ouvrages. Les lecteurs de Rabelais lui eussent aisément pardonné quelques peintures trop nues, si à leurs côtés ne se trouvoient des satyres plus sérieuses des erreurs, des préjugés, des vices enfin de toutes les classes de la société. On rit, disent ses censeurs, mais on finit par jeter le livre avec mépris. Il eût été plus vrai d'avouer que tacitement ils sentoient qu'il avoit raison et n'osoient le dire, ou que la satyre pesoit sur eux et qu'ils en étoient piqués. Peu d'hommes mieux que lui ont eu l'art d'envelopper le scalpel de la critique, je ne dirai pas d'agrémens, mais de tous les grelots de la folie. Il fut moine, il fut médecin, il fut secrétaire d'ambassade, il fut enfin curé de Meudon ; tout cela ne prouveroit pas qu'il fût savant ; mais il connut toutes les langues anciennes et modernes (*a*). Les notions que l'on

(*a*) Rabelais ayant besoin de parler au chancellier Duprat, et sachant la difficulté que l'on éprouve à obtenir audience des ministres, s'adresse au suisse et



avoit alors de la jurisprudence, de la philosophie, de l'astronomie, de la grammaire, de la poésie, lui étoient familières. L'université de Montpellier fut plus reconnoissante envers lui que les gens du monde et la république des lettres. Son estime pour le philosophe s'attacha même jusqu'aux objets dont il s'étoit servi, et la robe dont elle revêtissoit encore de nos jours les jeunes médecins qui recevoient le doctorat étoit celle de Rabelais.

Quand ce département n'eût donné le jour qu'à Descartes, d'Amboise et Rabelais, c'en seroit assez pour sa gloire; mais les muses érotiques lui doivent encore Racan et le père Commire. Racan eut tort de naître après Malherbe, et Commire après Horace. Ils eussent été plus célèbres. Au reste, comme poëte latin Commire est bien au-dessus de Racan comme poëte français. L'élégance, la pureté, la simplicité, le goût de l'antique, distinguent les poésies de ce jésuite, et Racan n'approcha pas de Malherbe son maître. Mais c'est la scène française qui doit surtout un tribut d'hommage à la ci-devant Touraine, et Thalie y reçut de Néricault Destouches un masque inconnu d'elle jusqu'alors. Destouches n'eût point le

---

lui parle latin; celui-ci ne le comprend pas; on fait venir un valet-de-chambre, Rabelais lui parle grec; au valet-de-chambre succède un premier commis, il le harengue en hébreu; vient un secrétaire, le syriaque est son partage; lorsqu'enfin le chancellier Duprat parut à qui Rabelais parla français, et qu'il fit rire aux éclats en lui apprenant dequelle échelle il s'étoit servi pour arriver jusqu'à lui.

rire de Regnard : moins encore le *Vis Comica* de Molière ; mais il attaqua ce genre de ridicules qui tourmentent le cœur presqu'autant que les vices. De la dignité dans la marche de ses pièces, une élévation souvent touchante dans les sentimens, souvent aussi de la langueur dans le style, mais de la perfection dans les plans, des situations plus communément attachantes que comiques, des caractères bien dessinés, des amans froids et des vieillards annoblis : tel est le sommaire du genre de Destouches. Si j'osois risquer une expression hasardée, je dirois qu'il fit sérieusement sourire au glorieux : et l'unique défaut de cette pièce est peut-être son titre. Le philosophe marié, l'homme singulier, le dissipateur sont ses chef-d'œuvres. Le dissipateur vraiment comique pendant quatre actes finit comme un drame ; c'est un défaut sans doute, mais pour en convenir, il faut attendre que les larmes soient essuyées. Il est si doux, il est malheureusement si rare de trouver le sage dans l'homme qui présente le miroir à ses semblables, qu'il seroit injuste de ne vanter que les talens de Destouches. Amant de la solitude, fuyant l'éclat, la renommée et les éloges, ami de peu d'amis, les grandeurs vinrent le chercher. L'ambassade de Russie lui fut offerte. Il leur préféra la retraite : ses ouvrages furent l'école du siècle, ses mœurs en furent l'exemple.

Nous ne quitterons point ce département sans vous parler d'un phénomène que le célèbre Buffon n'a pas jugé indigne de ses observations. Ce phénomène est un banc immense de coquilles pétrifiées, vulgairement appelé *falun* dans le pays. Sa surface est de neuf à

dix lieues carrées, sur une profondeur de dix-huit à vingt pieds. Comment les productions des Océans se trouvent-elles à une distance si éloignée du lit actuel des mers? ont-elles jadis couvert ces contrées? s'en sont-elles éloignées insensiblement, ou quelque grande révolution du globe les en ont-elles tout-à-coup déplacées? ou bien enfin cette épaisse couche de coquillages maritimes est-elle un monument de ces Cataclysmes ou déluges partiels dont l'existence est encore tellement couverte de nuages, que leur réalité n'est pas complétement démontrée aux yeux des savans? Je vous arrête un moment sur ces questions que je me garderois bien de résoudre, mais cependant bien dignes d'intérêt, puisqu'elles naissent d'un objet qu'un grand homme comme Buffon n'a pas dédaigné d'appeler en preuve de son système terrestre. Quoiqu'il en soit, c'est à l'aspect de ces espèces de contradictions que l'homme éprouve dans l'opinion qu'il se forme de la composition de cette terre qu'il foule souvent avec moins de réflexion que d'orgueil, que ses facultés intellectuelles s'offrent à son esprit dans toute leur foiblesse. Superbe, il croit embrasser les temps, des deux aîles de la pensée il joint la création et la fin; et traverse comme un éclair du premier jour du monde à la consommation des siècles. Frêle colosse de l'intelligence humaine, à deux pieds de terre souvent existe la barrière que tu ne peux franchir! Ta raison prescrivoit des limites au monde, et ta raison se brise contre une misérable coquille. Tu parlois de création, elle te parle de siècles que tu ne connoîtras jamais.

NOTES.

NOTES.

(1) Ce *François* de *Guise*, dont nous avons eu souvent occasion de parler, fut tout puissant sous Henri II, et plus encore sous François II. On balança si on ne lui donneroit pas le titre de *vice-roi* de la France après les nombreux succès qu'il avoit obtenus en Flandres et en Italie ; mais malgré l'excès de l'adulation et de l'enthousiasme, ce titre ayant paru trop dangereux, on y substitua celui de lieutenant-général des armées du *roi* au-dedans et au-dehors du *royaume* : titre qui dans le fonds étoit équivalent au premier. Le parlement, toujours si fécond en graves extravagances, lui décerna le surnom de *conservateur de la patrie*, et jamais homme ne lui fut plus funeste. Il avoit au reste de grandes qualités, mais qu'une ambition démesurée a toutes obscurcies aux yeux de l'homme impartial. Il ne faut croire sur son compte, ni les protestans, ni les catholiques, et peut-être même le jugement de la postérité n'est-il pas encore aujourd'hui parfaitement sain. Celui-ci fut assassiné par *Poltrot* de *Meré*. Ce fut son fils qui, comme lui, porta le surnom de *Balafré*, que Henri III fit assassiner à Blois.

(2) On pourroit présumer que le courage n'est pas une vertu quand on voit Henri III le posséder dans un degré éminent. Ce qu'on peut avancer au moins, c'est que ce roi seroit une preuve que des mœurs voluptueuses et dépravées n'amènent point avec elles la lâcheté ; mais je crois qu'il est une exception

à la règle. A ce siége de Tours, Mayenne attaquoit les fauxbourgs. Des gabions formoient la première baricade : Henri III s'avança jusqu'à ces gabions, et comme cette espèce de palissade l'empêchoit de voir les manœuvres de l'ennemi et de donner ses ordres à son aise, il donna un coup de pied dans l'un de ces gabions et sauta en dehors où il resta, avec sang-froid, au milieu d'une grêle de balles jusqu'à la fin de l'attaque. Je ne m'étonne pas, lui dit Henri de Navarre, si nous avons perdu les batailles de Jarnac et de Montcontour. Mon frère, lui répondit Henri III, les rois sont des hommes comme les autres; les balles ne les cherchent pas plus qu'un simple soldat. Il est assez plaisant de surprendre une réflexion philosophique dans la bouche de Henri III.

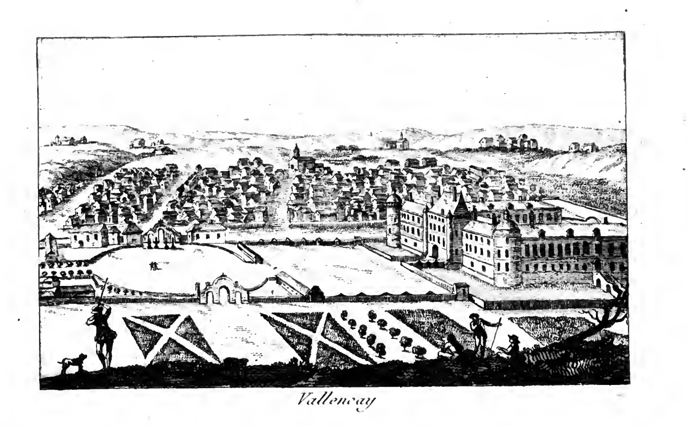
(3) Avant Voltaire, Ferney étoit un misérable village; en 1764 à peine étoit-il connu. Un philosophe vient l'habiter, et Ferney devient une ville charmante. Peut-être auroit-il mieux valu, pour la gloire même du philosophe, qu'il y eût vingt familles de plus et un château de moins; mais enfin on peut pardonner les richesses au défenseur des Calas. Un peu plus juste pour Jean-Jacques, un peu moins injuste envers d'autres hommes, quelles vertus eussent manqué à ce grand homme! Ferney est dans le pays de Gex, à cinq quarts de lieues de Genève. C'étoit, pour Voltaire, en être tout-à-la-fois et trop près et trop loin.

(4) *Michel* de *l'Hospital*, Chancellier de France, le seul vraiment grand homme de ces tems désastreux. Austère dans ses mœurs, humain dans ses actions,

étranger aux foiblesses comme aux passions, il vécut au milieu des orages, et eut la noble fermeté de ne flatter aucun parti. Dans ce siècle de poignards, il n'eut pour garde que l'estime publique, et c'est peut-être le seul homme que le fanatisme ait respecté : car bien que catholique, il étoit suspect à ceux de cette religion. Ils disoient, Dieu nous garde de la messe du chancellier. La révolution actuelle lui doit beaucoup; s'il eût laissé l'inquisition s'établir en France, jamais la liberté ne s'y fut éveillée.

(5) Henri II d'Angleterre, de la dynastie des Plantagenets. Si les succès à la guerre constituent un bon gouvernement, on peut dire qu'il gouverna bien : mais heureuse ou malheureuse, la guerre ne cesse pas d'être un fléau. Il fut le plus infortuné des pères, et pour le prouver, il suffit de dire que Richard-Cœur-de-Lion fut son fils aîné, et l'infâme Jean-Sans-Terre son cadet.





Valleneay

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LAVALLÉE, ancien Capitaine au 46e. Régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un Peuple libre est fait pour l'Univers.
J. LA VALLÉE, *Centenaire de la Liberté*. Acte Ier.

A PARIS,

Chez
- BRION, Dessinateur, rue de Vaugirard, n°. 98, près le Théâtre-Français.
- DEBRAY, Libraire, au grand Buffon, maison Égalité, galeries de Bois, n°. 235.
- LANGLOIS, Imprimeur-Libraire, rue de Thionville, ci-devant Dauphine, n°. 1840.
- REGNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 4.

L'AN TROISIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

AVIS.

La cherté excessive et toujours croissante des matières premières, qui servent à la confection de cet ouvrage, nous force à un renchérissement qui n'est que léger, en raison des frais plus que triplés ; augmentation que nous ne faisons qu'avec promesse de la supprimer aussitôt que les circonstances le permettront.

Nous prévenons donc nos Concitoyens, qu'à l'époque du N°. 47, Département de l'Indre, chaque livraison, ou cahier déjà publié, celles qui doivent l'être seront augmentées de 1 liv., c'est-à-dire, de 4 liv. pour Paris, et de 4 l. 10 s. pour les Départemens, franc de port.

30

Remarque.

l'Etendue de ce Département est de 302 Lieues quarrées.
Sa population de 230 mille habitans
Il se divise en 4 arondissemens com.ts

TEMENT
NDRE,
pant
u Berri.

D. D'INDRE ET
Rt. de Loc. et Tour
46
Ouest
Est
Ma
Martin Tour
D. Angle
Creuse R.
le
Merigny
D. DE LA VIENNE

Signes.

Chef-lieu de Dép.t

30
, 283 Toises.
10
30

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,
PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES,
ET DE GENS DE LETTRES.

DÉPARTEMENT DE L'INDRE.

MONS, cet intrépide magistrat de Ryppen sa patrie, Mons, qui en 1523 eut la généreuse audace de porter au farouche Christiern II, roi de Dannemarck, sa sentence de déposition prononcée par les états de Jutland, et de la signifier seul et sans armes à ce tyran au sein même de son propre palais, Mons disoit : « Mon nom devroit être écrit sur la porte » de tous les méchans princes ».

Bien loin qu'un vœu aussi sensé ait été accompli, on a vu de tout temps au contraire le nom des peuples opprimés écrit pour ainsi dire sur le front orgueilleux des princes, et ceux-ci le porter sans penser presque jamais à adoucir le sort des malheureux dont ils tenoient ce nom. La duchesse de Berry, par exemple, eût mieux mérité de la postérité sans doute si elle eut troqué les plaisirs scandaleux de la cour du régent contre

le passe-temps plus doux d'alléger la misère des habitans de la ci-devant province de ce nom. Misère bien longue en effet! moins amenée par le sol, qui généralement est bon, que par cette espèce d'indolence que de fréquentes calamités répandent non-seulement sur les générations contemporaines, mais encore sur celles qui les suivent. On diroit que l'homme, dont le pays fût le théâtre de grands fléaux, se défend presque à lui-même l'industrie dans la crainte que de nouveaux désastres ne viennent le punir encore d'avoir osé compter sur la fortune; il semble qu'il se refuse le bonheur dans l'appréhension de cesser d'être heureux; et, cette fausse politique une fois enracinée, le corps social languit, et la terre s'étonne que la bèche restant oisive entre les mains de celui qui la foule, ne l'interroge pas sur les trésors qu'elle est toujours prête à lui prodiguer.

C'est dorénavant sur ces cantons inertes que le régime républicain doit sur-tout porter ses regards, et commander à la liberté d'y verser les rayons de la vie. De quoi s'agit-il en effet? sinon de bien convaincre le peuple de ces cantons que le régime de la liberté puisant sa force dans l'union et la volonté de tous est la plus sûre barrière contre tous les désastres; que l'indolence seroit le ver rongeur de ce régime : qu'en conséquence la félicité générale est attachée à l'industrie de chacun; de lui faire bien comprendre que pour le bonheur individuel chacun doit oublier qu'il travaille pour soi et ne se souvenir que de ce qu'il fait pour ses semblables; que l'unique moyen de trouver des secours dans le corps social

c'est de lui rapporter tous ses travaux ; et qu'enfin si la nature a assujetti tous les hommes aux labeurs, c'est bien plus une monnoie de fraternité qu'elle a mis en circulation, qu'un coffre-fort d'égoïsme qu'elle a prétendu confier à chacun de nous.

Je l'ai dit plus d'une fois dans ces Voyages : il sembleroit que l'on auroit confié les principes de la liberté aux aîles des vents, et qu'elles les auroient semés au hazard sur la surface de la France. Le peuple les a ramassés sans en bien connoître l'usage. Ces principes mis en fusion par le soleil de la vérité, ont brûlé plus d'une main téméraire qui les toucha sans réflexion. C'étoit à la raison à menager tellement leur incandescence que le peuple en venant à les saisir ne trouvât en eux qu'un instrument dont il put user pour défricher à propos le champ de la félicité publique si long-temps infertile. On lui a dit, sois libre : il eut mieux valu peut-être l'accoutumer à la liberté et finir par lui dire : maintenant tu es libre.

Quoiqu'il en soit le mal est loin d'être sans remède. Pour étouffer le royalisme, éteindre le fanatisme, enchaîner les factions, il ne faut pas se contenter de dire au peuple plus de rois, plus de prêtres, plus d'ambitieux : il faut, je le répète encore, écrire l'histoire des ambitieux, des prêtres et des rois, et la lire au peuple. Que risque-t-on ? La vérité est dans le cœur de tous les hommes ; elle fera germer les leçons de l'histoire. L'histoire ! voilà le grand levier de l'instruction publique. Intéressez la curiosité pour éclairer l'esprit et bonifier le cœur. La curiosité est au moral ce que l'amour du gain est au physique.

Le département de l'Indre occupe une partie du ci-devant Berry. Ce pays est plat, les foibles inégalités qui s'y rencontrent et qu'à peine on pourroit honorer du nom de collines, n'y semblent distribuées que pour indiquer les réservoirs souterreins des nombreuses sources qui l'arrosent. Elles y répandent et entretiennent une fraîcheur éternelle : et si le climat s'y montroit moins inconstant le Berry eut été l'azile du printemps.

Cependant ces cantons ne sont pas également fertiles comme le sembleroit indiquer l'humidité générale du sol. Le froment, le seigle, l'avoine, l'orge, le bled noir, tels sont les grains qu'ils fournissent avec assez d'abondance, et si ces productions étoient mises en valeur avec plus de soin ou d'intelligence elles suffiroient à la consommation du pays, la population même fut-elle doublée.

On y recueille aussi d'assez bons vins, mais ils appartiennent plus particulièrement au département du Cher, formé aussi bien que celui de l'Indre d'une partie du Berry, et nous y reviendrons par la suite.

Ici les laines sont la principale source des richesses; et Issoudun, chef-lieu de ce département, réclame le pas sur tous les autres cantons par la finesse et la beauté des siennes. Après lui Châteauroux et Argenton, aussi bien que dans le département du Cher, Dun- Libre et Châteauneuf possédent les plus estimées. Il existe à Châteauroux une fort belle manufacture où ces laines sont mises en œuvre. On y fabrique des ratines et sur-tout des draps légers assez beaux pour avoir fixé l'attention du luxe asiatique. Les Indiens

et les peuples méridionaux de l'Amérique les préfèrent aux autres draps de l'Europe. Les grands de la presqu'isle de l'Inde et ceux même du Mogol ne dédaignent pas de les faire entrer dans leur parure, et beaucoup entr'autres s'en servent pour caparaçonner leurs éléphans, ces colosses que le démon de la guerre déroba à la nature pour écraser l'humanité, et qu'à son tour celui du luxe ravit à la guerre pour insulter à l'égalité.

Sans remonter plus loin que le siècle actuel on trouvoit beaucoup plus de bois dans le ci-devant Berry qu'il n'en possède aujourd'hui. Deux causes concourent à ce délabrement, une ancienne, l'autre plus moderne. La première vient de la négligence des pâtres dans les pays riches en moutons. Ces pâtres ignorent ou feignent d'ignorer que ces animaux amoureux des boutures délicates des jeunes arbres portent le ravage dans les plants, et que leur dent meurtrière donne la mort aux arbres qu'elles dépouillent. Une loi de police seroit donc strictement nécessaire à cet égard; elle puniroit le pâtre négligent ou insouciant sans punir l'animal qui n'acquiert aucune qualité par cette nourriture simplement desirée par son caprice. La seconde cause de la diminution des bois dans cette partie de la république est d'une origine plus moderne. Elle est née de l'abus que l'on a fait d'une déclaration du 13 août 1766 en faveur des défrichemens. Tout le monde s'est cru permis de remplacer par des champs les cantons ombragés par les forêts: et l'on ne pouvoit pas raisonner plus mal dans un pays dont les bêtes à laine font l'opulence,

et dont la nourriture repose en partie sur l'abondance du gland et de la fêne.

Le sein de la terre doit y renfermer beaucoup de mines de fer. Les eaux du moins presque toutes ferrugineuses décèlent leur existence. Quelques-unes de ces mines ont été jadis exploitées, mais aujourd'hui la plupart des forges sont abandonnées, et nos regards n'en rencontrent que de loin en loin.

Il y a quelques années que le nommé Sacro, marchand chaudronnier, en découvrit une de cuivre très-abondante. Il dut cette découverte à un paysan qui lui apporta un morceau de mine du poids d'une livre, sans savoir ce que c'étoit. Quelques paillettes d'or et d'argent que le Cher roule avec son onde ont fait soupçonner la réalité de quelques mines de ces métaux précieux et funestes, mais jusqu'ici les observations n'ont pas été plus loin.

Les opinions des savans sur l'origine du nom Berry sont divisées. Les uns, et Chaumeau est du nombre, le tirent du mot *Bituris*, deux tours antiques, l'une nommée des *Aranies*, la seconde de *Herman*, ce qui donne lieu à dire, suivant l'ouvrage de *Palet* avocat, sur le Berry : *Turribus à binis, inde vocor Bituris.* D'autres prennent le nom Berry du mot *Bitogiges*, dérivé de deux dictions caldaïques, *Bit* qui signifie fils, et *Ogiges* grand sacrificateur. Suivant Bérose et Metastenes cet *Ogiges* n'est autre chose que Noé, qui eut un fils nommé Gomer *Bitogiges*, et qui fut le premier réédificateur des gaules.

Tite-Live écrit *Biturigès*. Selon le Dictionnaire de Trévoux, de ce mot s'est formé celui de *Beturiges*,

ensuite *Betry*, et enfin par entière corruption *Berry* tel que nous le prononcons. C'est aussi le sentiment de Mézeray.

Issoudun est le chef-lieu de ce département, et l'étymologie de ce nom est également obscure. Au nombre des ridicules extrêmes que les recherches de ce genre font naître quelquefois, sur-tout quand des esprits bisarres se les permettent, on peut compter celui qui avance qu'Issoudun tire son nom de la lettre grecque *ypsilon*. D'autres donnant plus d'extension à cette idée ont composé son nom de la lettre *y*, jointe à ces deux mots *sous-dun*, parce qu'ils placent cette ville au-dessous d'un château qu'ils nomment *Dun*. Ce qu'il y a de certain c'est que les noms de cette ville varient à l'infini dans les différentes chartres, chroniques, martyrologes, etc, où il en est question.

Cette obscurité d'origine et de nom qu'elle partage avec beaucoup d'autres villes ses voisines et même avec le pays entier, connu jadis sous le nom de Berry, est un monument incontestable des ravages affreux que ces cantons ont éprouvé. L'histoire atteste que les gaulois, pour éloigner les romains et leur défendre par la famine la conquête de leur pays, livrèrent toutes les villes du Berry aux flâmes, que tous les habitans ou se sauvèrent ou périrent dans l'incendie de leur patrie, et que les romains en effet n'osèrent franchir ce vaste désert de cendres que les féroces gaulois avoient dans une seule nuit déroulé devant eux. En supposant à cette époque quelques notions des connoissances humaines dans ces cantons

barbares, alors elles n'auront pas échappé à ce désastre général, et l'incertitude des noms locaux sera née des idées grossières des gaulois et des suppositions vagues des romains.

On croit retrouver encore quelques vestiges de son antiquité que l'on présume avoir survécu à cet épouventable incendie de tout un pays. On suppose que le faubourg de Saint-Patier étoit le lieu de sa première assiète; mais sur quoi repose cette supposition? Le peu de monumens offerts à l'étude peuvent aussi bien appartenir aux tems postérieurs à César qu'à ceux qui l'ont précédé. Cette ville située sur une petite rivière appelée Theols, est divisée en ville haute et basse. Elle passoit jadis pour une forteresse. Elle étoit entourée de murailles épaisses flanquées de tours, environnées de fossés profonds, et le château bâti par les anciens princes d'Issoudun se trouvoit renfermé dans l'enceinte de la ville haute. Ce château a été brûlé, et l'on y voit encore les restes d'une tour dont la forme étoit colossale et bizarre; elle représentoit un cœur dont l'appendice étoit vers le château et les joues du côté de la ville.

Un pays plat, mais riant et découvert, entoure Issoudun. Il est fertile en grains et sur-tout en paturages, et les bestiaux qui les couvrent font la principale richesse et la base du commerce de cette ville. Issoudun ainsi que tout le Berry, ou pour mieux dire, ainsi que toute la Gaule Celtique, fut gouvernée par des *rois* dont on retrouve encore la trace, alors que Rome elle-même au berceau s'élevoit sous la monarchie. Cet état de choses dura jusqu'à la con-

quête des gaules par César. Et depuis, le Berry resta sous la domination des romains jusqu'en 475 que s'établit l'empire des visigoths. Renversés à leur tour par Clovis, les *comtes* de Bourges paroissent alors pour la première fois dans l'histoire, et *Bollon* est le premier d'entre eux dont le nom soit descendu jusqu'à la postérité. Il doit au reste à un crime cette funeste célébrité. Il tua *Gondebaud* pour plaire à *Gontran*, l'un des fils de Clotaire Premier. Ce Gontran *roi* d'Orléans par le partage de la France, qui se fit entre les enfans de Clotaire, passoit dans ces tems de massacres et de barbaries pour le *roi* par excellence. C'est à lui que l'église fait honneur de l'anecdote de la Judith française. C'est une chose digne vraiment de la curiosité des hommes que de suivre la filiation des idées du sacerdoce pour subjuguer les esprits, de le voir sans cesse s'emparer de tous les actes de vertu pour les faire tourner, non pas au progrès de la morale publique, mais à l'affermissement de l'empire qu'il prétendoit. Quelqu'évènement tiroit-il un individu de l'obscurité ? ce n'étoit pas sa vertu ou son crime que le sacerdoce mettoit en lumière; mais il s'en servoit pour rappeler à la mémoire ceux qui avoient illustré ou persécuté l'autel qu'ils vouloit élever. Occuppés à consolider un culte purement spirituel, c'étoit dans le culte matériel, dans ce qu'ils appeloient l'ancien testament, que les prêtres alloient chercher les modèles bons ou méchans de ceux qu'ils prétendoient présenter au respect ou à l'indignation publics. Ainsi tel général étoit ou un *Josué* ou une *Holopherne*; tel roi ou un *Salomon* ou un *Nabucho-*

donosor ; tel ministre un *Jephté* ou un *Héliodore* ; telle femme une *Judith* ou une *Jezabel.* C'est ainsi qu'ils associoient toutes les actions d'éclat à l'histoire de leurs temples , et qu'ils forçoient la grandeur comme la dégradation de l'âme à professer cette théocratie sur laquelle ils fondoient leur pouvoir. Combien de *rois* assassinés, combien d'hommes égorgés, brûlés, envoyés à l'échafaud, parce que dans le vieux testament se trouvent les noms d'*Antiochus*, de *Datan*, d'*Abiron*, et qu'il suffisoit aux prêtres d'en accabler leurs ennemis pour que le peuple crédule crut leur mort agréable au seigneur ! Combien de tyrans nécessaires aux trésors de l'église, ou flatteurs des prêtres qu'ils connoissoient assez pour les craindre, ont bravé l'indignation de leurs siècles, les larmes de l'humanité, et les regards de la justice à l'abri des surnoms de *David*, de *Jonathas*, prodigués par des pontifes imposteurs ! Ce n'étoit pas le pouvoir que les peuples respectoient en eux, c'étoit la magie des surnoms. Méduse catholique ! qui paralisoit tous les ressentimens, et sanctifioit aux yeux de tous les bourreaux de la terre. Une jeune fille est enlevée par un certain *Amalon*, comte de Champagne. Il veut la violer, elle se défend. Il insiste, elle se révolte. Il veut enfin employer la force, elle arrache son épée et la lui plonge dans le sein. Que voit-on dans cela ? la vertu qui triomphe du crime : rien de plus naturel quoique rare. Mais les prêtres sont là, et le nom de *Judith* fond sur cette fille généreuse. Alors voyez tous les dévots, tous les crédules ; la belle action de cette fille est oubliée, et l'on ne cause que de Judith

coupant la tête au général des Assyriens, et conséquemment le pouvoir de l'erreur accrut par l'essor même de la vertu. Cette fille cour auprès de Gontran, implore sa justice, lui demande grace : Gontran l'accueille, la prend sous sa protection, défend qu'on la poursuive. Rien que de juste ; mais l'église est là : Gontran est *Salomon*, et le peuple oublie l'homme qui le gouverne pour ne songer qu'au bonheur des Hébreux d'avoir eu Salomon pour roi.

Aux *Comtes* de Berry ou de Bourges succédèrent des *Vicomtes* jusqu'au douzième siècle, où le dernier nommé *Eudes Arpin* vendit cette province au roi Philippe Ier. On pourroit avoir une idée de l'esprit de ces temps reculés par la patience avec laquelle un grand peuple souffroit qu'un homme le vendit tout entier à un autre homme. Les livres étoient devenus si rares dans ce siècle, que les moines s'enrichissoient en passant leur vie à copier le peu qui en restoit. Une *Comtesse* d'Anjou paya un recueil d'Homélies deux cents brebis, trois muids de grains, cent peaux de martre et un certain nombre de marcs d'or; et en rapprochant cette somme de celle que compta Philippe pour le Berry, on verra que quatre ou cinq mille hommes étoient une denrée moins chère qu'un Missel.

Le Berry resta ainsi jusqu'au *roi* Jean qui donna le titre de duché à cette province, en faveur de son troisième fils Jean, pour le dédommager des *Comtés* de Poitou et du Maconnois, cedés au roi d'Angleterre par le traité de 1361. Successivement un autre Jean fils de Charles VI, ensuite Charles VII avant que d'être roi, un autre Charles son fils, un François

fils de Louis XI, une de ses filles appelée Jeanne et qui mourut religieuse, une Marguerite sœur de François Ier et duchesse de Savoie, un duc d'Alençon frère de Henri III, et une Louise de Lorraine, reine *douairiere* de France, furent ducs et duchesses de Berry. Louis XVI est le dernier qui ait porté ce titre.

Ce Philippe qui posséda le premier cette province de Berry, est un des *rois* français, dont le gouvernement politique profita le plus habilement de la fureur des croisades nées sous son règne (1), et de l'éloignement des grands vassaux, pour resserrer et affermir son autorité, et enchaîner ceux-ci mêmes qui dépouillèrent plus d'une fois ses prédécesseurs de leur puissance.

Ce fut aussi à cette époque que s'introduisit l'usage des armoiries, dont la noblesse devint si jalouse par la suite. Si ce premier roi français, à qui le Berry a appartenu, fût un des tyrans le plus adroit, c'est un hasard assés bizarre que ce soit sous le règne de celui qui porta le dernier le titre de duc de Berry que tout cet échafaudage de puissance se soit écroulé, et que la *noblesse* ait perdu tous ces blasons dont elle étoit si fière.

Quoiqu'Issoudun fut soumise au gouvernement général du Berry, elle a eu comme presque toutes les villes d'alors, des princes qui portèrent son nom, nés de la race des *Deols*, et plus connus dans les titres des fondations d'abbayes que dans les fastes de l'humanité. Les Anglais en furent maîtres assez long-temps. Cette ville au reste tient à l'histoire beaucoup

plus par les fléaux que par les faits d'armes. Il en est peu qui aient été plus souvent détruites par les incendies : et indépendamment de ce sort funeste qu'elle partagea avec les autres villes du Berry, lorsque les Gaulois voulurent arrêter les conquêtes des Romains, elle se vit encore depuis ruinée trois fois par le feu. En 1135 il consumma le château, l'abbaye de *Notre-Dame* et presque toute la ville haute. En 1504 il s'alluma dans les magasins d'un négociant nommé *Marc-Avignon*, et deux cents maisons furent la proie des flâmes. Mais en 1651 l'incendie fut accompagné de circonstances plus douloureuses. C'étoit à l'époque de la guerre des princes. Lorsque le feu prit, les habitans crurent que c'étoit l'effet de quelque ruse ou de quelque surprise de guerre, et sans s'inquiéter s'ils laissoient derrière eux leurs femmes, leurs enfans et leurs propriétés, ils se portèrent en foule sur leurs murailles, et laissèrent à l'incendie le temps de faire des progrès qui devinrent indomptables. Six cents maisons s'écroulèrent, et plus de soixante personnes furent ensevelies dans les flammes et sous les décombres. Louis XIV qui y passa peu de temps après, vit encore les débris fumans de cette ville infortunée. Je ne sais pas s'il crut la consoler beaucoup en accordant la noblesse au maire d'Issoudun; mais je crois qu'une compagnie de pompiers eût été un plus grand bienfait qu'une prérogative qui bientôt après alluma l'incendie des amours propres qui en vaut bien un autre.

Un nommé Pérot en jouit le premier. Cette prérogative de noblesse, qui étoit transmissible aux

descendans, fit que les premiers de la bourgeoisie qui jusqu'alors s'en étoient peu occupés prétendirent tous à la mairie. Les cabales naquirent avec les prétentions. Dans la suite un honnête homme, quoique d'une qualité moins relevée suivant le vocabulaire du temps, fut porté par son mérite à cette place. Alors les puissants se réunirent pour faire enlever à Issoudun un privilége qu'elle avoit poursuivi long-temps, et l'orgueil renonça à ce que l'orgueil avoit édifié. Telles sont ses inconséquences.

Le 14 juillet, en détruisant la bastille, a coupé dans sa racine cet arbre antique de ridicules rivalités que la manie des distinctions avoit planté sur la France, et que la folie des hommes a naturalisé dans tous les climats. Cette époque du 14 juillet étoit déjà célèbre à Issoudun, mais sous un autre rapport, quoiqu'elle se rattache par un point à la philosophie. Le 14 juillet 1589, précisément deux cents ans avant le 14 juillet 1789, les habitans d'Issoudun secouèrent le joug de la ligue, et le succès de cette conjuration fut dû à un Jacques-Bernard de Marandé, dont le nom mérita de passer à la postérité.

La Châtre, commandant les forces de la ligue, dans cette partie de la France, avoit regardé la possession d'Issoudun comme très-importante par l'influence qu'elle pouvoit avoir sur les autres places du Bas-Berry. En conséquence il s'y étoit ménagé des intelligences, s'en étoit emparé, l'avoit garnie d'une forte garnison, et devenu plus puissant que le parti royaliste, avoit cru le détruire totalement en faisant conduire prisonniers à Bourges les chefs de ce parti;

tels

tels que Pierre *Prevôt*, Pierre *Thoraut*, Pierre *Joulin*, Jacques de l'*Etang*, fils du fameux Guillaume de l'*Etang*, dont les deux autres fils furent assassinés par les ligueurs, l'un sous le portail du *Chatel* de la ville, l'autre en s'évadant pour rejoindre les troupes royalles.

L'orgueil intolérant de la Châtre, l'insolence de la soldatesque fanatique qu'il trainoit après lui, la volonté qu'il annonçoit de faire proclamer dans Issoudun ce funeste pacte d'union, rédigé à Paris par les factieux, et d'exiger des habitans le serment de fidélité, achevèrent d'aigrir les esprits de ceux qui restoient intérieurement attachés à la cause du trône.

Quelques précautions que la Châtre eut prises, il étoit resté dans les murs d'Issoudun des partisans aussi secrets qu'ardents de cette cause. Marandé, que nous avons cité plus haut, homme de tête comme de courage, conçut qu'il pouvoit tirer parti de cette disposition des esprits. Il connoissoit tous ceux qui partageoient son opinion. Il les vit tour-à-tour, leur peignit l'exécrable tyrannie qui pesoit sur leur tête, et menaçoit de devenir plus odieuse encore. Son éloquence anima leur zèle, développa leurs facultés, en la leur espoir, et le jour du succès fut arrêté.

Dans l'intervalle Marandé fit prévenir *Arthuis*, procureur du roi, qui s'étoit retiré à Argenton pour fuir la tyrannie de la Châtre, et M. de Gamaches qui commandoit non loin d'Issoudun un corps du parti royaliste, des mesures et du jour pris pour mener à fin la conjuration. En effet, le 13 juillet 1589, les chefs de la conjuration se rendirent le soir par diffé-

rentes rues et bien armés à la maison de Marandé. Il les fit cacher avec soin dans un appartement écarté, et cette prudence pensa dévoiler le secret.

Marandé pour éloigner tout soupçon avoit à souper chez lui plusieurs des principaux officiers de la garnison. En prolongeant le repas dans la nuit, il comptoit que ces officiers, fatigués par les fumées du vin, seroient plus difficiles le lendemain à arracher au sommeil, et moins en état de donner des ordres. A mesure que chaque conjuré arrivoit chez lui, un domestique affidé, le seul qu'il eût mis dans sa confidence, lui faisoit un signe, et Marandé alloit l'introduire dans l'endroit où ses compagnons étoient cachés. Vers minuit une servante étourdie qui n'étoit point dans le secret, ayant passé près de la retraite des conjurés, crut entendre parler dans cette chambre et distinguer le cliquetis de quelques armes. Elle accourut effrayée dire à Marandé qu'il y avoit des voleurs chez lui. Sa présence d'esprit lui fit deviner aussitôt d'où naissoit le trouble de cette fille, et heureusement les trois quarts des convives étoient assez frappés de vin pour ne pas s'appercevoir de cette scène. Marandé sortit avec cette servante et lui défendit sous peine de la vie de reparoître. Il lui fut aisé de donner le change à ceux qui conservoient assez de raison pour s'être doutés de quelque chose : et échappé à ce danger, comme le jour enfin approchoit il se débarrassa de ses hôtes, s'arma, rejoignit ses amis, et ils se mirent en marche pour tenter leur entreprise.

Ce fut, le 14 juillet, à trois heures du matin qu'ils se portèrent à la porte du château dont ils surprirent

la garde qu'ils désarmèrent, firent prisonnière, et remplacèrent par un poste des leurs. Un autre détachement marcha aux prisons de la ville dont il s'empara avec la même facilité. Assurés de ces deux postes importans, ils coururent à l'auditoire, aux portes de la ville et dans les différentes positions enfin utiles à la défense comme à l'attaque, qu'ils garnirent de gens à leur dévotion. Après ces premières dispositions qui furent exécutées avec la rapidité de l'éclair, Marandé et quelques-uns des plus intrépides se portèrent à la maison du gouverneur qui déjà prévenu se disposoit à sortir. Là fut versé le premier sang. Le gouverneur attaqué par les conjurés frappe Marandé d'un coup de hallebarde, et tombe bientôt lui-même renversé d'un coup de pistolet. Alors une partie de ses gardes se dispersa par la fuite : ceux qui résistèrent furent vaincus, et conduits en prison avec leur maître.

Dans cet intervalle le procureur du *roi* réfugié à *Argenton* arriva avec quelques forces, et Gamaches avec sa compagnie. La présence de ce nouveau secours doubla l'énergie des conjurés. Les ligueurs s'étoient rassemblés sur la place publique, et les royalistes ne balancèrent pas à les y attaquer. La bataille se livra, et au bout d'une heure et demie de combat, la victoire se déclara pour les conjurés. Les ligueurs accablés par le nombre qui grossissoit à chaque instant, tournèrent le dos, et perdirent beaucoup de monde en parcourant les rues pour gagner la porte de la ville. Pour leur ôter tout espoir de retour, les chefs des conjurés chassèrent, dès le même jour, tous ceux des

habitans qu'ils connoissoient attachés aux sentimens de la ligue : et ce fut pour immortaliser cette délivrance que l'on fonda une réjouissance qui depuis s'est exactement célébrée tous les 14 juillet, jusqu'à l'époque où une conquête d'une importance bien plus grande est venue présenter cette date aux respects de la terre.

La première fois que cette fête se célèbra, c'est-à-dire un an après la délivrance d'Issoudun, ce même procureur du *roi*, Arthuis, dont l'intelligence avoit si bien secondé Marandé dans sa conjuration, se vit assassiner au milieu de la joye publique par un scélérat vendu aux ligueurs. Ce malheureux ne lui porta qu'un coup mal assuré. La blessure fut considérée comme légère, et conséquemment négligée par celui qui l'avoit reçue ; mais la chaleur de la saison ayant envenimé la plaie, la gangrène s'y mit bientôt, et cet homme fut enlevé à ses amis et à sa famille.

Le même genre de mort conduisit depuis au tombeau un homme bien célèbre, mais dans une autre carrière, et dont Issoudun fut la patrie. Cet homme est le fameux comédien Baron ou Boyron, fameux à juste titre : car l'artiste, n'importe dans quel art, qui se rapproche le plus de la nature, doit être le plus caressé par la gloire. Corneille et Racine avoient déjà paru, et l'art du comédien tragique étoit encore dans l'enfance. Les comédiens séduits sans doute par la majesté et l'harmonie pompeuse du vers étoient tombés dans un erreur bien bizarre. On eut dit qu'ils avoient oublié que ce n'étoit enfin que des hommes qu'ils représentoient, et que leur imagination fantastique s'étoit tellement grossi les personnages dont ils étoient

chargés, qu'ils s'étoient persuadés qu'un héros ou qu'un amant ne pouvoient s'exprimer qu'en mugissant. Toujours au-delà du vrai, tels sont les vices de la jeunesse de tous les arts; ce sont aussi les vices de leur vieillesse. Nous en avons la preuve dans les acteurs de l'époque actuelle. Baron parut et tout changea. La belle simplicité, la noblesse et la pureté de la diction, les moëlleux abandons du sentiment, l'éruption brûlante des passions, remplacerent les ridicules échasses sur lesquelles Melpoméne trainoît les poulmons de Stentor, et pour la premiere fois l'Hypocrêne de Racine s'épancha d'une urne de cristal.

On doit de la reconnoissance à Baron, parce qu'il n'est point d'art méprisable: il n'est que des hommes vils. Celui dont l'organe enchanteur et sonore, dont les inflexions persuasives et touchantes, s'ouvrent tous les pores de l'ame des auditeurs, pour y verser les leçons que l'auteur dramatique écrivit sur les genoux des dieux; celui-là sans doute est aussi un grand homme. Le lac dont la limpidité refléte la pompe des cieux, a droit à mon hommage; il double à mes regards la majesté de l'Univers. Voilà l'image du grand comédien.

Cet homme étoit fier. Il avoit la conscience de son talent, et l'apperçu de la dignité que son état auroit dû avoir. Il est dommage que les comédiens aient laissé échapper la seule époque où ils pouvoient se placer honorablement dans la société. Leur conduite depuis la révolution a prouvé qu'il est plus difficile de renoncer aux plaisirs d'une vie licentieuse qu'aux préjugés. La révolution les rappeloit aux droits de,

l'homme; ils les ont acceptés sans renoncer aux *droits* du comédien. C'est une grande faute.

Cette fierté de Baron nuisoit à sa philosophie. Il jouoit les rois et les princes; il étoit *prince* ou *roi* par-tout. Il aimoit les *grands* non par estime pour eux, mais par estime pour lui-même, mais pour que l'on dit: j'ai vu Baron tel jour tenant sous le bras le *duc* un tel. C'est le premier comédien qui ait eu un carosse, qui ait dit mes gens, mon hôtel. Il étoit au nombre de ces personnages vantés qui sont très-petits pour leurs valets-de-chambre. Peut-être aussi les talens d'imitation sont-ils un jeu de l'esprit et non pas une émanation de l'âme.

Il fut plus de vingt ans absent du théâtre, et y reparut dans un âge avancé. Il n'avoit rien perdu, que la fraîcheur de sa figure. On courut en foule pour le voir, et il justifia cet empressement. Son caractère superbe étoit toujours le même. Il joua Rodrigue à soixante-dix ans. Quand il prononça ce vers:

Je suis jeune il est vrai, etc.

on se mit à rire. Il recommença l'hémistiche et les ris recommencèrent. Alors il s'arrêta et dit au public: « Si l'on rit encore je vous préviens que je ne re- » commencerai plus », et l'on se tut. On prétend qu'en effet il disoit ce vers et les suivans d'une manière inimitable.

Il falloit que ce comédien fut susceptible de laisser une impression durable. Lorsque Larive, cet artiste précieux que l'art possède encore, débuta pour la dernière fois à la comédie Française lors de sa réception,

Œdipe fut au nombre des rôles qu'il joua avec une sublimité présente encore aux connoisseurs. Lors du récit du combat de ce prince avec Laïus, tandis que le silence universel attestoit l'attention que l'on accordoit à l'artiste, un vieillard assis à l'orchestre se leva dans un moment d'enthousiasme, en disant : *Voilà Baron* ! Ce mot, le plus bel éloge que Larive ait pu recevoir, donne la mesure du talent de Baron : car entre Larive et lui, Sarazin, Lanoue et Lekain s'étoient écoulés.

Dom Diégue du *Cid* fut son dernier rôle. En repoussant son épée avec le pied, la pointe lui blessa légèrement le gros doigt. Il négligea cette blessure, la gangrenne s'en empara. On lui proposa de lui couper la jambe pour lui sauver la vie. Par un sentiment d'orgueil il préféra la mort à cette amputation ridicule pour un héros de théâtre. Chaque homme a sa palette pour se peindre la gloire.

En général on voyage tristement dans le département de l'Indre : le site est monotone et l'œil n'éprouve point de distraction. Des plaines, des bruyères, des villages rares, peu ou point de villes, car les habitations qui en portent le nom seroient à peine des bourgs ailleurs, peu de vie dans les campagnes, parce que l'agriculture est extrêmement négligée : toutes ces causes réunies effacent tout sentiment de plaisir et d'intérêt dans l'âme du voyageur. Argenton est le seul endroit où la scène soit piquante et pittoresque. A peu près à une lieue de cette ville on rencontre une chaîne de rochers, et ce sont les seuls que l'on trouve dans ce département. Le tableau a de la hardiesse. On arrive

sur le bord d'une vallée étroite et profonde que le chemin traverse. Des collines couvertes de bois s'amoncelant les unes sur les autres se présentent tout à coup à la vue et sans que rien prépare à cette surprise. La vallée étroite et ténébreuse semble dérober, aux regards des hommes et des dieux, les sombres tours d'un antique château. Elle n'a pu le cacher au temps impitoyable : et les pans écroulés de ce monument gothique font gémir encore l'onde de la rivière qui se brise en roulant sur leurs débris épars. Sur la gauche une tour plus robuste a défié les âges, et perce encore avec orgueil au-dessus des bois silentieux. Cette scène, en se prolongeant jusqu'à Argenton, y déploye un autre caractère. Une sorte de terreur empoisonne alors le plaisir que le coup-d'œil procure. Une masse énorme de rocher semble pour ainsi dire suspendue sur cette ville, et menacer à chaque minute de l'engloutir sons sa chûte. Ce n'est dans le vrai qu'une méprise de l'optique ; car cette suite de rochers est coupée à pic et se trouve encore à une certaine distance d'Argenton. La Creuse serpente agréablement dans cette vallée, au milieu d'un tapis de verdure, dont la fraîcheur est enchanteresse. L'autre rive de la vallée est formée de collines agréablement émaillées de vignobles, de bois et de fleurs. Quelques ruines d'une antique forteresse ajoutent à l'élégance du paysage. C'est peut-être celle que Pepin, après sa conquête de Bourges, fit rétablir. Cependant l'opinion commune est que ce château étoit au-dessus de la partie d'Argenton, que l'on appelle ville haute. Il fut démoli par ordre de Louis XIV.

Mademoiselle de Montpensier la plus folle des femmes a possédé Argenton. Elle eut toutes les ambitions, même celle d'épouser ce Louis XIV. Deux époux de cette trempe se fussent difficilement accordés, et leurs petites tracasseries de cour sont un mal de moins que la providence épargna à la France sous un règne qui devoit être pour elle si fertile en glorieuses calamités.

Le Châtre, Châtillon, Châteauroux, le Blanc, Busançois n'offrent rien à la curiosité du voyageur que l'espèce d'indolence des habitans. La terre ne demande qu'à produire et elle est mal travaillée. C'est plutôt un peuple pasteur qu'un peuple cultivateur qui habite ces contrées, et encore ne tire-t-il pas de ses bestiaux tout l'avantage possible. Les mines de fer y manquent d'activité, et les bois y sont mal exploités.

Le défaut de débouchés est en partie cause de cette inertie; et cependant peu de pays est coupé par un plus grand nombre de rivières. Avec leur secours et en versant dans des canaux l'immense quantité d'eaux mortes qui croupissent dans ce département, on y trouveroit le double avantage de la salubrité de l'air et d'augmenter le volume des rivières qui deviendroient plus navigables. On a tout ce qu'il faut pour créer un fleuve à ce département, et il en a besoin. Mais en effet il faut créer, et les bras sont plus communs que le génie.

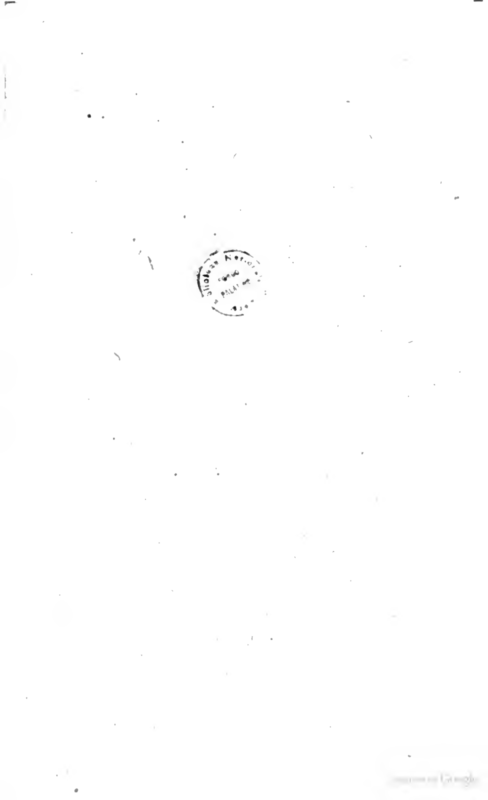
Dans un pays presque totalement consacré aux bestiaux, on trouveroit un avantage extraordinaire au desséchement de ces eaux mortes, en couvrant les

places qu'elles occupent de prairies artificielles. Les anglais et les américains sur-tout s'entendent mieux que nous à la véritable économie du terrain. Il semble que le français soit le grand seigneur des nations, et qu'il se repose de ses richesses, plus sur l'étendue de ses possessions, que sur la manière d'en tirer parti. Le foin de la Caroline, dont la qualité brave les froids les plus rigoureux, viendroit à merveille dans le terrain aujourd'hui couvert par ces inutiles étangs; mais le paysan accoutume son œil à certains objets, comme il apprivoise ses bras à certaine culture; et il est bien difficile de le convaincre que les uns sont nuisibles à sa santé ou à sa prospérité, et que les autres peuvent se perfectionner. Il y a dans l'esprit de bien des gens un sentiment religieux pour l'ignorance. Il y avoit avant la révolution de nombreuses abbayes dans cette partie du Berry, et l'état de maigreur où s'y trouve l'agriculture est un argument fort contre ceux qui prétendent que les biens du clergé étoient le mieux cultivés, et que la richesse étoit l'appanage des hommes qui vivoient aux environs des domaines de cette espèce. Je doute que l'oisiveté d'une tête donne jamais de l'activité aux membres. Ils ne pouvoient être heureux les hommes qui respiroient sous l'empire d'hommes qui faisoient vœu d'être malheureux toute leur vie. L'espèce d'opulence que l'on appercevoit autour de certaines abbayes étoit plutôt une sorte de convulsion que l'activité de la vie. Quand on n'a d'autre intérêt à cultiver que l'intérêt de vivre on cultive mal. Le père de famille séme pour ses enfans, et le moine semoit pour le dîner du lendemain. Il n'y a pas là parité d'amour.

NOTE.

(1) Ces premières croisades sont une grande époque de l'histoire de France. Elles n'ont paru à beaucoup d'historiens que le résultat de la volonté générale, tandis qu'elles n'étoient que l'effet de la politique déjà astucieuse de l'encensoir et du trône. Philippe Ier se concerta avec le pape Urbain II, français de naissance. Le premier se trouvoit comprimé par les grands vassaux de la couronne, et avoit besoin de les éloigner pour s'en défaire plus aisément; le second avoit soif de richesses pour l'église, et ne pouvoit s'en procurer que par les dépouilles des grands. Urbain vient donc à Clermont en Auvergne, où il convoque un concile. Ce fut-là qu'il prêcha la plus folle des entreprises; celle qui devoit transporter l'Europe en Asie sous les drapeaux du brigandage et du massacre. Ce ministre d'un Dieu de paix employa tout ce que les tableaux des souffrances de l'humanité ont de plus puissant pour émouvoir la sensibilité sur le sort des malheureux chrétiens en Orient. L'impression qu'il fit sur des cœurs simples et crédules, fut telle qu'il n'y eut qu'un seul cri, Dieu le veut, *Diex el volt*. Tout se mit en mouvement, grands et petits, riches et pauvres, seigneurs et bourgeois. Tout partit ou voulut partir. Pour une entreprise aussi sainte on avoit eu soin que ceux qui partoient emportassent le moins d'argent possible; c'eût été autant de perdu pour Urbain et Philippe. En conséquence, les trois lieutenans du pape, *le Moine* Gedescald, Pierre *l'Hermite* et un certain Gauthier *Sans-avoir*, chargés de conduire les colonnes par l'Allemagne, manquant de ressources pour nourrir ces légions de fous, trouvèrent commode et très-agréable à Dieu sur-tout, d'égorger tous les juifs allemands, et de les brûler à Trèves, à Mayence, à Cologne, à Worms afin d'avoir plus facilement leurs richesses. Ainsi ils conduisoient les chrétiens à Jérusalem pour les voler en leur absence, et les juifs à l'échafaud pour les voler après leur mort. C'étoit mettre à profit la vie des uns et le trépas des autres.

Les grands *vassaux* de la *couronne* ayant ainsi donné dans le piége, et Philippe se trouvant tête-à-tête avec le peuple, il ne lui fut pas difficile de recouvrer ce qu'il appeloit le domaine de ses prédécesseurs, d'étendre sa puissance, et d'affermir une autorité que des grands avoient arrachés à sa monarchie. De son côté, l'église eut soin d'interdire, pendant tout le temps que dureroit la croisade, toute guerre particulière en France. C'étoit un moyen excellent pour usurper sans que personne s'y opposât; et afin qu'on ne put la tromper dans ce vœu d'usurpation, et qu'aucune richesse n'échappât à sa rapacité, le pape eut soin de mettre immédiatement sous la protection de l'église toutes les propriétés des croisés, et comme il étoit bien sûr que les trois quarts ne reviendroient pas du voyage, que ses agens s'empareroient des derniers momens de ceux qui périroient dans la route ou en Asie, et qu'ainsi leurs dernières volontés recevroient l'impulsion, ou l'extension, ou l'interprétation que les prêtres voudroient, cette prétendue protection de l'église pour les propriétés des croisés, n'étoit au vrai qu'une prise de possession. Les grands seigneurs perdirent beaucoup à cette folie, mais ils y gagnèrent d'un autre côté la *grande prérogative* des armoiries, folie d'un autre genre que jusqu'alors on n'avoit point connue. Le peuple catholique y gagna de son côté, d'être débarassé des insupportables et ridicules pénitences publiques dont on le débarassa pour le déterminer à passer en Judée. Mais l'empressement qu'il y mit prouva combien ces pénitences lui étoient insupportables, et l'on sentit qu'à ce prix on pourroit exiger toute espèce de sacrifices de lui; aussi par la suite ne négligea-t-on pas cette ressource.





Bourges

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

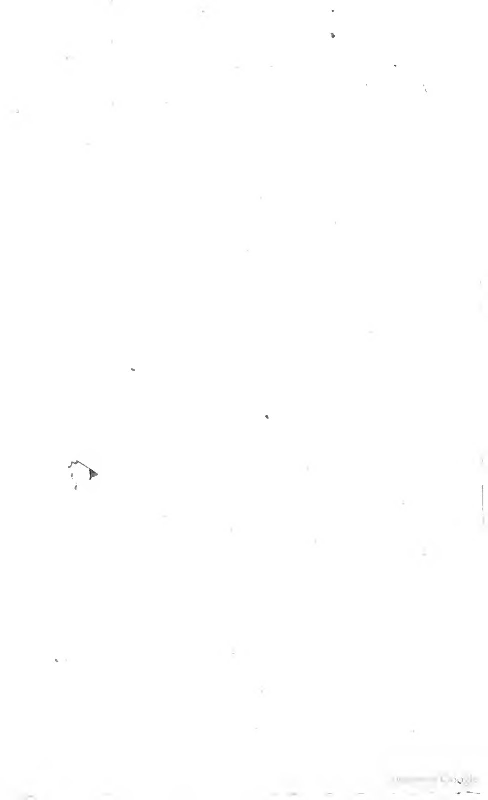
PAR les Citoyens J. LAVALLÉE, ancien Capitaine au 46[e]. Régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un Peuple libre est fait pour l'Univers.
J. LA VALLÉE, *Centenaire de la Liberté*. Acte I[er].

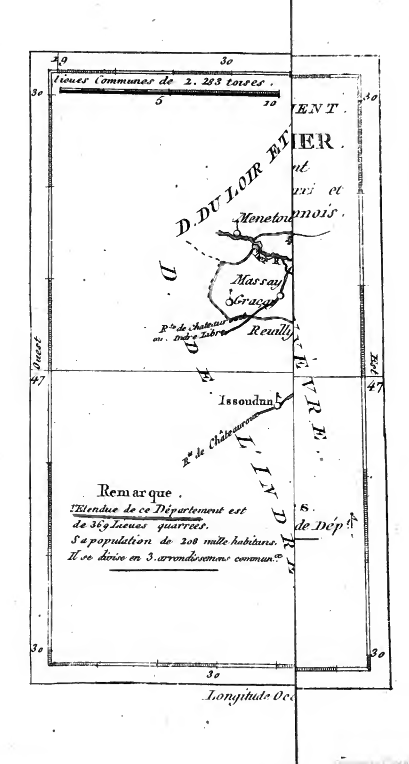
A PARIS,

Chez
- BRION, Dessinateur, rue de Vaugirard, n°. 98, près le Théâtre-Français.
- DEBRAY, Libraire, au grand Buffon, maison Égalité, galeries de Bois, n°. 235.
- LANGLOIS, Imprimeur-Libraire, rue de Thionville, ci-devant Dauphine, n°. 1840.
- REGNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 4.

L'AN TROISIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.






Lieues Communes de 2. 283 toises .
5
10
30
ENT .
IER .
nt
et
nnois .
D. DU LOIR ET
Menetou
Massay
Graçay
Rte de Chateauroux ou . Indre Libre
Reuilly
Issoudun
Rte de Châteauroux
D . DE L'INDRE
NIEVRE .
Ouest
Est
47
Remarque .
L'Etendue de ce Département est
de 369 Lieues quarrées.
Sa population de 208 mille habitans.
Il se divise en 3. arrondissemens commun.
de Dép
Longitude Occ

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES, ET DE GENS DE LETTRES.

DÉPARTEMENT DU CHER.

Nous avons retrouvé à Bourges toutes les obscurités que nous avons déjà remarquées dans le département de l'Indre sur l'origine du mot Berry. Mais ici Bourges s'est plus particulièrement approprié le nom de *Biturris*. Là se remarquent, soi-disant, ces deux tours ou forteresses dites l'une des *Aranies* ou des *Arênes*, l'autre d'*Herman* ou *Hermain*. Cet Hermain, suivant cette fable, auroit été fils d'un certain *Iole*, fils lui-même d'un Thessalien nommé *Amic*. D'après cette version cet Iole, après l'expédition des Argonautes, seroit passé dans les Gaules, et parvenu dans les contrées où se trouve Bourges aujourd'hui, s'y seroit adonné à la vie pastorale. Hermain son fils et son successeur, plus ambitieux, auroit bâti trois forteresses, une vulgairement appelée le vieux château, et les deux autres celles que nous venons de citer tout-à-l'heure.

Cette opinion n'a pas été sans doute du goût de

tous les étymologistes; car d'autres donnent à cet Hermain un fils nommé *Cubes:* Ce Cubes père à son tour enfanta *Biturris*, et ce Biturris a fourni à ces messieurs la découverte du nom de Berri.

Il seroit bien étonnant que César, bien plus voisin que nous des temps de la fondation de Bourges, quoique très-reculée pour lui même si elle remontoit au siècle des Argonautes, eût appelé cette ville *Avaricum* plutôt que *Biturris*, si effectivement elle eut porté ce nom.

Une vérité reste debout au milieu de ces fables absurdes; c'est que Bourges où nous nous trouvons aujourd'hui est l'une des plus anciennes villes des Gaules. César la regardoit comme la meilleure, la plus grande et la plus forte place de ces contrées, et située sur le territoire le plus fertile : et ce fut la bonté de sa position qui le décida à en faire le siége. Il falloit en effet que sa splendeur et son importance fussent d'un grand poids dans les Gaules, puisque les prières de ses habitans suspendirent pour elle seule l'intention où étoient les Gaulois de brûler toutes les villes du Berri pour arrêter les Romains dans leurs conquêtes : intention qu'ils effectuerent sur toutes, excepté sur Bourges. « Voyez, leur dirent les députés de Bourges
» en embrassant leurs genoux, voyez cette ville, la
» plus superbe, la plus majestueuse de toute la Gaule,
» la forteresse et l'ornement de notre patrie. Nous
» ne vous parlons point ici de nos richesses, de nos
» biens : nous ne conduisons point à vos pieds nos
» femmes et nos enfans pour toucher vos cœurs par leurs

» larmes et leurs gémissemens. Mais nous vous mon-
» trons ces monumens, magnifiques témoins de la
» grandeur des Gaulois : ces temples, ces portiques
» où votre orgueil se complaît : nous vous montrons
» ces remparts immenses et redoutables, dont l'audace
» brave tous les dieux de la guerre. Livrerez-vous aux
» flâmes tous ces objets de votre gloire ? Quel mal ferez-
» vous aux Romains en élevant devant eux une mon-
» tagne de cendres que le vent dissipera soudain ?
» Laissez bien plutôt à leur vanité le soin de venir
» se briser contre nos murs; que leur sang répandu
» par nos mains leur fasse payer cher la témérité
» d'oser nous combattre, et qu'ils trouvent la mort
» au lieu même où vous ne voulez leur laisser que
» des ruines ».

Les Gaulois se rendirent à ces raisons; Bourges fut la seule ville épargnée, et César en effet ne tarda pas à venir l'attaquer. Ce siége dut couter beaucoup sans doute aux talens de ce grand général; car c'est un de ceux dont il donne dans ses commentaires la relation avec le plus de détail. Il paroit qu'alors des marais profonds entouroient Bourges presqu'en partie, et à une assez grande distance, puisque César, suivant les régles de la guerre, ne put l'envelopper de tranchées. Il l'attaqua par une langue de terre assez étroite, qui se trouvoit entre la rivière et les marais. Ce fut là qu'il établit ses machines de siége, et éleva deux grandes tours qui dominoient les remparts, et d'où ses gens de trait balayoient tous ceux des assiégés qui cherchoient à s'opposer aux ravages que le bélier faisoit aux murailles. Lorsque la brèche fut

praticable, dit César lui-même, les soldats s'élancerent avec une telle rapidité sur les remparts que presque en un clin-d'œil ils en furent garnis en entier, et que Bourges se trouva assiégée par les Romains en bataille sur ses propres murs. Les habitans étonnés, mais non pas vaincus, coururent se ranger sur les places, dans les rues, dans les carrefours, espérant combattre encore quand l'armée Romaine descendroit dans la ville. Mais l'habile général se garda bien d'une telle manœuvre qui eut exposé la vie de ses soldats pour hâter de quelques heures une victoire qui ne pouvoit plus lui échapper. En effet, les habitans voyant l'armée Romaine immobile sur les remparts, mais maîtresse de toutes les issues, jetèrent bas les armes, et tentèrent pour se sauver de percer par le point opposé à la brèche : mais la foule croissant à chaque minute, et le trouble, les cris, le tumulte et la confusion redoublant leur frayeur, ce fut-là que le carnage devint épouvantable. Pressés, renversés sur eux-mêmes, les Romains n'eurent qu'à frapper ceux qui survivoient aux malheureux que le poids de leurs propres concitoyens écrasoient sous leurs pieds. Aux horreurs, compagnes ordinaires de l'assaut d'une ville, se joignoit le ressentiment dans l'esprit des Romains du massacre tout récemment commis sur leurs camarades dans les murs de Gien par les Chartrains : et dans ce jour épouvantable la vengeance étoit unie à la fureur de la guerre. Ils ne pardonnèrent ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans au berceau ; tout fût massacré : et le petit nombre de ceux qui avoient eu le bonheur de s'élancer hors des murs n'échappa

point au fer de la cavalerie qui se mit à sa poursuite. César fait monter à quarante mille les déplorables victimes de cette sanglante journée; tout fut moissonné et à peine s'en trouva-t-il huit cents qui purent rejoindre les drapeaux de Vercingentorix.

On voit encore en partie, et l'on voyoit encore mieux lorsque Lassay écrivoit son histoire du Berri, les anciens murs de cette ville fameuse. La maçonnerie en étoit d'une telle épaisseur et d'une telle solidité qui n'appartenoit vraiment qu'à l'art de l'architecture de ces temps reculés, et dont la composition matérielle s'est perdue depuis, que ceux qui tentèrent de nos jours de les démolir pour en construire des maisons ne purent y réussir. Il paroît que Bourges ou *Avaricum* occupoit plus particulièrement la pente du côteau qui fait face aux marais. L'on nous a montré la trace de ces murailles qui traversoient le terrein où est aujourd'hui l'église de *Saint-Etienne*, gagnoient le long de la rue *Saint-Jean-des-Champs* jusqu'à la porte *Gordienne*, se prolongeoient par la porte *Saint-Adrien* et la porte *Neuve*, et gagnoient enfin en longeant l'amphithéâtre jusqu'à la porte *Turonnoise*.

Puisque nous sommes entrés dans ce département par le sombre péristile du temple de la guerre, nous allons continuer de jeter un coup-d'œil sur les successives et désastreuses époques où Bourges a si cruellement souffert de cette fureur des combats, fruit malheureux de la mauvaise politique des gouvernemens, et souvent aussi de la perversité des hommes.

Quand les Visigoths, en se répandant à l'ouest de

l'Europe, arrachèrent à l'empire Romain un de ces grands lambeaux, dont tant de peuples barbares se disputoient le partage dans la circonférence du globe, Bourges se vit à son tour en proie à leurs excès : mais leurs emportemens n'approchèrent point des maux qu'un certain Didier, *comte* de Blois et général des armées de *Chilperic*, leur fit éprouver dans la guerre que ce Chilperic fit à *Gontran* roi d'Orléans. Il se vengea non-seulement dans le sang des habitans, mais encore sur tous les édifices de l'attachement que cette ville portoit à ce Gontran, que l'histoire peint avec quelques vertus. Temples, monuments publics, maisons particulières, murailles, tout fut renversé, tout fut rasé. Le feu consuma ce que la hâche ne put entamer, et Bourges ne fut plus qu'un vaste désert, un monceau de ruines infecté par le sang et les cadavres de ses déplorables habitans. A la longue les enfans des malheureux qui furent égorgés dans ce sac mémorable, et quelques *seigneurs* des environs y relevèrent des habitations ; et Bourges resta dans cet état d'abaissement jusqu'au règne de Charlemagne. Ce prince religieux y réédifia des églises, et dans ces temps c'étoit un moyen d'y rappeler une nombreuse population. Il en fit rebâtir les murailles, et leur donna une étendue nouvelle. Pour la commodité et la salubrité de la ville, il renferma dans l'enceinte la rivière d'Aurette qui jusqu'alors n'avoit baigné que l'extérieur de ses murs. Après lui un *abbé* de *Saint-Ambroise* ajouta d'autres embellissemens à cette ville pour ainsi dire moderne, et elle jouit d'une assez constante tranquillité jusqu'au règne de Charles VI, où les divisions des maisons de

Bourgogne et d'Orléans attirèrent de nouvelles calamités sur sa tête.

Les princes du parti d'Orléans s'y étoient établis. Je ne rappellerai point l'origine de cette guerre dont le souvenir attriste encore tous les gens instruits. Guerre affreuse, déclarée par un assassinat, prolongée par des crimes, soutenue au nom d'un prince en démence, alimentée par une reine perverse, par un duc de Bourgogne plus pervers encore, par une veuve et des orphelins d'Orléans justement animés par la vengeance conjugale et paternelle : enfin, par le plus irascible et le plus orgueilleux des hommes le connétable d'Armagnac ; guerre tout-à-la-fois de factieux, de révoltés, de brigands et d'assassins, où tous les attentats se commirent et pas un acte d'héroïsme : où la nation française se partagea sous mille dénominations ridicules et diverses, symptôme toujours certain de l'anarchie, et dont le terme fut l'invasion de l'étranger et le honteux spectacle du couronnement de Henri V d'Angleterre à notre-dame de Paris : guerre si semblable pour l'esprit à certaines époques de la révolution, mais plus déplorable encore : car enfin nul n'avoit alors pour se consoler de ses maux, ou de ses sacrifices, la perspective de la liberté.

La faction d'Orléans avoit placé à Bourges le centre de ses opérations. Cette ville étoit sa place d'armes la plus importante. Une garnison nombreuse, des munitions de bouche et de guerre pour plusieurs mois, des fortifications nouvelles ajoutées aux anciennes, et les anciennes réparées avec soin, tout enfin annonçoit le projet d'une résistance vigoureuse aux efforts

de l'armée de Charles VI qui s'avançoit à grands pas dejà victorieux du château de *Fontenay* et de *Dun-le-Roi.* Cette armée étoit estimée à plus de cent mille hommes ; Charles VI la commandoit en personne ; et ce fut en 1412 qu'il assiégea Bourges. Ce siége fut long et meurtrier sans aucune fortune bien décidée de part ni d'autre. Un des évènemens le plus remarquable fut l'embrâsement des fauxbourgs, que les assiégés brûlèrent eux-mêmes lorsqu'ils s'apperçurent que Charles VI pour serrer la place de plus près avoit passé la rivière pour venir s'y loger. Ce siége traînant en longueur et ne produisant que le cruel effet de faire périr beaucoup de monde des deux côtés, le *dauphin duc de Guienne* eut le bon esprit de prendre sur lui de mettre un terme à ce fléau. Son intérêt particulier eut quelque part aussi à cette résolution généreuse. Il regardoit la France comme un *héritage* qui ne pouvoit le fuir après la mort de Charles VI, et conçut que si les passions des maisons d'Orléans et de Bourgogne mettoient tout le royaume en feu, un ordre de choses si déplorable retomboit directement sur lui-même, et que s'il le souffroit nécessairement il aliéneroit tous les cœurs, et donneroit les mains à sa propre perte. Il prit donc sur lui de suspendre le siége de son autorité privée au risque de ce qu'en pourroit penser son père Charles VI. Il arrêta tous les travaux, ordonna aux troupes de rester sous leurs tentes, et fit défense sous peine de la vie aux canoniers de tirer davantage sur les murailles, portes, et autres fortifications de Bourges. Cette mesure que dans tout autre temps on auroit

pû qualifier de désobéissance, ou même de trahison eût un effet heureux; les négociations s'entamèrent, et bientôt la paix, ou pour mieux dire une ombre de paix, rapprocha pendant quelques jours du moins les deux partis.

Sous le règne suivant, Charles VII obligé de reconquérir la France que sa mère dénaturée et son père insensé avoient vendue et livrée aux anglais, mit également Bourges dans un état de défense respectable pour se soustraire et résister aux poursuites de ces usurpateurs.

Elle jouit ensuite de la tranquillité jusqu'au règne de Charles IX, où des crimes d'un autre genre couvrirent la France de deuil. Le 27 mai 1562 le comte de Montgommery à la tête d'un foible détachement de cent vingt chevaux s'en assura pour les protestans, et déposa dans la grosse tour, dont il s'empara, une somme d'argent qu'il avoit levée à Orléans pour la solde de l'armée. Peu de temps après le prince de Condé pour renforcer cette petite troupe y fit marcher *Yvoi* à la tête de deux mille hommes d'infanterie, avec ordre de tout préparer pour y soutenir un siége dont elle étoit menacée; mais Yvoi trahit sa cause, et s'étant laissé séduire par Catherine de Médicis et par le Rhingrave, il remit la place à Charles IX malgré les représentations de sa troupe indignée de sa défection. Il eût bientôt lieu de s'en répentir, car ce fut par lui que Catherine commença à dépouiller Bourges. Il fut obligé d'abandonner ses propres équipages et des richesses que peut-être lui-même avoit volées ailleurs; entr'autres un calice de grand prix

enrichi de pierres précieuses que Médicis se garda bien de lui laisser, dans la crainte, disoit-elle, que ce vase sacré ne fût profané par les mains d'un protestant. Ce fût aussi par ce motif de *respect* pour les *choses saintes* qu'elle s'appropria toutes les matières d'or, d'argent et de diamant que possédoit la sainte-chapelle et les églises de Bourges. Cette chapelle imitative de la sainte-chapelle de Paris, et dont on retrouve quelques sœurs en France entr'autres à Dijon, étoit un ouvrage de Jean *duc* de Berri et frère de Charles V. On y voyoit son tombeau ainsi que celui de Jeanne de France première femme de Louis XII.

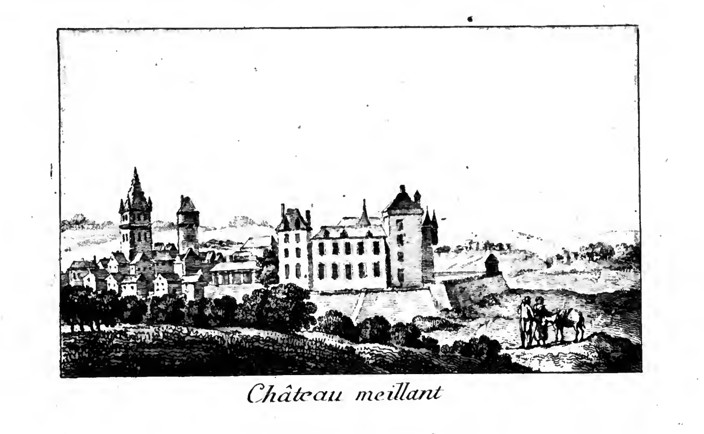
Le département où nous nous trouvons et dont cette ville si long-temps tourmentée par le démon de la guerre est le chef-lieu, a infiniment d'analogie avec celui de l'Indre, que nous venons de parcourir. Cela paroîtra naturel, si l'on se rappelle que nous avons déjà remarqué que l'un et l'autre formoient la province ci-devant connue sous le nom de Berri. Même caractère d'habitans, à-peu-près même genre de culture, et une sorte d'uniformité dans les productions de la nature ainsi que dans le sol. Les richesses végétales et minérales y paroitroient plus considérables si les débouchés étoient ouverts, et c'est une privation que le département du Cher partage avec son collègue le département de l'Indre. Les bois et les mines de fer s'y trouvent en abondance; mais comment en exporter les produits? Cette question tue l'industrie; les bois dépérissent et meurent de vétusté sur leurs propres racines, et le fer croupit enseveli dans les entrailles de la terre, tandis qu'un canal

ouvert de Bourges jusqu'à la Loire rendroit cette ville et son territoire florissans. Ce projet est-il donc impossible à réaliser dans un pays plat ! La liberté doit réparer les maladresses des rois. Louis XI dépeupla les campagnes en accordant la noblesse aux maires et échevins de Bourges ; tout le monde courut à la ville pour se *monseigneuriser* par l'échevinage, et grace à l'inconséquence de Louis XI, ce grand ennemi des *monseigneurs*, le Berri se repeupla de gentilshommes, et les chaperons remplacèrent la charue. Je ne vois pas pourquoi la liberté, cette grande dispensatrice de la véritable noblesse, ne rappelleroit pas de la ville à la campagne des hommes, dont les opinions un peu plus sensées aujourd'hui trouveroient douce l'échange d'une auguste fainéantise contre une aisance modérée que leur présente et leur promet la nature. Mais il faut leur en faire naître le desir, et ce n'est qu'en leur facilitant les moyens de faire valoir leur industrie. Si un chinois, si un batave tomboient dans l'indolence, ils ne pourroient faire un pas hors de chez eux sans trouver un reproche à leur paresse. Le gouvernement les poursuit pour ainsi dire par les sentiers ouverts à l'activité. Tel est l'homme de tous les climats, que pour le rendre utile à la société il faut lui procurer la possibilité d'être utile à lui-même. C'est un véritable marêts que la paresse, et la misère en est la fange ; si vous voulez que l'une s'écoule et l'autre se desséche ouvrez des canaux. Heureux le pays où l'on peut demander à l'homme pourquoi es-tu pauvre ? La superficie de la Hollande est une belle loi contre l'indigence.

Les laines font encore ici la principale branche

du commerce. Elles font la richesse de *Vierzon*, de *Sancoins*, de *Château-Meilland*, d'*Aubigny*, de *Dun-Libre* ; comme les bois et les vins font celle de *Sancerre* et de *Saint-Amand*. Ces vins de Sancerre et de quelques autres cantons sont extrêmement estimés. Il s'en trouve dans ces départemens de rouges et de blancs, et nombre de connoisseurs les considèrent à l'égal des vins de Bourgogne. Sancerre peu éloignée de la Loire, trouve facilement à exporter les siens.

Les approches de Bourges amusent aussi peu les regards que l'imagination; rien n'annonce ni la richesse, ni les arts, ni le commerce. Les maisons de plaisance y sont rares, et en effet le terrain presque par-tout marécageux se prêteroit peu aux charmes des maisons d'agrément. On y voit moins encore de ces manufactures *extra muros* qui vers d'autres villes semblent à l'arrivée du voyageur lui présenter la préface de l'opulence et de l'activité intérieurs. Bourges ne justifie que trop cette idée d'indigence que ses environs font naître. On est même tenté de supposer peu de sociabilité dans le caractère de ses habitans, quand on observe que cette grande ville ne possède qu'une seule promenade et que cette promenade est toujours deserte. Ce soupçon néanmoins porte à faux. Leurs mœurs sont douces, leur esprit agréable; ils ont de l'affabilité dans les manières; ils sont hospitaliers, obligeans, d'un commerce facile : mais peut-être cette espèce de taciturnité que l'on remarque à Bourges est-elle l'effet de ses opinions religieuses. L'homme pieux par principes n'a que des expansions douces et calmes ; l'homme dévot par préjugés est triste :



Château meillant

ainsi soit que le peuple de Bourges soit religieux par vertu ou par crédulité, il est assez naturel qu'il soit moins bruyant qu'ailleurs.

Cette ville est immense : et à peine sa population s'éléve-t elle à quatorze ou quinze mille ames. De vilaines rues sans proportions ni rectitude, des maisons basses, mal bâties, sans élégance, sans goût, sans ornemens, et presque toutes couvertes en tuiles, pas une seule place publique, pas un monument moderne à citer, tel est Bourges; c'est-à-dire non une ville, mais un encombrement d'habitations sans choix comme sans ordonnance, et dont la plupart sont désertes. A peine trouve-t-on aujourd'hui des vestiges d'un ancien amphithéâtre construit ou par les romains mêmes, ou à l'instar de ceux de Rome et qui n'étoit pas éloigné de l'ancienne porte Turonnoise. L'on ne connoit la place qu'il occupoit que par la rue qui a conservé le nom des Arênes. La grosse tour de Bourges quoique bien postérieure à cet amphithéâtre puisqu'elle ne remonte qu'au douzième siècle n'a pas été plus respectée par le temps. Les proportions en étoient colossales; elle étoit ronde et d'une élévation prodigieuse; ses murailles avoient trois toises d'épaisseur, et les pierres en étoient en-dehors taillées à pointes de diamans.

Il ne faut pas la confondre avec une autre tour quarrée construite au centre de la ville et parfaitement conservée. Celle-ci est du seizième siècle, et fut entreprise par un architecte célèbre pour le temps, et nommé Guillaume *Pellevoisin* qui mit trente-un ans à la bâtir. Elle a deux cents pieds d'élévation et est

couronnée par une plate-forme parquetée en plomb et entourée d'une balustrade. Du haut de cette tour l'œil se promène sous une horison immense. Une autre moins élevée mais plus antique lui sert de pendant. L'édifice que l'on appeloit la maison des allemans ne subsiste plus, et les fossés profonds dont Philippe Auguste avoit entouré Bourges sont en partie comblés.

La maison commune de cette ville rappelle un de ces grands exemples de la vicissitude des fortunes humaines, une de ces leçons toujours infructueuses de l'instabilité des grandeurs, des richesses, et de la protection des rois. Cette maison commune est le palais du célèbre Jacques Cœur.

Grandeur de génie, intelligence, audace, activité, mais en même-temps droiture de cœur, probité exacte, humanité, désintéressement, générosité, assemblage bien rare de qualités et de vertus; voilà le portrait que la postérité se fait encore de cet homme extraordinaire; portrait transmis par ses contemporains et bien fidèle sans doute, puisqu'une longue disgrace n'en a point dénaturé les traits. Un roi fut son ami: triste avantage ! quand un roi fait tant que d'avoir un ami, les méchans se souviennent bien-tôt qu'il est roi. Jacques Cœur étoit de Bourges. Sa bouillante jeunesse éveillée par le bruit des premières découvertes maritimes le porta vers ce goût de voyages, irrésistible besoin dont une ame ardente et fière amoureuse de nouveautés et de connoissances, et prompte à s'élancer au-delà de son siècle est communément dévorée. Il fut le cinquième marchand français dont l'intrépidité osa mesurer des mers inconnues, et ce

fut

fut au milieu des hasards qu'il pénétra dans le levant et noua des relations commerciales avec les turcs. Ce grand homme établissant son commerce, moins encore sur son habileté que sur une honorable loyauté, obtint bientôt une réputation d'estime, telle que tous les trésors de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, semblèrent s'ouvrir à sa voix pour accroître ses richesses. Bientôt ses nombreux vaisseaux couvrirent la Méditerranée; ses comptoirs se multiplièrent, sur les côtes d'Afrique, dans l'Archipel, dans la Turquie d'Europe et d'Asie, et jusques dans la Perse, et il vit en peu de temps plus de trois cents facteurs à ses ordres. Cette infatigable activité, cette profonde intelligence, soutenus de cette imperturbable équité, seule base solide du commerce, malheureusement trop négligée, mais qui dans Jacques-Cœur forçoit la vénération pour lui d'un bout du globe à l'autre, le rendirent en peu d'années le plus riche particulier du monde alors connu. Mais l'homme a beau faire; le malheur occupe toujours un coin dans le cadre de sa vie : c'est le talon d'Achille soustrait aux eaux du Stix. Ce malheur plaça Jacques-Cœur sous le règne de Charles VII. Un prince tout-à-la-fois maîtrisé par le besoin de reconquérir un royaume, et dominé par l'appetit de toutes les voluptés, est le véritable tonneau des Danaïdes : la reconnoissance des services qu'on lui rend y séjourne moins encore que l'or qu'on lui prête. Deux cents mille écus d'or avancés par Jacques-Cœur à Charles VII le rendirent pour quelques jours un homme précieux à ce monarque. Il eut la royale ingratitude de l'accabler d'honneurs. Les

courtisans ne sont pas jaloux de l'imprudent qui verse ses richesses dans les coffres de leur maître, parce qu'ils n'aspirent pas à la gloire de lui rendre service, et qu'ils trouvent bon au contraire que les moyens de le piller s'accroissent pour eux : mais ils portent envie aux charges dont on récompense le prêteur : il leur semble qu'on le paie avec leurs domaines. Un roi qui s'acquitte d'un service avec des honneurs, conduit son bienfaiteur à l'échafaut. Jacques-Cœur devint successivement trésorier de l'épargne, favori de Charles VII, et ambassadeur à Lausanne. Ce fut pendant cette ambassade destinée à terminer le schisme de Félix V (1) que la calomnie conjura sa perte. Un acte de vertu fut l'arme qu'elle empoisonna pour le terrasser. Un esclave, qu'un turc honoroit de sa confiance, avoit usé de cette facilité pour lui faire un vol considérable, et s'étoit sauvé dans l'une des factoreries de Jacques Cœur, qui n'écoutant que l'équité naturelle, avoit fait rendre ce fripon à son maître. Mais cet esclave étoit chrétien : et la calomnie peignit Jacques-Cœur à Charles VII comme un ennemi du christianisme, un protecteur des infidèles, un véritable renégat enfin, et l'homme qui avoit cru à la mission divine de Jeanne d'Arc, n'eut pas de peine à croire qu'un esclave *baptisé* pouvoit voler impunément un *circoncis* honnête-homme. On y joignit des soupçons sur la mort d'Agnès Sorel, et le cœur plus foible encore que l'esprit, donna sans peine dans le piége. La crédulité religieuse et les regrets de l'amour avaient avancé l'ouvrage : la ridicule peur vint le consommer. Jacques-Cœur avoit vendu quelques mauvaises armes

au Soudan d'Egypte, et Charles VII qui ne rêvoit que rois détrônés, crut déjà voir l'Egyptien armé par Jacques-Cœur couronné dans Notre-Dame de Paris comme l'avoit été quelques années avant Henri V d'Angleterre. Alors tout s'oublia, attachement, fidélité, services; ou pour mieux dire rien ne s'oublia : mais, ainsi que tous les rois, Charles VII abandonna celui qu'il ne se sentoit pas le courage de conserver. Le parlement entama le procès, et ne pouvant condamner l'homme, condamna son argent, et par un arrêt ordonna que le roi lui voleroit cent mille écus. Les courtisans qui pour cela n'ont pas besoin d'arrêt, se partagèrent ses dépouilles; et l'on trouva qu'une prison étoit assez bonne pour celui à qui l'on n'avoit plus rien à prendre. Il fut enfermé à Poitiers, et de-là transféré aux cordeliers de Beaucaire. Jacques-Cœur trouva dans ses commis ce qu'il n'avoit pas trouvé dans les hommes qui gouvernoient la France. Ils se montrèrent plus courageux qu'un roi en redoublant d'attachement pour lui, et plus désintéressés que des courtisans, en partageant avec cet infortuné ce qu'ils avoient acquis en travaillant sous ses ordres. Enfin l'un d'eux nommé Jean de Village, l'enleva du couvent des cordeliers de Beaucaire, et protégea sa retraite en Italie (2). Calixte III s'enrichit des talens de ce grand homme, sacrifié par la cour de France à l'avidité de quelques intrigans. Il lui confia la flotte qu'il avoit armée contre les Turcs; mais les fatigues d'une vie consumée dans les travaux, les chagrins de sa disgrace, et la rigueur de sa captivité avoient usé ses forces, et la mort l'enleva dans l'isle de Chio (3).

(Il est douloureux de le dire,) et toutes les fois que l'on pénètre dans le cœur humain on devient propriétaire d'un chagrin de plus, mais en comparant la fortune de Jacques-Cœur à celle du père de tous les Médicis, tout est semblable à la probité près; celui-ci fut un fripon heureux, et il ouvrit à ses descendans les trônes du monde; celui-là fut un honnête-homme habile, et il ne s'ouvrit qu'un cachot.

Le palais de Jacques-Cœur que les échevins de Bourges achetèrent du fameux ministre Colbert, pour y tenir leurs assemblées lorsque les jésuites se furent emparés du véritable hôtel-de-ville bâti en 1488, est un superbe édifice pour le temps où il fut construit. Les seules murailles coûterent cent trente-cinq mille livres, somme énorme alors. Ce qui reste encore des ornemens intérieurs annonce au moins l'opulence du propriétaire, et j'ajouterois même le goût si je ne craignois que l'on m'accusât moi-même d'en manquer. Est-il bien certain cependant que le goût dans les arts ne soit pas de convention? Le beau est attaché à la perfection des arts et croît en raison de leurs progrès: mais le goût est asservi aux jugemens bizarres du public, et tel siècle qui décide sur la bonté du goût n'a peut-être pas plus de raison de préconiser le sien que de condamner celui de tel autre siècle. Ce qui plaît est toujours de bon goût, mais est souvent bien éloigné du beau: et le beau est un dans les arts. *Athalie* tomba deux fois, à la représentation et à la lecture; Athalie est pourtant un chef-d'œuvre; et qui se seroit permis, qui se permettroit encore aujourd'hui de dire que la cour et le siècle de Louis XIV étoient de mauvais goût (4)? On

retrouve encore dans ce palais de Jacques-Cœur sa devise intacte en plusieurs endroits : *à vaillans cœurs rien impossible*. Le caractère de l'homme se peint dans cette devise, car l'épithète *vaillans* que nous avons pour ainsi dire restrainte à la signification de brave, avoit alors une acception plus collective, et c'étoit une expression générique de plusieurs vertus réunies dans celui à qui cette épithète étoit accordée.

La cathédrale ou le temple que l'on appeloit ainsi, est un de ces monumens de la gothicité que la puissance du sacerdoce et la crédule libéralité des peuples ont nombreusement semés sur la surface de l'europe. Celui-ci est auguste par sa vétusté, et colossal par ses proportions. Il a de plus que ses semblables un double rang d'aîles ou de *bas-côtés* dans sa longueur. Cinq grandes portes s'élèvent sur un vaste perron et donnent entrée à cet immense et sombre sépulchre où la piété chrétienne ensevelit le Dieu de l'univers. Six cents vingt-sept pieds de long sur cent trente-un de large, voilà les dimensions de cet édifice, dont les voûtes imposantes sont soutenues par quatre rangs de piliers ou colonnes que leur étonnante élévation et leur audacieuse legèreté rendent d'une beauté vraiment effrayante. La religieuse sombreur qui se prolonge, s'enfonce, et meurt enfin dans les ténèbres qui s'amoncèlent au loin sous les flancs allongés de cette énorme basilique : le large silence dont le règne s'étend sous les cerceaux épais des voûtes orgueilleuses : les longs et lugubres mugissemens que le plus léger bruit semble arracher à leurs cintres sonores : ce peuple de cercueils que l'on se figure habiter sous ce tapis

glacé de marbres insensibles qui se déroule sous vos pas : l'imagination enfin qui lorsque l'on parcourt ces temples spaventables se tapisse et de dieux, et de siècles, et de morts : tout porte dans l'ame un sentiment jusqu'alors inconnu. Une sorte de terreur vous attache et vous repousse tout-à-la-fois ; il semble que le néant de l'homme et la grandeur de Dieu se heurtent sous vos regards. On se demande qui bâtit ce temple ? Et un grain de cendre caché dans une tombe répond : c'est moi. Et pour qui ? pour le Dieu de l'univers. Superbe ! Et ce monument dont l'œil ne peut mesurer l'espace, est à peine un point sous l'enveloppe des cieux.

Hélas ! si l'homme s'étoit au moins contenté de bâtir des temples au Créateur, on le plaindroit simplement de ne s'être pas assez humilié devant lui. Mais en construisant des temples il ne s'oublia pas, et prétendit s'y placer. De-là les saints. Quel cahos ! quelles caricatures ! quels bizarres élémens de la déraison ! Les images du très-haut : des statues de saints à pied, à cheval, rasés, barbus, de tout âge, de tout sexe : des démons de toutes couleurs, des anges à têtes sans corps : des archanges au plumage, aux aîles de vautour : des chérubins aux blonds cheveux : toute la cour céleste, tout le Sanhedrin des enfers : et dans cette confusion d'objets disparates, les mausolées des oppresseurs du monde ! l'orgueil des morts auprès de la démence des vivans ! un peuple qui prie et des prêtres qui se pavanent ! Voilà les temples.

Ce fut un saint Ursin qui fonda cette cathédrale de Bourges : et par *reconnoissance* on lui érigea depuis à

lui-même une église où suivant l'usage il partageoit avec Dieu les hommages des chrétiens. Quel étoit cet Ursin ? On l'ignore ; mais l'on a dit au peuple qu'il étoit saint, et le peuple l'a cru. C'est au frontispice de cette cathédrale que se trouvent les deux tours dont nous vous avons parlé plus haut.

Louis IX qui ne se contentoit pas de guerroyer pour l'intérêt du ciel, et dont la valeur sacrée fit mordre la poussière à tant de Sarrasins, parce qu'ils n'avoient point lu les quatre évangélistes, aimoit assez que les hommes qui ne peuvent pas enfin toujours se massacrer pour rendre gloire à l'Eternel, se querellassent pendant la paix sur les prérogatives de Dieu. Apparemment qu'il est plus d'un sentier pour arriver au ciel, et que la dispute n'est pas un péché quand elle a Dieu pour objet. Voilà pourquoi sans doute dans toutes les universités il se trouvoit une chaire de théologie, et par un malheur commun aux hommes lorsqu'ils raisonnent de ce qu'ils n'entendent pas, cette théologie au lieu de faire faire un pas à la connoissance de la divinité, n'a fait qu'épaissir le nuage dont elle se plut elle-même à envelopper sa gloire. Louis IX fonda l'université de Bourges : et par la suite un frère de Louis XI Charles duc de Berri, enjoliva cette université de tous les privilèges que les princes pendant tant de siècles, prodiguérent à l'inutilité et au faux savoir. Il fut parfaitement secondé dans cette munificence par le pape Paul II, dont la puissance pastorale combla de prérogatives la moderne institution. Pour ne pas nous éloigner de la justice que nous aimons à rendre aux Papes, nous remarquerons qu'il est assez plaisant de

voir ce Paul II si favorable aux *savans* de Bourges, tandis qu'à Rome où les lettres au bout de mille ans de discordes, de guerres intestines, de ténèbres et de carnage, commençoient à renaître, il poursuivoit comme hérétiques, relaps et sorciers tous ceux qui osoient seulement prononcer le nom d'académie. Son prédécesseur Pie II avoit créé sous le nom d'abbréviataires une société ou collège d'hommes studieux, d'historiens, d'orateurs, de poëtes recommandables pour le temps : Paul II la cassa, chassa et fit plonger dans des cachots et même égorger ceux qui voulurent opposer la raison à ce débordement d'ignorance. Un d'entr'eux lui ayant demandé des juges, « ignores-tu » donc, répondit-il, que je suis seul juge sur la terre » et ne peux être jugé? » (5) Paul II croyoit sans doute que les lumières étoient moins redoutables pour lui à Bourges qu'à Rome : ou peut-être dans sa sagacité apostolique prévoyoit-il que les savans de Bourges ne seroient jamais dangereux.

Il paroit toutes fois que l'école de droit y a joui pendant quelque temps d'une certaine splendeur, et que l'université de Bourges s'honore d'avoir possédé le renommé *Cujas* jusqu'à la fin de sa carrière. Ce fameux jurisconsulte se seroit bien épargné de la peine s'il eût deviné qu'un jour le code des loix seroit fondé sur les droits que chaque homme reçoit en naissane de la nature.

Apparemment que depuis on devint moins difficile à Bourges sur les qualités essentielles à un docteur, ou que l'on y attachoit à la robe ou au bonnet une vertu d'infusion qu'ils n'avoient point ailleurs. Ce qu'il y a

de certain c'est que cette féconde pullulation de *docteurs* attacha quelque ridicule au fauteuil de cette université, et que les *armes de Bourges* devinrent une de ces plates plaisanteries que la familiarité se permet et que la badaude ignorance consacre.

Une époque bien plus importante de l'histoire de cette ville, est la convocation faite par Charles VII de cette fameuse assemblée du clergé où se rédigea la *pragmatique-sanction.* On voit encore la salle où cette assemblée se tint. Elle se trouve dans un bâtiment que l'on nommoit le palais, construit par Jean duc de Berri, et où siégeaient avant la révolution les différens tribunaux de Bourges. Cette salle n'est pas indigne des regards des curieux. C'est une des plus grandes de l'Europe, et d'autant plus extraordinaire que dans son extrême largeur les voûtes ne sont appuyées que sur les murs latéraux.

Nous ne rappelerons ici la pragmatique-sanction, que parce qu'elle est une de ces traces, si rares dans l'histoire, des efforts que firent de loin en loin les droits naturels de l'homme en société pour recouvrer quelque vigueur. Les bases de la pragmatique-sanction furent donc posées sur ce principe impérissable, que celui qui doit commander à tous doit être élu par tous. Cependant ce principe, malgré l'espèce de splendeur que l'on cherchoit à lui rendre, reçut ici même une forte échancrure : car dans la déclaration de la pragmatique le peuple ne fut presque compté pour rien. L'expression de pragmatique-sanction étoit génériquement donnée à tous rescrits impériaux pour le gouvernement des provinces. Ici elle est particulièrement appliquée à ce

réglement ecclésiastique en vingt-deux articles, que Charles VII fit rédiger par cette assemblée du clergé convoquée à Bourges pour maintenir et garantir la libre élection des évêques, sur laquelle l'ambition et l'avarice de la cour de Rome cherchoient depuis long-temps à empiéter sous le prétexte des abus nombreux qui se glissoient dans ces élections. Tous les chanoines du diocèse, les prêtres de toutes les paroisses, les moines des différens monastères, et les principaux d'entre les laïques étoient appelés à cette élection. On voit que, tout en reconnoissant le principe, le peuple n'y entroit pour rien. On y réduisoit au cinquième la taxe imposée sur les bénéfices avant le concile de Constance. Tout le reste ne contenoit que des articles réglémentaires ou de discipline, et l'acceptation soit pure et simple, soit avec des modifications des décrets du concile de Basle.

Cette pragmatique-sanction n'étoit que le réveil d'une plus ancienne, ouvrage de Louis IX, mais tombée en désuétude et presqu'abolie par les usurpations des Papes. Celle-ci dut donc infiniment leur déplaire, et tous leurs efforts, de règne en règne, s'unirent pour la renverser. Charles VII pendant sa vie défendit son enfant. Après lui Louis XI dans sa vacillante et fourbe politique la soutint ou l'abandonna, soit qu'il voulut caresser ou mortifier les successeurs de S. Pierre. Louis XII sans cesse aux prises avec le fougueux la *Rovère* Jules II se garda bien d'affoiblir l'intégrité d'une loi pesante à son ennemi. Mais François Ier et Léon X qui, sans s'aimer et s'estimer, m lgré leur étonnante ressemblance pour le despotisme et la dépravation des mœurs, s'entendirent à merveille lorsqu'il fut question

d'accroître leur puissance : et encore ici le monarque ne joua que le second rôle et le pontife s'arrogea le premier. La pragmatique-sanction fut abolie par cet acte arbitraire et tyrannique si connu sous le nom de concordat. Le roi s'empara du droit d'élection aux bénéfices, et le pape de celui de les confirmer par des bulles. On voit qu'ici le sacerdoce a la prééminence encore sur le trône ; mais le roi s'assuroit par-là des créatures et par conséquent des esclaves, et le pape y gagnoit de l'argent, puisqu'on lui accordoit sous le titre d'annates une année de revenu de chaque bénéfice vacant. En reconnoissance Léon X, pour lui et ses successeurs, permit aux rois de France de lever à leur gré des décimes sur le clergé, c'est-à-dire de s'emparer de l'argent des autres sans qu'il en coûtât rien au saint-siége. C'est ce qui fit dire plaisamment alors que François Ier et Léon X s'étoient réciproquement donné ce qui ne leur appartenoit pas. Mais ces deux sceptres réunis pesant ainsi de concert sur le clergé de France, le clergé à son tour pesa davantage sur le peuple, et ce fut lui seul qui devint leur victime. Quand il regrette le clergé il ne seroit pas mal quelquefois de lui faire lire le concordat. La pragmatique-sanction fut proclamée à Bourges en 1438, et le concordat enregistré au parlement en 1518; ainsi cette loi revêtue au moins d'une ombre de sagesse ne dura pas cent ans.

Ce Jean duc de Berri qui fit construire ce palais où l'on tint l'assemblée dont nous parlions tout-à-l'heure, étoit frère de Charles V, et comme lui avoit une sorte de goût pour l'étude. C'est à lui que Bourges doit l'honneur d'être comptée parmi le très-petit

nombre de villes qui possédoient alors une bibliothèque. Les manuscrits dont il la composa montoient à peine à cent volumes. Des traductions des pères de l'église, quelques histoires anciennes, des chroniques modernes, des romans, des bibles, quelques heures, quelques pseautiers : telle étoit cette collection dont le catalogue subsiste encore ; collection peu précieuse pour le fonds, mais dont les divers objets coûtoient un prix énorme. Les copistes dont nous admirons encore aujourd'hui et la main-d'œuvre et la patience, surchargeoient l'écriture d'ornemens souvent aussi riches que bizarres, mais quelquefois aussi, pleins de délicatesse et d'un goût et d'un fini bien extraordinaires pour ces siècles où l'enfance de la peinture et de l'art du dessin doit rendre plus étonnante encore la perfection de la miniature. Ils vendoient en conséquence au poids de l'or un ouvrage qui leur demandoit plusieurs années de travail. On trouve dans cette collection de Jean, *duc* de Berri, telles *bibles* qui ont coûté trois cents livres, une *cité de Dieu* deux cents livres, un Tite-Live cent trente-cinq livres, etc. toutes sommes énormes pour ce temps-là. Par-là l'on peut avoir une donnée juste de l'ignorance de ces âges, puisque la presque totalité des livres ne traitoient que de sujets mystiques, et qu'ils étoient encore si chers que les princes souverains pouvoient seuls se les procurer.

Doit-on être étonné d'après cela que toute espèce de raison fut exilée de la terre, et que depuis le trône jusqu'à la chaumière, la loi du plus fort fut la loi souveraine. L'histoire nous en a laissé une preuve assez plaisante dans le testament d'un certain *Aimerygot*,

chef de l'un de ces partis de brigands si communs sous Charles VI. Il fit appeler autour de son lit de mort les compagnons de ses travaux. « Je lègue, leur dit-il, à » notre patron le grand saint Georges, mille cinq » cents livres ; *item*, autant à *ma mie*, qui comme lui » m'a si bien servi. Quant au reste de ma fortune il est » dans ce coffre-fort. Si vous ne pouvez vous le parta- » ger en frères, prenez cette hache, et que le plus fort » fasse la part aux autres ». Le plus fort prit la hache, et comme le lion de la Fontaine, garda tout.

Hélas ! rois comme brigands, tel est a-peu-près la manière dont vos successeurs partagent vos dépouilles, et vous n'avez pas toujours comme Aimerygot, le triste avantage de désigner au plus fort l'emploi qu'il doit faire de la hache. A quoi te servit, Charles VII ! de conquérir un royaume, d'être célèbre par ton faste, de couler les jours dans les bras de la volupté ? Que n'apprenois-tu l'art d'être bon père ! Louis XI n'eût pas déshonoré le monde, et ta mort n'eût pas épouvanté la nature. Nous avons été voir, non loin de Bourges, les ruines de ce château de *Mehun*, où ce père infortuné trop justement instruit à redouter les crimes de son fils, se laissa mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par lui. Est-ce cette mort qui m'étonne ? Non : mais que Charles VII ait laissé pour gouverner un grand peuple un homme qu'il connoissoit assez scélérat pour empoisonner son père, c'est-là l'une de ces insensibilités royales que le philosophe contemple avec épouvante : et la mort de Charles VII est peut-être l'un des plus grands attentats que les tyrans passés ou futurs aient commis ou commettront.

Il ne reste plus que des débris informes de ce château, jadis superbe, où les chiffres et les statues d'Agnès Sorel attestoient les plaisirs dont il fut le temple. Une chapelle abandonnée, une tour, triste veuve des murs dont les décombres gissent épars à ses pieds, tels sont les déplorables restes de ce séjour de la splendeur, dont le feu du ciel hâta la destruction. Comme si la foudre, vengeresse des crimes, eût voulu disputer au temps l'honneur d'effacer jusqu'au souvenir des lieux où la mort de Charles VII avoit fait un si grand outrage à la nature.

Ces attristans vestiges de la féodalité des grands et de la présence des rois, sont communs dans ce département. Nous les avons retrouvés à Vierson, et sur-tout à Montrond, que la guerre des princes, sous la minorité de Louis XIV, tira de l'obscurité; guerre où Mazarin, bien plus roi que les rois, car il étoit tout-à-la-fois italien et cardinal, arma la moitié de la France qui le détestoit, contre l'autre moitié qui vouloit le chasser. Ce château de Montrond tint pendant un an l'armée de la cour en échec Il est vrai que cette armée étoit commandée par un médiocre général, le *comte de Palluau*, qui depuis fut maréchal de France sous le nom de maréchal de Clairembaut. Il vint trop tôt au monde, car il avoit toute la médiocrité nécessaire pour le faire siéger parmi les maréchaux de France que notre siècle a possédés. Les bons Français, que les sarcasmes consolent de l'ineptie des puissans, ne les épargnèrent pas au pauvre Palluau si ridiculement *bâtonné* par la cour. Dans sa campagne de Flandres, son ignorance lui avoit fait perdre en peu de jours Ypres et Courtrai; la

mal-adroite longueur du siége de Montrond vint mettre la dernière ombre au tableau de ses exploits guerriers.

Mon Dieu ! le pauvre capitaine !

Disoit-on dans des vers que l'on fit alors :

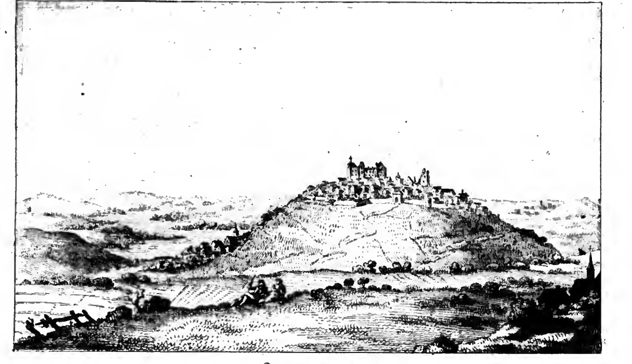
Il ne peut prendre un château dans un an
Et perd deux villes par semaine.

La postérité, en lisant l'histoire du maréchal de Clairembaut, n'aura pas autant de peine à connoître la véritable situation de Montrond que les étymologistes en ont éprouvé en commentant les livres de César pour appliquer à *Vierzon* le nom d'*Avaricum*, qui de fait n'appartient qu'à Bourges. Si la foudre a détruit le château de Mehun, Louis XIV celui de Montrond, les Anglais ont ruiné celui de Vierzon. La situation de cette petite ville est une des plus agréables de ce département, et même de tout le ci-devant Berri, si l'on en excepte *Aubigny*, autre petite ville de ce même département. L'un et l'autre offrent un aimable mélange de bois, de prés, de vignes. Vierzon a de plus l'agrément d'être arrosée par le Cher et l'Evre. On est tout étonné de trouver au centre de la France des noms étrangers parmi les *souverains seigneurs* de certaines villes. Mais la politique des rois y trouvoit son compte sous deux points de vûe. S'ils se révoltoient ils s'emparoient de leurs biens, ou s'ils les leur donnoient, ils s'emparoient des sujets des rois leurs rivaux ou leurs ennemis. C'est ainsi que Vierzon, long-temps possédée par la famille de Brabant, et tombée par alliance dans la maison de Juliers, fut usurpée par Philippe de Valois pour punir le *comte* de Juliers d'avoir embrassé la querelle fameuse

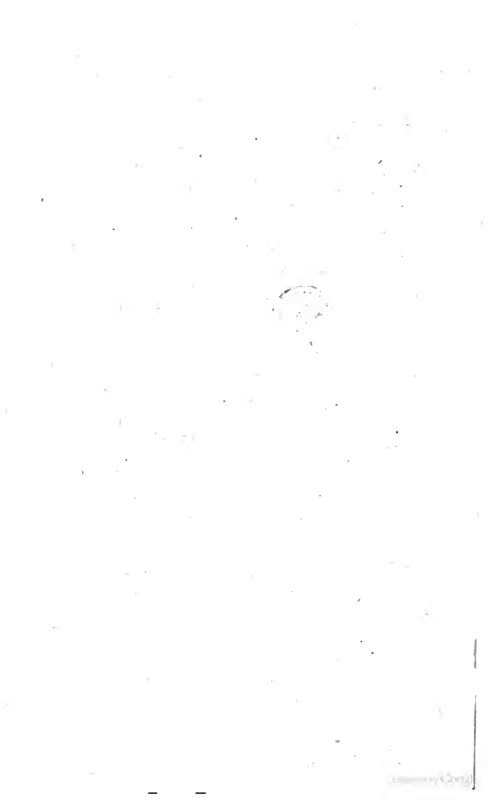
de Robert d'Artois ; c'est ainsi que Charles VII donna Aubigny à Jean Stuart, connétable d'Ecosse, pour enlever ses services à son pays que son absence affoiblissoit.

Le cachet d'infortune dont nous retrouvons l'empreinte sur toutes les villes de ce département, semble avoir laissé une trace plus profonde sur *Sancerre.* Tous les stigmates du fanatisme y saignent encore. Ce n'est plus cette ville, long-temps célèbre sous les noms orgueilleux de *sacrum Cæsaris*, *sacrum Julii*, *sacrum Cereris*, etc. dont l'on attribue la fondation tantôt à César, tantôt à Charlemagne, et dont l'avantageuse position, presque sur la Loire, la rendoit si propre au commerce. Il ne lui reste plus que les caresses de la nature, cette fidèle amie que les fureurs des hommes n'ont pas le droit d'étouffer. Au milieu d'un vignoble fertile, ceinte de l'un de ces paysages délicieux qui se jouent sur les rives de la Loire, l'ombre atroce de Charles IX semble planer encore sur ses masures abandonnées. Chaque pierre y réclame une larme de l'homme sensible, et ses débris, fumans du sang de ses défenseurs, sont le dernier monument que la S. Barthélemi laissa sur la terre pour perpétuer son exécrable souvenir. Ville de Sancerre ! au milieu de la désolation générale, le crime n'avoit osé aborder dans tes murs, et leurs flancs, vierges alors, offroient un asyle et un boulevard impénétrable aux Français innocens poursuivis par le poignard d'un roi. Toutes les horreurs s'étoient déployées autour de Sancerre On avoit massacré à Bourges, à Orléans, à Gien : et graces au génie de Charles IX ; les assassins étoient devenus plus nom-

breux



Sancerre



breux en France que les goutes de sang qu'ils faisoient couler. Ces lâches assassins n'avoient pu s'introduire à Sancerre ; il leur fut donc force d'avoir recours aux combats. Ce *la Châtre*, que nous retrouvons par-tout quand il s'agit de seconder les attentats des rois et des fanatiques, ce la Châtre, un certain *Martinengue*, un autre nommé *Entrague*, furent les chefs qui, en 1569, d'autres disent en 1568, vinrent mettre le siége devant cette place importante. Alors la S. Barthélemi n'avoit pas encore été consommée. La vigoureuse défense des assiégés, le sentiment de la justice de leur cause qui doubloit leur valeur, leurs connoissances dans l'art de la guerre que leurs assaillans ne partageoient pas, firent échouer la Châtre ; et après deux assauts inutiles, une perte considérable d'hommes, et des échecs multipliés, il fut obligé de faire une retraite honteuse. Mais après la S. Barthélemi, en 1572, il reparut avec une nouvelle armée, mais avec la même fortune. Horriblement battu dans un assaut général qu'il fit donner le 19 Mars, après deux mois et dix jours de siége, il ne lui restoit qu'à fuir, s'il n'eût eu la ressource du crime ; car la guerre, qui les excuse tous, n'en connoît qu'un peut-être qu'elle repousse avec horreur, du moins entre ennemis généreux : c'est la victoire par la famine. Que dans le délire des batailles on se baigne sans réflexion dans le sang ennemi, quelque repoussante que soit cette idée pour le sage, du moins accoutumé à gémir sur les infirmités humaines, le soldat est-il alors à ses yeux semblable au malade dont l'ardente fièvre lui fait déchirer, sans le savoir, des objets dont il déplorera la perte au retour de sa raison. Mais

qu'une armée préfère à la gloire de combattre la lâche immobilité des murs d'une prison : que, couchée sur le glaive inutile, elle charge la mort de s'avancer lentement sur son ennemi : qu'elle calcule sur les besoins de sa vie la nécessité de son trépas prochain :qu'elle assiste pour ainsi dire à tous ses repas pour deviner l'heure de sa destruction : que l'horrible famine enfin lui applanisse le chemin de la victoire, c'est un genre de barbarie que l'esprit humain ne conçoit pas ; et si jamais on osa le compter au nombre des droits de la guerre, ce ne put être que lorsque l'homme fut assez dégradé pour avoir des droits à la malédiction de l'univers.

Tout ce que la famine peut réunir d'exemples épouvantables et nauséabondes se consomma dans les murs de Sancerre. De la chair des animaux les plus immondes on passa à en dévorer la peau. Bientôt l'herbe des remparts, les insectes les plus avilis, le cuir des harnois, les parchemins des archives, les cornes de pied de cheval, de bœufs, de vaches, devinrent les alimens recherchés, disputés, arrachés par la faim dévorante. Bientôt les tombeaux furent enfoncés, et la mort en sortit avec les festins exécrables que la soif de vivre inventoit. Enfin un crime épouvantable, que le soleil n'avoit point revu depuis la chûte de Jérusalem, crime ! fruit déplorable des travaux de Titus, et que toutes ses vertus n'ont pas le droit d'expier aux yeux (6) de l'humanité, ce crime affreux se renouvela dans Sancerre. Un père, une mère égorgèrent leur propre enfant, et s'en nourrirent. Un malheureux vigneron, son épouse, une vieille femme qui demeuroit avec eux, descendirent à ce degré d'atrocité. Eh bien ! la justice des hommes

osa prononcer encore entre le ciel et ces grands criminels. La vieille mourut en prison. La mère fut pendue, le père brûlé vif : et Charles IX et la Châtre vécurent.

Eh ! c'est pour Dieu, pour servir Dieu, pour adorer Dieu, que les hommes organisèrent tant de calamités ! Malheureux humains ! quand saurez-vous qu'il vaut mieux l'aimer ce Dieu, que de se déchirer pour lui. Si plus souvent l'on vous eût prêché cette morale, que de générations de plus sur la terre ! Les prêtres le pouvoient s'ils l'eussent voulu. Combien d'entr'eux ont vraiment possédé l'art oratoire ! Un des plus célèbres en ce genre fut le père Bourdaloue, que Bourges s'honore d'avoir vu naître. Ce fut vraiment un grand orateur. Plus de force que d'élégance. Il donne dans ses discours tout à la conviction et rien à la persuasion. Que les différens sujets qu'il traite dans ses discours reposent ou non sur la vérité, c'est ce que je ne discute pas : mais bien est-il vrai que pour ceux qui l'ont entendu et pour ceux qui le lisent, il n'y a rien à lui opposer. Sa logique est pressante. Il est aisé de sentir qu'il parle en homme convaincu. On conçoit que donnant tout au raisonnement et parcourant avec vigueur une chaîne non interrompue de preuves fortement serrées l'une contre l'autre, son faire doit s'en ressentir ; aussi son style est-il nerveux, âpre même quelquefois et jamais fleuri. Il mérita le surnom du *Corneille* de la chaire, comme Massillon en fut appelé le *Racine*. Bourdaloue étoit un homme de bien, ce qui vaut mieux encore que les grands talens et ce qui les embellit quand on les possède. Dans ce siècle de Louis XIV, où le titre de *roi* paroissoit si

sublime à tant d'esclaves de grand prix, on appela Bourdaloue le *roi* des prédicateurs et le prédicateur des *rois.* J'aime Bourdaloue, parce qu'il ne s'en laissa point imposer par la présence du *monarque* le plus superbe que les trônes aient porté. Il parla devant Louis XIV : il lui porta la parole avec cette fermeté, cette franchise qui n'appartiennent qu'au philosophe, et que l'on n'a peut-être jamais rencontré dans un prêtre et moins encore dans un jésuite. J'aime encore Bourdaloue, parce qu'il se conduisit avec humanité à Montpellier, où il fut envoyé pour prêcher les protestans. S'il ne guérît pas les profondes blessures que le fanatisme avoit fait à ces infortunés, au moins il répandit sur elles un baume consolateur, et prouva que quand on le veut on peut parler de Dieu aux hommes dans un langage qu'ils entendent Il fréquenta les grands et n'aima que les pauvres, et mourut vieux avec l'estime des uns et les bénédictions des autres.

Son cœur étoit plus digne de la liberté que celui de son collègue le père d'Orléans, jésuite également célèbre, mais dans un autre genre, et comme lui né à Bourges. Un style aisé, soigné, quelquefois un peu recherché et même un peu déclamatoire, distingue l'histoire des révolutions d'Angleterre, celui des ouvrages du père d'Orléans qui fit sa réputation. Le plan de l'ouvrage est vaste, bien suivi; les événemens bien choisis; et il se fait lire avec intérêt. Le père d'Orléans est historien jusqu'à l'époque de Henri VIII. Mais alors il redevient prêtre, et quand il ne le diroit pas, on s'appercevroit aisément que l'Angleterre s'est soustraite au joug de S. Pierre. Il avoit plus d'amour-propre que Bourdaloue,

aussi ne le valut-il pas. Il tiroit vanité de sa naissance. Un duc d'Orléans, le père du régent, à qui il présentoit son histoire des révolutions, étonné de son nom, lui demanda si les princes de sa race n'avoient jamais été dans son pays, le père lui répondit que les femmes de la sienne n'avoient jamais été à Orléans.

Si la muse de l'histoire et le génie sérieux de la religion ont obtenu de Bourges deux disciples aussi intéressans pour leur gloire, Anacréon n'y laissa tomber qu'une feuille de rose pour orner le front de la Chapelle, qu'il ne faut pas confondre avec ce Chapelle l'aimable et trop galant ami de Molière et de Bachaumont. Ce la Chapelle dont nous parlons a fait les amours de Tibulle et de Catulle, et la France n'y a gagné ni Tibulle ni Catulle. L'on joue encore ses carrosses d'Orléans, mais sa Cléopatre, sa Zaïde, sa Téléphonte sont autant de tragédies aujourd'hui oubliées. Copiste de Racine, il fut loin de son modèle, ce qui fit dire à un homme d'esprit que Racine avoit été le *Raphaël* de la poésie, mais qu'il n'avoit point fait de *Jules Romain.* Ce la Chapelle est au nombre de ceux qui n'ont pas le talent de se classer, si j'ose parler ainsi. Un faux instinct de gloire le porta vers le théâtre, et il étoit né pour la diplomatie. Il fut envoyé en Suisse par le *prince* de Conti, et continué dans sa mission par Louis XIV, et ses lettres d'un *Suisse* à un *Français* sur la guerre de 1701, sont sa meilleure production, et dénotent la partie qui lui étoit propre.

NOTES.

(1) Ce Félix V, dont nous avons parlé plus au long ailleurs, étoit cet *Amédée* de *Savoye*, vieillard voluptueux, déserteur de son trône qu'il avoit abandonné à son fils Louis de Savoie, après la mort de sa femme Marguerite de Bourgogne, pour se livrer plus à son aise aux plaisirs dans la retraite de *Ripaglia*. Le concile de Basle pour imiter celui de Constance étoit jaloux de déposer au moins un pape, bien moins pour l'intérêt public que pour avoir la gloire de l'avoir fait. Dans ces insurrections sacerdotales que l'on appeloit conciles, le prêtre le plus fou, le plus exagéré, le plus sanguinaire étoit le plus écouté. Il est fort plaisant de voir ces assemblées de prêtres s'arroger le droit qu'ils ont depuis, et notamment dans la révolution Française, disputé aux nations. Ce concile de Basle déclara que nul individu, fut-il pape, empereur ou roi, n'avoit le droit de le dissoudre et de le transférer, et que le pape lui-même devoit lui être soumis sous peine d'être puni. Et si vous consultez les prêtres, ils vous diront qu'une nation n'a pas le droit qu'un concile prétendoit avoir. Voilà leur logique. Au reste ce concile de Basle, pour faire enrager Eugène IV, donna la thiare à cet Amédée de Savoie, qui, sous le nom de Félix V, se prêta à cette espièglerie des pères de l'église. Voilà deux papes. Louis XI, comme de raison, se déclara pour le plus méchant. La France, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Espagne suivirent Eugène. L'Allemagne, une partie de l'Italie, Félix V,

et quelques nations, ni l'un ni l'autre, et ne s'en portèrent pas plus mal. Le concile de Basle avoit fait Félix V : Eugène IV, pour se venger, fit un concile de Ferrare. C'est bien dommage que tout cela fut scellé du sang des malheureux humains ; car rien ne seroit plus risible. Eugène mourut ; Nicolas V lui succéda. Le pape de Rome avoit les trésors de l'église ; le pape du concile de Basle avoit des prêtres et point d'argent. Félix V trouva fort ennuyeux le métier de pape sans or : il y renonça ; et laissant-là les cardinaux, fut retrouver sa maîtresse à Ripaille.

(2) Il ne faut pas croire que ce Calixte III, de la maison *Borgia*, eut bonne envie de faire la guerre aux Turcs : la flotte qu'il confia à Jacques-Cœur n'étoit que de seize galères. Force ridicule contre le Croissant. Il disoit qu'il avoit juré à la Sainte-Trinité, une et indivisible, de persécuter les Turcs par *guerre*, *maudissons*, *interdits*, *exécrations*, et en toute manière. Ces paroles étoient le talisman dont il se servoit pour voler les chrétiens. Non seulement pourvu qu'ils payassent un tribut pour faire la guerre aux Turcs, il leur vendoit le paradis, mais encore il vendoit le plaisir de les y envoyer, car moyennant cinq ducats on obtenoit de lui le droit d'absoudre ses amis. Il eut l'argent, les Turcs la paix : quant aux chrétiens je ne sais pas s'ils eurent le paradis.

(3) Un livre nouveau intitulé géographie de France, à l'article Bourges, dit que Jacques-Cœur, condamné à une prison perpétuelle, se fit cette épitaphe : *memorare quae mea substantia :* c'est une erreur. Cette épitaphe est celle de Jean-Cœur, qui fut archevêque de Bourges.

(4) Madame de Maintenon fut la seule qui trouva que

l'Athalie de Racine étoit sa meilleure pièce. Il f[illegible]oit que la mauvaise humeur contre Athalie fut bien [illegible], puisque le crédit de cette favorite ne put la s[illegible]. Racine passa condamnation avec tout le pu[illegible] mourut convaincu que cette tragédie étoit déte[illegible]. Qu'est-ce que tout cela prouve? sinon que Racin[illegible] une fois tort en sa vie, et madame de Maintenon [illegible] raison en la sienne; deux choses également étonn[illegible].

(5) Ce Paul II, *Pierre Barbo* vénitien, pour faire périr les lettrés à Rome, feignit une conspiration d'un nommé Callimachus. Il fit arrêter tous ceux qu'il haïssoit, et nommément *Platine*. Plus de vingt de ces malheureux moururent à la torture. Platine, qui lui survécut, a laissé la description des tourmens qu'on lui fit souffrir.

(6) Le siége de Jérusalem dura trois ans. Titus le poursuivit avec tout le fanatisme de la gloire, et les Juifs le soutinrent avec tout le fanatisme de la religion. On pardonne à Rome d'avoir détruit Carthage, mais que faisoit Jérusalem à sa puissance?

ERRATUM.

Pour le Département de L'INDRE.

Page 9, ligne 5, Issoudun, *lisez*, Châteauroux.



